Accessions
155,757
Shelf No.
G.3556.1
Barton Library. V.37

Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.
Received May, 1873.
Not to be taken from the Library.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lecabinetdesfe37maye

LE

CABINET

DES FÉES.

TOME TRENTE-SEPTIEME.

CE VOLUME CONTIENT

LA NOTICE DES AUTEURS.

LA LISTE COMPLETTE des Ouvrages qui composent le CABINET DES FÉES en trente-sept volumes tant *in*-8°. qu'*in*-12, avec figures & sans figures.

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX.

TOME TRENTE-SEPTIÈME.

A GENÈVE,
Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.
& se trouve à PARIS,
Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVI.

Demandoit autrefois la vie
A la Sapho de Peliſſon.
Quant à moi, c'eſt avec raiſon,
Que devant vous je m'humilie,
Et que je viens en Jérémie,
Vous dire ſous un autre nom :
A quoi m'engagez-vous, adorable Sylvie?....

FAUT-IL, après le Renard blanc,
Après Fleur-d'épine la blonde,
Après Tarare ſon amant,
Par un nouveau déchaînement,
Faire encor troter à la ronde,
Et l'héritière d'Aſtracan,
Et le prince de Trébizonde?

PUISQU'IL ne dépend que de vous
De me diſpenſer d'en écrire,
Je vous demande à deux genoux
De me ſauver de la ſatyre.
Et de m'épargner le courroux
De gens ſenſés, & las de lire
Des fables qui ne font plus rire.

LES Contes ont eu pour un temps
Des lecteurs & des partiſans,
La cour même en devint avide;
Et les plus célèbres romans
Pour les mœurs & les ſentimens,
Depuis Cyrus juſqu'à Zayde,
Ont vu languir leurs ornemens,
Et cette lecture inſipide

L'emporter sur leurs agrémens.
En vain, des bords fameux d'Itaque,
Le sage & renommé Mentor
Vint nous enrichir du trésor
Que renferme son Télémaque;
En vain l'art de son précepteur
Étale avec délicatesse,
Dans ce roman de rare espèce,
Ce qu'ont d'utile, ou de trompeur,
La politique & la tendresse,
Et cette fatale douceur,
Tendre fille de la mollesse,
Dont s'enivre un héros vainqueur,
Aux pieds d'une jeune maîtresse
Ou d'une habile enchantéresse,
Telles que les peint ce docteur,
Instruit de l'humaine foiblesse,
Et curieux imitateur
Du style & des fables de Grèce.
La vogue qu'il eut dura peu;
Et las de ne pouvoir comprendre
Les mystères qu'il met en jeu;
On courut au palais les rendre,
Et l'on s'empressa d'y reprendre,
Le Rameau d'or & l'Oiseau bleu.

ENSUITE vinrent de Syrie
Volumes de contes sans fin,
Où l'on avoit mis à dessein
L'orientale allégorie,
Les énigmes & le génie
Du Thalmudiste & du Rabbin,
Et ce bon goût de leur patrie,

Qui, loin de se perdre en chemin,
Parut, sortant de chez Barbin,
Plus arabe qu'en Arabie.
Mais enfin, grâces au bon sens,
Cette inondation subite
De califes & de sultans,
Qui formoient sa nombreuse suite,
Désormais en tous lieux proscrite,
N'endort que les petits enfans.

Ce fut dans cette paix profonde,
Que moi, misérable pécheur,
Je m'avisai d'être l'auteur
D'un fatras qu'on lut par le monde.
Je l'entrepris en badinant,
Et je fourai dans cet ouvrage
Ce qu'a de plus impertinent
Des contes le vain étalage;
Mais je ne fus pas assez sage
Pour m'en tenir à ce fragment,
Je joignis un second étage,
Pour marquer les absurdités
De ces récits mal inventés:
Un essai peut être excusable;
Mais dans ces essais répétés,
L'écrivain lui-même est la fable
Des contes qu'il a critiqués.

Vous, qui disposez de ma vie,
Qui la comblez d'heur ou d'ennuis,
Souffrez, de grâce, que j'oublie
Les engagemens où je suis.

En vain je fais l'apologie
Du conte de la nymphe Alie,
Et de la dernière des nuits,
S'il me faut faire autre folie,
Et coudre un nouveau supplément
Au dernier tome de Gallant (1).

Je ne connois que trop la honte
De mettre au jour conte sur conte;
Cependant, si vous l'ordonnez,
Je vais, en dépit du scrupule,
Suivre les loix que vous donnez,
Et me livrer au ridicule
Des fatras que j'ai condamnés.

C'est ainsi que l'ingénieux auteur des *quatre Facardins* peignoit, en badinant, un genre aimable qui tient tous ses charmes de l'imagination du conteur, & qui, au lieu de grands efforts, ne demande qu'une plume délicate & fine, un récit simple, un ton doux, & beaucoup d'imagination pour présenter avec intérêt, d'une manière tantôt piquante & tantôt affectueuse, la morale la plus saine, & l'on peut dire la plus usuelle.

Nous ajouterons peu de chose à cette définition, sans cependant dissimuler que ce

(1) Auteur des Mille & une Nuits.

genre n'exiſteroit point chez une nation qui auroit rejeté le merveilleux. Dans ce ſiècle trop penſeur, pour oſer entreprendre l'apologie du genre fabuleux, nous avouerons ingénument que nous avons été frappé de ſon origine; il eſt certain que le merveilleux tient à l'ignorance; & ſi on doutoit de cette vérité, il ſeroit poſſible de la démontrer par le ſeul rapprochement des fables de chaque nation. On verroit tant de reſſemblance entre les fictions des Grecs & des Américains, qu'on ne ſeroit point tenté de diſputer. La même meſure d'ignorance a produit partout une égale quantité d'apologues. Un fait bien éclairci par les contemporains, & abandonné à la tradition populaire, acquiert, après une longue ſucceſſion, tous les caractères de l'imagination des conteurs. Telle eſt l'origine raiſonnée de tous les contes en général.

On vit naître *Oromaſe*, le dieu du bien; *Arimane*, le dieu du mal. Enſuite les peris, les génies, les fées, les noirs enchanteurs. Scythes, Huns, Arcadiens, Indiens, Aſiatiques, tous ont imaginé des romans nationaux & des romans fabuleux. Les Grecs, du débris de mille fables abſurdes ou bril-

lantes, composèrent leur mythologie, les Romains en adoptèrent une grande partie, les Maures les reçurent des Asiatiques, les Provençaux dûrent tout aux Grecs, les anciens Bretons tout aux Danois. On a tant écrit sur toutes ces origines, que nous nous dispensons d'étaler ici une érudition d'emprunt, qui nuiroit au genre auquel nous allons arriver, c'est-à-dire à la féerie.

Elle fut reproduite par les Arabes, & mise en œuvre par les Troubadours. Les uns & les autres l'avoient puisée dans les fables milésiennes, & avoient, pour parler le langage des artistes, réduit dans un petit dessin un grand tableau national ou mythologique. Les Arabes & les Troubadours, n'ayant aucun intérêt à conserver les traits allégoriques des anciennes fables, n'en prirent que les peintures qu'ils pouvoient s'approprier, & qui convenoient à tous les peuples. Les Arabes parurent s'en tenir à toutes les couleurs qui peignoient la galanterie chevaleresque, qu'ils fondirent dans leurs histoires particulières. Les Troubadours, toujours comptés pour une classe de beaux esprits, destinée uniquement à chanter l'amour, & laissée sans

influence sur les affaires publiques, ne prirent presque rien des anciennes fables de la Grèce. Ils n'avoient que de l'imagination ; sous un ciel aussi beau, & continuellement inspirés par un sexe aimable, vif, enjoué, qui aimoit l'amour, & peu le secret, ils ne cherchèrent point à étudier les fictions grecques. Ils firent mieux : ils ne chantèrent que leurs souvenirs. Le ton plaintif de leurs idylles, le récit historique de leurs romances, leurs tensons, ou défis poétiques, même leurs sirvantes satyriques, trouvèrent des admirateurs. Mais leur gloire n'alla pas plus loin. Les grands noms qu'on trouve parmi eux, prouvent, en effet, que leur *gaie science* n'étoit cultivée que par délassement, & qu'on n'y mettoit pas plus d'importance. On les accueilloit partout, parce que la plupart étoient bien nés, sensibles, & qu'ils parloient avec chaleur & avec grace. Ne vit-on pas, durant les croisades, les Pélerins considérés & reçus dans tous les châteaux ? C'étoit parce qu'il y avoit beaucoup de gentilshommes qui retournoient chez eux sous ce modeste & singulier travestissement. Je ne prétends point prouver

par là que les Troubadours n'aient point influé sur les révolutions de la littérature françoise. Le témoignage du Dante & celui de Pétrarque suffiroient pour détruire mes assertions. Ils ont, en effet, transmis à cette partie de l'Europe moderne toutes les richesses de la Grèce & de l'ancienne Rome. Ils ont fait d'une petite cour l'asyle des arts & des muses, & d'une médiocre étendue de pays, un état policé qui a servi de modèle à l'Europe entière; ils ont même été les maîtres de l'Italie; on sait tout ce qu'ils ont fait pour la littérature françoise. Les satistes qui ont paru durant le règne de *Charlemagne*, furent aussitôt oubliés. Les Troubadours fixèrent les muses, les Picards suivirent de près ces aimables auteurs. Dans ce temps-là le comte *Thibault* soupiroit pour la reine *Blanche*. Alors on voyoit, & sous le règne de *Philippe-le-Hardi*, des maîtres publics de rime & de versification qui avoient étudié sous les Troubadours. On croyoit, en montrant le méchanisme de la poésie, donner le génie qui fait faire de bons vers, à-peu-près comme un maître de danse qui donne des leçons de son art, & qui

fait des élèves qui valent mieux que lui.

Le roman *de Lancelot du Lac*, qui eſt la ſuite *du ſan Graal*, d'abord publié ſous le titre de la *Charrette*, par *Chrétien* de Troies, achevé par *Godefroy de Ligny*, paroît avoir accrédité la féerie en France. On croyoit aux fées depuis pluſieurs ſiècles ; mais on les avoit romanciées avec une ſorte de circonſpection. Le ſuccès du *ſan Graal* & du roman *de Lancelot*, la puiſſance merveilleuſe de la dame *du Lac* répandirent dans tout le royaume & chez l'étranger le goût de la féerie. C'étoit dans le douzième ſiècle. Le galant *Philippe*, comte de Flandres, qui vivoit en 1191, n'y contribua pas peu. Les gens ſenſés crurent aux fées dans les romans, le peuple plaça par-tout des fées. Il en trouvoit dans tous les châteaux qui tomboient en ruine, dans ceux qui étoient au milieu des forêts. Celui *de Luſignan* avoit ſa fée Méluſine. Les fontaines même étoient enchantées, les arbres l'étoient auſſi. Nul françois n'a pu oublier la principale accuſation de magie dont la Pucelle d'*Orléans* fut chargée. Il y avoit auprès de Dompreuil en Lorraine, d'où *Jeanne* étoit originaire, un arbre appelé l'*Arbre des Dames*, ſous lequel

les fées alloient se promener. Les jeunes garçons & les jeunes filles du lieu alloient danser & se promener au printemps, sous l'arbre enchanté. Le dimanche appelé *des Fontaines*, étoit remarquable. Ce dimanche, l'église chante à l'introït *lætare jerusalem*. Les jeunes gens de Dompreuil apportoient ce jour là du pain qu'ils mangeoient sous l'arbre. En revenant, ils passoient à la fontaine *Ramuorum*, des rameaux, & en buvoient de l'eau qui faisoit des merveilles. La Pucelle étoit quelquefois de ces parties, & la voilà bien convaincue de magie. Cet exemple suffit pour prouver la crédulité des français, & l'existence des fées qu'on retrouve dans tous les romans de chevalerie.

On ne doit pas ignorer que le mot fée vient de *fatum*, sort, sorcier, sorcière, prophète, prophétesse, comme on veut, & qu'en conséquence les fées doivent produire des merveilles par-tout où elles paroissent. Les Italiens appellent encore *fata*, leurs sorcières. On retrouve souvent dans leurs traditions historiques l'existence des fées. Ils en avoient comme les Arabes, qui prétendoient qu'une de leurs provinces étoit habitée par des fées. On appeloit communément

fée une femme d'esprit : c'est ce qui a valu à Mélusine cette célébrité romancière dont elle jouit.

En nous rapprochant de l'époque où ce genre a pris une forme nouvelle, nous trouvons que les Italiens nous ont servi de modèles. Le Pentamerone del signor *Basile*, augmenté par *Alessia Abbatutis*, publié en 1672, a ouvert cette carrière. *Boëce* de Bolsvert, né à Bolsvert en Frise, habile graveur, précéda les fiancées de son pélerinage de *Colombelle* & *Volontairette*, *vers leur bien-aimé dans Jerusalem*. Ce livre est dédié aux filles modestes, & assurément il leur convient. Madame le prince *de Beaumont* a imité l'ouvrage original ; mais comme *Boëce* a créé le ton de nos petits contes de fées, nous allons transcrire son roman, & nous emprunterons la plume de M. le marquis *de P....* qui possède si parfaitement l'ancienne & la moderne littérature françoise. Nos lecteurs nous sauront gré de leur avoir fait connoître un roman qui n'est point dans notre collection, & qui est le type de la moderne féerie.

Colombelle & *Volontairette* étoient sœurs. La différence de leurs noms indique assez

bien celle de leur caractère. *Colombelle* étoit douce, réfléchie, docile & prudente. *Volontairette*, légère, inconséquente, portée au changement de goût par caprice. Elle se voit un jour éveillée très-matin par *Colombelle*, qui l'exhortoit à partir pour le pélerinage de Jerusalem (voyage dont elles étoient convenues). *Volontairette* juge qu'il est encore de trop bonne heure pour se mettre en route : cependant elle cède aux instances de sa sœur ; mais elle a soin de se munir de quelques provisions pour en faire usage lorsqu'il en sera temps. *Colombelle* blâme cette prévoyance. Elle conduit sa sœur à une certaine rivière, & l'oblige de s'y baigner comme elle : précaution qu'elle lui dit être indispensable avant que d'entreprendre le voyage de la Sainte-Cité. L'eau paroît froide à *Volontairette*. Elle demande à *Colombelle* d'où cette rivière prenoit sa source, & combien de temps cette eau doit courir. Elle court toujours, lui répondit sa conductrice ; elle prend sa source à Rome, dans les montagnes d'Italie, & elle vient jusqu'à Jerusalem. Après le bain, *Colombelle* excite sa sœur à prendre ses attributs de pélerine. Ils consistent dans un man-

teau de cuir, un chapeau rabattu, un bourdon. Le but de ce voyage eſt d'aller rejoindre à Jeruſalem l'amant céleſte qui leur a preſcrit de s'y rendre. *Volontairette* n'imagine pas qu'un ſeul amant ſuffiſe à deux. Elle a même aſſez mauvaiſe opinion des amans en général. Êtes-vous ſi ſimple, dit-elle à ſa ſœur, de croire tout ce que les amoureux diſent? Ils ſe vantent, ſe louent, ſe blaſonnent, bâtiſſent des châteaux en l'air, comme s'ils pouvoient faire tout : & ainſi « ils font croire à ces ſimples filles » pluſieurs bourdes (menſonges); il don- » nent des louanges à ces filles, comme ſi » fuſſent (étoient) des déeſſes : ils s'abaiſ- » ſent & s'agenouillent devant elles; c'eſt » toujours & par-tout ma maîtreſſe; voire » (ils) les ſervent à l'envi, juſqu'à ce qu'elles » ſoient dans leurs filets. Ils envoient de » petits préſens, & dons de chanſons, & » lettres amoureuſes accoutrées de ſoie & » d'or, pleines de plaintes & très-affreux » allechemens (pièges); ils donnent les vio- » lons, des feſtins, des comédies; ils font » peindre emblêmes, devis & pourtraits » (portraits) de leurs maîtreſſes, leſquels, » enclos dans des cachettes d'or ou d'ivoire,

» ils portent ſur la poitrine ; & auſſi des
» petits rubans de ſoie (qu'ils appellent fa-
» veurs & livrées) aux chapeaux, épées &
» aux bras, ils gémiſſent lentement, ſe plai-
» gnent, regardent de travers, font clins
» & ſignes avec leurs yeux, & inventent
» milles ſortes de fineſſes. Voire peuvent
» larmoigner comme s'ils ſe fondoient d'a-
» mour, principalement quand ils ont un
» eſpoir & quelque apparence de prouſit
» (profit) ; ſi donc ces pauvres brebiettes
» les veulent légèrement & bientôt croire,
» voilà le poiſſon aux filets..... Mais ils ne
» m'auront pas ſi-tôt, car je ſuis fine contre
» fins. J'entretiens bien les jeunes hommes,
» & leur montre un joli ſemblant, un bon
» viſage ; mais ce n'eſt que pour mon paſſe-
» temps, pour ſavoir ce qui ſe paſſe par
» (dans) la ville, pour rire, pour deviſer,
» jouer, danſer, & autres ſemblables plai-
» ſirs, ou bien pour en avoir quelquefois
» un petit banquet, pour aller à charriot
» hors de la ville, & pour en (y) boire du
» vin ſucré ».

Voilà un échantillon de la galanterie & de la coquetterie de ce temps-là. Qu'on traduiſe ce paſſage en ſtyle moderne, on croira

que c'eſt une moderne françoiſe qui parle. Il faut peut-être en excepter le *vin ſucré* qui a trouvé parmi nous d'heureux équivalens.

Colombelle cueille des fleurs pour ſon amant, & propoſe à ſa ſœur d'imiter ſon exemple. *Volontairette* ne s'attache qu'aux fleurs qui ont le plus d'éclat. Sa ſœur l'exhorte à préférer celles qui ont l'odeur la plus ſuave. *Volontairette*, fatiguée par cet exercice, ouvre la gibecière & déjeune. Elle mange tout ce qu'il y a de meilleur, diſſipe le reſte. Nouvelle ſemonce à ce ſujet; nouveau bain pour laver les taches qu'elle a faites à ſes habits. On arrive dans un village où la gaieté régnoit de toutes parts. C'étoit un jour de fête; un charlatan y raſſembloit beaucoup de monde autour de lui. *Volontairette*, au lieu de ſuivre *Colombelle*, ſe mêle parmi cette foule. Elle n'en ſort que bien pourvue de vermine; elle avoit un paon. « Regardez, dit-elle à ſa ſœur, comme il » ſe mire, ſe tournant çà & là, ayant le » toupet emplumaché, le col reluiſant & » tendu, la poitrine élevée, ſa queue éten- » due au large & dreſſée en haut. Voyez » quelle magnificence il montre en ſa mar-

» che ?..... Vraiment j'y prends plaisir ! Il » faut que je m'agence aussi un peu à la » mode ». *Colombelle* se moque de cette nouvelle idée ; elle exhorte sa sœur à regarder les pieds du paon, si peu dignes de son plumage, & les siens même qu'elle vient de souiller par étourderie. La leçon est légèrement goûtée, & l'on se remet en marche. *Volontairette* apperçoit des pourceaux qui se vautrent dans l'ordure. Elle blâme beaucoup leur sale instinct, & va folâtrer au milieu d'un troupeau de chêvres & d'autres animaux ; elle cause avec le berger ; mais dans ce moment un veau passe devant elle & l'atteint au visage avec sa queue qui est fort sale. Cet accident ramène la jeune pélerine auprès de sa sœur. *Colombelle* déclame contre les vains amusemens qui arrêtent sa compagne à chaque pas, & lui peint les vrais plaisirs qui les attendent à Jerusalem.

« Là, lui dit-elle, mon bien aimé mènera » la danse, marchera devant, & tous les » autres le suivront habillés d'habits blancs » & précieux, couronnés de lauriers, & » avec des rameaux de palmes entre leurs » mains. Là ferons-nous (nous ferons) » joyeuses dans ces salles dorées. Là pro-

» mènerons-nous (nous nous promènerons)
» dans les grands jardins de Plaiſance,
» dans les galeries & allées entrelacées de
» ſermens de vigne, & champs & jardins
» diaprés de toutes ſortes de fleurs; là où
» mon bien-aimé ſe repaît entre les lys; là
» où nous nous recréerons entre les riches
» oliviers, entre les très-doux bois de
» lauriers & de myrthes; là où nous cou-
» cherons ſous les peupliers & verts tilleuls,
» auprès des eaux courantes de cette gran-
» de, claire & douce rivière; là où nous
» repoſerons toujours ſous la plaiſante
» ombre de celui que nous aimons, qui eſt
» plus beau que le ſoleil, plus odoriférant
» & agréable que le baume, plus doux
» que toute douceur, plus aimable que
» tous les autres, notre vrai & unique ſou-
» las du cœur, notre lien d'amour, notre
» joie, notre bien, notre bonheur, notre
» mer de parfait & ſouverain contentement,
» qui nous conduira, recréera, & toujours
» accompagnera; là ou ſa céleſte muſique,
» ſes angéliques roſſignols nous ſuivront
» partout, & nous tiendront toujours com-
» pagnie ».

Nouvel accident qui afflige & humilie

Volontairette. Quelques payſans louoient ſa bonne mine & ſa propreté. Elle monte ſur une éminence pour être mieux vue de ceux qui l'applaudiſſoient. Le pied lui gliſſe ; elle tombe, & les éloges ſe changent en brocards. Plus loin elle apperçoit une tour, ſur le haut de laquelle une aigle tantôt voltige & tantôt ſe repoſe. Elle envie le ſort de ce noble oiſeau, qui peut s'élever à volonté & plâner au ſein des nues. Que ne puis-je moi-même, diſoit-elle, me voir élevée, par la fortune, au-deſſus de tous mes égaux, & même de mes ſupérieurs ! Tandis qu'elle forme ſes nouveaux ſouhaits, & que ſes yeux continuent d'être attachés ſur l'aigle, ſon pied heurte une petite éminence qui la fait tomber. Cette chute, & la morale de *Colombelle*, ramènent la jeune pélérine à des vœux plus modérés.

Elle promet à ſa ſœur d'être à l'avenir bien attentive, bien circonſpecte ; mais l'inſtant d'après, elle s'attache à pourſuivre un chien qui l'avoit aboyée ; elle attaque un taureau, ſous prétexte qu'il ne ſe détourne point de ſon paſſage. Bien d'autres folies de ce genre prouvent à la ſage *Colombelle* que ſa ſœur n'eſt rien moins que

changée. Elle ne peut même l'engager à la suivre constamment. *Volontairette* prend, de temps à autre, une route différente. C'est dans une de ces excursions qu'elle monte sur un cheval qui n'a ni mors, ni selle, ni bride. Il l'emporte au milieu d'un marécage, d'où elle ne se retire qu'avec beaucoup de peine. Elle se blesse à la jambe en poursuivant un faucon, & au pied en voulant se reposer sur la route.

Les deux pélerines s'arrêtent dans une auberge. *Volontairette* y trouve tout mauvais, & gronde beaucoup la servante. C'est aussi dans cette auberge que les ambassadeurs du bien-aimé de *Colombelle* viennent complimenter les deux pélerines. « Bon » prou fasse (grand bien vous fasse) jeunes » filles, leur dit l'un d'entr'eux; nous ve- » nons à vous, envoyés de la part de votre » bien-aimé, qui vous envoie ces délicates » confitures, afin de vous refraîchir (rafraî- » chir) un peu, & vous conforter & sou- » lager dans ce chemin. Il vous a préparé » un magnifique palais, & tantôt au soir » un très-somptueux banquet. Il vous attend » avec un très-grand desir, comme aussi » tous

» tous ſes domeſtiques & courtiſans. Il
» vous exhorte.....

VOLONTAIRETTE.

« Voyez, voyez, ma ſœur, par cette
» fenêtre, comme cette pie ſaute & fait
» de gentilles bricoles.

COLOMBELLE.

« Tais-toi, babillarde, eſcoute ce que
» ces hommes vénérables diſent : certes,
» c'eſt pour nous autres qu'ils ſont envoyés.
» Fais donc que leur ambaſſade & ſemonce
» ne ſoient ſans aucun effet.

L'AMBASSADEUR.

« Il vous exhorte & fait dire que vous
» marchiez droitement & ſans vous arrêter ;
» car la porte ſe ferme au ſoleil couchant,
» & ſi vous perdez votre temps, jamais
» vous n'y ſerez reçues ni admiſes ; mais il
» vous faudra alors demeurer for cloſes en
» une nuit obſcure & une inſuportable mi-
» sère. Partant, ſoyez averties, ne vous
» laiſſez pas empêtrer ni abuſer par quel-
» ques choſes frivoles ; mais ſi vous voulez
» aſſurer votre cas & affaire, fermez un
» peu vos yeux, étoupez un peu vos oreil-
» les, que votre langue ſe taiſe un peu ;

» que la peine (fatigue) du chemin ne vous » devienne ennuyeuſe, & tout vous ſera » bien compté ; car votre bien-aimé vous » aime d'un très-grand & ſingulier amour.

VOLONTAIRETTE.

» Voire (oui) diſent-ils (ils diſent) cela ! » qu'ils ſavent bien cajoler ! Mais qui ſait » s'il eſt vrai ?

COLOMBELLE.

» Qui ſait s'il eſt vrai ! Quels propos ſont » ceux-ci, ma ſœur ? Tenez, éprouvez la » vérité par ces délicates confitures.

VOLONTAIRETTE.

» Vraiment, c'eſt bien délicat ! Cela me » rafraîchit, & conforte totalement. C'eſt » ma faute, ma ſœur : çà, venez, je vais » avec vous ; mais marchez un peu devant » pour gagner du temps ; & cependant je » payerai l'hôteſſe ».

Elle la paie, en effet, ou, pour mieux dire, elle ne la paie pas ; l'hôteſſe, qui eſt preſque aveugle, lui rend l'équivalent de ce qu'elle a reçu, & la pélerine, peu ſcrupuleuſe, ne ſonge point à la détromper ; ce n'eſt point tout, appercevant un très-beau fruit, elle ſe dit enceinte, engage

l'hôteſſe à le lui donner, pour ſatisfaire une de ces envies, auxquelles les femmes ſont expoſées dans cet état : « Je ſuis, pourſuit-» elle, iſſue de la plus noble & de la plus » illuſtre maiſon de toute la Suiſſe ; mon » mari eſt ſeigneur, a pluſieurs ſujets & » vaſſaux, & en ſeigneurie eſt-il (il eſt) » juſticier abſolu ? J'ai dames d'honneurs, » chambrières, pluſieurs ſervantes deſſous » moi & à mon commandement ; je ſuis » auſſi fort adextre (adroite) & bien dreſſée » pour imiter toutes choſes, & pour inven-» ter quelques nouveautés tant ès délica-» teſſes de la viande (1), qu'en la bröderie » à l'aiguille & autres ouvrages féminins, » eſquels (dans leſquels) je ſurpaſſe les » autres de ma qualité. L'on me ſert, ho-» nore & careſſe ès (dans les) compagnies » avec un tel reſpect que les autres femmes » en ſont envieuſes. Pluſieurs ſeigneurs ont » jadis été enamourachés (épris) de moi, » & dreſſé de ſomptueux banquets pour » acquérir ma faveur & bienveillance..... » Mais je les (leur) ai ſû toujours par » quelque gentille fineſſe & quelque beau

(1) Les dames de la plus haute qualité préſidoient.

» tour, donner la figue » : elle finit par dire à l'hôteſſe que *Colombelle* qui l'accompagnoit n'eſt autre choſe que ſa ſervante. Peu de momens après, cette prétendue ſervante l'oblige à reſtituer ce qu'elle n'eût pas dû recevoir. Il ne reſte à celle-ci que la pomme dont elle n'a point parlé ; mais cette pomme eſt belle en dehors, & pourrie dans l'intérieur.

Voilà de nouveau, les deux pélerines en route : voilà auſſi la plus jeune qui s'eſquive encore une fois ; elle entre dans une cabane où elle trouve quelques-unes de ces femmes que l'on nomme Devinereſſes ou Egyptiennes. Son premier ſoin eſt de ſe faire dire *ſa bonne aventure ;* enſuite elle voit ſortir d'une eſpèce de cachot une vieille femme étique ayant les cheveux épars, les joues creuſes, les yeux enfoncés, la peau ridée, écailleuſe, le teint enfumé. Ce ſpectre féminin offre à la jeune envieuſe de lui enſeigner l'art d'être bientôt riche, & de l'être toute ſa vie ; de lui apprendre à faire éclorre le beau ou le mauvais temps, le vent favorable ou le vent contraire ; à conjurer les morts & les eſprits pour découvrir les tréſors cachés ; à faire recouvrer ce qui aura

été perdu ; à prédire quelle ſera l'iſſue de telle entrepriſe ou de tel projet ; enfin, à donner de l'amour à qui elle voudra, & auſſi long-temps qu'elle le voudra. Il en falloit moins pour tenter la curioſité de *Volontairette*. Sa bourſe eſt le prix qu'on exige pour lui enſeigner tant de choſes, & elle la donne : « ma cuiſine eſt pauvre & » maigre, diſoit-elle tout bas, & le tra- » vail ne me plaît guères ſi je puiſſe (puis) » maintenant par quelque facilité, ſcience » ou fineſſe, parvenir ainſi à de grandes » richeſſes ce ſeroit choſe qui me duiroit ".

La magicienne l'exhorte à bannir toute frayeur. Elle lui dénoue ſes cheveux, lui frotte quelques parties du corps avec certain onguent, & trace autour d'elle un cercle avec la baguette noire qu'elle tenoit à la main. La jeune pélerine doit reſter debout, & immobile au milieu de ce cercle. Elle y voit rapporter beaucoup de choſes dont elle ne devine pas l'uſage ; telles que les griffes d'un lion, les yeux d'un chien, les dents d'un loup, le ſang d'un bouc, les oreilles d'un âne & les plumes d'un paon. Enſuite la magicienne poſe autour du cercle pluſieurs torches de poix noire, toutes allu-

mées. Elle prend en main un livre noir, au dedans & au dehors, il renfermoit divers caractères étrangers, écrits avec du sang; » alors elle commença à gromeler, à heur- » ler, à gronder & conjurer, disant: Je te » conjure par ces signes infernaux qui sont » dans le rondeau, & par les sanglans ca- » ractères contenus au livre, qu'ayez à » comparoître ici, tu (toi) hécate, hécate » porte serpens avec toute la compagnie » vagabonde, coursière par nuit, escou- » tante, causatrice des discordes, savante » plus qu'il ne faut, enquestereſſe (enquê- » teuse) des nouvelles, embrouilleſſe (em- » brouilleuse) des affaires d'autrui, ama- » trice des nouveautés, sorcière de nuit..... » Alors il commença à fumer, & apparu- » rent parmi les tonnerres, des étranges » façons de monstres fort hideux à voir. » Je tremblois de peur, (ajoute *Volontai-* » *rette* qui fait ce récit à *Colombelle*), & la » sueur d'angoise m'ébouillonnoit de tous » côtés. Je m'envolai en grand hâte hors » du rondeau, ne prenant (n'ayant) égard » ni à la fumée, ni aux falots ardens. Ce » sont ces flammes fumeuses & la poix brû- » lante qui m'ont ainsi noirci & brûlé ma » chevelure.

Tel fut en effet, pour *Volontairette*, le réſultat de cette nouvelle échappée ; elle y perdit ſa bourſe & ſes cheveux, ſans avoir acquis plus de prudence. On la retrouve dans les chapitres ſuivans telle qu'on l'a vue dans ceux qui précèdent. Dans l'un elle s'amuſe à exciter le babil d'un perroquet, & reçoit ſur ſes habits l'ordure d'une cigogne ; dans l'autre, elle ſe mocque d'un ſinge qui veut imiter le travail d'un potier, ſon maître, & qui ne réuſſit à rien. Vos occupations, lui dit la rigide *Colombelle*, reſſemblent beaucoup à celles de ce marmot ; il ne réſulte aucun fruit des unes & des autres.

Cependant, les deux voyageuſes touchent d'aſſez près à Jéruſalem. Elles l'apperçoivent du haut d'une montagne qu'il faut franchir pour y arriver. Le chemin eſt étroit & bordé de précipices. L'on ne peut y marcher qu'avec précaution. *Volontairette*, à qui toute précaution eſt à charge, veut monter plus haut que le chemin ne l'indique. Le pied lui manque : elle tombe dans un précipice d'où *Colombelle* ne peut la retirer. C'eſt une affreuſe ſolitude, où l'imprudente pélerine, froiſſée par ſa chûte, gémit de ſa diſgrâce, & ne trouve nulle conſo-

lation. *Colombelle* pourſuit ſa route, arrive à Jéruſalem, eſt reçue en triomphe par ſon bien-aimé. Il l'épouſe, lui donne la couronne de gloire & reçoit d'elle un *chapelet*.

Ce roman eſt tout myſtique ; mais les fréquens écarts de *Volontairette*, & le contraſte que produit ſon caractère jettent dans cet ouvrage une ſorte de gaieté & d'intérêt qui ne ſe rencontrent pas toujours dans les fictions de pur agrément.

On attribue encore l'origine de nos contes de fées, au roman de *Finette* ou l'*Adroite Princeſſe*. Nous avons cherché ce roman, dont l'indication n'eſt pas équivoque, mais nous n'avons pu le trouver, on n'a certainement point voulu parler de celui de *Perrault*, que des bibliographes conteſtent à cet auteur, par la raiſon qu'il n'eſt point dans les premières éditions, & qu'il a été inſéré dans celle qu'on a donnée à la Haye. Cependant on y lit une eſpèce de dédicace de *Perrault* à la comteſſe *de Murat*.

Nous penſons, en effet, que c'eſt à *Perrault* que nous devons la renaiſſance des contes des fées ; c'eſt à la charmante fiction de l'aurore & du petit jour qu'il faut fixer la véritable fortune de ce genre. Quant à

ſa moralité, la fin de l'épître de *Perrault* à madame *de Murat*, raſſure les lecteurs.

. . . . . .
Mais ces fables plairont juſqu'aux plus grands eſprits,
Si vous voulez, belle comteſſe,
Par vos heureux talens, orner de tels récits.
L'antique Gaule vous en preſſe;
Daignez donc mettre dans leurs jours
Les contes ingénus, quoique remplis d'adreſſe,
Qu'ont inventés les Troubadours :
Le ſens myſtérieux que leur tour enveloppe,
Égale bien celui d'Ésope.

Et Perrault avoit raiſon.

Il nous reſte à parler de l'occaſion qui mit à la mode les contes des fées.

La révocation de l'édit de Nantes avoit glacé toutes les plumes, par la crainte de déplaire au roi, qui avoit nommé des cenſeurs royaux, ſubſtitués aux docteurs de Sorbonne, leſquels avoient remplacé les inquiſiteurs de la foi. On n'oſoit plus rien écrire; & ſi *Louis XIV* n'eût aimé paſſionnément le théâtre, peut-être *Racine* ſe ſeroit-il borné à embraſſer le genre ſatyrique, ou à écrire le panégyrique de ſon roi. Depuis que madame *de Maintenon* avoit paſſé de la

qualité de gouvernante des enfans de madame *de Monteſpan*, à une condition certainement bien élevée, la cour avoit pris un ton qui étoit propre à une femme pieuſe qui étoit entourée de princes légitimés, encore jeunes, auxquels de bons exemples étoient néceſſaires. L'établiſſement de *ſaint Cyr* ſembloit appeler toutes les vertus, & aſſurer un aſyle à la jeune innocence, aſyle néceſſaire pour arracher aux calviniſtes des demoiſelles ſans fortune. *Louis XIV* étoit pieux, l'âge, les malheurs publics, le caractère de ſa liaiſon avec madame *de Maintenon* le ramenoit au pied des autels & à la ſociété privée. On ſait à quels religieux devoirs il conſacroit les vendredis & les ſamedis, les ſemaines de paſſion & les jours de la ſemaine ſainte. Il s'occupoit alors excluſivement du ſoin de donner de bons paſteurs aux égliſes, & la faveur n'y influoit point. Avant de nommer un évêque, il alloit implorer pendant le ſaint ſacrifice de la meſſe, les lumières du ſaint eſprit qui ne lui manquoient pas ſouvent. On ſait combien il aimoit ſes petits muſiciens, & les petits concerts établis dans ſes appartemens. Ses enfans légitimés trouvoient des diſtractions analogues

à leur âge, sans que madame *de Maintenon* qui les aimoit tant, eût rien à réprouver. Les succès du duc *du Maine* viennent à l'appui de ce que nous donnons à entendre sur la bonne éducation que madame *de Maintenon* avoit donnée aux princes. Les instituteurs des princes du sang, parmi lesquels on nomme *Bossuet* & *Fénelon ;* le mérite éminent de ces deux hommes justement célèbres avoient répandu la sainte morale, en la couvrant de fleurs, & la revêtissant de formes aimables, car *Fénelon* avoit fait des fables. Aussi avec quel empressement on multiplioit les bons livres à l'usage des princes ! Quelle bibliothèque choisie on imprimoit pour eux ! Il sembloit que la nation vouloit épurer la galanterie au creuset d'une morale enfantine & sage. Le galimathias de *Scarron* étoit rejeté, le temple n'étoit point encore élevé, le duc d'*Orléans* n'existoit à peine que pour lui, & pas encore pour la guerre, pour les arts, pour les plaisirs, & pour l'intrigue.

La cour s'agitoit cependant, car elle n'est jamais plus intrigante que quand on ne va plus, & qu'on se tient en place ; aussi ceux qui connoissent le règne de *Louis XIV*,

depuis 1694, ſont inſtruits de toutes les agitations politiques qui fermentoient dans la cour, & que l'exceſſive prudence du roi appaiſoit, ou déroboit à tous les yeux. Le tableau de ces cabales fut dévoilé, & le libelle intitulé l'*Ombre de Scarron* en dit aſſez, & même trop, l'exil ne ſuffiſoit pas pour fermer toutes les bouches.

Dans le même temps vivoit une quantité de femmes qui cultivoient les lettres avec ſuccès, d'autres les aimoient, écrivoient & ſe faiſoient une réputation, en prenant un vol moins haut. Parmi cette dernière claſſe, pluſieurs étoient illuſtres par la naiſſance, & jouiſſoient d'une grande fortune, étoient aimables & jolies; leur porte étoit ouverte aux Muſes.

Les femmes de qualité ne couroient point. On les trouvoit chez elles. Elles cauſoient & converſoient eſſentiellement. Les plus galantes ne ſe prenoient qu'à la converſation : elles étoient généralement inſtruites; il y avoit un ton de dignité qui n'eſt pas ſi déplacé qu'on le penſe. Les coteries étoient réellement des coteries. On ſe bornoit. Le nombre de ſes amis n'augmentoit ni ne décroiſſoit. On vieilliſſoit enſemble, chaque

cercle offroit preſque une famille. On y gagnoit plus de franchiſe, plus d'agrément. On ſavoit ſe quereller, & oublier les querelles. Les mœurs n'avoient pas fait le dernier pas de déclinaiſon. Une femme offroit un appartement à un ſavant, à un ami : on n'en gloſoit point. La ſcience, l'amitié paroiſſoient des prétextes ou plutôt des titres plauſibles. Les Mercures ſe rempliſſoient de queſtions ſur les manières d'aimer; d'un autre côté, on traçoit des caractères, ici des maximes. Comme on connoiſſoit ceux avec qui on vivoit, & qu'on vivoit longtemps, on connoiſſoit le cœur humain. Les hommes ne s'éloignoient point des femmes, un duc *de Saint-Aignan*, un duc *de la Rochefoucault* avoient donné de trop bons exemples; on avoit une amie, on ne la quittoit pas, les viſites de l'amitié ou de l'eſprit étoient auſſi réglées que la pendule. On vouloit s'amuſer, on ſe donnoit un canevas, & le petit conte étoit fait. On ſe peignoit l'un & l'autre, & on rioit enſuite.

Les romans de mademoiſelle *de Scuderi* étoient trop longs, la morale trop galante; des perſonnes de qualité s'eſſayèrent dans le genre des contes, & réuſſirent : on les

imita, parce que le travail parut facile, & qu'on n'osoit plus être licencieux; car chacun faisoit retraite, & on marquoit le terme de ses jours ou aux incurables, ou dans des monastères, ou dans la solitude. La conduite de mesdames *de la Sabliere* & *de la Fayette* sembloit indiquer un dernier emploi du temps aux femmes savantes. Parmi celles de qualité qui suivirent de près *Perrault*, il faut placer Mlle *de la Force*, mesdames *de Murat*, *d'Auneuil*, *d'Aulnoy*; parmi celles qui accueilloient cette troupe savante, madame *d'Épernon*, qui fut la plus forte écolière *de Mallebranche*, la comtesse *de Dalet*, la présidente *Ferrand*; *de Mesmes*, *de Bretonvillers*, *d'Entragues*; parmi celles qui faisoient des vers & de la prose, on peut placer la duchesse *du Maine*, la duchesse *de Bourgogne*, mademoiselle *de Serment*, si connues dans les Mercures du temps; mesdemoiselles *Cheron*, *Bernard*, *Charlotte Patin*, *Roquemontrouffe*, *du Hamel*, *le Vieux*, *de Saint-Quentin*, *de Chancé*, *Nouvellon*, *de Castille*, *de Louvencourt*; *item*, mesdames *de Plat-Buisson*, *d'Encausse barat*, & trois religieuses mesdames *de Frainqueville*, *de Cheverst*, *Guyonnet*.

Je mets dans une classe à part les *Scuderi*, la comtesse *de la Suze*, *la Fayette*, *la Jattiere*, les deux *Deshoulieres*, & d'autres qui ne doivent point être confondues.

Maintenant on retrouve la cause de la renaissance des contes de fées. On peut ajouter qu'on ne vouloit plus de romans allégoriques que *l'Argenis de Barclay* avoit mis à la mode, ni de ces Cléopatre & de ces Cassandre, que *la Polexandre de Gomberville* avoit introduites. On dédaignoit les imitations anciennes de l'Italien, les romans historiques; on demandoit ce que les Espagnols exigent de leurs auteurs romanciers, un *entreteniemento*, une narration de dix à douze feuilles. L'étendue des contes de fées rempliſſoit ce nouveau plan. Quant au caractère que tant de jolies mains leur ont donné, il nous suffira, pour le faire connoître en peu de mots, de transcrire ce que nous avons déjà dit dans notre *prospectus*. — L'esprit François en a si vîte saisi le caractère; il s'est si bien amalgamé avec le génie oriental; il a su si bien s'approprier les richesses de l'allégorie; il a mis tant d'amabilité, tant de grâces, tant de légèreté dans ce tra-

vail, qu'on doit convenir que la féerie eſt une des plus délicates & des plus ingénieuſes branches de la littérature.

Les contes des fées ſemblèrent deſtinés principalement à la jeuneſſe ; mais comme la mode s'étend auſſi ſur les livres, chacun ſe mêla d'hiſtoire des féeries. On y employa des intrigues, on éleva le ton ; on y mit tant d'eſprit & tant de grâces, que les contes de fées ſont devenus une lecture intéreſſante pour l'âge mur, pour l'homme du monde qui a beſoin de conter agréablement, & pour l'homme délicat & ſenſible. Rien en effet n'eſt auſſi décent que ce genre. Cette décence le plaça dès ſon origine entre les mains des jeunes demoiſelles & des enfans ; il eſt devenu le catéchiſme moral de la bonne éducation ; on l'a trouvé partout, au village, chez les curés, chez les bonnes, chez les rois ; on les liſoit dans les veillées de château.

La morale miſe en action & préſentée ſous les traits de la fiction, eſt certainement l'idée la plus heureuſe, pour faire couler ſans force & ſans gêne les ſentimens de la vertu dans un jeune cœur. On néglige peut-être trop aujourd'hui ce moyen ; on

veut de trop bonne heure une éducation ſérieuſe ; on veut que l'enfant raiſonne avant qu'il ſoit raiſonnable. Et qu'eſt-ce qu'un enfant précoce ! *Phenix vouloit des enfans qui devinſſent un jour des gens raiſonnables, Fantaſque, aimoit mieux avoir de jolis enfans, & pourvu qu'ils brillaſſent à ſix ans, elle s'embarraſſoit fort peu qu'ils fuſſent des ſots à trente.*

On n'ignore pas que les contes des fées facilitoient l'inſtruction avec d'autant plus de ſuccès, que l'attention de l'élève, néceſſairement légère dans un âge tendre, étoit fixée par le merveilleux des enchantemens, & que le ſtyle ſimple & naïf de ces contes étoit plus à ſa portée. On le voyoit ſuivre le fil des évènemens, en attendre la fin, s'intéreſſer aux malheureux, déteſter les méchans & applaudir aux punitions & aux récompenſes. A meſure que ſes facultés ſe développoient, ſon imagination vive & ardente goûtoit davantage le ſtyle poétique & figuré des Orientaux, & ſouvent il devoit à ces lectures les germes du talent & du génie. Cette méthode d'inſtruction réuniſſoit encore le double avantage d'entretenir la bonhomie dans les

familles, & de lier plus étroitement les pères aux enfans, les enfans à leurs pères. Quelles étoient touchantes ces soirées de famille ! Les mères étoient *les bonnes* de leurs enfans, elles leur faisoient des contes ; & selon l'humeur de l'élève, c'étoit la bonne ou la mauvaise fée qui figuroit le soir.

Les contes des fées sont l'histoire du cœur & l'école des rois. Les monarques, les princes qui en sont les personnages dominans, les sublimes leçons qu'on y trouve, indiquent assez qu'ils n'ont été imaginés que pour former & perfectionner le cœur de ceux qui sont destinés à gouverner, & qu'il a été nécessaire de mettre sur la scène des puissances d'un ordre supérieur, qui eussent le droit de dire & de faire sentir la vérité ? Que de moyens n'a-t-il pas fallu employer ici, lorsqu'ils ne pouvoient être que proportionnés à la foiblesse des hommes ? Alors n'est-on pas forcé d'admirer la richesse de ces moyens, la singularité de l'invention, la beauté des détails & le ton simple & naïf de la féerie, en même temps qu'on y éprouve ce charme qui est le propre des ouvrages d'imagina-

tion, qui séduit & qui ne permet pas d'en interrompre la lecture. C'est sans doute ce qui fait dire à la *Fontaine* :

Si Peau-d'âne m'étoit conté,
J'y prendrois un plaisir extrême.

Cependant quelques Journalistes, qui sont en général des lecteurs difficiles, osèrent condamner ce genre. L'abbé *de Villiers* prit la plume & entreprit la satire des féeries. Quelques succès qu'un très-médiocre poëme sur l'amitié, un art de prêcher, & sa réfutation des illusions du quiétisme lui eussent procurés, il ne fut point persuader ses lecteurs : c'est que le genre qu'il osoit attaquer étoit plein de ces graces légères, étoit embelli des fictions les plus délicates, & que pour sentir & apprécier ces effets, il faut plus que des principes austères. Le goût prend plusieurs formes, celui de *Boileau*, quelqu'épuré qu'il fût, n'étoit pas celui qui inspiroit *Duclos* & l'auteur de *Bota*, celui qui put les juger. La critique tomba, les fées circulèrent. A la censure de l'abbé *de Villiers*, on pouvoit opposer le suffrage de mademoiselle l'*Espinasse*, dont la réputation est faite pour tous les ouvrages qui

concernent l'éducation. Elle préfère aux romans, les contes de fées, les contes Arabes, parce que le merveilleux n'eſt pas dans la nature, au lieu que le roman étant plus vraiſemblable, en devient plus dangereux. On fut cependant frappé d'une ſeule obſervation de l'abbé *de Villiers* qui avoit remarqué que parmi ceux qui s'étoient exercés dans ce genre, les femmes formoient le plus grand nombre. L'obſervation étoit juſte; il faut ajouter que nous leur devons les meilleurs contes, ce qui donneroit peut-être la meſure de leur talent; *le joli* paroît leur appartenir dans tous les arts. Rarement elles peuvent s'élever au *ſublime;* la nature leur a refuſé les forces néceſſaires pour les grandes entrepriſes.

Ce genre a éprouvé les mêmes variations que tous les autres. Il fut ingénu, naïf, aimable conteur ſous la plume de *Perrault*. *Barbe Bleue* ſe rapprochoit de la claſſe de ſes jeunes lecteurs, & de la décence que madame *de Maintenon* recommandoit. Combien de fois cette lecture la fit-elle ſourire & tomber le fuſeau de ſes mains; elle paſſoit la moitié de ſes journées à filer & à conter; car elle narroit avec intérêt & vo-

lontiers. L'aimable duc *du Maine* en plaisantoit dans ses lettres à madame de *Montespan*. Mademoiselle *de la Force*, madame *de Murat*, *d'Aulnoy*, *d'Auneuil*, prirent une manière moins simple ; mais jusques-là rien n'étoit outré ; le ton convenoit aux jeunes chevaliers *de la Terrasse* qui suivoient *Louis XV*. Ce Roi avoit institué l'ordre *de la Terrasse*, dont la fête se célébroit le jour de la Saint-Barthelemi. Le devoir des Chevaliers étoit de jouer avec le roi sur la terrasse des Tuileries. Au retour, on lisoit des Contes de fées.

« Mesdames *d'Aulnoy*, *de Murat* & mademoiselle *de la Force*, ont fait des contes » (dit M. le marquis *de P.....*) où le merveilleux semble racheté par la pureté du goût, par la sagesse des idées, par l'honnêteté des tableaux, par une certaine philosophie de mœurs qui caractérise le siècle où ils ont été écrits. Il y a deux cent ans que tout cela n'existoit pas en France ; il régnoit au contraire une crédulité sotte, une grossièreté d'esprit qu'on a peine à concevoir aujourd'hui. Les contes des trois femmes que nous venons de nommer, ne sont pas, à beaucoup près, les

» meilleurs ouvrages de féerie que nous » euſſions eus depuis cent ans ; mais ils ſont » en quelque façon les premiers qui mar- » quent la révolution des idées ».

Mais des écrivains très-médiocres s'en mêlèrent. *Preſchac*, *Leſconvel* & tant d'autres, gâtèrent tout : les contes n'eurent plus que le titre de fées. *Duclos*, *Voltaire*, *Crébillon*, ne ramenèrent point le genre à ſa première candeur. *Crébillon* imita du mauvais côté les *Mille & une Nuit* que le chevalier *de Mouhy* voulut ſinger, & où *Moncrif* n'avoit paru qu'un mince écolier. Le Régent n'étoit pas d'un caractère à protéger les fées ; il avoit trop d'ardeur dans ſes goûts, pour ne pas chercher des lectures plus analogues à ſes penchans. Tout ce qu'il put faire, ce fut de mettre en réputation le *Télémaque* de *Fénélon* que *Louis XIV* avoit réprouvé. Cette protection lui valut la dédicace d'un tableau où il étoit le Mentor, & *Louis XV* le *Télémaque*.

La ducheſſe du Maine, les ſoupers du Temple, rejetèrent ces petites lectures. *Voltaire* écrivoit cependant à madame *Gondrin*, qu'on pouvoit rire aux Contes des fées.

Nous touchons au déclin du genre, dont madame le prince *de Beaumont* voulut retarder la chûte. Elle s'appropria les doutes qui entroient dans ſon plan d'éducation, tailla, rogna, fit des livres qui ſont devenus le manuel des enfans & des adoleſcens. *J. J. Rouſſeau* auroit pu donner un nouveau modèle. La reine *Fantaſque* ne laiſſe rien à deſirer.

La collection que nous donnons ſervira à prouver que des hommes d'un âge mur peuvent s'occuper de la lecture des fées. Si les écrivains, qui vont pillant des plans & des caractères dans les romans, pour en faire des ſujets de comédie, veulent l'ouvrir, ils trouveront aſſez de moiſſons à faire. *Fuſelier* leur a montré le chemin, & *Saint-Foix* s'eſt ſervi trop heureuſement de la baguette, pour qu'il ne ſoit pas imité.

NOTICE

DES AUTEURS

Qui ont écrit dans le genre des Contes de Fées.

A

ARNAUD (M. *François-Thomas-Marie* DE BACULARD D'), originaire du Comtat Venaiſſin, conſeiller d'ambaſſade de la cour de Saxe, né à Paris.

Cet Auteur eſtimable, qui vit encore, & dont on lit avec le plus vif intérêt les Ouvrages périodiques connus ſous le titre *des Délaſſemens de l'homme ſenſible*, a commencé de bonne heure ſa carrière poëtique. Si nous prenions date pour ſon âge ſur l'époque où parurent *ſes Adages*, on le croiroit plus vieux qu'il n'eſt en effet. M. d'*Arnaud* eut un talent prématuré. Il compoſoit à l'âge où les Adoleſcens étudient les élémens de la latinité. Ses premières poëſies reſpirent la fraîcheur & l'eſprit, & promettoient

toient beaucoup. Déjà l'auteur y laiſſe entrevoir ſon ame & ſes goûts. Il n'a point trompé cet horoſcope; car il n'a jamais ſouillé ſa plume par la ſatyre & par des ouvrages licencieux. S'il ſe permit une fois une débauche d'eſprit, il revint bien vîte à ſon ton ordinaire.

On ne peut guères donner un genre particulier à M. d'*Arnaud*. Il les a traités tous avec aſſez de diſtinction, &, dans la ſuite, il en a négligé quelques-uns: ſon penchant & ſa ſenſibilité ſemblent l'avoir fixé au drame & au roman ſentimental. Le ſuccès du comte *de Comminge* étoit ſuffiſant pour l'engager à tirer parti de toutes les reſſources que ſon ame mélancolique & profondément pénétrée lui offroit. Il intéreſſe, il touche, il déſole; mais il ne déchire point, il ne multiplie point les atrocités, il eſt ſombre, ſans être noir & odieux. Il convient à des lecteurs honnêtes, ſenſibles: ſes épreuves du *Sentiment*, ſes *Contes*, ſes *Nouvelles*, & enfin *les Délaſſemens de l'homme ſenſible* portent ce caractère de ſenſibilité qui lui eſt propre, & que nul Ecrivain n'a ſu développer comme lui. Toutes les fois

que M. d'*Arnaud* prend la plume, il eſt sûr d'émouvoir & d'intéreſſer.

Nous ne donnons point la liſte de tous ſes ouvrages, parce que nous ſuppoſons qu'ils ſont connus. Il eſt peu d'auteurs qui ſoient auſſi univerſellement lus, & qui aient autant à ſe plaindre que lui du brigandage impuni des contrefacteurs qui lui ont ravi les deux tiers des honoraires que ſes Ouvrages devoient produire.

On nous aſſure que le Gouvernement vient à ſon ſecours, & nous l'en félicitons, c'eſt un homme de bien qu'on aura récompenſé ſur la fin de ſa carrière. Son éloignement pour toute eſpèce de ſollicitation l'a privé des honneurs du Théâtre. Ses Pièces n'ont jamais été repréſentées à Paris, parce qu'il n'a point voulu ſolliciter.

On trouve dans les *Mercures*, les *Contes de Fées*, & les *Contes orientaux* qu'il a compoſés à différentes époques. On lira avec plaiſir *Fatime* & *Salem*, conte indien; *Néhamir*, ou *la Providence juſtifiée*, conte arabe.

ARRAS (*Jean* D'), né à Paris, vécut environ en 1360. Il paroît qu'il a joui d'une

eſpèce de réputation. Le duc *de Berry*, fils de *Jean*, roi de France, & ſa ſœur *Marie*, ducheſſe *de Bar*, lui ordonnèrent de compoſer l'hiſtoire de la fée *Méluſine*. *Jean d'Arras* puiſa ſon roman dans les archives de la maiſon *de Luſignan*, qui avoient paſſé dans les mains du duc *de Berry*. Ce roman étoit écrit (ainſi qu'il étoit d'uſage) en vers & en proſe.

AUNEUIL. La comteſſe *d'Auneuil* ſe nommoit *Louiſe de Boſſigny*; elle avoit épouſé le comte *d'Auneuil* de l'illuſtre maiſon *de Barjot*, alliée à celle *de la Force*. Son mari étoit Colonel du régiment de ſon nom. La comteſſe *d'Auneuil*, par ſa naiſſance, par ſa fortune, par ſon crédit & par les graces de ſon eſprit, tenoit à Paris & à la cour un rang conſidérable. Sa maiſon étoit ouverte à tous les beaux-eſprits & à toutes les femmes qui écrivoient. Elle mourut le 10 Janvier 1700. Elle eſt auteur du roman intitulé : *la Tyrannie des Fées détruite*, qui a été dédiée à la ducheſſe *de Bourgogne*. Elle a compoſé le roman des *Chevaliers errans & le Génie familier*; elle a été célébrée dans tous les *Journaux*.

contemporains, & le méritoit par ſes écrits.

AULNOY. La comteſſe *d'Aulnoy* étoit fille de M. *le Jumel de Barneville*, allié aux meilleures maiſons de Normandie, & qui avoit été long-temps au ſervice. Elle fut mariée à *François de la Mothe*, comte *d'Aulnoy*, qui fut accuſé du crime de lèze-majeſté par trois Normands, enfermé & menacé de perdre la tête. Un remords de conſcience toucha un des accuſateurs, qui ſe rétracta, & la liberté lui fut rendue. Sa femme s'étoit liée avec la fameuſe & belle madame *Tiquet*, qui eut la tête tranchée en place de grève, & fut compromiſe durant cette procédure. A la beauté, madame la comteſſe *d'Aulnoy* joignoit beaucoup d'eſprit & une grande facilité de s'exprimer. Elle plaiſoit généralement à tout le monde, & rendoit inſtruiſantes les moindres choſes qu'elle diſoit. Elle avoit beaucoup lu, ſa mémoire étoit excellente; & de quelque manière qu'on s'entretînt, elle étoit toujours au courant de la converſation. Perſonne ne ſavoit mieux amener l'anecdote, & la faire ſortir par-à propos. Sa facilité pour la compoſition,

étoit égale à celle de converſer. Ses contes conviennent à tous les ordres de lecteurs & à tous les âges. Ils ſont diſtingués par la fécondité de l'imagination, la naïveté des récits, la pureté & les grâces de ſon ſtyle. M. *de Vertron* lui adreſſa ce quatrain:

Si l'on récompenſoit tes vers,
Si l'on payoit ton éloquence
Qui brille en mille endroits divers,
Tu pourrois épuiſer les tréſors de la France.

Elle étoit nièce de la célèbre madame *Deſloge*, & mère de madame *de Héere*, qui qui a ſi bien marché ſur ſes traces, à laquelle le préſident *de Vertron* écrivoit :

Dans la proſe & les vers de l'aimable *de Héere*,
Je le dis comme je le croi,
La fille eſt ſemblable à la mère,
On y voit tout l'eſprit de l'aimable *d'Aulnoy*.

Madame la comteſſe *d'Aulnoy* eſt auteur

D'un *Voyage en Eſpagne ;*
Des *Mémoires de la cour d'Eſpagne ;*
Des *Mémoires de la cour d'Angleterre ;*
Des *Aventures d'Hypolite, comte Douglas ;*
Du *comte de Warvick ;*

Du *Prince de Carency ;*
Et des *Contes des Fées* que nous avons insérés en entier. Elle mourut à Paris, dans le mois de Janvier 1705, âgée de cinquante-cinq ans.

AUNILLON (*Pierre-Charles Sabiot*), Abbé *du Gay de Launay*, mort le 10 Octobre 1760, âgé de soixante-seize ans.

Il est traducteur
D'*Azor*, ou *le Prince enchanté*, *roman Anglois*, *in*-12, 1750 ;
De *la force de l'Éducation ;*
Et d'une *Oraison Funèbre de* Louis XIV.

B.

BLANCHET (l'abbé), naquit le 26 Janvier 1707, au bourg d'Angerville, dans le pays chartrain, de parens peu fortunés, mais libres & honnêtes. On peut dire qu'il se créa lui-même. Il vint à Paris pour y finir ses études au collège de Louis le Grand. Les Jésuites le distinguèrent, & le comblèrent de tant de bontés, qu'il entra dans leur noviciat en 1724, où il ne resta pas long-temps, sans autre motif de sa résolu-

tion, que le ſentiment d'indépendance inné en lui.... Il prit le parti de ſe conſacrer tout entier à l'éducation de la jeuneſſe, & réſolut, malgré ſon averſion pour toute ſorte de gêne, de faire pour les autres ce qu'on avoit fait pour lui d'une manière ſi généreuſe. Il n'eût pas la peine de chercher; on le prévint, on l'annonça. Ses anciens maîtres veilloient ſur lui à ſon inſçu. Les pères *Brumoy*, *Bougeant*, *Caſtel* & l'ingénieux *Greſſet* lui avoient procuré une ſorte de réputation....

Il profeſſa avec diſtinction les humanités & la rhétorique dans deux collèges de province. M. de *Merinville*, évêque de Chartres, témoin de ſon zèle & de ſes ſuccès, mais qui voyoit que ſa ſanté commençoit à s'altérer, lui offrit un canonicat, à condition qu'il ſe feroit prêtre. *Monſeigneur*, lui répondit-il, *je ſuis trop honnête homme pour cela.* Le fait eſt qu'il ne ſe croyoit pas digne de cet important miniſtère; il eut cela de commun avec l'illuſtre *Nicole* ſon compatriote.

Sa ſanté qui dépériſſoit ſenſiblement, le força de deſcendre aux éducations particulières, ſouvent plus utiles que les autres;

mais cette considération n'entroit pour rien dans ses calculs : il ne songea qu'à faire le bien & il l'a fait. Son ami le plus intime, M. *de Chavane*, mort doyen du parlement de Paris, lui donna un premier indult qu'il oublia de placer & qu'il garda pendant cinq ans. Il lui en donna un autre qui lui valut un canonicat dans la cathédrale de Boulogne sur Mer. Il part & dans sa première lettre, — me voilà donc arrivé (écrit-il) à Boulogne ; il ne s'agit plus que de savoir si j'y resterai ; c'est ce qu'aucun mortel ne sauroit décider, & je ne l'ose moi-même. — C'est à partir de cette époque, que les scrupules, l'indécision & les singularités de l'abbé *Blanchet*, alloient en augmentant.

Son Chapitre le pressa d'entrer dans les ordres, il répondit comme la première fois & fit sa démission pure & simple entre les mains de M. *de Mirepoix*, qui lui donna huit jours pour y penser : il persista. Délivré de son canonicat, il reprit, ce qu'il appeloit en riant, *son collier de misère*, & redevint précepteur, titre dont il s'honora constamment. La singularité de sa démission excita la curiosité de bien des gens. Des grands voulurent connoître un homme qui,

gardant la peine & le chagrin pour lui seul, ne portoit que la gaieté chez tous ceux qu'il fréquentoit, un homme surtout qui ne savoit ni demander, ni accepter, qui mépriſoit ſincèrement les richeſſes, mais ſans cyniſme, ſans jactance, & ne condamnoit pas les autres à s'en paſſer. Les grands le connurent & l'aimèrent, ils l'eſtimèrent aſſez pour s'occuper de ſa fortune malgré lui-même.

On le fait interprête à la bibliothèque du roi, pour les langues italienne, eſpagnole & angloiſe. Après y avoir un peu rêvé, il va trouver M. *Bignon*. — Je vous entends, monſieur, lui dit le Bibliothécaire du roi, mais nous ne recevrons point la démiſſion de votre place d'interprête, comme M. *de Mirepoix* a reçu celle de votre canonicat de Boulogne. Au reſte, il s'agit ici d'une récompenſe, & non d'un emploi. On le fit cenſeur; mais cette fois, il accepta le titre, & refuſa la penſion. Ses amis le firent nommer Garde des livres du cabinet du roi, place honorable & lucrative; mais après lui avoir appris la nouvelle, ils ne lui laiſsèrent pas le temps d'y réfléchir. — Je pars demain pour Verſailles, écrivit-il à ſon ami;

& je compte que mes livres y arriveront après demain. Hélas ! j'ai grand'peur que mes chers livres & moi nous ne revenions bientôt. Il eut à la cour le talent d'être vrai ſans rudeſſe, & honnête ſans familiarité. Il obſervoit ſcrupuleuſement tous les égards de convention, dont les nuances lui étoient parfaitement connues. On avoit beau l'appeler *mon cher*, il répondoit toujours, *monſieur*. Cependant il périſſoit de chagrin & d'ennui. — Ah ! mon ami, lui diſoit-il, puiſſiez-vous être auſſi heureux où vous êtes, que je l'ai été peu dans ce Pays-ci. Je le quitterai, s'il plaît à Dieu, vers la fin de l'hiver, & je retournerai probablement comme j'étois venu, avec une pauvreté honnête qui ne m'effraie point, quand elle eſt jointe à la liberté, à la ſanté du corps & à la tranquillité de l'ame. — Il quitta ſa place comme il l'avoit dit, & revint à Paris ; mais le ſéjour de Verſailles l'avoit guéri de toute illuſion, en lui montrant de trop près ce qu'on n'admire guères que de loin. Comme les paſſions ſont par-tout les mêmes, Paris, après cette nouvelle & dernière expérience, ne lui parut plus qu'un déſert. Se jugeant incapable de commercer déſor-

mais avec les hommes, qu'il ne pouvoit plus eſtimer autant qu'il le vouloit ; & redoutant la préſence habituelle des amis dont il avoit fruſtré les eſpérances, il prit le parti d'aller chercher à Saint-Germain-en-Laye les reſtes d'une vie dont il croyoit le terme plus prochain qu'il ne l'étoit : car il y a langui dans la triſteſſe pendant près de dix-ſept ans.

Il ne fut pas plutôt réfugié dans ce dernier aſyle, qu'il prouva bien qu'on ne change point de caractère en changeant de demeure. — Je ſuis conſumé, écrivoit-il, par une mélancolie cruelle que je ne puis plus vaincre, & contre laquelle je ne trouve ici aucune reſſource. Cela finira bientôt, s'il plaît à Dieu. — S'il ne perdit pas la raiſon, il faut convenir qu'elle fut ſouvent offuſquée par de ſombres vapeurs..... Pluſieurs Gens de lettres ſe firent un devoir d'épier ſes bons momens. M. *Trocherau de la Berliere*, ſavant très-diſtingué, M. *de Rochefort* auſſi avantageuſement connu par ſes Ouvrages que par l'excellence de ſon cœur, ne l'ont pas quitté juſqu'au dernier moment.

Il eſt temps de montrer l'abbé *Blanchet*

par des côtés plus intéreſſans, & de réſoudre, s'il eſt poſſible, le problême moral que nous préſente ſa vie. On vient de voir comment il vivoit avec lui-même. Voyons maintenant comment il vécut avec les autres.

Il paroît que, dès ſa jeuneſſe, il eut au-dedans de lui-même deux mobiles qui ne ceſsèrent de le pouſſer en ſens contraire. La force de ſes organes n'étoit pas proportionnée à celle de ſon ame. Il avoit plus d'ardeur que de puiſſance. Vous ne ſauriez croire, diſoit-il, combien c'eſt un rude exercice pour moi, que de manier une plume : il y a des jours où j'aimerois mieux faire deux lieues à pied, que d'écrire deux lignes. — Lorſqu'il ne dépendit plus que de lui-même, il ne put pas ſouffrir les beſognes preſſées, & ſurtout de commande, à moins qu'elles ne lui paruſſent indiſpenſables. Je m'en rappelle un trait fort biſarre pour ne rien dire de plus, & qu'il s'eſt toujours reproché.

L'amitié dont l'honoroit un très-grand Seigneur, non moins recommandable par ſes mœurs que par ſes talens & par ſon eſprit, fut l'un des principaux motifs d'un

petit voyage qu'il fit en Angleterre. Il n'y étoit arrivé que depuis peu de jours, lorſque M. le duc *de* ***, ambaſſadeur en cette cour, ſe trouva preſſé de joindre à une dépêche importante la traduction de quelques diſcours prononcés au parlement d'Angleterre. Le duc partagea cette tâche en trois parties : il s'en réſerva une, remit l'autre à ſon Secrétaire, & précipitamment envoya l'autre à l'Abbé qui ſavoit très-bien l'anglois, & s'amuſoit ſouvent à traduire les plus beaux morceaux écrits en cette langue. L'Abbé voit arriver à l'improviſte le paquet de l'Ambaſſadeur : dès qu'il eut appris ce qu'il contenoit, & ce qu'on lui demandoit, il s'écria : — ô ciel, comme on me traite ! c'eſt juſtement le jour de ma Blanchiſſeuſe, & l'on me charge comme un baudet ! Que faire ? que devenir dans ce maudit pays ? — Il fit ſon paquet, & ſe ſauva.

Malgré tant de ſingularités, l'abbé *Blanchet* étoit ſenſible & compâtiſſant. La détreſſe des autres ſe peignoit ſur ſon viſage ; & quand il ſoupçonnoit que quelqu'un de ſes voiſins manquoit du néceſſaire ; il ne pouvoit pas ſe réſoudre à prendre

les moindres alimens avant de les avoir ſecourus. Pourquoi n'a-t-il jamais manqué d'aſſiſter un aveugle ? c'eſt que, diſoit-il, ces infortunés ſont dénués de l'organe qui commande la pitié, & qu'il faut les rechercher avec d'autant plus de ſoin, qu'ils ſont plus négligés.

Je vais enfin parler de ſon eſprit & de ſes ouvrages qui ne ſont que l'expreſſion de ſes propres ſentimens. On ne voit pas que l'abbé *Blanchet* ait jamais eu d'autre but, en exerçant ſon eſprit, que de remplir ſon cœur de ſentimens honnêtes, que de le rendre de plus en plus agréable à ceux qu'il fréquentoit. Quoiqu'il ait parfaitement réuſſi à ces deux égards, il n'en a pas moins prouvé que l'eſprit eſt comme la richeſſe, que ſouvent il ſert plus aux autres qu'au propriétaire. Il ne rivaliſoit avec perſonne ; & ſans émulation, ſans ſonger aux éloges, il travailloit de toutes ſes forces, parce qu'il n'étoit jamais plus heureux qu'en travaillant. S'il ne louoit pas toujours, car il ne ſavoit pas mentir pour conſoler les gens, il n'a jamais bleſſé perſonne, même dans le ſilence du cabinet. Quant au goût, il en étoit l'apôtre,

& non le ſatellite. Quant au ſtyle, le négligé des grâces lui plaiſoit beaucoup plus que toutes les parures.

L'abbé *Blanchet* étudia long-temps & n'oublia rien. Il s'attacha ſurtout à l'art de bien narrer, tant en proſe qu'en vers: cet art en fait de littérature lui paroiſſoit la clef de toutes les autres. Il s'y diſpoſa par la lecture réfléchie des bons Auteurs latins, italiens, eſpagnols & anglois, ſans négliger ſa propre langue dont il avoit appris les fineſſes, dans les cercles choiſis, où l'idiôme national s'épure & ſe maintient. Pour ſe perfectionner en même temps dans l'art d'écrire & de parler, il eut recours au moyen le plus sûr & ſe mit à traduire; ce qu'il appeloit en badinant, verſer du françois dans les moules des anciens, afin, diſoit-il, de s'accoutumer aux belles formes. Il ne reſte de ces nombreux eſſais que la traduction de l'*hiſtoire de la famille d'Hiéron* par *Tite-Live*; *la Conjuration de Piſon contre Néron* par *Tacite*.

Du latin il paſſa à d'autres langues; ce fut alors qu'il imita quelques contes eſpagnols & anglois, & qu'il entreprit de traduire ce qu'ont de plus ingénieux le *ſpectateur*

& quelques autres journaux qui parurent en Angleterre presqu'en même temps. Après avoir traduit, il voulut enfin composer.

Il m'est permis de déclarer ce que je pense de ses contes ; j'avoue que l'exécution m'en paroît telle en général que la jeunesse les lira avec autant de fruit que de plaisir, que les gens de goût les reliront plus d'une fois, & que les philosophes ne les dédaigneront pas.

Convenons cependant que tous ses contes ne sont pas de la même importance. Ce n'est quelquefois qu'une naïveté, comme dans les princesses bien nées, ou bien une facilité comme dans l'académie silencieuse ; mais c'est alors que l'Abbé montre le plus de talent ; car il en faut beaucoup pour donner à des riens une sorte de consistance.

On a reproché à quelques auteurs de *Contes Orientaux*, d'ailleurs fort ingénieux, de n'avoir presque rien d'oriental que le titre, l'on ne fera pas ce reproche à l'abbé *Blanchet*. Les papiers qui ont été trouvés dans son porte feuille offrent plusieurs ébauches de contes & d'anecdotes, qu'il auroit perfectionnés, si sa déplorable existence lui

avoit permis de se livrer constamment aux délices de la composition.

Il publia dans sa jeunesse une *Ode* contre les incrédules, que l'abbé *des Fontaines* annonça avec éloge.

Il a composé une grande quantité de vers sur toutes sortes de sujets; on n'a pu en recueillir qu'une petite partie. Il les communiquoit difficilement, & il exigeoit qu'on les lui renvoyât. Il passoit une mauvaise nuit, quand le paquet arrivoit trop tard. Il avoit grand soin de les brûler, & il se comparoit à Saturne qui dévoroit ses enfans.

On en a retenu quelques-uns, & l'on cite encore ce triolet.

A TROIS SŒURS.

Aimables sœurs entre vous trois,
A qui mon cœur doit-il se rendre?
Il n'a point fait encor de choix,
Aimables sœurs, entre vous trois;
Mais il se donneroit, je crois,
A la moins fière, à la plus tendre:
Aimables sœurs, entre vous trois,
A qui mon cœur doit-il se rendre?

Fontenelle prétendoit que dans ce genre on ne pouvoit mieux faire.

En voici d'autres qu'on attribuoit aux poëtes les plus galans qui ne s'en défendoient pas. Quand on le diſoit à l'abbé, il répondoit : Je ſuis charmé que les riches adoptent mes enfans.

Sur une jeune Perſonne habillée en religieuſe.

Que cette veſtale a d'appas !
Heureux celui qu'elle aime !
Le bandeau ne lui meſſied pas :
Il ſemble un diadême ;
Et s'il étoit deux doigts plus bas,
Ce ſeroit l'amour même.

Le portrait de madame la ducheſſe *de*.... parut du meilleur ton.

Telle eſt l'inconcevable Hortenſe,
Également fidelle au caprice, au devoir,
Vertueuſe ſans qu'elle y penſe,
Et charmante ſans le ſavoir.

On le plaiſanta il y a quelques années, ſur ce qu'il n'avoit jamais fait d'énigmes : il en fit une qui eut beaucoup de vogue, & qui donna la torture aux amateurs de ce genre. La voici :

On vous annonce une maiſon
A louer en toute ſaiſon ;

Elle a deux portes, trois fenêtres,
Du logement pour quatre maîtres,
Même pour cinq en un beſoin;
Écurie & grenier au foin.
Elle eſt dans un quartier qui pourroit ne pas plaire:
En ce cas, le propriétaire,
Avec certains mots qui font peur,
Et ſa baguette d'enchanteur
Emportera maiſon, meubles & locataire,
Et tant fera, qu'il les mettra
En tel endroit que l'on voudra:
On connoît cet hôtel célèbre
A ſon écriteau ſingulier
Pris dans Bârême, ou dans l'algèbre;
Et l'on trouve au calendrier
Son nom & celui du forcier.

Le mot eſt *Fiacre*.

Ceux qui ont fréquenté l'abbé *Blanchet* dans ſes belles années, conviennent qu'il les enchantoit par ſes récits toujours variés, ou par des réflexions tour-à-tour ſérieuſes & badines, que l'à-propos, le tour & l'expreſſion rendoient originales, lors même qu'elles n'avoient pas le mérite de la nouveauté. Que l'on ne croie pas cependant que ſa converſation ſentoit le projet & l'aprêt: elle étoit ſimple, facile, naturelle, & les innocens artifices qu'il employoit pour plaire, ne portoient aucun préjudice

à sa naïveté ; car quoique fin, il étoit naïf. Notre *la Fontaine* a prouvé que ces deux qualités ne sont pas incompatibles.

M. *Bouvart* étant il y a environ quarante ans à toute extrémité, dit à son ami *Blanchet* — Du caractère dont je te connois, tu ne feras jamais rien pour ta fortune : il y a grande apparence, mon ami, que je n'irai pas loin, & quand je serai mort que deviendras-tu ? L'Abbé voulut répondre ; mais le malade profitant de son avantage, lui imposa silence & dicta ses volontés. — J'entends que ta vie durant tu jouisses des dix mille écus que j'ai gagnés ; ne t'effarouche point, le fonds retournera à ma famille. — M. *Bouvart* en revint. Quelque temps après l'abbé raconta ce trait à madame la duchesse *d'Aumont*, qui en fut si ravie, qu'elle le pria de recommencer. — Bon, madame, ce que je viens de vous dire n'est rien en comparaison de ce qui suit. Quand mon pauvre *Bouvart* fut hors d'affaire, est-ce que je ne le trouvai pas tout honteux d'en être revenu ?

Tels furent le caractère, l'esprit & les talens de cet homme de bien. Il est mort à Saint-Germain en-Laie le 29 Janvier

1784. Les gens de bien le regrettent, ſes amis le pleurent encore, & les pauvres béniſſent ſa mémoire.

Cette vie a été écrite par M. *Duſaulx* de l'académie royale des inſcriptions & belles-lettres, ſon parent & ami. Nous n'avons pas réſiſté au charme de cette lecture, & nous avons étendu la notice au-delà des bornes que nous nous ſommes preſcrites. Mais il eſt ſi doux d'entendre un homme de bien louer l'homme de bien, & le génie célébrer le génie! Nous avons regretté d'être contraints de faire des coupures dans un ouvrage généralement bon, bien penſé, bien approfondi, & rempli de réflexions juſtes & ſages. La ſingularité du caractère de l'abbé *Blanchet* eſt ſi piquante, il contraſte ſi fort avec ſon cœur, que nous étions sûrs de plaire à nos lecteurs. Puiſſions-nous avoir ſouvent de pareilles vies à leur offrir.

Le volume qui contient les *Apologues Orientaux* de l'abbé *Blanchet*, ſe trouve chez *Didot le jeune;* il ſert de ſuite aux *Variétés morales & amuſantes* du même auteur.

BASTIDE (*Jean-François* DE), eſt né

à Marseille le 15 Juillet 1724. Venu trop jeune à Paris, abandonné de trop bonne heure à lui-même, il n'a pu perfectionner ses études, & les succès que sa muse obtint dès les premiers essais, l'éloignèrent à jamais de tous les genres qui demandoient de l'application & des recherches. Il n'étudia point; ne s'appliqua point. Les sociétés dans lesquelles il fut lancé, contribuèrent, sans doute, à lui former un style peu naturel & brillanté de ce bel esprit qui étoit devenu de mode, & que des littérateurs agréables, mais parfaitement ignorans, avoient mis en crédit. Nous sommes fâchés de retrouver dans tous les écrits de M. *de Bastide*, l'influence de ce public auquel il vouloit plaire, & qui lui tenoit compte de son extrême facilité. On ne contestera certainement point à cet auteur d'avoir de l'esprit, & beaucoup plus que des écrivains qui jouissent d'une grande célébrité. La manière avec laquelle cet esprit est employé nuit seule au mérite de l'Auteur. On lit encore les ouvrages *d'Amiot*, parce qu'ils ont du naturel, une correcte simplicité. On ne lit plus ni *Chapelain*, ni *Voiture*, *Balzac* est justement apprécié; *Fontenelle* & *la*

Motte ont plus perdu qu'ils n'ont gagné à avoir trop d'esprit. Il y a aussi une qualité dont on ne paroît guères jaloux, & je ne sais pourquoi, qui cependant établit la fortune constante des ouvrages, c'est la sensibilité de celui qui écrit, c'est cette chaleur qui anime & le style & la pensée; c'est aussi l'imitation vraie & juste de la nature, sans charge, sans affecterie, sans gigantomachie. La peinture des ridicules exige la même mesure & les mêmes convenances dans l'assemblage des couleurs. On n'a pas toujours trouvé ces qualités précieuses & malheureusement trop rares dans M. *de Bastide*.

Nous parlerons encore du genre & de l'importance des matières vers lesquelles le bon esprit d'un auteur se dirige sans effort. Il n'est pas douteux qu'avec beaucoup moins de talent, un auteur qui choisit bien ses sujets, & qui ne traite que ceux qui ont un degré marqué d'utilité, ne réussisse mieux que celui qui s'embarrasse peu du fond, & s'épuise à enluminer des formes légères qui ne portent sur rien. Alors on auroit tort de prononcer sur le mérite des deux auteurs; il faudroit seulement dire que l'un

a mieux employé ſon temps que l'autre. Ainſi nous ſommes très-éloignés de conclure, que M. *de Baſtide* n'ait eu autant de moyens de ſe faire valoir qu'un autre, & on doit ſe garder de le frapper de l'anathême de la médiocrité. On peut donner au public des ouvrages médiocres, ſans que l'auteur ſoit pour cela convaincu de médiocrité. Je pourrois citer parmi les hommes de lettres, honorés du fauteuil académique, pluſieurs écrivains qui ſe ſont trouvés dans la même hypothèſe: on me diſpenſera de prouver cette définition.

Nous ne pouvons ne pas conſeiller aux jeunes auteurs de s'écarter du penchant qui les gourmande trop, d'imiter tous les genres qui réuſſiſſent. Il faut que chacun ſoit ce que le ciel a voulu qu'il fût. Chacun a ſon talent, il faut le cultiver, le développer, & c'eſt tout perdre que de ſe borner à l'imitation d'un talent qu'on ne poſsède point. Les petits vers, les déclarations d'amour, les bouquets à *Philis*, les queſtions ſur des ſujets galans, les *Contes de fées*, moraux, allégoriques, étoient à l'époque où M. *de Baſtide* parut, les genres dominans. Il n'y avoit que l'opéra qui pût lutter

avec

avec avantage contre cette belle renommée. Auſſi les vers pleuvoient de tous les côtés; les plus médiocres étoient accueillis; de-là l'abbé *Abeille* reçu à l'académie françoiſe, l'abbé *Pellegrin* recherché, & tant d'autres. Ce n'eſt pas qu'il n'y eût dans le même temps des romanciers d'un mérite ſupérieur, il ſuffiroit de nommer *le Sage*, *Marivaux*, l'abbé *Prevot*, ni qu'on ne poſſédât des auteurs dramatiques eſtimés. *Crebillon* vivoit, *Voltaire* jouiſſoit de ſa brillante deſtinée; mais c'eſt qu'alors on liſoit plus volontiers qu'aujourd'hui; on liſoit tout. Il y avoit une fourmilière de poëtes qui n'étoit pas dénuée de talent & qui pouvoit briller un jour entier. La preſſe publioit tout, les romans les plus médiocres s'imprimoient & trouvoient des acheteurs.

Un homme qui avoit un nom devenu cher à la littérature, parce qu'il étoit fils d'un père qui tenoit le ſceptre dramatique, *Crébillon*, joignoit aux avantages de la figure & de la perſonne, beaucoup d'eſprit & cette ſorte de talent qui s'attache & ſaiſit avec fineſſe les ſurfaces. Il vivoit dans le monde, il connoiſſoit les femmes, il les peignoit légèrement, ainſi qu'il les aimoit. On crut

retrouver dans ſes petits romans la peinture du cœur humain, & il n'y avoit réellement que l'hiſtoriette de quelques femmes & de quelques cercles. On dévora ſes romans qui en effet ſe claſſoient à part & ne reſſembloient point à ceux qu'on avoit lus : les *Contes Moraux* de M. *Marmontel* n'exiſtoient pas ; mais il faut tout dire, peut-être que ſans les écrits de *Crébillon* on n'auroit pas eu les contes moraux ; & ſi *Boiſſi* qui rédigeoit le mercure, n'avoit aimé les contes, peut-être que M. Marmontel, trouvant moins de facilité, n'auroit pas compoſé un recueil moral qui reſtera. M. *de Baſtide* voulut imiter *Duclos*, il voulut imiter M. *Marmontel ;* il écrivit les aventures *de Victoire Ponti*, & *les Confeſſions d'un Fat*. Mais plus flatté de la brillante réputation de *Crébillon* que toutes les femmes prônoient, il fit *la Trentaine de Cythere ; les Têtes-Folles*, *le Tribunal d'Amour ; le Faux-Oracle*. Par-tout on trouve de l'eſprit, de la facilité, de l'agrément, mais jamais de caractère, jamais rien de ſenti, rien d'approfondi. Le travail du ſoir étoit imprimé le lendemain. Les *Journaux* parloient de lui avantageuſement ; il inſéroit dans les *Mercures* des vers galans ;

de jolis contes, des réponſes amoureuſes, des queſtions d'amour, tout paroiſſoit bon dans ce cadre, parce qu'un tableau efface l'autre, & que l'effet eſt décidé par le ſuccès d'une première lecture. Il fut fêté, couru, & on peut dire qu'il mit ſa réputation littéraire *au comptant*. Il eut tort certainement, & il en eut un plus grand de courir après ces petites modes qui naiſſent & tombent, & ne ſont que de l'enjouement. Dans toutes ces productions, l'eſprit ſe diſſipe en inutiles prodigalités, & rien ne reſte; parce que rien ne peut marquer. Cette facilité d'écrire produiſit la lettre à *Jean-Jaques Rouſſeau*, au ſujet de la lettre à *d'Alembert*.

On doit voir que nous ne nous arrêtons point ſur les ouvrages & le talent de M. *de Baſtide* par un motif de malveillance, nous lui rendons plus de juſtice que tous les poligraphes qui ont parlé de lui & qui l'ont jugé avec une injuſte prévention. Nous prouvons qu'il a beaucoup d'eſprit, qu'il y en a dans tout ce qu'il a fait, qu'il auroit pu mieux faire, & nous ne lui reprochons que d'avoir trop négligé l'érudition, & d'avoir trop couru vers des ſuccès faciles & la gloire

d'un jour. Ce défaut de calcul ne prouve rien contre le talent. Il a aimé les lettres & il les a cultivées toute sa vie ; il a exécuté des entrepriſes littéraires qui doivent le claſſer parmi tous ceux qui ont bien mérité du public. S'il n'avoit eu *Marivaux* pour modèle & pour rival, il auroit recueilli plus de célébrité de ſon nouveau ſpectateur. Mais on ne lui diſputera point le mérite d'avoir mis à exécution & de ſoutenir *la Bibliothèque des Romans.* Il eſt vrai qu'il a dû à M. le marquis *de P.....* le plan de cette collection ſi variée & ſi intéreſſante, dans laquelle l'érudition la plus vaſte & l'agrément des plus riantes fictions ſe réuniſſent, & qu'il a été aidé pendant pluſieurs années par cet homme de qualité, auſſi ſavant que rempli de goût. Jamais on ne conçut un projet plus heureux & plus fait pour réuſſir. On rendoit un véritable ſervice à la littérature françoiſe, en retirant de la pouſſière des bibliothèques, ces vieux romans qu'on ne liſoit point, & qui ſont ſi intéreſſans à lire, on claſſoit enfin une branche littéraire que ſa trop grande richeſſe décrioit. On ſaura toujours gré à M. *de Baſtide* d'avoir ſoutenu ſon entrepriſe &

de la conduire encore auſſi bien qu'il lui eſt poſſible. Il ne faut point avoir l'injuſtice de croire que la direction d'un ouvrage périodique, auquel on ne contribue point de ſa plume & de ſes recherches, ſoit d'une mince conſidération. Les coopérateurs travaillent, compoſent, chacun apporte ſon génie; mais ſi le rédacteur ſoumet toutes les productions aux convenances & au ton déjà établis de l'ouvrage, s'il ſent le mérite des morceaux & fait des oppoſitions dans les genres, afin que l'un paroiſſe avec avantage à côté de l'autre, on doit convenir que cette manutention ſuppoſe au moins le talent d'un coopérateur. D'ailleurs M. *de Baſtide* a mis du ſien dans ſa collection, & on y lit pluſieurs extraits de ſes romans.

Nous invitons tous les jeunes littérateurs à imiter & à ne pas imiter M. *de Baſtide*. Qu'ils imitent ſon honnêteté, ſa réſerve; jamais ſa plume ne s'eſt ſouillée du fiel de la ſatyre. Il a cultivé les lettres ſans haïr les littérateurs & ſans en médire. Qu'ils ne l'imitent point, quand il court trop après les ſujets que la mode careſſe & met un jour en réputation. Nous dirons comme l'abbé

de Saint-Pierre, il n'y a que ce qui eſt utile qui eſt vraiment bon.

Nous avons parlé de M. *de Baſtide*, parce qu'il a écrit des contes des fées, & nous avons lu avec ſatisfaction le conte qui a pour titre : *le Beau Plaiſir*, imprimé en 1756.

BEAUCHAMPS (*Pierre-François* GODARD DE) né à Paris, en 1690 : y mourut en 1761. Il a traduit en vers

Les Lettres d'Héloïſe ;
Iſménè & Iſménias ;
Les amours de Rhodante & de Doſiclès ;

Il eſt auteur d'un livre utile & ſouvent conſulté :

Recherches ſur les Théâtres de France.

Il a fait pluſieurs comédies.

Nous en avons inſéré dans notre Collection le conte *de Funeſtine.*

BEAUHARNOIS (*madame la comteſſe* DE....), eſt bien connue par de jolis vers, & par des romans intéreſſans. On trouve dans les poéſies de bien peu de femmes, cette légèreté, cette fleur que les ſiennes

reſpirent. La douceur de ſon caractère ſe décèle dans tout ce qu'elle écrit, & partout on devine une ame aimante, honnête & ſenſible. Elle eſt auteur de *Volſidor*, conte.

Ses Œuvres ſont imprimées.

BEAUMONT (*le Prince* DE). Elle eſt née à Rouen, le 26 Avril 1711. Son mérite, univerſellement reconnu pour l'éducation, l'a fixée à Londres, environ en 1769. Elle donnoit en 1769, un *Journal de morale* qui eſt eſtimé. Nous croyons qu'elle eſt morte.

Ses ouvrages ſont :

Le *Triomphe de la Vérité;*
Lettres diverſes ;
Le *Nouveau Magaſin François;*
Éducation complette ;
Civan ;
Le *Magaſin des Enfans ;*
Lettres de madame du Montier ;
Lettres curieuſes, inſtructives, amuſantes ;
Le *Magaſin des Adoleſcentes ;*
Principes de l'Ecriture-Sainte ;
Inſtructions pour les jeunes Dames qui entrent dans le monde, & ſe marient ;

Lettres d'Emerance à Lucie ;
Mémoires de madame la baronne de Batteville ;
La nouvelle Clariſſe ;
Les *Magaſins des Pauvres ;*
Les *Contes des Fées*, que nous avons inſérés dans le ſupplément de notre Collection, ſont tirés du *Magaſin des Enfans.*

BIBIENA (*Ferdinand* GALLI), né à Boulogne, en 1757. Il étoit peintre & architecte. Il excelloit ſurtout pour les perſpectives & les décorations de théâtre. Le duc *de Parme* lui donna le titre de ſon premier peintre. Il eſt auteur

De *deux livres ſur l'architecture ;*
De l'*Hiſtoire des amours de Valerie & du noble venitien Barbarigo ;*
Et *de la Poupée, conte de fée.*

Ces deux ouvrages ont été traduits en françois : le premier à Paris, en 1751, le dernier en 1749.

Bibiena étoit mort aveugle en 1743.

BRET (M.) vit encore. Il nous ſuffit de le nommer. Les amateurs de la ſcène

françoiſe, telle que *Molière* l'a conçue, ſavent placer M. *Bret* dans la claſſe diſtinguée des auteurs comiques. Ceux qui ont lu ſes contes, connoiſſent la fineſſe de ſon eſprit & la facilité de ſa narration. Il a, dans d'autres ouvrages, donné des preuves d'une érudition bien nourrie, de la juſteſſe de ſes réflexions ſur les arts & ſur le théâtre. Le *Journal Encyclopédique* lui a dû des ſuccès. Il a été chargé pendant pluſieurs années, de la rédaction de la *Gazette de France*. Son commerce eſt jovial, aimable. On y reſpire la bonne gaieté qui ſuit preſque toujours l'honnête-homme & l'homme inſtruit. Il a des amis, & l'eſtime publique ne l'a pas plus mal ſervi que l'amitié. Il ſe trouve cité dans notre *Notice*, pour ſon conte intitulé : *le* ***, hiſtoire bavarde, *in*-12, imprimé en 1749, & pour des contes arabes inſérés dans les Mercures du temps.

BRUNET (*Pierre-Nicolas* DE BRAINES), né à Paris en 1733, eſt mort le 4 Novembre 1771.

Il eſt auteur des ouvrages ſuivans :

Minorque conquiſe, Poëme ;
Les Noms changés, ou l'Indifférent corrigé, Comédie ;
Les Faux-Devins, Comédie ;
La Fauſſe Turque, Ballet ;
Hippomène & Aréthuſe, Ballet ;
Théagène & Chariclée, Opéra ;
Apollon & Daphné, acte d'Opéra.

Il a rédigé pendant pluſieurs années la partie politique du *Mercure*.

Il a fait imprimer en 1769, le recueil de ſes *Contes moraux & allégoriques*, en 2 vol. *in*-12.

On les trouve dans les *Mercures* ; la plupart ſont remplis d'intérêt & d'agrément ; il y a ſurtout dans quelques-uns le tour oriental & le ton propre à *la Féerie*, ce qui n'arrive pas toujours aux faiſeurs de contes *de Fées* & *orientaux*. Nous avons diſtingué *Zimas* & *Theſmé* qui a le caractère tranchant d'une naïve ſimplicité. Le roi *de Tarſite*, les *deux Horoſcopes*, les *trois Brus*, ſont narrés avec facilité : ſa morale eſt en général ſaine, & il ne fatigue pas non plus ſes lecteurs par le cliquetis d'une intrigue invraiſemblable ou forcée. On pourroit

lui reprocher de tomber au contraire dans le défaut d'une trop grande ſimplicité.

Mais aucun reproche ne s'étendra juſqu'à la perſonne, qui ne ſe compromit jamais : il n'écrivit point de *Satires*, n'afficha perſonne, & ſe faiſoit, pour ainſi dire, oublier. On parla moins de lui, il parut au-deſſous de ce qu'il étoit, mais il vécut & mourut tranquille malgré la médiocrité de ſa fortune.

C

CARDONNE, cenſeur royal, profeſſeur en langue perſane & turque au collège royal, inſpecteur de la librairie, né à Verſailles, eſt mort à Paris en 1784, âgé de ſoixante-cinq ans.

Il eſt auteur

De l'*Hiſtoire de l'Afrique & de l'Eſpagne.*

Il a traduit des *Mélanges de littérature orientale*, d'après des manuſcrits turcs & arabes.

Il a continué les *Mille & une Nuits*, & a fini la traduction de M. *Petit.*

Il a traduit les *Contes & Fables de Bidpaï*,

dont M. *Galland* n'avoit publié que les quatre premiers chapitres.

M. *Cardonne* a marché sur les traces de M. *Galland*, mais il a ajouté à ses traductions un mérite qui manque à la plume de M. *Galland*. Nous voulons parler du style. M. *Cardonne* écrivoit purement & avec chaleur. Son goût le déterminoit à retrancher de ses traductions les longueurs de l'original que M. *Galland* respectoit un peu trop. M. *Cardonne* a donné à *la Bibliotheque des Romans*, pendant plusieurs années, des morceaux qui ne sont pas les moins intéressans de cette collection. Il est mort regretté de tous ceux qui l'ont connu, parce qu'il fut un honnête homme.

CHATEAU GIRON. Il est auteur d'une bibliothèque *des Femmes*, 1 vol. *in*-12, 1759.

CHEVALIER DE BOUFLERS (le). *Aline*, ou *la Reine de Golconde*, conte.

Ce joli conte qui tient de si près au genre de la féerie, & qui eût orné notre collection, n'a pu y trouver place, par la nécessité où nous étions de nous resserrer dans

le moindre nombre de volumes, & de préférer les romans qui tenoient plus particulièrement à la féerie. La plume facile & ingénieuse de M. *le Chevalier de Boufflers* est si avantageusement connue, qu'il est superflu d'en entreprendre un éloge. Sa prose & ses vers sont dans les mains de tous ceux qui aiment les ouvrages, où l'esprit & la délicatesse brillent également.

IMPROMPTU

A M. LE CHEVALIER DE BOUFLERS,

Le jour de sa naissance,

PAR L'ABBÉ PORQUET.

MESSIEURS & dames du silence,
Célébrons l'heureuse naissance
De notre aimable Chevalier,
Et faisons lui la révérence :
L'Abbé *P*.... tout le premier.

IL parle mieux qu'un Chancelier,
Il écrit mieux qu'homme de France,
Il est, de plus, grand Chevalier ;
Faisons lui donc la révérence :
L'Abbé *P*..... tout le premier.

MODESTE amant & fier guerrier,
Il excelle dans tout métier,
(Exceptons-en pourtant la danſe);
Faiſons lui donc la révérence:
L'Abbé *P*.... tout le premier.

O l'être heureux & ſingulier!
Son maître, dans chaque ſcience,
Eſt devenu ſon écolier;
Faiſons lui donc la révérence:
L'Abbé *P*.... tout le premier.

CAYLUS (*Anne-Claude* DE TUBIERE DE GRIMOAD DE PESTELS DE LEVI, comte DE), né à Paris, en 1692, & mort le 5 Septembre 1765. Nous allons tranſcrire la notice que les auteurs du dictionnaire hiſtorique en ont faite. *Caylus* entra au ſervice de bonne heure, ſe diſtingua dans la Catalogne & au ſiège de Fribourg. Après la paix de Raſtadt, il fit le voyage d'Italie...; en 1715, il paſſa dans le Levant à la ſuite de l'ambaſſadeur de France, à la porte Ottomane. Arrivé à Smyrne, il voulut profiter d'un délai de quelques jours pour viſiter les ruines d'Ephèſe, qui n'en ſont éloignées que d'environ une journée. La campagne étoit alors infeſtée par une troupe de bri-

gans, à la tête desquels étoit le redoutable *Caracayoli*; il étoit dangereux de fréquenter les chemins; mais le comte *de Caylus* s'avisa d'une ruse. Vêtu d'une simple toile de voile, ne portant sur lui rien qui pût tenter le voleur le plus avide, il se mit sous la conduite de deux brigans de la bande *de Caracayoli*. Venus à Smyrne, il convint avec eux d'une somme, à condition qu'ils ne toucheroient l'argent qu'au retour. Comme ils n'avoient intérêt qu'à le conserver, il n'y eut jamais de guides plus fidelles. *Caracayoli*, instruit du motif de son voyage, voulut servir sa curiosité; il l'avertit qu'il y avoit dans son voisinage des ruines dignes d'être connues; & pour l'y transporter avec plus de célébrité, il lui fit donner deux chevaux arabes, de ceux que l'on appelle *chevaux de race*. C'étoient les ruines de Colophon. Il retourna passer la nuit dans le fort qui servoit de retraite à *Caracayoli*; & le lendemain, il se transporta sur le terrein qu'occupoit anciennement la ville d'Ephèse. De retour en France en 1717, il fit encore quelques voyages hors du Royaume. Il alla deux fois à Londres en différens temps. A Paris, il s'occupa de dessin, de musique, de

peinture ; il écrivit, il grava. On lui doit les pierres gravées du roi. *Bouchardon* en fit les deſſins, *Mariette* en fit les explications. Il compoſa la vie des plus fameux Peintres & Sculpteurs de l'Académie Royale de peinture & ſculpture. Il a fondé dans cette Académie un prix annuel, pour celui des élèves qui réuſſiroit le mieux à caractériſer une paſſion. Les deſſins coloriés qu'avoit faits à Rome le célèbre *Pietro Santo Bartoli*, d'après des peintures antiques, lui tombèrent entre les mains. Il les fit graver : c'eſt un des livres d'antiquité les plus ſinguliers. Toutes les pièces en ſont peintes avec une préciſion, une pureté inimitable. L'Académie des Inſcriptions lui donna en 1742 une place d'honoraire. Il travailla ſur les embaumemens des momies égyptiennes, ſur le *Papyrus*, ſur les maſſes énormes que les Egyptiens tranſportoient d'une extrémité à l'autre. Il éclaircit pluſieurs paſſages de *Pline* qui ont rapport aux autres. Il fit revivre les tableaux de *Polygnote*. Il reconſtruiſit, pour ainſi dire, le théâtre de *Curion* & le magnifique tombeau *de Mauſole*. Il chercha dans les laves des volcans, la pierre obſidienne, inconnue aux plus habiles Na-

turaliſtes. Enfin il inventa le moyen d'incorporer les couleurs dans le marbre, & découvrit la peinture à l'encauſtique. A l'Académie des Inſcriptions, il fonda un prix de 500 liv. pour expliquer, par les auteurs, par les monumens, les uſages des anciens peuples. Il raſſembloit de toutes parts les antiquités de toute eſpèce. Il les faiſoit enſuite deſſiner & graver, en les accompagnant d'obſervations ſavantes & judicieuſes: C'eſt ce travail qui a produit ſon Recueil d'antiquités égyptiennes, étruſques, grecques, romaines & gauloiſes; le dernier tome de cette collection a paru en 1767 avec l'éloge de M. *de Caylus*, par *le Beau*, 1767.

Nous ajouterons à cette notice qu'il s'en faut bien qu'on trouve le même mérite dans les romans, les traductions, les féeries & les autres rebus qu'il a mis au jour. Les fées dans ſa bouche, parlent, à peu de choſe près, le même langage que celui des *Étrennes de la Saint-Jean*. Elles ſont bien licencieuſes, & ſi nous nous ſommes déterminés à inſérer les contes qu'on a lus, c'eſt par reſpect pour un auteur ſi recommandable à tant d'autres égards. Perſonne n'a autant

aimé les lettres & l'humanité. Il encourageoit les Artiſtes, & ſecouroit les malheureux. Perſonne n'a pouſſé peut-être auſſi loin que lui la haine du luxe ; elle en étoit venue au point, que ſa modeſtie pouvoit être priſe pour inſouciance & malpropreté.

On trouve dans le *Dictionnaire des Grands-Hommes* la notice de ſes ouvrages.

COLINOT. La fée *aux Têtes*, conte, imprimé en 1758.

Nous ne ſavons point ſi cet auteur eſt le même qui s'appelle *André*, prêtre, né à Verſailles, & mort en 1765, qui a compoſé : *Penſez-y bien*, *Penſez-y mieux*.

Celui-ci a écrit dans des genres aſſez légers, & ſon conte de *la Fée aux Têtes*, ſans annoncer beaucoup d'eſprit & d'imagination, ſe fait lire avec une ſorte de plaiſir. L'autre a compoſé quelques poëſies qui ſont médiocres, & qui ſont reſtées cloſes dans les mercures où elles ont paru. Il a concouru ſans ſuccès pour les prix de pluſieurs académies de province. Nous ignorons la date de ſa mort.

CHEVRIER (*François-Antoine*), né

à Nancy, d'un secretaire du roi, mort en Hollande, en 1762. Il abusa souvent de la liberté de la plume, & se permit des satyres affreuses & personnelles : il ne fut le plus souvent qu'un libelliste dangereux. Ce n'est pas qu'il n'eût des talens réels qui auroient pu lui obtenir de l'estime, & une sorte de considération ; mais il se montra si peu jaloux de ce prix, qu'on est autorisé de penser qu'il ne connoissoit guères la vertu, & qu'il n'écrivoit que parce qu'il étoit méchant.

Il a publié

Bibi, conte, *in*-12 ;
Cela est singulier, *in*-12, 1755 ;
Les Amusemens des Dames ;
Almanach des Gens d'Esprit ;
Maga-Kou ;
Voyage de Rogliano ;
Les Ridicules du siècle ;
Mémoires d'une honnête femme ;
Essai historique sur la manière de juger des hommes ;
Le Quart-d'Heure d'une jolie femme ;
Mémoires pour servir à l'Histoire de Lorraine ;
Observations sur le Théâtre ;
Lettre aux Nouvellistes ;

Hiſtoire de la Campagne de 1757 ;
Hiſtoire Générale de Lorraine ;
L'Anti-Machiavéliſme adapté aux circonſtances de la guerre ;
Ses Poéſies ;
Projet de paix générale ;
Hiſtoire de Corſe ;
Le Colporteur ;
Le Point d'appui de toutes les Cours de l'Europe ;
Teſtament Politique du Maréchal de Belle-Iſle ;
Le Codicile & l'Eſprit, ou *Commentaires des maximes politiques du Maréchal* de Belle-Iſle ;
Vie du P. Norbert ;
Ses Comédies.

CRÉBILLON (*Claude-Proſper Jolyot* DE), fils, né à Paris le 12 Février 1707, eſt mort en 1777. On ne peut mieux faire ſentir la différence qu'il y a entre *Crébillon* père & celui-ci, qu'en rappelant le diſcours que l'abbé de..... lui tint. Tais-toi, ton père étoit un grand homme, tu n'es, toi, qu'un grand garçon. — Et en effet, ſi l'on en excepte un ſeul de ſes romans, on verra que *Crébillon* le fils n'étoit pas même un

grand garçon. Il paroît qu'il avoit négligé tous les genres d'inſtruction, pour s'en tenir à la partie des romans. Il faut convenir que ſon roman des égaremens du cœur & de l'eſprit annonce un écrivain châtié, & un auteur qui ſavoit voir & peindre les mœurs d'un certain monde. On a dit dans le temps qu'il n'avoit peint que le fauxbourg Saint-Germain & quelques coteries. Cela étoit vrai, mais il l'a fait avec aſſez d'adreſſe, pour que toutes les claſſes de lecteurs puſſent y retrouver des tableaux à leur convenance. Nous ne pouvons nous empêcher de rapporter ici l'approbation du bon M. *Duval*, cenſeur royal. Il aſſure *que les mœurs y ſont conſultées*, & qu'on y trouve *la délicateſſe du génie & la nobleſſe du ſtyle qui ont annoncé le talent du jeune auteur.* De quelles mœurs le bon M. *Duval* veut-il parler! Eh puis, fiez-vous à des cenſeurs! Le génie ne cenſure pas toujours l'homme de génie.

Crébillon aima mieux ſuivre une autre carrière, & prendre la plume de *l'Aretin*. *Tanzai* & *Neadarné*, le *Sopha*, ſont des ouvrages plus que libres. Il fut mis à la Baſtille, parce qu'on crut y reconnoître pluſieurs perſonnages; la liberté lui fut

rendue à la ſollicitation de la princeſſe de Conti, qui voulut voir l'auteur au ſortir de la Baſtille. Crébillon balbutioit en remerciant ; la princeſſe l'arrêta en lui diſant : Monſieur, j'ai lu votre roman ; vous y faites parler des princeſſes ſur un ton.... qui vous en a tant appris ſur leur compte ? & comment avez-vous fait pour les voir de ſi près ? — Cette apoſtrophe n'étoit pas propre à raſſurer un auteur déjà intimidé. Ce fut l'unique plaiſanterie que ſe permit une princeſſe qui avoit infiniment d'eſprit, & des graces charmantes jointes à une originalité de caractère qui ne la quitta point juſqu'au tombeau. Crébillon fut cauſe que le magiſtrat qui préſidoit à la librairie, prohiba en 1738 l'impreſſion des romans licencieux, & pouſſa la vigilance juſqu'à ſupprimer ceux qui étoient en vente. A la même époque, les *Romanciers* & *Crebillon* lui-même publioient la première partie d'un roman, & faiſoient enſuite attendre pendant trop long-temps la ſeconde & la troiſième. Le magiſtrat ordonna qu'à l'avenir on donneroit le roman en entier. Cet uſage s'eſt conſervé.

Nous ne nous étendons pas davantage

ſur le mérite & ſur les ouvrages de *Crébillon*. Nous en avons déjà parlé dans l'article de M. *de Baſtide;* ſa notice eſt conſignée dans tous les dictionnaires. Nous en avons parlé, parce que *Tanzaï* eſt dans le genre des *mille & une nuits*, & que nous avons promis la notice des auteurs qui ont écrit dans le genre de la féerie.

COYPEL (*Charles-Antoine*), quatrieme peintre célèbre du même nom, né à Paris, en 1694, & mort en 1752, âgé de cinquante-huit ans. Il fut nommé en 1747 premier peintre du Roi. Nous trouvons à la tête de ſon joli conte d'*Aglaé* & *Nabotine*, la notice ſuivante, que le lecteur nous ſaura gré d'avoir employée.

Le premier uſage que *Coypel* fit du crédit qu'il avoit acquis, fut d'engager M. *de Tournehem*, aſſez grand pour faire des ſacrifices, à renoncer au titre de protecteur de l'académie, attaché juſqu'alors à la place de ſurintendant des bâtimens, pour la mettre, à l'inſtar des autres académies, ſous la protection immédiate du roi.

Il demanda enſuite, & obtint, d'établir à Paris une école pour les élèves deſtinés

à être envoyés à Rome, école préparatoire, où, en étudiant l'hiſtoire, & s'exerçant d'abord ſous d'habiles maîtres, ces jeunes peintres hâtoient leurs progrès.

C'eſt également à ſes ſollicitations que l'on doit l'expoſition des tableaux du roi au Luxembourg; mais elle ne devoit pas ſe borner à ceux que l'on y admire aujourd'hui; ils devoient (ſi le projet eût été exécuté en entier) être remplacés par d'autres, & offrir ſucceſſivement aux yeux des amateurs, la magnifique collection du roi, & aux artiſtes, des modèles en tout genre.

Il eut, comme tous les hommes célèbres, des rivaux; mais ſes rivaux furent toujours ſes amis. Il les eſtimoit; ſa modeſtie les attiroit; il les raſſembloit chez lui.

Sa place de premier peintre du roi, en l'approchant de la cour, le fit connoître plus particulièrement de la reine & de M. le dauphin. La reine l'aimoit beaucoup; elle l'occupoit & lui faiſoit faire ſouvent de petits tableaux de vierge ou de ſaints relatifs à ſa dévotion. A ſon retour de Metz, elle trouva ſur ſa cheminée un tableau repréſentant la France rendant grâces au ciel de la délivrance du roi : elle

en

en fut touchée : *Il n'y a*, dit-elle, *que mon ami Coypel qui ſoit capable de cela.* Cette eſpèce de galanterie étoit en effet un tribut de ſon zèle.

M. le dauphin aimoit & eſtimoit M. *Coypel*; il s'enfermoit ſouvent avec lui, ſoit pour lui parler de ſon art, ſur lequel ce prince avoit des connoiſſances approfondies (1), ſoit pour entendre la lecture de ſes piéces. Il en avoit toujours ſur ſa table un certain nombre, & il s'étoit propoſé de les faire imprimer à ſes fraix.

La mort de l'auteur fit évanouir ce projet; mais à cet évènement, le prince dit tout haut à ſon dîner : *J'ai perdu trois amis dans la même année.*

Plus occupé de ceux qui l'environnoient que de lui-même, M. *Coypel* ſembloit ne travailler que pour eux. Il fut bon maître, bon parent, bon ami, ne ſe démentit jamais. Le père s'étoit déshérédité en faveur de ſes frères & ſœurs, provenus d'un autre lit. Le fils en uſa de même à l'égard de ſon frère, & renonça pour lui aux avan-

(1) Il crayonna lui-même l'idée du dernier tableau que M. *Coypel* ait fait peu avant ſa mort, repréſentant le ſultan dans ſon ſérail.

tages que lui procuroit le teſtament de M. *Bidault*, ſon oncle.

On ſait généralement que M. *Coypel* compoſa un grand nombre de pièces de théâtre. On s'empreſſoit pour en entendre la lecture. Deux de ſes pièces ont été jouées à la cour, d'autres ſur le théâtre ſeulement de madame *le Marchand*, & quelques-unes au collège Mazarin, pour lequel elles avoient été compoſées. Nous ne pouvons en indiquer que le titre:

L'Enfant gâté.
L'Avare faſtueux.
L'Écueil de la jeuneſſe.
La Vengeance honnête.
Le Déſordre du jeu.
Le Tracaſſier.
Le Défiant.
La Capricieuſe.
La Soupçonneuſe.
L'Indocile.
L'Auteur.
L'Envieux.
L'Impatient.
Le Satyrique.
La Curioſimanie.
Le Précepteur.
L'École des Pères.
L'École des Petits-Maîtres.
Le jugement téméraire.
Le Danger des richeſſes.
Les Trois frères.
Les Tantes.
La Poéſie & la Peinture.
Le Talent.
Le Triomphe de la raiſon.
Alceſte.
Sigiſmond.
Les Captifs.
La Répétition.
Ariſte.
Le Portrait.
La Force de l'exemple.
Les Bons procédés (1).

(1) Nous ſavons que l'on prépare une édition

Indépendamment de ces pièces, il en a fait quelques autres pour la comédie Italienne ; *les folies de Corderico*, *Don-Quichotte*, *le Villageois désabusé*, & quelques canevas relatifs à ce spectacle, ainsi que des plans & morceaux de pièces françoises non finies.

Ce genre de littérature n'étoit pas le seul auquel M. *Coypel* s'appliquât. Il a laissé plusieurs écrits relatifs à la peinture ; & les discours qu'il faisoit à l'académie sur cette matière, sont la plupart imprimés. Il a écrit lui-même la vie de son père, qui se trouve dans le recueil des premiers peintres du roi. Cet écrit est remarquable, & par la manière dont il juge son père, & par la modestie avec laquelle il parle de lui-même.

Cette aimable modestie, jointe à des talens si variés, étoit bien propre à faire rechercher sa compagnie. Aussi voyons-nous par une immensité de lettres qui restent, qu'il étoit le centre, le charme & le lien d'une société délicieuse, où l'esprit, les talens, les connoissances & la gaieté, sembloient se disputer le droit d'en diversifier

complette des ouvrages de M. *Coypel* (qui a beaucoup écrit) & que l'on y fera entrer toutes ses comédies.

les amuſemens. Nous en ferons mieux l'éloge, en nommant MM. *de Caylus*, *de Clavière*, *Freret*, *de Mirabeau*, *de Foncemagne*, *l'abbé de Rothelin*, *de Bougainville*, *Rigault*, *Largilliere*, *Fagon*, *Helvétius*, *Marivaux*, madame *Doublet*, madame *le Marchand*, mademoiſelle *Quinaut*, & beaucoup d'autres, dont quelques-uns plus intimes ſe raſſembloient ſouvent & faiſoient enſemble alternativement le ſouper des *quinze livres*. Il n'étoit pas permis d'excéder ce prix.

M. *Coypel* étoit délicat & ſenſible; plein d'attention pour tout le monde, il ne ſe ſeroit pas pardonné la faute la plus légère, & cette timidité lui nuiſit: elle donna à preſque tous ſes ouvrages une teinte trop douce; mais s'il ne fut pas le premier peintre & le premier littérateur de ſon temps, il en fut peut-être l'homme le plus vertueux.

La vertu forma ſon caractère diſtinctif; elle ſembloit s'être placée dans ſon cœur pour en diriger tous les mouvemens: elle conduiſit ſa plume & ſon pinceau; elle animoit ſa voix, & dans tout ce que fit M. *Coypel*, il n'eut jamais en vue que de faire le bien de toutes les manières. Il tâchoit de rendre ſa morale aimable, en la faiſant paſſer

par la voie du plaisir : ses pièces, composées dans cet esprit, pourroient ainsi présenter un cours d'éducation intéressante pour la jeunesse de l'un & l'autre sexe.

Se promenant, après une inondation, avec un de ses amis, qui nous a communiqué ce trait, il apperçut dans la plaine des Invalides, une chaumière abattue ; il l'envoya aussitôt s'informer de l'état des pauvres gens qui l'habitoient, &, sur son rapport, il prit le parti de la faire rétablir, avec des augmentations & des aisances plus considérables ; & il le fit sans qu'on ait su d'où le bienfait provenoit. Il étoit familier avec ces sortes d'actions ; & quoiqu'il eût au plus dix mille livres de rente, il en consacroit à cet usage deux mille qu'il mettoit à part dans un sac. Pour acquérir même plus de moyens, il engagea M. le duc *d'Orléans*, qui daignoit lui payer un caroſſe depuis la mort de son père, de permettre qu'il convertît ce bienfait en aumône ; & il l'obtint. Ce prince qui avoit appris de lui à dessiner & à peindre, avoit pour lui une amitié toute remplie de confiance. Il le considéroit & alloit à son égard jusqu'aux attentions. Il n'aimoit pas

le feu, mais quand il savoit que M. *Coypel* devoit venir : *Faites bon feu*, disoit-il, *car il est frileux*. Ce même prince ayant composé une pièce de vers, la donna à M. *Coypel*, & le pria de lui en dire son sentiment. Celui-ci, après l'avoir lue, en fit l'éloge; mais M. le duc *d'Orléans* lui ayant demandé s'il pouvoit la faire imprimer & y mettre son nom. Sur sa réponse qui étoit négative, il la déchira & la jeta au feu.

Une autre fois l'appartement du prince étant plein de courtisans, un homme de lettres célèbre arriva, & s'étant placé à côté de lui, il faisoit l'étalage de son esprit. M. le duc *d'Orléans* que cela n'amusoit point, ayant regardé autour de lui, apperçut *Coypel* & lui fit signe d'approcher. Depuis quand, lui dit-il, êtes-vous ici? Vous savez que j'aime à vous voir & à causer avec vous; *Pourquoi n'approchez-vous point? J'aime mieux*, lui dit *Coypel*, *être derrière vous, à ma place, qu'à côté, sans conséquence*. Ce mot dit sans malice fut entendu du bel esprit qui s'en vengea.

En traçant ces traits de la part d'un prince vertueux, sensible & bienfaisant,

nous nous rappelons avec attendriſſement celui de M. *le Régent*, vis-à-vis d'*Antoine Coypel*, père de celui dont nous parlons. Sachant qu'il étoit ſollicité pour aller en Angleterre, & tenté de s'y rendre par des chagrins qu'il avoit éprouvés, il arrive à ſa porte, ſans ſuite, & dans un fiacre; il le fait demander ſans ſe faire connoître, & le voyant étonné de rencontrer ſon alteſſe dans un pareil équipage: *Montez*, lui dit-il, *je veux me promener avec vous. Vous avez des chagrins, il faut les diſſiper.* Un trait pareil étoit bien capable de faire évanouir & les chagrins & les projets.

CAZOTTE (M.) né à Dijon: il a été Commiſſaire de la Marine; il eſt Auteur

De *la Patte du Chat*, conte Zinzimois;
Des *Mille & une Fadaiſes*;
D'*Obſervations ſur la lettre de* J. J. Rouſſeau;
De *la Guerre de l'Opéra*;
De *Silène éveillé par les Nymphes*;
D'*Olivier*, poëme;
De *Milord*, *impromptu*, roman.

Cet Auteur, qui eſt vivant, a beaucoup

de gaîté, beaucoup d'imagination, & des tournures originales. Il s'eſt acquis une ſorte de célébrité dans un genre ſurtout qui n'a aucun rapport avec les fées, quoiqu'il tienne beaucoup au merveilleux & aux procédés *de la cabale*.

D

DEBLANES (*Henri-Barthelemi*), de...., meſtre-de-camp de cavalerie, né en Auvergne, mort le 27 Février 1754, âgé de quarante ſept ans, eſt auteur

De *Neraïr* & *Meloé*, roman oriental, *in*-12, 1759.

DIXMERIE (M. de la). Cet Auteur vit encore; il paſſe les jours au ſein de l'amitié, en cultivant doucement les muſes ſans ſe mêler dans les partis & ſans embraſſer aucune ſecte. Ses loiſirs ſont ceux d'un honnête littérateur qui a des talens & des connoiſſances, & qui fait un uſage eſtimable de tous les deux.

Il a coopéré à la rédaction du *Mercure*, auſſitôt que M. *Marmontel* en eut cedé le

brevet à M. *de la Place*. Il a inséré dans ce *Journal* des Contes Moraux, qui n'entrent point dans le genre de ceux que M. *Marmontel* écrivoit, & qui ne sont point dépourvus d'agrément & d'invention; l'allégorie y est plus prodiguée; les mœurs y sont traitées en grand, & peignent toutes les nations avec autant de délicatesse que de vérité. La morale de ces *Contes* est toujours pure & intéressante. Il a embrassé également la féerie, le roman, proprement dit, le *Conte Oriental*, & dans tous les sujets il a su intéresser.

Il a travaillé à un *Journal Espagnol* dont nous regrettons la discontinuité. Ce *Journal* qui nous manque pouvoit établir des rapports entre nous & une nation avec laquelle les lettres n'ont guères de communication. On ne nous reprochera point de ne pas multiplier les ouvrages périodiques, & de ne pas pousser trop loin cette fabrication; mais on doit nous accuser de mettre trop d'indifférence dans la recherche des livres étrangers. On écrit de bonnes choses ailleurs aussi bien qu'en France; pourquoi ne serions-nous pas jaloux de composer par nos feuilles périodiques, un *Catalogue universel* de

toutes les productions littéraires de l'Europe ? L'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne & l'Italie ont des savans, des littérateurs instruits qui s'occupent de matières instructives & curieuses. Il faut traduire ou du moins annoncer ces bons ouvrages. M. *de la Dixmerie* qui fait l'Espagnol avoit conçu le plan dont nous venons de parler, & donnoit une espèce de supplément au *Journal* étranger. Il est fâcheux que ni l'un ni l'autre n'ait point été continué.

Les poésies de M. *de la Dixmerie* sont faciles & ingénieuses. Il auroit pu traiter des sujets d'une étendue plus considérable, & ne l'a pas voulu ; le travail des *Journaux* lui a enlevé bien des momens, car il a coopéré comme nous avons dit, au *Mercure*, à l'*Avant-Coureur*, à la *Bibliothèque des Romans*, & il a rédigé le *Journal Espagnol*. Il a eu beaucoup de part à l'ouvrage sur l'*Origine des Arts*, par M. *Goguet*.

Les *Dialogues* des morts qui ont été publiés dans les *Mercures* sont remplis de philosophie ; ces personnages y conservent leurs caractères : la morale sort du sujet sans effort.

Il est auteur de l'ouvrage qui a pour titre :

Les deux Ages du goût & du génie.

On peut voir dans la *France Littéraire* la liste de ses Ouvrages.

Parmi les *Contes des Fées*, nous avons distingué *Lindor* & *Delie ;* & parmi ses *Contes* dans le goût oriental, nous avons lu avec plaisir *Abbas* & *Sahry*, nouvelle persane, & *Abdallah* & *Balsora*.

DREUILLET (*Madame*), est née à Toulouse en 1656, & s'appeloit mademoiselle *de Montlour*. Elle épousa M. *Dreuillet*, président aux Enquêtes du Parlement de Toulouse, devint veuve après quelques années de mariage, & se fixa à Paris. Elle y connut madame la duchesse *du Maine*, qui voulut l'avoir auprès de sa personne. Elle fut une des femmes aimables de la société de Seaux, habita l'été dans le château, & à l'hôtel de Toulouse pendant l'hiver. Elle mourut en 1730, généralement estimée & regrettée. Peu de femmes ont eu une réputation d'esprit aussi continue ; c'est sans doute à cause de la qualité de ses prôneurs, car elle n'a composé que des vers de société. Il est vrai qu'elle est auteur

Du charmant conte intitulé : *le Phénix*.

Qui ne connoît cet ouvrage charmant ! Nous nous dispenserons d'en dire davantage.

DURAND (*Catherine* BEDACIER, depuis madame *Durand*), vivoit au commencement de ce siècle, & tint une place distinguée parmi les femmes qui ont cultivé les lettres. Peut-être l'éducation a-t-elle outré les éloges ; car nous n'avons trouvé dans ses ouvrages qu'une médiocrité soutenue, & nous ne savons point pourquoi *ses courtisanes* furent si bien accueillies.

C'est à madame *Durand* qu'on doit l'invention des *Proverbes Dramatiques*. On trouve dans le recueil de ses Œuvres, les premières pièces de ce genre qui sont au nombre de huit, parmi lesquelles il y en a deux ou trois qu'on lit avec plaisir. Il faut donc la compter à son tour parmi ce petit nombre d'auteurs qui ont créé des genres. Quelque mince que soit celui qu'elle a imaginé, plusieurs écrivains n'ont pas dédaigné de suivre cette carrière, de rappétisser *Thalie*, & de réduire *au plein-pied* le théâtre de la nation. On peut appliquer à la manie des *Proverbes*, ce que *Pirhon* disoit de la comédie dont on rafoloit dans les sociétés. Elle a

Réformé le quadrille en plus d'une maison.

OUVRAGES DE Mde. DURAND.

La Comteſſe de Mortanes;
Les *Mémoires de la Cour de* Charles VIII;
Le Comte de Cardonne, ou *la Conſtance victorieuſe;*
Les Belles Grecques;
L'*Hiſtoire de Henri*, Duc des Vandales;
Les Petits Soupers de l'été;
Hiſtoire des plus fameuſes Courtiſanes de la Grèce;
La Vengeance contre ſoi-même, ou *le Chat amoureux;*
Des Poëſies;
Ses Comédies en proſe.

Elle mourut, en 1736, dans un âge très-avancé.

DUCLOS, mort ſecrétaire de l'académie françoiſe, & membre de celle des inſcriptions & belles-lettres. Il étoit connu auparavant par les romans de la baronne *de Luz*, & par les *Confeſſions* du comte *de* ***. *Acajou* fut compoſé d'après une douzaine d'eſtampes, dont les deſſins & les planches étoient reſtés entre les mains

de M. *Boucher*, mort premier peintre du roi. Cet artiſte les ayant montrés à *Duclos*, & ayant paru embarraſſé de l'uſage qu'il en pourroit faire, ils ſervirent de guide à *Duclos* qui compoſa *Acajou*. Il eſt néceſſaire de dire à quelle occaſion ces gravures avoient été faites. Le comte *de Teſſin*, pendant qu'il étoit miniſtre de Suède en France, avoit compoſé un petit ouvrage de ſociété, intitulé *Jaunillane*, ou *l'Infante Jaune*. Il fit faire le deſſin & les planches par *Boucher*. A peine avoit-on mis la dernière main à ce travail, que le comte fut rappelé en Suède pour y remplir la place de miniſtre d'état, & gouverneur du prince royal de Suède, dont il s'acquitta avec honneur, & pendant laquelle il compoſa, à l'imitation de Fénélon, des lettres ſur l'éducation des princes, qui ſont un cours complet de morale. Il laiſſa toutes les planches qui ſervoient à la première édition *d'Acajou*. L'épître dédicatoire de ce roman fit du bruit; elle étoit adreſſée au public, *Duclos* ſe moquoit ouvertement & bravoit ſon protecteur & ſes juges. Cette hardieſſe réuſſit, & procura à ſon auteur cette réputation qu'il a conſtamment ſoutenue, d'être

au-dessus des préjugés les plus respectés. On imprima contre lui une critique intitulée *Réponse du public à l'auteur d'Acajou.* Fréron en est l'auteur. Cette critique déplut au public, qui défendit *Duclos*, lequel bien averti par cette complaisance du goût de ceux qui le lisoient, a continué d'être hardi & vrai. Il a continué d'être encouragé par les applaudissemens & même par les critiques, auxquels il en imposa à la fin par sa bonne contenance. Il a tenu pendant les dernières années de sa vie le sceptre de la littérature qu'il avoit conquis. Il le manioit quelquefois assez rudement; cependant il a été jusqu'à sa mort respecté & admiré. Ayant été nommé historiographe de France, il eut la noble fermeté d'imiter le garde des sceaux *Morvilliers*, qui avoit refusé à *Charles IX* d'écrire l'histoire de son règne. *Duclos* ne voulut rien publier pour ne pas se perdre, & pour ne pas trahir la vérité. — Si je ne puis parler aux contemporains, disoit-il, j'apprendrai aux fils ce qu'étoient leurs pères. Je n'ai jamais pensé qu'en me chargeant d'écrire l'histoire, on m'eût pris pour l'organe du mensonge. En tout cas on se seroit trompé.

Idée du Conte de Jaunillane, ou *l'Infante Jaune*, imprimé à Badinopolis, en 1741.

L'auteur eſt repréſenté à la tête du livre en robe de chambre, écrivant dans ſon cabinet entouré de magots, de génies badins, de rats, de papillons & de fumée. Le héros du conte eſt le prince *Percebourſe*. On le voit dans la première eſtampe, habillé à la françoiſe, ſuivant la mode & le coſtume de 1740, ſe promenant en rêvant dans l'allée des Idées. Dans la ſeconde on le voit encore raiſonnant avec la fée aux *Echarpes* qui eſt ſortie d'une groſeille que le prince avoit cueilli. Dans la troiſième on voit deux petites naines trouvées dans un autre groſeillier, & qui vouloient donner des croquignoles au prince qui en eſt fort embarraſſé. Dans la quatrième, le prince aſſis toujours dans la même allée, voulant manger un abricot, en fait ſortir une tête charmante, un peu triſte & penchée.

Dans la cinquième, *Percebourſe* ayant, non ſans peine, trouvé le corps de ſa princeſſe, lui rend & y rajuſte la tête & les mains qui lui appartenoient. Dans la ſixième, la

fée *Vicieuſe* marie *Percebourſe* avec la princeſſe *Penſive*.

Dans la ſeptième on voit la princeſſe *Penſive* déjà mariée, arrêtée par le géant *Borgne*. La huitième repréſente la fée *Lutine* prenant ſoin d'un jeune prince encore enfant, que l'on appelle *le Prince des Coudes*, & qui paroît deſtiné à être l'amant de *Jaunillane*, ou l'infante *Jaune*, fille de *Penſive* & de *Percebourſe*. Dans la neuvième & dernière, attendu que le titre fait la dixième, on voit que *Penſive* renverſe un verre magique, ce qui lui attire des malédictions de la part de l'enchanteur *Groſſourcils* & de la fée *Robinet*. On ne ſait plus ce que tout cela devient, le conte finit bruſquement, parce que l'auteur retourna en Suède.

Duclos mourut le 26 Mars 1772.

Il eſt Auteur de

Les Confeſſions du Comte de * * *;*
Conſidérations ſur les Mœurs;
Hiſtoire de Louis IX;
Remarques ſur la Grammaire du Port Royal;
Diſſertations dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres.

Il parut en 1759 un roman *in*-12, ayant pour titre : *Les Têtes Folles*, qui eſt une

imitation du roman d'*Acajou ;* & il faut convenir que c'eſt une ingénieuſe bagatelle.

Il a eu beaucoup de part à l'édition de 1761, du *Dictionnaire de l'Académie Françoiſe.*

Il avoit commencé une ſuite à l'hiſtoire de cette compagnie, que M. *d'Alembert* a continuée en publiant les éloges des académiciens morts. *D'Alembert* étoit l'écrivain qui pouvoit remplacer entièrement *Duclos.* L'un & l'autre aimoient la vérité, & avoient le courage de la préſenter, & de la rendre tout à la fois inſtructive & piquante, ſans jamais la faire dégénérer en ſatire & en ſarcaſme. Que les auteurs qui auront à prononcer ſur les réputations, prennent *Duclos* & *d'Alembert* pour modèles.

DUCLOS (*le chevalier* DE) qui vit peut-être encore, eſt auteur d'un ouvrage intitulé : *les cinq Cent Matinées & une demie*, contes ſyriens, 2 vol. *in*-12 1756.

C'eſt une imitation des *mille & une Fadaiſes*, & des *mille & une Faveurs.*

DEROIS. Il eſt auteur.

Du *Loup Galeux* & de *la Jeune Vieille*, *in*-12, 1744.

Ces deux romans furent attribués à madame *de Villeneuve*, qui s'en défendit & n'eut pas tort ; mais nous devons déclarer qu'il ne nous a point été poſſible de conſtater l'exiſtence de ce monſieur de Rois, dont il n'eſt fait mention qu'à la tête de ſon livre. On croit que le comte *de Caylus* s'eſt caché ſous ce nom.

DOW (*Alexandre*), eſt Anglois ; il a paſſé pluſieurs années dans les Indes. Pendant qu'il apprenoit la langue perſane, on lui procura les contes d'*Inatula de Dehli* ; il les traduiſit d'abord pour ſon uſage & pour ſe familiariſer avec le perſan ; enſuite il rendit publique ſa traduction. On peut lui reprocher de s'être trop attaché à rendre le tour métaphorique des perſans. Le traducteur françois des *Contes perſans* a conſervé les mêmes défauts. Ces contes paroiſſent une imitation des *Mille & une Nuits*.

M. *Dow* eſt auteur de l'*Hiſtoire de l'Indoſtan*, 2 vol. *in*-4°., qui a été traduite en françois en 1768. C'eſt un Ouvrage eſtimable à tous égards. Nous croyons que l'Auteur vit encore.

F

FAGNAN (*Madame*), elle eſt encore vivante, mais elle vit dans la retraite, & n'a conſervé aucun rapport avec les Littérateurs & la littérature : elle garde le ſilence depuis une trentaine d'années ; ſes Ouvrages ſont :

Kanor, *Contes des Fées*, *in*-12, 1750 ;
Minet-Bleu & Louvette, *in*-12, 1768 ;
Les Miroirs des Princeſſes orientales, *in*-12 ; 1755.

Ce roman fut dédié à la marquiſe *de Pompadour*, qui protégeoit l'Auteur avec une ſorte d'attachement. On ne peut pas dire que les ouvrages de madame *Fagnan* ſont des chefs-d'œuvres, mais ils ſont à une grande diſtance de la médiocrité ; en les liſant, on n'eſt point tenté de demander qu'ils ſoient meilleurs. Il paroît que l'Auteur réuniſſoit de l'enjouement à la vivacité, & qu'elle ſavoit *vernir* ſes écrits ; un coloris doux & frais y domine ; &, ſans être frappé ni arrêté par des ſaillies d'eſ-

prit, on se plaît à revenir à *Minet-Bleu* & à *Kanor*.

FAULT *ou* FAUQUES (*Mademoiselle*) : elle est née dans le Comtat Venaissin, se fit religieuse aux Ursulines d'Avignon, se pourvut à Rome, en cassation de ses vœux, & vint s'établir à Paris, où elle composa les romans dont nous donnons la liste :

Le Triomphe de l'Amitié, *in*-12, 1750 : c'est un ouvrage ingénieux, rempli de traits brillans d'esprit, mais où l'on trouve aussi peu d'ordre que de vraisemblance ;

Abassaï, Conte oriental, *in*-12, 1752 : ce roman est écrit avec chaleur & avec esprit ; les situations sont neuves, les réflexions sont fines, mais trop fréquentes.

Les Contes du Serrail, *in*-12, 1753 ;

Durboulour, Conte des Fées ;

Les Préjugés trop bravés & trop suivis ;

Fazlillat ;

Les Mémoires de Mlle. *Doran* étincellent d'esprit, sont pleins de situations piquantes, & on y trouve des caractères prononcés ;

Les Zelindiens ;

Fréderic le Grand au temple de l'immortalité ;

La dernière Guerre des bêtes pour servir à l'hiſtoire du dix-huitième ſiècle.

On croit Mlle. *Fauques* retirée en Angleterre, où peut-être elle vit encore.

Nous aurions mal rempli notre tâche, ſi nous en reſtions-là. Mlle. *Fauques* eſt, parmi les femmes connues dans la littérature, celle qui a fait preuve de plus d'eſprit & de talens. La lecture de ſes romans en laiſſe une agréable certitude. Comme nous n'avons point inſéré dans notre *Collection* le conte d'*Abaſſaï*, nous invitons le Public à en faire la lecture : il en ſera ſatisfait. Le ſujet de ce conte eſt tiré de la *Bibliothèque Orientale* de d'*Herbelot*. L'original eſt un roman arabe. On verra ce que Mlle. *Fauques* a ſu y ajouter. On peut lire également les autres *Contes de Fées*, que nous regrettons de n'avoir pas pu recueillir. Les bornes que nous nous ſommes données pour ne pas multiplier les volumes, en ſont la cauſe unique. Mlle. *Fouques* verſifioit avec facilité, & ſa poéſie avoit des grâces & de la couleur. Les Poëtes contemporains l'ont célébrée, & M. *Sabatier* lui a adreſſé de très-longues *Épîtres* dans leſquelles il rend,

ſans fadeur, juſtice au talent poétique de Mlle. *Fauques*.

FÉNELON (*François* DE SALIGNAC DE LA MOTTE FÉNELON), Précepteur des Enfans de France, & depuis archevêque, duc de Cambrai, prince du Saint Empire, étoit né au château de Fénelon en Querci, le 6 Août 1651, d'une maiſon ancienne.

Il compoſa ces *Fables* & ces *Contes* pour l'éducation du duc *de Bourgogne*.

Il a fait un petit *Traité* ſur la *Tragédie* & ſur la *Comédie*.

Le préſent le plus utile que les *Muſes* ayent fait aux hommes (dit l'abbé *Terraſſon*) c'eſt le *Télémaque;* car ſi le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un *Poëme*, il naîtroit de celui-là.

Ce fut en 1698 que *Fénelon* commença à faire imprimer le *Télémaque*, ſous ce titre : *Suite du quatrième livre de l'Odyſſée*. Il n'y en eut alors que deux cent pages d'imprimées; le gouvernement fit arrêter l'impreſſion. Le peu qui en avoit paru, & les copies manuſcrites de ce qui reſtoit à imprimer, ſe débitèrent pendant quelque temps. Il fut imprimé l'année ſui-

vante à la Haie, en quatre petits volumes. L'édition qui fut enfin entière est de 1701, & fut dûe aux soins de M. *de Saint-Remy*, auteur de *Mémoires* pour servir à l'*Histoire de France*. En 1717 parut en France l'édition approuvée de *Télémaque*. *Louis XIV* ne vivoit plus : *le Régent* qu'on comparoit à *Mentor*, n'étoit pas fâché de mettre le *Télémaque* dans les mains de *Louis XV*. Le *Télémaque* fut critiqué par un abbé *Faidit*, jadis père de l'Oratoire, & par un nommé *Lesconvel*.

Les onze premières *Fables* sont des récits d'aventures feintes, dont l'allégorie cache avec art les préceptes de morale que *Fénelon* vouloit faire goûter à son disciple. Un ouvrage bien philosophiquement écrit, seroit celui dans lequel l'auteur s'oubliant entièrement, & ne faisant aucune réflexion, en feroit faire beaucoup à son lecteur. C'est la manière de *Fénelon*. Il raconte... & on réfléchit pour lui.

Les *Contes de Fées* sont des apologues, comme ceux d'*Esope* & de notre *la Fontaine*; il n'y manque que la versification; mais *Fénelon* a trouvé le secret de se passer de Poésie, & de donner un *Poëme* en

en proſe. Il a cependant fait des *Chanſons*, où la penſée eſt embellie par une poéſie facile & douce. Quand on nous a accuſé de n'avoir point d'ydilles en françois, de n'avoir jamais ſu peindre la ſimplicité des campagnes, on avoit oublié l'auteur du *Télémaque*. Combien d'ydilles ne trouveroit-on pas dans ſon ouvrage ! Tous les tons, toutes les couleurs y ſont confondus, rapprochés ; un tableau ſuccède à l'autre ; partout le ſentiment ou la morale ſont cachés ſous les plus riantes deſcriptions. Quel auteur a ſu autant répandre de charmes ſur ſes productions !

FORCE (*Charlotte-Roſe* DE LA) fille de *François de Caumont*, marquis *de Caſtel-Moron*, maréchal de camp, nâquit en Guienne, dans le château *de Caſenove*, près de Bazas, vers l'an 1650, & eſt morte à Paris, en 1724, âgée de ſoixante-quatorze-ans.

Marguerite de Vicof, ſa mère, étoit dame *de Caſenove*, & fille du baron *de Caſtelnau*. Il paroît qu'elle n'étoit pas auſſi bien partagée des dons de la fortune, que de ceux de la naiſſance & de l'eſprit.

Sa vie n'offre rien d'intéreſſant. Nous avons d'elle

L'*Hiſtoire de Marguerite de Valois ;*
Le Roman de Guſtave Vaſa, où la fiction la plus ingénieuſe eſt jointe à l'hiſtoire la plus intéreſſante ;
L'*Hiſtoire ſecrète de Bourgogne ;*
Mémoire hiſtorique, ou *Anecdote galante & ſecrète de la Ducheſſe de* Bar, *ſœur de* Henri IV ;
Une *Epître à Madame* de Maintenon ;
Et les *Contes de Fées.*

Elle avoit épouſé en 1687, *Charles de Brion ;* mais le mariage fut déclaré nul dix jours après. Cette notice eſt de M. le M. *de P....*, & nous n'avons rien trouvé à y ajouter.

FONTANELLE (M. *Jean* GASPARD DE), né à Grenoble, le 29 Octobre 1737. Il eſt auteur des Ouvrages ſuivans :

Les Aventures Philoſophiques, *in*-12, 1765 ;
Les Métamorphoſes d'Ovide, nouvelle traduction ;
Les Effets des Paſſions, trois Parties *in*-12, 1768 ;

Essai sur le Feu sacré & sur les Vestales, *in*-8°., 1768 ;

Pierre-le-Grand, Tragédie ;

Lorédan, Tragédie, en quatre actes ;

Ericie ou *la Vestale*, Tragédie en quatre actes ;

Les *Anecdotes Africaines*.

Il a rédigé les *Gazettes Littéraire* & *Politique de Deux-Ponts*, depuis leur établissement en 1770 jusqu'au premier Juin 1776. Il a été chargé de la partie politique du *Journal* de M. *Panckoucke*, depuis le premier Juin 1776 ; à la réunion de ce *Journal* au *Mercure*, M. *de Fontanelle* continua son travail, & est, depuis deux ans, rédacteur de la *Gazette de France*.

Il a composé *les Souhaits*, conte arabe.

M. *de Fontanelle* est un littérateur modeste qui n'a jamais cherché des prôneurs ni le bruit. Il a écrit dans son cabinet ; il a livré ses ouvrages au Public, sans les suivre, sans les recommander : il a joui de ses succès. Ses Tragédies font regretter qu'il ne soit pas entièrement adonné au théâtre. Il avoit toutes les qualités qui y font réussir. La Tragédie de *Lorédan* est

dans le grand genre ; celle d'*Ericie* eſt pleine de philoſophie & d'énergie. Ses autres productions ſont purement écrites. Il poſsède le talent plus rare qu'on ne penſe de préſenter avec intérêt les nouvelles politiques, & de procurer des lecteurs à cette claſſe de *Journaux*. Tous ſes jugemens ſur les ouvrages de littérature ſont ſains & ſages, il n'afflige perſonne, & ne témoigne que l'amour de la perfection. Il ſeroit à ſouhaiter que les prétendus juges des travaux littéraires fuſſent doués de la modeſtie, de la ſageſſe, & de la vertu de M. *de Fontanelle*.

FROMAGET. Cet Auteur, qui ne s'eſt point élevé ſoit en proſe, ſoit en vers, au-deſſus de la médiocrité, eſt mort en 1750. Il eſt auteur

De *Kara Muſtapha*, conte oriental, *in*-12 en 1745 ;

De *Mirima*, *Impératrice du Japon*, *in*-12, 1745 ;

De *pluſieurs Pièces de Théâtre*.

Il compoſa en ſociété avec *le Sage*, l'*Épreuve dangereuſe*, ou *le Pot-au-Noir*, en un acte, en 1740. Il fit quelques *Comédies* en

commun avec *Panard*. Ses *Comédies* annoncent de la gaîté, un esprit naturel & agréable.

G

GALAND étoit né en 1646, à Rollo en Picardie ; quelques-uns prétendent qu'il naquit à Noyon. Il fut membre de l'académie des inscriptions & belles-lettres, lecteur du roi & professeur de langue arabe, au collège royal. Il mourut en Février 1715, généralement estimé par ses mœurs & par son érudition.

Les Mille & une Nuits, qu'il a traduites de l'arabe, sont un recueil dans le goût de nos *Contes de Fées*. Les éditeurs qui ont publié en 1717 le dernier volume, n'ont fait qu'y ajouter une conclusion.

Il a traduit *l'Orientaliana*, qui est un recueil de maximes & bons mots des orientaux, appuyés d'exemples qu'il a traduits *du Divan*, où se retrouvent les maximes orientales. Il a fait la préface de *la Bibliothèque orientale*, par *d'Herbelot*.

Il a traduit les *Fables de Bidpaï*, qui ont

été d'abord écrites en indien, traduites enſuite en arabe, & confondues avec celles de *Lockman*, réduites après en turc, ſous le titre de *Hou Mayoum Ramé*, ou *Livre Impérial*. C'eſt dans ce dernier état que M. *Galland* entreprit de les mettre en françois. Mais de quatorze livres que contient l'ouvrage turc, quatre ſeulement ont été traduits par lui, & publiés en 1724, neuf ans après ſa mort. M. *Cardonne* vient d'achever cette traduction (dit M. le marquis de *P*.....).

Il ſeroit inutile de diſſimuler qu'on retrouve ces *Fables* parmi celles d'*Eſope* & de *la Fontaine*. Pour cela il ſuffit de ſavoir que *Plancide*, moine grec du bas empire, eſt le premier qui ait publié les *Fables* d'*Eſope*, qu'il ſuppoſe avoir été Phrygien, vivant du temps de *Créſus*, roi de Lydie. L'on croit qu'*Eſope* eſt le même que *Lokman*, fabuliſte arabe, auquel les auteurs mahométans attribuent preſque toutes les *Fables* que *Plancide* a publiées ſous le nom d'*Eſope*. En pouſſant encore plus loin ces recherches, on trouve que *Lokman* eſt le même que *Bidpaï*, qui compoſa les *Fables* pour un roi nommé *Dabchelin*, lequel en

fut si content, qu'il fit du *Bracmane* son premier ministre, & qu'il conserva ses *Fables* comme des maximes précieuses qu'il transmit à ses successeurs. Ceux-ci firent très-mal-à-propos un secret de ces maximes, si bien que *Cosroës premier*, surnommé *Nouschirvan*, le plus grand d'entre les rois de Perse, adorateur du feu, en ayant entendu parler, eut bien de la peine à les recouvrer pour en faire la règle de sa conduite. Il parvint enfin à connoître ces maximes & les pratiqua. Ses successeurs les abandonnèrent, & furent soumis par les califes. Deux de ceux-ci les firent traduire de l'ancien persan, en arabe ; ce furent *Almanzor* & *Mamoud*, auxquels la connoissance & la pratique de ces maximes portèrent encore bonheur. Enfin ces belles & utiles *Fables* si recherchées en Arabie & aux Indes, n'étoient point encore connues en Turquie. *Ali Tche-Lebi-Ben-Salèbe*, *Mollah* très-habile, qui professoit la théologie & le droit à Andrinople, les traduisit, & les dédia à *Soliman II*, qui accueillit son ouvrage, & éleva le traducteur à la dignité de *Cadi de Brousse*. Ce livre, depuis 1540, est re-

gardé par les Savans de l'Empire Ottoman comme le modèle de la plus parfaite éloquence dont la langue turque puiſſe être ſuſceptible.

GUEULETTE (*Thomas-Simon*), avocat en Parlement, & ſubſtitut du procureur du roi au Châtelet ; un grand fond de gaîté, une facilité prodigieuſe, beaucoup d'imagination & de fécondité aſſurèrent à M. *Gueulette* une réputation parmi les amateurs du genre oriental. Il a traduit avec exactitude & avec goût ; il a imité avec une vérité étonnante le ton, les fables, les allégories des Orientaux. Il a prodigué les images ; des tableaux nouveaux ſuccèdent ſans interruption à ceux qu'on a déjà lus : on eſt tranſporté ſur le lieu de la ſcène ; qu'on réliſe les *Sultanes de Guzarate*, les *Aventures du Mandarin Fum-oh-Ham*, les *Mille & un Quart-d'Heure*, & on ſera convaincu de la juſteſſe de nos obſervations. Il n'a point un merveilleux auſſi brillant que le comte *Hamilton* qu'il a voulu imiter ; mais placé à un ton plus bas, réduit à ce mode qu'il s'étoit fait à lui-même, il va de pair avec l'auteur des *Quatre Facardins*. Il

paroît sortir du domaine de l'imagination, & poser sur des bases connues, tandis qu'*Hamilton* tient toujours une marche factice, & entasse bisarreries sur prodiges. M. *Gueulette* est plus près de nous, plus près des mœurs & d'un peuple qu'il semble peindre; il dit ce que nous sommes tentés de croire; il ajoute des grâces à un genre estimé, & ne cherche point, comme *Hamilton*, d'en créer un qui ne ressemble à rien. Il a eu des imitateurs : *Hamilton* est resté seul. Ce n'est peut-être pas la plus mince portion de la gloire de ce dernier. Celui qui n'a ni concurrens, ni rivaux dans ce genre, est, à coup sûr, un homme de génie.

M. *de Voltaire* s'est placé un moment dans la classe des imitateurs de M. *Gueulette*. Le roman de *Zadig* est calqué sur *les Soirées Bretonnes*. Nous allons peut-être trop loin, car se servir d'un cadre déjà usé, pour y placer, au lieu d'une estampe antique, un tableau frais & gracieux, ce n'est ni plagier, ni copier. D'ailleurs on se répète toujours en morale. Le tort des derniers, c'est de n'être pas venus les premiers. *Montagne* a, sans doute, écrit tout ce que *Vauvenargues* a pensé, le duc *de la Rochefoucault* avoit

traité l'ouvrage de *la Fauſſeté des vertus humaines*, quand *Eſprit* le compoſa : mais chacun a apporté ſa manière ; & comme ces peintres qui ſont originaux en ne peignant que des ſujets rebattus, chacun s'eſt marqué avec diſtinction parmi les Moraliſtes. Ainſi nous n'accuſerons point *de plagiat* M. *de Voltaire*, mais il ſera vrai que M. *Gueulette* a laiſſé des deſſins, dont un grand maître a tiré parti.

A l'époque où M. *Gueulette* écrivoit, M. *Galand*, M. *Petits* avoient mis les *Romans Orientaux* en vogue. *Ma ſœur, dormez-vous? ſi vous ne dormez pas, faites-nous un conte*, étoit devenu le rebus favori des plus brillantes ſociétés. Les jeunes auteurs, qui croient toujours trouver la célébrité dans le genre devenu célèbre, ſans s'embarraſſer s'ils ont ou n'ont pas les talens propres, imitoient M. *Galand* & M. *Gueulette*. *Moncrif* ne ſe défendit pas plus de ce penchant, que *Marivaux* n'avoit ſu réſiſter au déſir d'écrire une féerie. Le chevalier *Duclos* publia auſſi à la ſuite des *Mille & une Faveurs*, les *Cinq cent Matinées*. Toutes les imitations qui n'ont point atteint au mérite de l'original, ne doivent point être regardées comme

des productions médiocres. Le roman de *Florine*, qu'on a comparé au *Télémaque*, pour ne pas valoir autant que l'ouvrage de *Fénelon*, ne laisse pas que d'être un conte très-moral, bien écrit, & paré de la plus douce & de la plus aimable fiction.

Le Théâtre de la foire, qui cherchoit à étayer sa réputation naissante, montra à ses auteurs les recueils des *Contes Orientaux*. *Fuselier*, *le Sage*, *Dorneval* les ouvrirent, & y prirent tous leurs sujets. M. *Gueulette* se copia lui-même, & donna des comédies à vaudeville au Théâtre. Il étoit porté plus qu'un autre vers ce genre facile & léger; car il étoit extrêmement gai; & avec moins d'originalité dans le ton & dans le mot que *Pirhon*, il en avoit autant que lui dans le caractère. Il aimoit la table, tenoit maison, & recevoit volontiers ses amis & les gens de lettres. Il avoit une maison de campagne à Choisy-le-Roi, dans laquelle il avoit dressé un théâtre sur lequel il répétoit ses pièces, celles de *le Brun*, & de ses amis. Madame *Lemarchand* y jouoit, M. *Gueulette* présidoit la troupe. C'est chez lui qu'un Abbé se présenta pour jouer la comédie: il fut accepté; on lui proposa diffé-

rens rôles, dont pas un ne lui convenoit. On lui demanda enfin celui qu'il ſavoit : il répondit qu'il ſavoit fort bien ſouffler. Là deſſus on lui fit cette réponſe qui eſt devenue un proverbe : *M. l'Abbé, ſouffler n'eſt pas jouer.*

M. *Gueulette* avoit un talent merveilleux pour les Marionettes. Il les faiſoit jouer & dialoguer avec beaucoup d'eſprit. Il excelloit ſurtout dans le rôle de *Polichinel*, qui faillit lui devenir très-funeſte. Il avala un jour *la pratique* qu'il mettoit dans ſa bouche pour briſer ſa voix ; & ce ne fut qu'après des efforts incroyables, qu'il parvint à rejeter le fatal inſtrument. Sa grande gaieté lui ſuſcita des querelles avec ſon Curé, qui ne le regardoit pas comme un excellent paroiſſien. On prétend qu'il écrivit ſa confeſſion en vaudevilles, & que ce n'étoit pas le moins plaiſant de ſes ouvrages. Nous n'avons pu nous le procurer, & nous n'affirmons point l'anecdote.

Il étoit né à Paris, en 1683, & fut ſubſtitut du procureur du roi au Châtelet ; il mourut doyen de la Compagnie, le 22 Décembre 1768. Son caractère étoit doux & gai, ſa ſociété plaiſoit à tous ſes amis. Il

avoit d'ailleurs des qualités excellentes. A la mort de sa femme, il fit remettre à ses héritiers tout le bien qu'elle avoit laissé, & dont il devoit jouir en propriété par le contrat de mariage.

Il est auteur

Des *Mille & un Quart-d'Heure*, en 3 vol. *in*-12 ;
Les *Sultanes de Guzarate ;*
Les *Soirées Bretonnes ;*
Les *Aventures merveilleuses du Mandarin Fum-oh-Ham*, conte Chinois, 2 vol. *in*-12 ;
Des *Mémoires de Mademoiselle de* Bontems.

Il a donné plusieurs Pièces au Théâtre Italien.

Les Comédiens par hasard, en trois actes & en prose ;
Arlequin Pluton ;
Le Trésor supposé ;
L'Amour-Précepteur ;
L'Horoscope Accompli ;

Cette dernière Pièce a eu beaucoup de succès : l'Auteur, qui abandonnoit toujours sa part aux Comédiens, la donna à Mlle. *Silvia.*

Il a présidé à l'édition de l'*Histoire &*

chronique du Petit-Jean de Saintré; & à celle de l'*Hiſtoire de très-noble & très-valeureux prince* Gérard, comte de Nevers; il a continué la traduction des *Contes & Fables de Bidpaï & de Lockman;* il a donné l'édition des *Œuvres de Rabelais.*

GRAFFIGNY (*Françoiſe* D'ISSEMBOURG D'HAPPONCOURT DE ****) étoit fille d'un homme de la plus haute qualité qui deſcendoit de l'illuſtre maiſon d'Iſſembourg. Il s'étoit diſtingué au ſervice de France, ſous le commandement du Maréchal *de Boufflers: Louis XIV* le reconnut gentilhomme en France, comme il l'étoit en Allemagne, & confirma tous ſes titres. Il s'attacha néanmoins au duc *Léopold* de Lorraine, qui lui donna le gouvernement de Boulay & la Sarre, & la majorité de ſa Compagnie de Gendarmes. Sa fille fut mariée à *François Hugot de Graffigny*, chambellan du Duc. Jamais mariage ne fut ſi malheureux pour l'épouſe! Madame *de Graffigny* fut réduite, par les violences de ſon mari, à la néceſſité d'obtenir une ſéparation juridique, & de s'éloigner de Nancy. Ce fut Mademoiſelle *de Guiſe* ſon amie qui la détermina à cette

expatriation. Celle-ci venoit à Paris épouser le duc *de Richelieu*, & lança son amie dans des cercles qui étoient faits pour donner le mouvement le plus favorable à l'opinion. La conversation de Madame *de Graffigny* n'annonçoit pas tout son esprit. Son maintien étoit sérieux, & un grand fond de mélancolie la rendoit presque taciturne : ce n'est point avec de pareils dehors qu'on prévient en sa faveur.

La société dans laquelle elle se trouva placée, décida de sa future destinée. Nous avons parlé de l'association de gens d'esprit connue sous la dénomination de *ces Messieurs*; Madame *de Graffigny* s'y trouva mêlée, & on la mit à contribution. Elle composa *la Nouvelle Espagnole*. Le ton sérieux de sa morale déplut à quelques *Messieurs*, qui ne dissimulèrent pas qu'ils ne goûtoient point ses prémices. Ce dédain la piqua, & c'est à l'amour-propre blessé qu'on dût les *Lettres Péruviennes*. Ainsi *ces Messieurs*, dont le *Recueil* qui parut en 1745 n'eut que quelques années de célébrité, nous ont procuré un Ouvrage intéressant. La charmante comédie de *Cénie* suivit bientôt les *Lettres Péruviennes*, & eut le plus grand succès.

La comédie intitulée : *la Fille d'Ariſtide*, ne réuſſit pas. L'Auteur voulut tenter les haſards de l'impreſſion ; & on aſſure qu'elle en corrigea la dernière épreuve, le jour même de ſa mort. Nous avons perdu, il y a trois années, un Poëte aimable (M. *Dorat*) qui eut cette conformité avec Madame *de Graffigny*. Il corrigeoit une épreuve, & il expiroit.

On a encore d'elle un acte de Féerie (*Agor*), qui n'a été joué que dans ſes appartemens. Son *Théâtre Moral*, particulièrement deſtiné à la famille impériale, n'a été repréſenté qu'à Vienne, & on ne l'a point connu en France. Elle a eu un commerce de lettres très-réglé avec leurs Majeſtés impériales & avec le prince *Charles* & la princeſſe *Charlotte* de Lorraine. Tant qu'elle a vécu, elle n'a ceſſé de recevoir de leurs Majeſtés des témoignages conſtans d'eſtime & d'attachement.

Nous ne dirons point qu'elle a joui de quelque bonheur, car la tradition & tout ce qui nous a été laiſſé par la voie de l'impreſſion, nous aſſure qu'elle a toujours eu des peines ou publiques, ou ſecrètes. Son amour-propre, ou plutôt ſa ſenſibilité,

étoit ingénieuse à lui en créer. La critique la plus légère lui causoit un véritable chagrin. Elle étoit femme, elle n'étoit pas heureuse. On connoissoit toute sa susceptibilité, & il se trouvoit des écrivains assez bas & assez méchans pour oser la blesser. On la déchiroit : le poëte *Roi*, qui avoit des talens distingués, & qui pouvoit se faire remarquer par d'autres moyens que la satyre, ne rougit pas de dévouer une femme à l'épigramme. Il eut voulu en effacer le souvenir, car elle lui coûta cher. Nous insistons sur le châtiment, pour intimider, s'il est possible, ceux qui possèdent l'odieuse facilité de déchirer des personnes estimables. Un écrivain, qui a trop écrit dans le genre satyrique, a prétendu qu'elle n'est pas l'auteur des *Lettres Péruviennes* & de *Cénie*. Mais son assertion n'est appuyée d'aucune preuve, & se trouve démentie par tous les contemporains ; d'ailleurs *Zilia* & *Cénie* (pour nous servir des expressions des Auteurs du *Dictionnaire Historique*) sont deux sœurs qui se ressemblent trop, pour n'avoir pas été enfantées par la même mère. Nous savons qu'on a toujours contesté aux femmes la plupart de leurs Ouvrages : il semble qu'on

veut leur dénier le don de penſer & le talent d'écrire. S'il y avoit quelque moyen pour détruire cet injuſte préjugé, nous propoſerions la *Collection des Fées*, qui prouve, par la quantité de femmes qui l'ont enrichie de leurs productions, que le ſexe ſait écrire avec agrément, & ſe ſervir de toutes les grâces de ſon imagination.

Madame *de Graffigny* mourut à Paris en 1758, âgée de ſoixante-quatre ans; elle légua ſa bibliothéque à ſon ami, M. *Guimon de la Touche*, avantageuſement connu dans la république des lettres par ſa Tragédie d'*Iphigénie en Tauride;* il ne jouit pas long-temps de ce legs. Elle laiſſa à un autre ami, homme de lettres, tous ſes papiers avec la liberté d'en diſpoſer à ſon gré; elle faiſoit, dit l'*hiſtoire littéraire des femmes*, le bien qu'elle pouvoit faire. Elle étoit modeſte, parloit rarement d'elle. C'eſt dans ſes malheurs qu'elle a puiſé cette douce & ſublime philoſophie du cœur qui fera paſſer ſes ouvrages à la poſtérité.

Ses *Lettres Péruviennes* reſſemblent pour la forme aux *Lettres Perſanes*, & ſe ſont ſuivies de près. Il étoit beau ſans doute d'imiter *Monteſquieu*, & glorieux de réuſſir.

De toutes les imitations, celle de Madame *de Graffigny* eſt la plus eſtimable. On retrouve dans ſon roman une critique fine de nos mœurs & de nos vices, les amours de *Zilia* ont des momens de repos, pendant leſquels l'héroïne obſerve avec adreſſe & nous peint d'une manière très piquante. Le ſtyle eſt oriental, fleuri, rempli de grâce & de douceur. Les Italiens s'en ſont emparés pour le traduire dans leur langue ſi douce & ſi harmonieuſe, ils l'ont trouvé analogue au génie de leur nation, & l'ont réimprimé pluſieurs fois. Le premier livre qu'un maître de langue italien mette dans les mains d'un élève françois qui veut apprendre la langue Italienne, c'eſt le roman des *Lettres Péruviennes*. L'orgueil national croit ne rien perdre en nous donnant un ouvrage originairement françois.

Nous nous diſpenſerons d'analyſer ce roman qui eſt univerſellement connu, & nous inviterons ceux qui voudroient avoir une notion ſuffiſante des mœurs, des coutumes & de la religion des Péruviens, à lire l'introduction hiſtorique, qui annonce le roman, & ouvre pour ainſi dire une ſcène intéreſſante.

GUIS (*Pierre-Auguſtin*), ſecrétaire du roi, né à Marſeille.

Son *Voyage Littéraire de la Grèce* qui, dans l'eſpace de dix années, a eu trois éditions, jouit d'un ſuccès mérité ; on y retrouve l'amateur de l'antiquité, le connoiſſeur des beaux-arts, l'ami des muſes, & l'imagination riante d'un poëte que le ſol & le ciel de la Grèce ont exalté. Il peint avec délicateſſe les mœurs, les coſtumes & toutes les attitudes de ce peuple trop dégénéré.

On a un recueil de *Poéſies* & d'*Ouvrages dramatiques* du même Auteur.

La *Baguette Myſtérieuſe*, conte, *in*-12, 1758, eſt de lui, quoiqu'on l'ait attribuée à un autre.

H

HAMILTON (*Antoine* D'), étoit de l'ancienne maiſon de ce nom, en Ecoſſe. Il nâquit en Irlande. Il eut pour père le chevalier *Georges Hamilton*, petit-fils du duc d'*Hamilton*, qui fut auſſi duc *de Châtellerault* en France. Sa mère étoit Madame *Marie Burlet*, ſœur du duc d'*Ormond*, vice-

roi d'Irlande, & grand-maître de la maison de *Charles I.*

Dans les révolutions qui arrivèrent du temps *de Cromwel*, ils suivirent le roi *Charles II*, & le duc d'*Yorck* son frère qui passèrent en France. Ils y amenèrent leur famille. *Antoine* ne faisoit à peine que de naître. Lorsque le Roi fut rétabli sur le trône, il ramena en Angleterre les plaisirs & la magnificence. La curiosité y attira le comte *de Grammont;* il y vit Mademoiselle d'*Hamilton*, il l'aima, en fut aimé, & l'épousa: voici de quelle manière. Le comte *de Grammont*, après avoir donné sa parole d'épouser sa maîtresse, partit de Londres trop précipitamment pour ne pas laisser soupçonner qu'il ne vouloit pas la revoir. Elle avoit deux frères, à qui le malheur d'être trompée l'obligea d'avouer les suites de sa foiblesse, lorsque le Comte fut parti. Tous deux animés par le double motif du sang & de l'honneur, volèrent sur les pas du parjure. L'ayant rejoint à Douvres, ils lui demandèrent d'un ton fier & goguenard, s'il n'avoit rien oublié à Londres. Vous me pardonnerez, Messieurs, leur dit-il, j'ai oublié d'épouser Mademoiselle votre

ſœur, & je retourne ſur mes pas pour réparer cet oubli.

Hamilton fit pluſieurs voyages en France pour y voir ſa ſœur; il y paſſa même la plus grande partie de ſa vie, parce qu'il étoit catholique, & que c'étoit un titre d'excluſion à tous les emplois en Angleterre. Le roi *Jacques* étant monté ſur le trône, il lui donna un régiment d'infanterie en Irlande, & le gouvernement de Limmerick. Ce Monarque s'étant réfugié en France, *Hamilton* y ſuivit la famille *des Stuarts*. C'eſt alors qu'il compoſa ſes ouvrages, qui ont été recueillis en ſept volumes.

Les *Mémoires de Grammont* ſont un badinage charmant qui a tout l'agrément du roman, & le mérite de l'hiſtoire. La manière de raconter les événemens eſt ſi ingénieuſe & ſi plaiſante, qu'elle lui eſt reſtée en toute propriété : aucun écrivain n'en a hérité. Perſonne n'a mieux peint que lui la cour galante de *Charles II;* chaque démarche (dit M. *de P.....*) du chevalier *de Grammont*, eſt un trait de caractère; chacune de ſes réponſes eſt une ſaillie, ou une ſanglante épigramme.

Le *Bélier* eſt un des contes qu'on entend

le moins, si on n'a une clef. Ce petit ouvrage fut fait dans la masure de la comtesse *de Grammont*, sœur d'*Hamilton*, qui étoit appelée le *Moulineau*, & qui fut ensuite nommée *Ponthalie*. C'est sur cette éthymologie qu'*Hamilton* composa le *Bélier*. Il y a mille petits faits déguisés dans cet ouvrage, qu'il faut démasquer.

Les *Quatre Facardins* réunissent à l'imagination la plus folle & la plus riante, des détails toujours piquans, toujours nouveaux, & l'intrigue pose sur cette charpente, moitié de chevalerie, moitié de féerie, qui donne un caractère attachant à ces sortes d'ouvrages allégoriques. On est étonné qu'un étranger ait pu si bien manier la langue françoise; & avoir, dans ses compositions, le ton vif, léger & gracieux de la nation chez laquelle il écrivoit.

Le comte d'*Hamilton* mourut à Saint-Germain-en Laye, le 21 Avril 1720, âgé d'environ soixante-quatorze ans. Il étoit, dit-on, très-sérieux dans la société, & il ne pouvoit pas l'être dans ses écrits. Quelque sujet qu'il traite (dit M. *de P*.....), il le saisit toujours du côté plaisant, & paroît aimer à le présenter sous cette forme.

Il ne mourut pas dans l'opulence. Quelque fortune qu'on lui eût procurée, il n'auroit pas manqué de la dissiper. D'ailleurs il n'avoit pas su plaire à la cour du *Régent*; &, à cette époque, *Hamilton* étoit ce qu'on appelle vieille cour.

On trouve dans la collection de ses œuvres des poésies facilement verssifiées. Nous ne pouvons dissimuler que le jugement rendu contre cet auteur, par les éditeurs du *Dictionnaire Historique*, nous a un peu étonné. Sa rigueur est peu motivée, & *Hamilton* méritoit plus de justice. L'abbé *des Fontaines* n'a pas toujours été un guide sûr pour les critiques. C'étoit l'homme le moins propre à sentir & à deviner les grâces du comte *Hamilton*, de l'ami, de l'élève, du compagnon *de Saint-Evremont*.

HAUTCHAMP (*Barthélemi* MARMONT DU), né à Orléans, ancien fermier des domaines du roi.

Rhetima, *Mizirida*, Histoire orientale;
Histoire du Système des Finances;
Histoire du Visa;
Rupia, Conte.

HERBELOT (*Barthélemi*), né à Paris, le

le 14 Décembre 1625, y mourut le 8 Décembre 1695. Il eut à peine fini ſes humanités, qu'il ſe livra tout entier à l'étude des langues orientales. Après avoir vaincu les difficultés inſéparables de ce travail, il épuiſa toutes les reſſources que Paris pouvoit lui offrir, & ſe détermina enſuite à voyager.

L'Italie, par ſa proximité & par ſes relations avec les Orientaux, lui parut le pays le plus propre à perfectionner ſes connoiſſances, & à lui en procurer de nouvelles ; par le commerce qu'il pourroit avoir avec les Arméniens qui y viennent en foule.

Pendant ſon ſéjour à Rome, il fut recherché par les ſavans & par les prélats les plus illuſtres. De retour en France, le ſurintendant *Fouquet* ſe l'attacha, & lui fit une penſion de 1500 livres.

Quelques années après, le roi le nomma ſecretaire & interprête pour les langues orientales. Il demanda alors & obtint la permiſſion de faire un nouveau voyage en Italie. Etant à Livourne pendant que le *Grand-Duc* de Toſcane y étoit, ce prince, qui aimoit les ſciences, & protégeoit les gens de lettres, eut pluſieurs entretiens

avec lui, & en fut si satisfait, qu'il lui fit promettre de passer quelque temps à sa cour. D'*Herbelot*, flatté des marques de bonté & d'estime d'un prince aussi éclairé, s'empressa de se rendre à Florence : il arriva le 2 Juillet 1666. Le *Grand-Duc* avoit donné ordre à son secrétaire d'état de le recevoir, & de le conduire dans une maison magnifiquement meublée qui étoit destinée pour son logement. Pendant son séjour à Florence, d'*Herbelot* eut une table servie par les officiers du prince, & un carosse avec la livrée de S. A. S. Le *Grand-Duc* ne borna pas sa générosité à ces égards. Il voulut lui donner un témoignage encore plus distingué de son estime. Une bibliothèque fameuse qui contenoit une foule de manuscrits orientaux fut exposée en vente à Florence : le *Grand-Duc* pria d'*Herbelot* d'examiner ces manuscrits, de mettre à part les meilleurs, & d'en fixer le prix. D'*Herbelot* se livra aussitôt à l'examen dont S. A. S. l'avoit chargé : son choix fut à peine fini, que le *Grand-Duc* envoya acheter les manuscrits, & lui en fit présent.

Colbert ayant été instruit du projet du *Grand Duc* de retenir d'*Herbelot*, écrivit à

ce dernier de revenir en France, & lui marqua que le Roi récompenseroit ses talens. D'*Herbelot* montra l'ordre qu'il avoit reçu au *Grand Duc*, qui ne consentit à se séparer de lui qu'avec le plus grand regret.

D'*Herbelot* ne fut pas plutôt arrivé à Paris, qu'il reçut ordre d'aller à la cour. *Louis XIV* s'entretint plusieurs fois avec lui, & lui accorda une pension de 1500 liv.

Fixé à Paris, il s'occupa alors à mettre en ordre les matériaux qu'il avoit recueillis dans ses voyages, & à rédiger sa *Bibliothèque Orientale*. Il mit à contribution les manuscrits de la bibliothèque du roi, & ceux qu'il avoit apportés d'Italie. Il faisoit imprimer son ouvrage lorsqu'une maladie termina ses jours. Il étoit âgé de soixante-dix ans.

M. *Galand*, qui étoit son ami, & qui, pendant un long séjour qu'il avoit fait à Constantinople, avoit acquis les plus grandes connoissances dans la littérature, se chargea de veiller à l'impression du manuscrit de la *Bibliothèque Orientale*.

La vie privée de d'*Herbelot* offre des traits de modestie & de probité, & toutes les qualités qui caractérisent le citoyen vertueux : aussi fut-il généralement regretté,

ſurtout des gens de lettres qui connoiſſoient l'utilité de ſes travaux & les ſervices qu'il avoit rendus à la littérature françoiſe, en l'enrichiſſant des tréſors de la littérature orientale.

Il eſt peu d'Auteurs qui n'aient puiſé dans cette Bibliothèque, toutes les fois qu'ils ont voulu peindre les mœurs orientales, & y établir la ſcène de leurs contes. Nous avons déjà eu pluſieurs occaſions d'apprendre à nos lecteurs, tout ce que les auteurs de contes doivent à d'*Herbelot*. Nous allons tranſcrire la courte préface qu'on a miſe au commencement de cette *Collection :* elle en fera mieux ſentir tout le prix.

La *Bibliothèque Orientale* de d'*Herbelot* eſt une des productions du ſiècle de *Louis XIV*, qui tient un des premiers rangs parmi les hiſtoires étrangères qui ont été publiées dans ce ſiècle fameux. Cet ouvrage eſt le fruit des recherches les plus pénibles & du travail le plus opiniâtre. L'*Hiſtoire de l'Orient* n'étoit auparavant connue que d'une manière imparfaite. D'*Herbelot*, après avoir employé toute ſa vie à amaſſer les riches matériaux qu'il deſtinoit pour élever le vaſte monument dont il avoit conçu le

projet, eſt parvenu à nous familiariſer avec les mœurs, les uſages, les loix, & la religion des peuples que nous connoiſſons à peine de nom. On ſera étonné des peines inſéparables de la grande entrepriſe qu'il a exécutée, ſi l'on conſidère qu'il a été obligé d'apprendre une foule de langues dont l'étude ſeule étoit capable de faire abandonner à un eſprit moins courageux, un travail qui n'offroit au premier aſpect qu'une aridité rebutante.

La *Bibliothèque Orientale* eſt donc, ſans contredit, un des ouvrages qui a exigé le plus de recherches & de connoiſſances ſur les mœurs des peuples de l'Orient : auſſi eut-elle, lorſqu'elle parut, le plus grand ſuccès.

L.

LA MOTTE. *Salned* & *Garalde*, conte oriental, *in*-12.

On peut voir dans les *Mercures* de l'année 1752, l'éloge de cet auteur écrit par la marquiſe *de Lambert* : elle a loué l'académicien eſtimable, d'une manière digne de l'une & de l'autre ; l'amitié ne l'a point

aveuglée ; une prévention contraire ne l'a point emportée ; elle a gardé une mesure sage & délicate. Nous donnons la préférence à celui que M. *d'Alembert* a lu à l'Académie Françoise, le 17 Avril 1775.

« *Antoine Houdart de la Motte*, naquit » à Paris le 17 Janvier 1672 ; il fit ses » premières études, (dit M. d'*Alembert*) » chez les Jésuites, qui ont si bien mérité » de la littérature par leurs talens & leurs » ouvrages. Heureuse société, si elle avoit » su se contenter de cette gloire » !

M. *d'Alembert* suit le jeune *la Motte* depuis le collège jusqu'au barreau & sur le théâtre. Il nous apprend qu'une chûte au théâtre Italien, qui n'étoit alors qu'un théâtre de foire, l'affligea si vivement qu'il alla s'enfermer à la Trape, *où il se crut pénitent parce qu'il étoit humilié.* C'est dans cette retraite qu'il composa le charmant *Opéra* de l'Europe Galante, dont *Campra* fit la musique. La pastorale d'*Issé* eût le même succès : & on lui accorda le talent de la poésie lyrique. Il parut suivre de tout près *Quinault*, dont *Despréaux* faisoit peu de cas.

Au milieu de ces triomphes accumulés, *la Motte* en desira un autre ; il donna un

volume d'*Odes* qui eurent d'abord un grand nombre de panégyriſtes & quelques cenſeurs.

Il donna enfin aux comédiens François la tragédie *des Machabées* qui parut à de prétendus connoiſſeurs un ouvrage poſthume de *Racine*, parce que *la Motte* avoit gardé l'anonyme, & il eut le ſingulier plaiſir de les trouver incrédules quand il ſe fit connoître. Le ſavant *Dacier*, ſon ennemi, ne put cependant s'empêcher de dire qu'il lui ſembloit qu'il y avoit quelque choſe.

La tragédie de *Romulus* eut un plus grand ſuccès qui ne fut point ſoutenu aux repriſes, où elle eut à ſoutenir le parallèle avec le *Brutus* de *Voltaire*; *Inès de Caſtro* a joui d'une gloire conſtante & qui eſt toujours plus brillante.

La comédie du *Magnifique* fit beaucoup d'honneur à *la Motte*, par la fineſſe des détails & l'agrément du ſtyle.

La tragédie d'*Œdipe* d'abord mal accueillie en vers, réuſſit encore moins en proſe, elle inſpira à l'auteur le deſſein de propoſer ouvertement ſon ſyſtême ſur l'avantage d'écrire les tragédies en proſe; il s'attira des cenſures ingénieuſes qui mirent le public contre lui.

Ses sentimens sur l'*Iliade* ne ramenèrent point ses juges. Madame *Dacier* lui répondit avec vigueur ; il comparoit les injures dont elle l'accabloit, *à ces charmantes particules grecques qui ne signifient rien, mais qui ne laissent pas à ce qu'on dit de soutenir & d'orner les vers d'Homere.*

Ses fables lui attirèrent une comparaison avec Lafontaine qui n'étoit point à son avantage. Toutes les fautes *de Lafontaine*, disoit M. *de Mairan*, sont en négligence, toutes celles *de la Motte* sont en affectation.

« *La Motte* avoit un esprit si propre à » se plier à tout, qu'il étoit même théo- » logien quand il le vouloit ; il a fait jus- » qu'à des mandemens d'évêques, à qui » comme de raison il a bien gardé le » secret, & qui ont eu encore plus de soin » de le lui garder. Nous dirons ici en » passant qu'il a été de même l'auteur de » plusieurs autres écrits, que ses ennemis » auroient déchiré, s'ils en avoient connu » le véritable père. Il racontoit à cette » occasion, qu'un de ces malheureux écri- » vains qui font trafic d'éloges & de » satyres ; un de ces hommes condamnés » à vivre des grossièretés périodiques qu'ils

» imprimoient contre lui, avoit eu la mal-
» adroite équité de louer beaucoup un écrit
» dont il ne le croyoit pas l'auteur ; &
» que détrompé bientôt d'une mépriſe ſi
» cruelle, il n'avoit pu s'empêcher de
» s'écrier avec la baſſeſſe la plus naïve :
» *ah ! ſi je l'avois ſu plutôt.*

» Ce malheureux genre de la ſatyre,
» dont notre académicien avoit été ſi ſou-
» vent l'objet, eſt preſque le ſeul où il ne
» ſe ſoit point exercé ; la douceur &
» l'honnêteté de ſon caractère lui inter-
» dirent conſtamment cette reſſource ban-
» nale & odieuſe de la médiocrité jalouſe.
» Il n'auroit pourtant tenu qu'à lui de ſe
» la ménager avec avantage ; il réſiſta
» preſque toujours à la démangeaiſon de
» repouſſer la critique. Il penſoit avec rai-
» ſon qu'un ſilence noble eſt l'arme la
» plus efficace qu'on puiſſe oppoſer aux
» traits de l'envie ».

Cependant, ſi la réputation dont il jouiſſoit lui avoit fait des jaloux, l'aménité de ſon caractère lui avoit fait auſſi un grand nombre de partiſans. Il oppoſoit une douceur inaltérable, non-ſeulement aux injures littéraires, mais aux plus cruels outra-

ges. Un jeune homme à qui par mégarde il marcha sur le pied dans une foule, lui ayant donné un soufflet, monsieur, lui dit-il, vous allez être bien fâché, je suis aveugle. Il souffroit avec la même patience les infirmités douloureuses dont il étoit accablé, & dans lesquelles il termina sa vie, le 26 Décembre 1731 : il avoit été reçu à l'académie françoise le 8 Février 1710, à la place de *Thomas Corneille*.

LAPORTE (*l'Abbé* DE) trouve place dans cette nomenclature, parce qu'il a donné une *Bibliothèque des Génies & des Fées*, 2 vol. *in*-12. 1765.

Comme nous nous sommes imposés la tâche de ne prononcer qu'avec la circonspection la plus grande sur les littérateurs; nous transcrivons (pour cause) la notice du *Dictionnaire Historique*.

On y lit : — *Joseph*, abbé *de Laporte*, né à Befort en 1718, mort à Paris en Décembre 1779 : fut pendant quelque temps Jésuite. Ayant quitté cette société, il vint à Paris, où il publia l'*Antiquaire*, comédie en vers en deux actes, qui n'a jamais franchi l'enceinte des collèges. La poésie n'étoit point son talent, il se tourna du côté de la prose.

Il commença en 1749 des feuilles périodiques, intitulées *Observations sur la Littérature moderne*, dans lesquelles il louoit tout ce que *Fréron* critiquoit, & il déchiroit impitoyablement tout ce que celui-ci exaltoit. Ce *Journal* finit au neuvième volume; il offrit alors sa plume à *Freron* & eut part aux quarante premiers volumes de l'*Année Littéraire*. Il fit plus de la moitié de l'ouvrage, & ne reçut cependant, suivant le traité, que le quart, parce que *Fréron*, meilleur écrivain que lui, polissoit son style. Ces deux juges du Parnasse s'étant brouillés, l'abbé *de Laporte* publia son *Observateur littéraire*. Ces nouvelles feuilles périodiques, quoique faites avec assez de soin, & écrites d'un style net & agréable, eurent peu de succès, malgré les éloges des philosophes que *Laporte* louoit, parce que son antagoniste les déprimoit. Les *Journaux* s'étant multipliés à l'infini, *Laporte* fut obligé d'abandonner le sien, tandis que celui de *Fréron* subsistoit avec éclat.

C'est alors qu'il forma un attelier littéraire dans lequel il fit fabriquer, par ses copistes, *son Ecole de Littérature*, 2 vol.

in-12, où il n'y a de lui que le titre & la préface; l'*Hiſtoire littéraire des Femmes françoiſes*, 5 vol. *in*-8°.; *les Anecdotes Dramatiques*, 3 vol. *in*-8°.; le *Dictionnaire Dramatique*, 3 vol. *in*-8°.; l'*Almanach des Spectacles*, & beaucoup d'*Almanachs*; *le Voyageur François*, en vingt-quatre volumes *in*-12, eſt la plus connue de toutes ſes compilations: il eſt écrit avec plus de ſoin que les ouvrages du même auteur, qui, ſuivant un critique, étoit toujours preſſé de mal faire. — Nous n'adoptons ni ne rejetons ce jugement qui nous paroît prononcé un peu trop durement, quelque fondé qu'il puiſſe être.

L'abbé *de Laporte* mourut avec dix mille livres de rente qu'il ne devoit qu'à ſa manufacture. Ce maltotier littéraire (diſent les mêmes rédacteurs) étoit ſi avide d'argent, que, dès qu'il paroiſſoit un ouvrage paſſable en province, il ſe l'approprioit quoique l'auteur fût vivant, & le publioit à Paris. C'eſt ce qu'il fit pour *la Bibliothèque d'un homme de goût*, imprimée à Avignon, en deux vol. *in*-12; il s'en empara, & en fit une compilation indigeſte en quatre vol. *in*-12, & mit même à l'alem-

bic beaucoup d'auteurs eſtimés, pour en extraire la ſubſtance. On lui doit *les Penſées de Maſſillon*; *l'Eſprit de J. J. Rouſſeau*; *l'Eſprit du P. Caſtel*; *l'Eſprit des Monarques Philoſophes*; *l'Eſprit de Desfontaines*.

Il a compoſé, pendant vingt-huit ans, le *Calendrier des Spectacles*.

Il a eu part à toutes les éditions de *la France Littéraire*.

Il a donné la dernière édition des *Œuvres de Crébillon* le père.

Une édition des *Œuvres de Saint-Foix*.

Un *Dictionnaire Dramatique* avec M. *Champfort*.

Anecdotes Dramatiques avec M. *Clément*.

LEMARCHAND (*Madame*), auteur de *Boca*, elle étoit fille de *Joſeph-François Duché*, écuyer, ſieur *de Vancy*, fils d'un ſecrétaire du roi, & lui-même ſecrétaire général des galères de France; elle épouſa M. *Lemarchand de la Mery*, receveur général des domaines de Soiſſons. Sa maiſon étoit le rendez-vous des perſonnes célèbres dans tous les genres. On ſait que c'eſt chez elle que *Coypel* répétoit ſes comédies, & qu'il y avoit toujours des ſuccès. La lecture de chaque ouvrage de ce peintre attiroit

la foule chez Madame *Lemarchand*, & il paroît que Madame *de Tencin* & Madame *Géoffrin* ſe ſont contentées de ſuivre ſon plan. Perſonne ne craignoit autant qu'elle la réputation d'une femme bel-eſprit. Sa modeſtie ne lui permettoit point de s'entendre louer. Vouloit-on lui plaire, c'étoit de faire l'éloge de ſes amis, & d'oublier le ſien.

Une dame jeune & jolie (*Madame Huſſon*) crut devoir s'attribuer le conte de *Boca*, dont Madame *Lemarchand* étoit auteur. Celle-ci ne réclama point contre l'uſurpation; mais les *Journaux* décelèrent le larcin. Madame *Huſſon* prit ſon parti fort cavalièrement, & écrivit elle-même un déſaveu formel aux journaliſtes. L'abbé *de Lattaignant* compoſa à ce ſujet la chanſon que nous tranſcrivons.

Sur l'air : *De Grimaudin.*

Un jour *Venus* prit à *Minerve*,
Sur ſon bureau,
Un petit roman de ſa verve :
Fruit peu nouveau :
Et cette belle ſous ſon nom,
En fit faire l'impreſſion.

On louoit au céleſte empire,
Dame *Venus*
Sur ſon talent de bien écrire;
Lorſque *Momus*
Dit aux dieux : c'eſt un vrai larcin,
Liſez-le dans le vieux bouquin.

Puisque *Venus* eſt jeune & belle,
Sans contredit,
A tort pourquoi ſe pique-t-elle
De bel eſprit ?
Quand on ſait plaire à mille amans,
A-t-on beſoin d'autres talens.

Ce que *Minerve* peut écrire
N'eſt qu'ennuyeux :
Au prix de ce qu'on aime à lire
Dans deux beaux yeux,
Trois grâces, pour les connoiſſeurs,
Valent mieux que les doctes ſœurs.

LEVÊQUE (*Madame*), *Louiſe Cavalier*, dame *Levêque*, née à Rouen le 23 Novembre 1703, morte le 18 Mai 1745, étoit fille d'un procureur au Parlement de Rouen, & fut mariée à M. *Levêque*, gendarme de la Garde. Elle étoit d'une très-belle figure, avoit un eſprit vif & enjoué, & compoſoit également bien en proſe & en vers. On a d'elle deux poëmes : le premier, intitulé :

l'*Auguſtin*, pièce grave ; le ſecond *Minet*, pièce comique & facétieuſe, un ouvrage intitulé : *le Siècle*, en 1737. *Lilia*, *Celenie*. Elle a publié dans les *Mercures* du temps, des vers qui ont paru moins médiocres qu'ils ne ſont en effet. On en a inſéré un grand nombre dans les amuſemens du cœur & de l'eſprit.

Nous avons inſéré dans *le Cabinet des Fées*, ſes deux contes :

Le Prince des Aigues Marines ;

Le Prince Inviſible ;

Elle a fait une Comédie intitulée : l'*Auteur Fortuné*.

Nos lecteurs ont dû diſtinguer le conte du *Prince Inviſible*, dont les détails & la fable ſont agréables & ingénieux. Ils ont vu avec quelle charmante facilité l'Auteur unit le talent des vers & celui de la proſe. Des penſées tendres ſont exprimées avec une ſorte de naïveté. Elles ſemblent s'échapper de ſa plume.

Sur la foi de l'amour ne vous repoſez guère,
Amans, quelques plaiſirs que vous puiſſiez avoir.
De ſes faveurs, au déſeſpoir,
L'on n'a ſouvent qu'un pas à faire ;
Charmés du beau nœud qui les lie,
Et chaque inſtant plus amoureux,

Ces amans paſſent là leur vie
Dans les plaiſirs & dans les jeux ;
Mais leur ſort n'a rien que j'envie,
Et je me trouve plus heureux
Quand je vois un moment *Silvie*.

LHÉRITIER (*Mademoiſelle*). *Marie-Jeanne Lhéritier de Villandon*, étoit fille de M. *Lhéritier*, hiſtoriographe de France, dont nous avons une traduction des *Annales des Pays-bas de Grotius*, & deux *Tragédies* imprimées, quoique médiocres. Elle a compoſé pluſieurs morceaux de *Poéſie*, dont quelques-uns ſont reſtés manuſcrits. Elle a fait

L'Apothéoſe de Mademoiſelle de Scudéry, en proſe & en vers ;
La Pompe Dauphine ;
Le Tombeau de M. le duc de Bourgogne ;
L'Hiſtoire de Jean de Verdt, en proſe & en vers ;
Une Traduction d'une partie des Épîtres héroïques d'Ovide ;
Les Caprices du Deſtin ;
La Tour Ténébreuſe ;
Ric-Din, Ric Don ;
Marmoiſan.

Elle fut reçue à l'Académie des Jeux Floraux, où elle avoit obtenu des prix, & à l'Académie des Ricoverati de Padoue.

Elle eſt morte le 24 Février 1734, âgée de ſoixante-dix ans. Elle avoit une ſœur, Mlle. de *Nouvelon*, qui a fait auſſi quelques *Poéſies*. Le préſident *de Vertron* a adreſſé à celle-ci ce madrigal :

Pour ton bel-eſprit, tu mérites,
Comme ta ſœur *de Villandon*,
D'être l'une des favorites
Des doctes ſœurs d'*Apollon*.

Mlle. *Lhéritier* deſcendoit, par femme, du célèbre *du Vair*, garde des Sceaux, le ſeul miniſtre peut-être qui ait paru content quand on lui eût demandé ſa démiſſion.

Elle a fait un *Sonnet au Roi* pour le louer de la révocation de l'édit de Nantes.

Son caractère étoit poli, bienfaiſant, ſon humeur douce, affable : elle étoit amie ſolide & généreuſe. Sa modeſtie & ſa réſerve ſur ſes talens étoient outrées. Elle ſembloit oublier qu'elle valoit mieux que beaucoup d'autres. Malgré la modicité de ſa fortune, elle réuniſſoit chez elle tous les dimanches & tous les mercredis, une aſſemblée de littérateurs & de gens de qualité qui aiment les lettres, auxquels elle donnoit un ſouper frugal. Tant que la ducheſſe *de Nemours*, qui l'eſtimoit &

l'aimoit ſingulièrement, avoit vécu, Mlle. *Lhéritier* avoit trouvé dans les bienfaits de l'amitié, des reſſources. A la mort de la ducheſſe, ſa ſituation devint gênée. C'eſt alors que le garde des ſceaux *Chauvelin* lui accorda en 1728 une penſion de 400 liv. La célèbre *Lavigne*, ou plutôt *Desforges Maillard* compoſa ſon épitaphe.

LES neuf ſavantes immortelles
La comblèrent de leurs faveurs;
Mais, hélas! ô dons infidelles,
Dont la poſſeſſion fit languir maints Auteurs,
Elle vécut, ô temps, ô mœurs!
Docte, vierge, & pauvre comme elles.

Ce qui prouve du moins qu'elle eut des mœurs.

LINTOT (*Madame* DE), *Catherine* CAILLOT, dame de *Lintot*, a compoſé l'*Hiſtoire de mademoiſelle de Salens;* trois contes des Fées, en 1735, *in*-12 : ces contes ſont écrits avec beaucoup de naturel, & méritent d'être accueillis; celui de la *Princeſſe* changée en *écreviſſe* eſt moral & rempli de deſcriptions agréables.
Hiſtoire de madame d'Atilly.

On croit qu'elle eſt encore vivante, & qu'elle ne doit être âgée que de cinquante-huit ans; elle écrivoit encore en 1769.

Elle a ſu apprécier de bonne heure les ſuccès de la gloire littéraire, & ſe contenter des douceurs d'une vie tranquille & privée.

LESCONVEL, auteur très-médiocre d'un recueil de contes *in*-12, en 1698, d'une nouvelle ayant pour titre *Anne de Montmorency*, d'une hiſtoire romaneſque d'*Anne de Bretagne*, & du roman intitulé l'*Isle de Naudely*, dans lequel il prétendit avoir ſurpaſſé le Télémaque de *Fénelon*; il oſa critiquer cet ouvrage immortel, & s'aſſocier à l'abbé Faydit, qui a compoſé la Télémacomanie pour ramener les eſprits engoués de l'ouvrage de Fénelon. Leſconvel eſt auteur de pluſieurs *poéſies*, inſérées dans tous les *Journaux*, on pourroit le comparer au fécond poëte *Chalamont de la Viſclède*.

Il eſt mort en 1722, après avoir dépoſé pendant pluſieurs années ſa plume & ſa lyre, on le crut mort avant terme.

LOCKMAN étoit un fameux philoſophe d'Ethiopie ou d'Arabie, les uns le font petit neveu d'*Abraham*, les autres de *Job*, quelques-uns aſſurent qu'il vécut ſous *David* & *Salomon*, qu'il étoit nègre; que ſon métier étoit celui de tailleur ou de charpentier ou de berger, & qu'il fut en-

levé & vendu comme esclave *Abyssin*, par les *Israélites* qui faisoient commerce des nègres; on lit dans un *commentaire sur l'Alcoran*, qu'un jour son maître l'envoya avec d'autres esclaves chercher des fruits à la campagne; ses compagnons se régalèrent avec les fruits & accusèrent *Lockman* de les avoir mangés; celui-ci imagina un moyen de faire connoître la vérité, il persuada au maître de les obliger tous à boire de l'eau chaude & à tourner ensuite avec vîtesse. Ses compagnons eurent des vomissemens qui prouvèrent leur mensonge: après quelques autres traits de sagesse, son maître lui donna la liberté. Devenu libre, il se mit au service du roi *David*. Un *Israélite* le voyant entouré d'une foule d'auditeurs, lui demanda comment il étoit parvenu à un si haut degré de sagesse & de vertu; par trois moyens, répondit-il, en disant toujours la vérité, en gardant inviolablement ma parole, & en ne me mêlant jamais de ce qui ne me regardoit point.

Les ouvrages de *Lockman* ont beaucoup d'analogie & même de ressemblance avec ceux de *Salomon*, ce qui a fait croire à

pluſieurs autres que ces deux ſages ne ſont qu'une même perſonne, tous deux ont fait des proverbes, il y a des paſſages qui ſont les mêmes preſque mot pour mot: il eſt à préſumer que *Lockman* élevé dans la religion des *Iſraélites*, fit connoître aux Perſes les proverbes de *Salomon* & les *apologues de l'ancien teſtament*, en les traduiſant en leur langue. — « *Eſope* (dit » M. *le Prévôt d'Exmes* dans la vie *des* » *Etrangers*), qui parut à la Cour de » *Créſus*, & qu'on prétend être né en » Phrygie, fut à portée de connoître les » ouvrages de *Lockman* écrits dans la lan- » gue des Perſes, voiſins des Lydiens; il » les traduiſit avec liberté, & ajouta peut- » être des *fables* nouvelles aux anciennes. » Tandis que le fabuliſte grec faiſoit con- » noître aux peuples d'Occident les *fables* » du philoſophe grec, *Bidpaï* les traduiſoit » en langue indienne & ſelon la ma- » nière des Orientaux, les *faiſoit* ſervir » à l'inſtruction d'un Roi des Indes, en y » joignant de nouvelles fictions propres à » rendre les leçons plus frappantes. *Eſope* » & *Bidpaï* étoient contemporains. C'eſt » ainſi que les proverbes & les autres

» maximes de *Salomon*, déjà changés dans » la traduction persane, furent encore plus » dénaturés dans les imitations indiennes » & grecques de *Bidpaï* & *d'Esope*; mais » on voit que l'écrivain original y est » souvent désigné par cette expression, *le* » *Sage a dit* ». — D'autres auteurs prétendent, non sans beaucoup de fondement, que *Lockman* est le même que *Bidpaï* & qu'*Esope*, & que *les Fables grecques* sont dues aux Orientaux.

Lockman étoit un philosophe continuellement plongé dans la méditation. Egalement instruit & vertueux, & plein de l'amour du genre humain, il a composé des *Fables*, des *Apologues*, des *Sentences* & des *Maximes*, *dont chacune*, disent les Orientaux, *est plus estimable que tout le monde entier*.

Erpenius publia les *Fables* de *Lockman* en arabe & en latin, à la suite de sa *Grammaire Arabe*; en 1656, *le Fevre* les mit en beaux vers latins. *Galland* les traduisit en françois avec celles de *Bidpaï*, en 1714, 2 vol. *in*-12. *Gueulette*, dix ans après, les traduisit en 2 vol. *in*-12.

LUBERT (*Mademoiselle* DE), est

née vers 1710. Ses Ouvrages sont remplis de l'esprit aimable & honnête qui la faisoit estimer & rechercher. Elle étoit fille d'un Président, d'autres lui donnent pour père un Trésorier de Marine. Sa vie a toujours été studieuse & retirée ; son amour pour l'étude l'a éloignée du mariage ; mais elle n'a cessé que très-tard de faire le charme d'une société intime & choisie, dans laquelle elle a rencontré le savant & vertueux président *de Meinieres*.

Elle s'étoit amusée dès 1740 à écrire des *Contes des Fées*, & n'a pas toujours avoué tous ceux qui lui ont été attribués. M. le marquis *de P....* s'exprime ainsi sur la liste de ses Ouvrages : — Les *Contes* que Mlle. *de Lubert* avoue, & dont nous pouvons parler d'après elle, sont :

Terserion, qui avoit été attribué au comte de *S.*, ou *Sec & Noir ;*

La princesse Lionnette & Coquerico ;

Le prince Glacé & la princesse Étincelante ;

La princesse Couleur-de-Rose & le prince Celadon ;

La princesse Camion ;

La Nouvelle Léonille, qui forme seule un gros volume *in*-12, & contient deux Histoires.

On

ON LUI ATTRIBUE

La princeſſe Senſible & le prince Typhon ;
La princeſſe Coque-D'œufs ;
Blanche-Roſe ;
Cornichon & Toupette ;
Le Revenant ;
La princeſſe Foirette ;
Et une *Épitre ſur la Pareſſe.*

ELLE EST AUTEUR

De la Traduction des Amadis des Gaules réduits en quatre volumes, & mis en meilleur ſtyle ;
Des Hauts faits d'Eſplandian, réduits en 2 vol. ;
Des Anecdotes Africaines, ou *Mourat & Turquia*, *in*-12, 1752.

Ses *Contes de Fées* ne ſont pas, à beaucoup près, auſſi bons que ceux de madame *de Murat* & des autres femmes qui ſe ſont exercées dans ce genre. Ils ſont très-ſouvent dénués de morale & d'allégorie. La princeſſe changée en livre couleur de roſe, que le prince peut feuilleter à ſon gré, prêtoit à des idées fines, & l'auteur n'a

rien tiré de ce cadre. La princeſſe *Camion* mérite d'être diſtinguée, & nous en avons fait uſage.

Léonille eſt un roman qui doit être lu : ſon auteur mérite de jouir de toute la réputation que ſon ouvrage lui a procuré.

Comme on ignoroit le ſort de mademoiſelle *de Lubert*, on la croyoit encore vivante en 1779. La lettre ſuivante, inſérée dans *le Journal de Paris* de la même année, N°. 69, a déſabuſé le public.

L'OMBRE de Mlle. DE LUBERT, à l'Auteur de l'Almanach des Dames Illuſtres.

« QUOIQUE retirée dans un des ſombres boſquets de l'Eliſée, Monſieur, & très-peu occupée de ce qui ſe paſſe ſur la terre, je n'ai pas été moins ſenſible à la magnifique *Oraiſon Funèbre* que vous avez daigné faire de moi dans votre *Almanach*. Je ne m'attendois pas à être célébrée après ma mort, moi, qui dans ma vie ne me ſuis jamais aviſée de vouloir être célèbre. Les ouvrages que j'ai faits n'ont été que des amuſemens de mes lecteurs, je ne prenois ſeulement pas la

peine de les corriger, encore moins de les relier; il n'y a rien qui n'y paroiſſe. En un mot, monſieur, j'ai toujours penſé que ces ouvrages me précéderoient aux Champs Eliſées, & qu'ayant paſſé le fleuve de l'Oubli, je n'aurois pas à rougir ici de trouver quelqu'ombre qui ſe ſouvint de les avoir lus. Ce n'eſt pas que toute ombre que je ſuis, je ne ſois autant reconnoiſſante qu'une ombre peut l'être des louanges que vous voulez bien donner à ces bagatelles : je n'en ai cependant pris aucune vanité ; dans notre ſombre royaume on n'y eſt pas ſujet. J'avois retenu de mon vivant que les actions des hommes étoient louées & blamées fort légèrement, & que ſurtout les *Oraiſons Funèbres* n'étoient que des recueils de menſonges. Comme on ſe déſabuſe ici de beaucoup d'erreurs, je penſe différemment, me ſouvenant qu'un ſage, dont j'ai oublié le nom, diſoit fort prudemment; qu'il faut attendre la mort des gens pour pouvoir les louer juſtement. Ce ſouvenir heureux va me faire quitter ma ſolitude, puiſque je puis jouir de ma gloire & m'acoſter de meſdemoiſelles *Lhéritier* & *Scudéri*. N'étant qu'une ombre, je ne dois pas craindre qu'elles me faſſent

mourir d'ennui ; ainſi je pourrai me vanter avec elles de n'être pas réduite, ainſi que je croyois, comme feu *Aſtrate*, dont on a dit unanimément : *Aſtratus vixit.* Voilà du latin quoique je ne l'ai jamais ſu ; mais ayant ici *Ovide*, *Horace* & *Virgile*, il feroit beau voir que je ne puſſe les interroger ou leur répondre. J'attends auſſi ici très-impatiemment un M. *de Baſtide*, qui, dans ſes immenſes volumes de *Contes Bleus*, a dit, par deux fois, très-diſcrètement à l'oreille du public, dans la crainte qu'il ne l'oubliât, que j'étois encore vivante : pour moi, qui ne ſais qu'en dire après votre reſpectable témoignage, je ne me mêlerai point de décider entre vous deux ; c'eſt à vous, Meſſieurs, à démêler la fuſée, & à juger qui a tort ou raiſon ; mais au moins que je ſache à quoi m'en tenir. Votre ſervante DE LUBERT, au mille & unième boſquet des Champs Eliſées ». — Cette lettre pouvoit être plus plaiſante, & ménager davantage Mademoiſelle *de Lubert*, que l'Auteur juge avec trop de rigueur ; il avoit oublié qu'elle avoit mérité, dès ſa plus tendre jeuneſſe, le ſurnom de *muſe* & de *grâce* que M. *de Fontenelle*, *Voltaire* & les littérateurs les plus diſtingués lui avoient donné.

Voici les vers qu'elle adreſſa en 1772 à M. *de la Condamine*. On y retrouve cette facilité qu'on a toujours aimée dans ſes ouvrages : elle avoit alors ſoixante-deux ans.

D'*Ajax* impétueux & du ſubtil *Uliſſe*,
Vous avez chanté les débats :
Ovide courut cette lice,
Et de près, vous ſuivez ſes pas.
Dans l'âge où tout s'éteint, votre feu ſemble croître :
Homère, comme vous, brava le froid des ans.
Le vrai génie a le droit de renaître,
Et pour lui, la vieilleſſe eſt un nouveau printemps ;
Mais quand vous rempliſſez ſi bien tous vos momens
Par les talens nouveaux que vous faites paroître,
Je vous trouve un défaut, vous l'ignorez peut-être,
Vous êtes par trop ſourd aux applaudiſſemens.

RÉPONSE.

OUI, je renais en ce moment,
Muſe & grâce (1) me rend la vie,
Mon cœur s'ouvre à la mélodie
De ſon aimable compliment
Sur la nouvelle rapſodie
Qu'une vieille muſe engourdie
Lut hier témérairement
A la Françoiſe Académie
Qui le reçut bénignement,

(1) Noms que M. *de Voltaire* a donnés à Mlle. *de Lubert*.

Et le but jusques à la lie.
On dit assez communément
Que la pitié nous humilie,
Et qu'il vaut bien mieux faire envie:
J'ose penser différemment.
Je dois à la pitié l'indulgence publique,
Et je me sens flatté de ce doux sentiment
Qu'on s'avoue à soi-même, & qui m'est sympatique.
D'*Alembert*, élégant, non moins que pathétique,
Annonça le vieux débutant.
L'Auditeur se disoit, peut-être en m'écoutant,
Cela se gagne en Amérique,
Il peut m'en arriver autant.
Comme lui, d'un chef-d'œuvre antique,
Je traduirai les vers, fut-ce en style gothique;
Comme lui je pourrai braver l'événement,
Je ferai sourd à l'applaudissement,
Et plus encore à la critique.

LUSSAN (*Mademoiselle* DE), on la croit fille naturelle du célèbre prince *Eugène* de Savoye & d'une courtisanne nommée *Fleury;* sa mère répara du moins son inconduite, en donnant à sa fille une éducation très-soignée. Elle avoit à peine vingt-cinq ans qu'elle étoit liée d'amitié avec le savant *Huet*, évêque d'Avranches, qui l'invita à composer des romans; ce genre étoit analogue à son caractère & à ses penchans; car elle étoit laide, sensible &

gourmande ; on va loin avec ces trois qualités ; elle ne se compromit cependant point assez pour cesser d'avoir des droits à l'estime publique ; les princes *de Condé* & *de Conti* eurent pour elle une sorte d'attachement, qui ne pouvoit être pris pour un sentiment de protection ; elle étoit d'ailleurs si obligeante & si affable : elle nacquit en 1682, & mourut le 31 Mai 1758, âgée de soixante-quinze ans. On a soupçonné l'abbé de *Boismorand*, le romancier *la Serre*, *Baudot de Juilly*, d'avoir contribué essentiellement à sa réputation littéraire, & peut-être a-t-on eu raison de le croire ; il est certain qu'elle a montré au dernier des sentimens de reconnoissance très-caractérisés, en lui cédant la moitié d'une pension de deux mille livres que le roi lui avoit accordée, & en partageant avec lui le produit de la vente de ses manuscrits. On ne lui reproche dans ses ouvrages que d'avoir multiplié les volumes, parce qu'elle écrivoit pour vivre, dure nécessité pour elle & pour ses lecteurs. On peut voir la liste de ses œuvres dans le dictionnaire des personnes célèbres.

Les Veillées de Thessalie eurent un grand

ſuccès, tous les *Journaux* en firent des éloges, & les éditions en furent multipliées.

M.

MAILHOL (*Gabriel*), né à Carcaſſonne : il eſt auteur.

Des *Anecdotes Orientales*, *in*-12, 2 vol. 1752.

Voyez *la France Littéraire*, pour ſes Ouvrages. Nous ne nous permettons point des jugemens rigoureux ; mais il paroît d'après la lecture des productions de cet auteur, qu'il devoit vivre & mourir ſans beaucoup de célébrité. Il réuſſit mieux dans les vers légers, quoiqu'il fût très-ſouvent un louangeur très-affectueux & trop fade. Il ſoupira pour la célèbre *Puvigné*, danſeuſe de l'Opéra, & la déifia dans ſes vers du mieux qu'il pût. Nous ignorons ſi la Déeſſe a ſouri à ſon galant Apollon, elle qui ſourioit ſi volontiers à ſes amis. Nous diſtinguerons cependant l'*Épître Héroïque du Comte de Fayel* à ſon frère, qui a été imprimée dans le *Mercure*. On y trouve

des vers heureux, de l'énergie, & quelque connoiſſance du ſentiment de la jalouſie.

MALFONTAINE (*Mademoiſelle* RAIGNÉ DE), eſt auteur d'un conte qui a pour titre :

Alzahel, traduit d'un manuſcrit arabe, imprimé dans le *Mercure*, 1773 ;

Hilas, ou *la Préſomption punie*, Conte.

Elle a fait inſérer dans les *Mercures* la plupart & preſque tous ſes contes. Ils ſont écrits avec ſenſibilité, & d'un ſtyle éloigné de la prétention & de la flatterie. Elle a compoſé des *Proverbes* & des *Dialogues*. Celui du *Divin Abdallah* & du jeune *Mendiant* eſt très-philoſophique. L'auteur doit être jeune encore, & à coup sûr très-eſtimable.

MANDA. Il eſt auteur d'un Conte de Fées, intitulé *Brochures Nouvelles*, *in*-8°., 1746.

MARIVAUX (*Pierre-Charles* DE), naquit à Paris ſur la paroiſſe de Saint-Gervais en 1688, & non en Auvergne comme on le trouve écrit en pluſieurs endroits. Son

père, qui avoit été directeur de la monnoie à Riom, étoit d'une famille ancienne dans le parlement de Normandie. Il ne négligea rien pour l'éducation de son fils qui annonça de bonne heure, par des progrès rapides dans ses études, cette finesse d'esprit qui caractérise ses ouvrages.

Un des premiers qui soient sortis de sa plume, sont les *Jolies Remarques* en deux volumes qui se ressentent de la jeunesse de son auteur. C'est une imitation du *Roman* de *Don Quichotte*. M. *de Marivaux* l'a retouché depuis, & ce *Roman* fait partie de la dernière édition de ses œuvres, sous le titre de *Don Quichotte moderne*. Cet ouvrage respire la gaieté.

A peine sorti du collège, M. *de Marivaux* s'étoit avisé de dire qu'une comédie n'étoit pas une chose difficile. Pour le prouver, il composa le *Père Prudent*, petit drame en un acte, & il fit voir en effet qu'une mauvaise pièce est une chose aisée pour un homme d'esprit.

Il s'essaya ensuite dans le tragique, & donna en 1720 *la Mort d'Annibal*. Le peu de succès qu'eut d'abord cette *Tragédie*, quoiqu'estimable à bien des égards, le dé-

termina pour toujours à abandonner ce genre & ce ſtyle, & ce parti ſage, en le rendant à ſon génie naturel, lui ouvrit une carrière brillante à laquelle il étoit beaucoup plus propre. Il a ſoutenu ſeul pendant trente-deux ans la fortune du Théâtre Italien, qui, ſans ce ſecours, & faute de ſpectateurs, étoit preſque contraint d'abandonner ſon Spectacle. Il leur a donné vingt-une Pièces, dont la plupart reſtées au théâtre, ſe jouent avec ſuccès. Celles qui repaſſoient le plus ſouvent à la Comédie Françoiſe, ſont :

La Surpriſe de l'Amour ;
Le Legs & le Préjugé Vaincu.

AUX ITALIENS.

La Mère Confidente ;
Le Jeu de l'Amour & du Haſard ;
L'Heureux Stratagême ;
Arlequin poli par l'Amour ;
La Double Inconſtance ;
La Fauſſe Suivante ;
L'École des Mères ;
Les Fauſſes Confidences ;
L'Iſle des Eſclaves.

M. *de Marivaux* voyant que ſes prédéceſſeurs avoient épuiſé tous les ſujets de comédies de caractères, s'eſt livré à la compoſition des pièces d'intrigue, & dans cette carrière ne voulant avoir d'autre modèle que lui-même, il s'eſt frayé une route nouvelle. Il a imaginé d'introduire la métaphyſique ſur la ſcène, & d'analyſer le cœur humain dans des diſſertations tendres & épigrammatiques. Auſſi le canevas de la plupart de ſes comédies n'eſt-il ordinairement qu'une petite toile fort légère, dont l'ingénieuſe broderie exprime ce que les replis du cœur ont de plus ſecret, ce que les rafinemens de l'eſprit ont de plus délicat. Cette ſubtilité comique n'eſt cependant pas le ſeul caractère diſtinctif de ſon théâtre : ce qui y règne principalement, eſt un fond de philoſophie, dont les idées développées avec fineſſe, filées avec art & adroitement accommodées à la ſcène, ont preſque toujours un but utile & moral. — *Je voudrois rendre les hommes plus juſtes & plus humains*, diſoit-il, *& je n'ai que cet objet en vue.* Il critiquoit comme *Démocrite*, en philoſophe qui ſait excuſer les défauts, qu'il reprend ſans aigreur & avec autant de

circonſpection que de fineſſe & d'aménité.

Doué d'un eſprit ſubtil & réfléchi, M. *de Marivaux* tient encore un rang diſtingué parmi nos moraliſtes obſervateurs. *Le Spectateur François* lui a mérité en Angleterre l'honneur d'être aſſimilé à *la Bruyere*. Son plan embraſſe toutes ſortes d'objets, morale, politique, ſciences, beaux arts, commerce, & ſur toutes ces matières, on retrouve toujours un philoſophe agréable qui connoît le monde & ſait donner à la vertu cet air d'agrément qui la fait aimer, & au vice les couleurs qui effarouchent la vertu.

La même choſe ſe fait encore remarquer dans *la Vie de Mariane* & dans *le Payſan Parvenu*, deux romans de M. *de Marivaux*, où brillent la vivacité, la fécondité de ſon imagination : c'eſt toujours le même goût pour la morale ; beaucoup d'eſprit, beaucoup de ſentiment, beaucoup de rafinement dans l'un & dans l'autre ; mais toujours des réflexions utiles & délicates, & des peintures aimables de la vertu.

Dans ſon *Homère Traveſti*, on voit combien il eſt facile de donner une face riſible

aux choſes les plus grandes & les plus ſérieuſes.

Quant à ſon ſtyle, il étoit analogue à ſa manière de voir & de ſentir : on l'a regardé comme un auteur ſingulier dans ſes expreſſions. On a mis ſur le compte du ſtyle ce qui appartenoit à la pénétration de l'auteur, & on le condamna ſans l'entendre. Il ſeroit cependant dangereux de le prendre pour modèle.

S'il eût ſenti pour lui-même l'inconvénient attaché au mauvais choix des modèles, il eût peut-être évité les défauts qu'on reproche à ſon ſtyle ; mais trompé par la réputation brillante *de la Mothe*, il crut, à force d'eſprit, pouvoir tout racheter. Ainſi *la Mothe* avoit cru pouvoir remplacer avec de l'eſprit, les grâces *de Quinault* & la naïveté *de la Fontaine*. *Crébillon* le fils fut un de ceux qui critiqua le plus ingénieuſement le ſtyle de M. *de Marivaux*, & ſi bien que cet écrivain en fut la dupe, & ſourit au langage de la taupe du roman de *Tanſaï*.

Nous obſerverons que M. *de Marivaux* eſt jugé dans *le Nécrologe*, avec une rigueur qu'il n'a certainement point méritée. On

lui refuſe tout, on prétend qu'il a cherché pendant toute ſa vie le genre qui lui convenoit, & on conclut qu'il n'étoit pas un homme de génie. Il eſt ſi aiſé de briſer une belle ſtatue! Il ne faut pour cela qu'un coup de marteau. C'eſt certainement aller trop loin des bornes, d'aſſurer que M. *de Marivaux* a imité M. *de Saint-Foix*, & que la muſe de ce dernier étoit une grâce, & celle de ſon copiſte une précieuſe. M. *de Marivaux* copiſte! Eh! qu'importe que toutes ſes pièces ſoient des ſurpriſes de l'amour, ſi, dans ce cadre, il a l'art de tout peindre & de s'y métamorphoſer ſans ceſſe. Ce n'eſt pas là le genre de *Molière*: mais n'y avoit-il qu'un genre pour la Comédie? *Deſtouches* & *Regnard* doivent-ils être auſſi rejetés? On lui fait un reproche d'avoir été reçu de l'Académie Françoiſe avant M. *de Voltaire?* Sans doute ce dernier méritoit la préférence. Mais ne ſait-on pas à combien de petites conſidérations tous les corps tiennent; M. *de Voltaire* avoit de puiſſans ennemis, M. *de Marivaux* n'en avoit point: il fut reçu, *Crébillon* l'invitoit, & le public applaudiſſoit à cette invitation. Comment les Auteurs du *Nécrologe*, qui ont parlé de

Pesselier, au point de le préférer à plusieurs égards à *Lamotte*, ont-ils pu placer M. *de Marivaux* dans un rang aussi bas ? Quelles réflexions ne seroit-on point en droit de faire sur les jugemens des critiques ?

M. *de Marivaux* s'est peint dans ses Ouvrages. Avec un caractère tranquille, quoique sensible, il possédoit toutes les qualités sociales ; à une probité exacte, à un noble désintéressement, il réunissoit une candeur aimable, une ame bienfaisante, une modestie sans fard & sans prétention, une affabilité pleine de sentiment, & l'attention la plus scrupuleuse à éviter tout ce qui pouvoit offenser ou déplaire. Il portoit dans l'amitié, la délicatesse & la sincérité. Il décidoit peu, consultoit volontiers, & n'aimoit point à contester ni à prouver qu'il avoit raison. Jamais il ne répondoit à la critique. — *J'aime mon repos*, disoit-il un jour à Madame *de Tencin*, *& je ne veux point troubler celui des autres.*

Il fut reçu à l'Académie Françoise au mois de Février 1743. Le duc *d'Orléans*, entr'autres témoignages de la bienveillance dont il l'honoroit, dota sa fille à l'Abbaye

du Tréſor, & fournit les fraix de ſa profeſſion religieuſe.

Il ne ſollicita jamais rien pour ſa fortune, mais il ne refuſa point les dons de l'amitié. Sa reconnoiſſance eût voulu ne laiſſer ignorer à perſonne ni les attentions généreuſes que lui prodiguoit *Madame de Tencin*, ni celles de Mademoiſelle *Saint-Jean*, qui, en acceptant le titre de ſa légataire univerſelle, a continué ſi noblement d'être ſa bienfaitrice, même après ſa mort.

M. *de Marivaux* jouiſſoit d'ailleurs d'une penſion ſur la caſſette du Roi, & d'une autre plus conſidérable que lui faiſoit payer, ſans que peut-être il le ſût lui-même, une dame de la cour, que les lettres, les arts, les ſciences ont reconnu long-temps pour leur amie généreuſe & leur protectrice éclairée.

Avec ces reſſources, M. *de Marivaux* ſe ſeroit fait une ſituation heureuſe ; mais il étoit trop ſenſible. On l'a vu plus d'une fois ſacrifier juſqu'à ſon néceſſaire, pour rendre la liberté & même la vie à des infortunés qu'il connoiſſoit à peine. Il avoit la même attention à recommander le ſecret à ceux qu'il obligeoit, qu'à cacher à

ſes plus intimes amis ſes chagrins domeſtiques & ſes propres beſoins. Il mourut le 11 Février 1763.

Il a compoſé un conte de Fées intitulé : *Félicie*, qui eſt coupé en dialogue, & en eſt plus ingénieux ſous cette forme.

MAZARELLI (*Claire... Marquiſe* DE LA VIEUVILLE DE SAINT-CHAMOND), eſt née à Paris, en 1731. Comme cet auteur vit encore, & qu'il eſt poſſible de la juger mieux que nous ne le ferions, nous nous abſtiendrons de prononcer ſur ſa perſonne & ſur ſes Ouvrages, qui nous ont paru écrits avec autant de grâce que d'énergie : elle eſt auteur

Des *Éloges de Sulli & de Deſcartes ;*
De *Camedris*, Conte, *in*-12, 1765.

MAYER (M. *Charles-Joſeph*, Chevalier DE), né en 1751, eſt vivant ; il a fini le roman du Prince *Titi*, *de Saint-Hyacinte :* ce qui nous oblige d'en faire mention ici.

Il a coopéré avec le comte *de Treſſan*, M. le marquis *de P....*, M. l'abbé *C.....*, à la *Bibliothèque des Romans*. Le *Recueil* de

ceux qu'il a inſérés dans cette *Collection* va bientôt paroître : il eſt auteur

Du roman intitulé : *Geneviève de Cornouailles & le Damoiſel ſans Nom*, 2 vol. *in*-12 ;
Du roman intitulé : *Charles-le-Bon, Sire d'Armagnac*, 3 vol. *in*-12.

Ces deux romans retracent l'ancienne chevalerie, oppoſée à nos mœurs actuelles.

Il est Auteur

D'*Aſgill*, anecdote intéreſſante ;
De *la Galerie Philoſophique du ſeizième ſiècle*, 2 vol. *in*-8°. ;
Du *Voyage de la Suiſſe*, 2 vol. *in*-8°.

Il a inſéré dans le *Mercure* des *Diſſertations ſavantes* ſur différentes matières.

On lui attribue dans *la France Littéraire* des Ouvrages dont il n'eſt point auteur, & on l'a confondu probablement avec un autre.

Il ne nous eſt pas permis de rien dire de plus ſur cet Auteur jeune encore, & eſtimable à tant d'égards.

MELON (*Jean-François*), né à Tulle en 1688 ; il s'eſt principalement exercé dans la partie des Finances, & y a excellé. Il a dû à ce genre d'érudition, à la profondeur de ſes vues & à la pureté de ſes principes, une réputation d'eſtime qui lui procura une prépondérance parmi les Financiers. Le *régent duc d'Orléans* l'appeloit ſouvent dans ſon cabinet & le conſultoit durant des heures entières. Melon diſcutoit avec ce prince tous les principes de l'adminiſtration, & étoit preſque toujours approuvé par *la Bliniere*, qui dirigea toutes les opérations de la Régence avant que l'on vînt les gâter. Après qu'il les eut abandonnées, le Maréchal *de Noailles*, chef du Conſeil des finances, eſtima ſingulièrement M. *Melon*.

Son roman *de Mahmoud le Gaſnevide*, *conte Oriental*, n'eſt que l'hiſtoire allégorique de la régence, mais non pas ſévèrement jugée. Le cardinal de *Richelieu* liſoit ſouvent l'*Argenis de Barclai*, parce qu'il croyoit y trouver les principes d'un bon gouvernement. Nous propoſerons avec plus de fondement à ceux qui s'occupent de l'adminiſtration publique, de lire le roman de

M. Melon ; ils y trouveront en effet des vues excellentes, une bonne morale & de bons principes. On y retrouve toutes les maximes que Voltaire a rendues si piquantes dans *le mondain*, qui n'est que l'éloge du luxe ; *M. Melon* avoit dit en prose ce que *Voltaire* disoit en vers.

> Et songez bien que le luxe enrichit
> Un grand état, s'il en perd un petit....
> Le pauvre vit des vanités des grands,
> Et le travail, gagé par la molleſſe,
> S'ouvre à pas lents la route à la richeſſe.

Montesquieu avoit parlé dans ses lettres persanes à-peu-près comme M. *Melon ;* mais il devint plus austère dans l'esprit des loix, il prononça cette effrayante vérité : *le luxe change les républiques en monarchies & les monarchies en despotisme. Helvetius* a suivi à peu de chose près les principes de *Melon. Jean-Jacques Rousseau* a été le seul qui ait été indigné de voir mettre en problême l'influence du luxe sur les nations. Toutes les fois qu'il en parle, on voit le philosophe devenir orateur, & s'exprimer avec un fier courroux : malgré cette colère, il n'est pas moins vrai que M. *Melon* a

pris le juſte milieu d'une queſtion qu'on ne peut guères réſoudre en entier dans une vieille monarchie, qui ſe ſoutient par les arts d'agrément autant que par ſon heureuſe ſituation. M. *Melon* eſt mort en 1738.

MIRABEAUD (*Jean-Baptiſte* DE) ſecrétaire perpétuel de l'académie françoiſe, mort le 24 Juin 1760, âgé de quatre-vingt-ſix ans; il étoit né en Provence, & on peut dire que ſa vie n'a été remplie que par les muſes & par l'exercice des devoirs de la plus rigoureuſe probité. M. *de Buffon* qui lui a ſuccédé à l'académie françoiſe en parle de la ſorte; — le grand âge ne l'avoit point affaiſſé, il n'avoit altéré ni ſes ſens, ni ſes facultés intérieures, les triſtes impreſſions du temps ne s'étoient marquées que par le déſſéchement du corps. A quatre-vingt-ſix ans, M. *de Mirabeaud* avoit encore le feu de la jeuneſſe, & la sève de l'âge mur : une gaieté vive & douce, une ſérénité d'ame, une aménité de mœurs qui faiſoient diſparoître la vieilleſſe, ou ne la laiſſoit voir qu'avec cette eſpèce d'attendriſſement qui ſuppoſe bien plus que du reſpect; libre de paſſions & ſans autres liens

que ceux de l'amitié, il étoit plus à ſes amis qu'à lui-même. Il a paſſé ſa vie dans une ſociété dont il faiſoit les délices : ſociété douce quoiqu'intime, que la mort ſeule a pu diſſoudre. Ses ouvrages portent l'empreinte de ſon caractère ; plus un homme eſt honnête, plus ſes écrits lui reſſemblent. M. *de Mirabeaud* joignoit toujours le ſentiment à l'eſprit, & nous aimons à le lire, comme nous aimions à l'entendre ; mais il avoit ſi peu d'attachement pour ſes productions, il craignoit ſi fort & le bruit & l'éclat, qu'il a ſacrifié celles qui pouvoient le plus contribuer à ſa gloire ; nulle prétention malgré ſon mérite éminent ; nul empreſſement à ſe faire valoir, nul penchant à parler de ſoi, nul deſir ni apparent ni caché de ſe mettre au-deſſus des autres, ſes propres talens n'étoient à ſes yeux que des droits qu'il avoit acquis pour être plus modeſte. — C'eſt ainſi que M. *de Buffon* a honoré l'homme eſtimable qu'il remplaçoit, puiſſe-t-on retracer ſouvent un pareil portrait !

La traduction de la *Jéruſalem délivrée du Taſſe* par M. *de Mirabeaud*, a été ſouvent réimprimée ; elle eſt (dit M. *Panckoucke*),

contre l'ordinaire, moins longue que l'original, & ne peut dans plusieurs endroits être regardée que comme un *Abrégé* du *Tasse*, mais cet *Abrégé* est l'ouvrage d'un homme d'esprit, qui écrivoit parfaitement sa langue, qui la manioit avec élégance, & qui, persuadé que dans un poëme le principal but est de plaire, & que l'agrément en est le mérite essentiel, a tout sacrifié à cet objet : & en effet cette traduction séparée de l'original, se fait lire de suite & avec le plus grand plaisir. Rien n'y sent l'assujettissement ni la servitude, on croit lire un ouvrage national, un roman du premier ordre, dont le fond seroit très-piquant ; & si, comme l'a dit un homme d'esprit, il faut qu'un traducteur sache cacher ses fers, & s'il le peut, qu'il les couvre de fleurs, il faut convenir que *Mirabeaud* a été un peu au-delà du but.

On peut reprocher les mêmes défauts à sa traduction de *Roland-Furieux*, poëme de l'*Arioste ;* M. *de Voltaire* prétend que M. *Mirabeaud* n'a ni senti, ni rendu les plaisanteries de l'original.

M. *de Mirabeaud* composa en 1734 un *Alphabet de la fée Gracieuse*, *in*-12 : ce fut un

un ouvrage de complaisance, auquel il n'a certainement attaché aucune prétention.

MONBRON. *Le Sopha Couleur-de-Rose*, *in*-12.
La Voix des Persécutés, *in*-12, 1754.

MONCRIF (*François-Auguste* PARADIS DE), secrétaire des commandemens de M. le comte *de Clermont*, lecteur de la reine, l'un des Quarante de l'académie françoise, né à Paris en 1687.

Il étoit fils du nommé *Paradis*, procureur. Sa mère avoit de l'esprit & sut le mettre à profit, aussitôt qu'elle se trouva veuve. Son mari lui avoit laissé deux fils, l'un est devenu commandant d'une petite place, par la protection de M. le comte *d'Argenson*.

L'autre, qui est l'auteur dont nous parlons, étoit chéri de sa mère. Toujours proprement vêtu, & toujours assez en fonds pour aller au spectacle, il y fit connoissance avec M. *d'Argenson*, il en fut le complaisant, ensuite le secrétaire, & de-là il fut placé auprès de M. le comte *de Clermont* en qualité de secrétaire des commandemens. Il eut même la feuille des bénéfices de ce

prince abbé ; mais il avoit la délicateſſe de ne propoſer aucun prêtre que de l'aveu des demoiſelles de l'opéra. Une aventure l'éloigna de ce miniſtère, & le comte *d'Argenſon* le fit lecteur de la reine, & ſecrétaire général des poſtes.

Dans ſa première jeuneſſe, il s'étoit fait recevoir maître d'eſcrime. Etant devenu lecteur de la reine, il fut un jour queſtion de ſon âge, & pour prouver qu'il étoit plus vieux qu'on ne croyoit, on allégua la date de ſa réception dans le corps des maîtres en fait d'armes. *Louis XV* en rit beaucoup & dit à *Moncrif* : Il y a des gens qui vous donnent quatre-vingt ans. — Oui, reprit *Moncrif*, mais je ne les prends pas.

Il avoit conſervé à cet âge tous les goûts d'un jeune homme. Auſſitôt qu'il entendoit parler d'une demoiſelle à la mode, il lui écrivoit le billet ſuivant : *Si vous étiez curieuſe, mademoiſelle, de faire connoiſſance avec un vieillard aimable & bien propre, il vous attendra à ſouper, après lequel vous trouverez quatre louis.* — Il faut convenir qu'on trouveroit peu de vieillards auſſi gais & auſſi aimables.

Sa mère s'étoit procuré un revenu par

les ressources de son esprit & par la tournure des caractères de son temps. Sur la fin du règne de *Louis XIV*, on faisoit des déclarations d'amour par lettres. La réponse arrivoit sous la même forme. C'étoit une marche & une contremarche en règle. On faisoit assaut d'esprit. Peu de femmes, & s'il faut le dire peu d'hommes, étoient assez forts pour ce genre d'escrime. On alloit au souffleur, & on trouvoit dans Paris des écrivains de billets galans, comme on en trouve maintenant pour *les placets*. Quand on avoit le malheur de perdre le bon faiseur, on perdoit aussitôt sa réputation de bel esprit & tous les fraix de la correspondance. Madame *Paradis* étoit connue par son habileté à tourner une réponse galante, & on l'employoit. *Moncrif* fit pendant quelque temps le même métier; peut-être dut-il à ce talent l'amitié de M. *d'Argenson*. Il avoit beaucoup concouru à l'établissement de la *Comédie-Parade*, qui prit naissance dans le temple, au milieu de la meilleure compagnie. Son esprit soutint ce genre & lui procura des succès. Quelques années après on lui attribua *la Comédie de l'Oracle de Delphes*, qui fut arrêtée à la qua-

trième représentation, à cause des impiétés qu'on crut y trouver. Sa *Comédie des Abdérites*, jouée à Fontainebleau, ne fut point représentée à Paris, ainsi que *la Fausse Magie*, dont on ne connoît que le titre.

L'*Essai sur la nécessité & les moyens de plaire*, jouit d'une réputation qui ne s'est pas soutenue. Quelques journalistes ont assuré que cet ouvrage étoit un excellent traité de morale; nous n'infirmerons point ce jugement, & nous laisserons à nos lecteurs une entière liberté.

L'*Histoire des Chats* attira sur l'auteur des libelles & des satyres, dont il eut le bon esprit de se consoler; il plaisanta sur les estampes dont *Coypel* avoit dessiné les figures, & que le comte de *Caylus* avoit gravées. Il disoit qu'il avoit cru pouvoir se sauver à l'aide des planches. Quand il demanda la place d'historiographe de France après le départ de M. *de Voltaire*, M. le comte *d'Argenson* qui le protégeoit, lui répondit: *tu veux dire historiogriffe*, par allusion à *l'Histoire des Chats*.

Le *Rajeunissement Inutile*, pièce charmante, lui ramena le public. Les *Ames Rivales* furent lues avec plaisir; *Crébillon* le

fils en tira parti pour le personnage de *Masulhim*.

Personne ne lui disputera le talent d'exceller dans le genre des *Romances*. Chacun chante les siennes, & elles tiennent dans les cabinets des amateurs une place distinguée; on lui doit un grand nombre de *Romances* du Comte de Champagne, l'édition desquelles trop circonscrite n'a pas été assez répandue.

La défunte reine *Marie Leczinska*, honora *Moncrif*, qui étoit devenu son lecteur, de sa confiance & de son amitié; il dût aux bontés de cette reine sa réception à l'Académie Françoise. Celle de Berlin l'avoit déjà adopté.

Il nous reste à parler de son cœur. Il renouvela le personnage de *Pelisson*, qui se dévoua si tendrement au sort du surintendant *Fouquet*. *Moncrif* voulut suivre son protecteur le comte *d'Argenson*, & renoncer à la cour, à ses places, pour vivre avec lui. Il lui fut permis d'aller tous les ans rendre une visite à un exilé illustre que l'estime publique n'avoit jamais délaissé. *Moncrif* étoit généreux, bienfaisant. Son ame, pour nous servir de l'expression de *Montaigne*,

étoit la meilleure des pièces de ſa condition. Son plus grand bonheur étoit d'obliger. Ce qui achève ſon éloge, c'eſt qu'il avoit un domeſtique ſi bien élevé à ſa manière bienfaiſante, qu'il lui épargnoit les ſoins de découvrir les indigens, & qui diſtribuoit avec déſintéreſſement les ſommes que ſon maître lui laiſſoit en dépôt. *Moncrif* mourut en 1770. M. *de la Place* lui a fait cette épitaphe :

DES mœurs dignes de l'Age d'Or,
Ami sûr, Auteur agréable,
Ci gît qui, vieux comme Neſtor,
Fut moins bavard & plus aimable.

On peut voir dans *le Dictionnaire Hiſtorique* ſon éloge, & la notice de ſes ouvrages. Peut-être eſt-on déjà convaincu qu'il a joui d'une réputation qui ne ſera pas de longue durée. Nous avons fait uſage du *Roman d'Amanzariſdine*, parce qu'il en eſt auteur, ſans nous diſſimuler que c'eſt un ouvrage de début.

MONET (*Madame*), *Mlle. Moteau*, aujourd'hui *madame*, eſt née à Bordeaux; venue à Paris, elle n'a pas tardé de s'annoncer dans la carrière des lettres avec diſtinction, & de donner de ſon cœur, de ſes

mœurs & de son esprit, l'opinion la plus avantageuse; comme nous n'avons rien à rabattre des éloges qu'elle a reçus dans le *Journal de Paris*, lors de la publication de son roman intitulé: *Contes Orientaux*, ou *les récits du Sage Caleb*, voyageur persan, nous rapporterons *la notice des Journalistes*; elle ne nous paroît pas trop longue.

— Ceux qui aiment les contes, (disent-ils), & qui aiment aussi la morale, mais la morale sensible mise en action, parée des grâces les plus séduisantes du style, doivent lire *les récits du sage Caleb*. Ces contes ne sont assurément traduits ni du Persan ni de l'Arabe. L'auteur a seulement eu l'adresse d'imiter la diction pleine de couleur & d'images qui nous charme dans les ouvrages des Orientaux; mais ce qu'on aime le plus, c'est d'y retrouver à chaque page, un mélange heureux de fiction & de philosophie; c'est une raison éloquente, douce, persuasive; un tissu d'événemens vraisemblables, quoiqu'un peu extraordinaires quelquefois & liés avec art, pour faire goûter des vérités utiles.

Dans le premier conte intitulé: *les Aventures de Dalimeck*, ou *la Bienfaisance*; une

mère veille nuit & jour sur ses enfans, leur prodigue les plus tendres soins ; tous les évènemens, tous les objets amenés, choisis, arrangés par elle deviennent des leçons ou des amusemens pour ses élèves ; les promenades & l'étude, les récréations & le travail servent à leur instruction, les discours & les actions ordinaires de la vie, ce qui frappe leurs sens & leur esprit, tout dans la maison de cette tendre mère, soumis à sa raison éclairée ou dirigée par son amour ingénieux, conspire à rendre sa fille & son fils bons & sages, afin de les rendre parfaitement heureux ; si le bonheur est sur la terre, c'est au sein d'une telle famille. Nulle peut-être n'offre une image aussi touchante du bonheur & de la vertu réunis. *Dalimeck* parle rarement de la bienfaisance à ses enfans, mais la leur inspire sans cesse ; c'est presque un traité d'éducation, qu'un pareil conte.

Nous avons lu avec plus de plaisir encore celui qui a pour titre : *la Femme bien corrigée ;* il a plus d'intérêt & plus d'action. La fable nous en a paru aussi ingénieuse qu'attachante & quelquefois pathétique, caractères, incidens, discours, récits, ré-

flexions, tout eſt imaginé, combiné pour nous tenir en garde contre la ſéduction des apparences & l'illuſion des premiers jugemens. On en voit ici des effets cruels. Peut-être après cette lecture aimeroit-on mieux donner dans un excès contraire, & ne plus former au riſque de ſe tromper aſſez ſouvent, que des jugemens favorables, tant l'imagination eſt effrayée des ſuites funeſtes de ces jugemens faux & précipités qu'on ſe permet tous les jours, non-ſeulement d'après de ſimples conjectures, & cet intérêt d'amour propre qui égare, même l'homme qui ſe méfie d'une idée piquante & dramatique ; c'eſt que le perſonnage le plus pénétré de cette vérité, qu'on ne ſauroit trop ſe tenir en garde contre les apparences, eſt comme forcé juſques dans les momens où il ſe la répète à lui-même, de juger ſur des apparences qui le trompent, & de compromettre malgré ſes principes, ſon repos, ſon honneur, l'honneur & le repos de ce qu'il a de plus cher au monde, de ſa femme, de ſon ami ; ce caractère vraiment comique manque à notre ſcène : il pourroit ce ſemble produire le plus grand effet ; l'invention comme on

fait, eſt un préſent céleſte qui a manqué, même à des hommes de génie, & il y a de l'invention dans ces contes. Les morceaux que nous allons citer donneront une idée du ſtyle de l'auteur, & ce n'eſt pas ſur notre parole qu'on va lui croire un ſtyle harmonieux, brillant, facile & plein de charmes.

« *Dalimeck* uniquement ſenſible à la perte » de ſon époux, ne s'apperçoit pas qu'elle » a ceſſé d'être belle ; ſes eſclaves demandent de la ſuivre dans ſa retraite, d'y » vivre avec elle & d'y mourir en la ſervant ; quelques-uns étoient fort âgés ; » pluſieurs lui devenoient inutiles ; mais » elle les garda tous. Je n'ai pas beſoin » d'eux, diſoit-elle à ſa fille, mais ils ont » beſoin de moi.

» *Dalimeck* & ſes enfans promenoient » leurs regards attendris ſur les campagnes » verdoyantes. Ils apperçurent dans la vallée de Nozakim deux voyageurs épuiſés » de fatigue. La nuit s'approchoit, & tout » en eſſuyant leurs viſages échauffés, ils » preſſoient leur marche incertaine. -- Voyez-» vous, mes enfans, ces hommes qui deſcendent l'étroit chemin de Nozakim, ou

» ſans doute ils projettent d'arriver ce ſoir ?
» Je préſume qu'ils ont long-temps marché ;
» leurs fronts humides ſont brulés du ſoleil,
» & leurs pieds chancellent à chaque pas,
» des murs épais oppoſés au midi nous
» ont préſervés de ſon ardeur dévorante.
» A préſent ces palmiers couvrent nos têtes
» & briſent entre leurs feuilles les rayons
» de cet aſtre étincelant ; nos yeux ſont
» réjouis ſans être bleſſés. Nous touchons
» du pied les murs de notre maiſon ; on
» apprête au dedans un repas agréable ;
» une couche préparée avec ſoin attend
» chacun de nous ; ô mes enfans ! vous
» êtes donc heureux ?.... *Zulima* n'oſe
» répondre, mais elle regarde le chemin :
» pour *Diliqim*, il s'eſt levé d'abord ; un de
» ſes pieds ſeulement touche la terre, ſa
» main très-élevée eſt étendue du côté de
» Nozakim, il regarde ſa mère. Je vois avec
» raviſſement, lui dit-elle, que vous ne ſavez
» point être heureux à la vue de l'homme
» qui ſouffre, *&c. &c. &c.*

« J'ai dans ma jeuneſſe interrogé les
» ſiècles qui ne ſont plus, & celui qui étant
» encore s'écoule vers l'abîme de l'oubli
» pour s'y engloutir & ſe perdre avec ceux

» qui l'ont précédé : deux choſes ſont ſur
» la terre, le bonheur & la vertu ; ſavoir
» uſer de la fortune & ſavoir s'en paſſer.
» Hommes avides, ambitieux, frivoles,
» vous pourſuivez péniblement la fortune,
» la gloire, de vains honneurs, vous cou-
» rez après des plaiſirs difficiles & faux ».

Voici une deſcription de la Géorgie, cette belle contrée ſi favoriſée de la nature, mais habitée par un peuple eſclave. — « La
» Géorgie s'étend au pied du Mont Cau-
» caſe, qui la défend des froides haleines
» du Nord. A ſa gauche un ſoleil toujours
» ſans nuages dore de ſes premiers rayons
» les eaux de la mer Caſpienne ; à ſa droite,
» la mer réfléchit le diſque lumineux de
» cet aſtre ſur ſon déclin. Elle ouvre ſon
» ſein tranſparent : il s'abaiſſe, s'y plonge
» & diſparoît, il eſt nuit pour la moitié du
» monde, mais la ſurface mobile de ces
» eaux chargées de ſel, de ſouffre & de
» bitume, étincelle de feux, & le jour
» dure encore pour les habitans de ces
» bords fortunés. C'eſt le climat le plus
» doux, le plus tempéré de la fertile Aſie.
» Mais la nature, en ſouriant, y déploye
» enfin ſa magnificence ; le deſpotiſme que

» d'éternels soupçons agitent au sein de » la molleſſe, & que ſa propre terreur rend » cruel, déſole ces belles contrées. Là » tous les hommes naiſſent eſclaves : les » femmes, dont le ſort eſt d'être en tous » lieux plus malheureuſes que leurs tyrans, » y ſont à la fois eſclaves du prince, de » leurs pères, de leurs maris & victimes » des mœurs ». — Que ce contraſte d'un des plus beaux pays du monde, & de l'humanité avilie par l'eſclavage, eſt touchant & bien exprimé !

Si le ſexe de l'auteur a rendu ſuſpects nos éloges, nous voilà sûrement juſtifiés, & nos lecteurs viennent d'apprendre à ne pas juger auſſi ſur les apparences. Ils trouveront même dans ces contes des traits pleins d'énergie, & plus d'un mot vraiment ſublime.

Le prompt débit de la première édition a prouvé que les éloges étoient mérités. L'auteur a ajouté une ſeconde partie à ſes contes. Elle n'eſt ni moins intéreſſante, ni moins eſtimable que la première.

Nous terminerons cette notice, en diſant que l'auteur a peint ſon ame dans ſon ouvrage, & qu'elle a conſervé avec M.

Thomas tant qu'il a vécu, une correspondance qui étoit le garant d'une estime méritée.

MONTADOR (*le Chevalier Jean-Florent-Joseph* NEUVILLE DE), né à Sangaste, près Calais, en 1707, mort en 1768, commandant une compagnie de bas-officiers invalides à l'Orient.

Il a composé des *Lettres* sur les romans en général, anglois & françois, *in*-12, 1742.

IL EST AUTEUR

D'un roman ayant pour titre : *les Sœurs Rivales*, même année ;

La Pudeur, histoire allégorique, *in*-12, 1739;

La Famille Infortunée, *in*-12, 1737 ;

La Comédienne, Comédie en un acte & en prose, imprimée en 1740 ;

Les Confessions de la Baronne de ***, 2 vol. *in*-12, 1749 ;

La petite Nièce d'Eschyle, histoire athénienne, *in*-8°., 1761.

On trouve dans *les Amusemens du Cœur & de l'Esprit*, de jolis vers du même Auteur; qui a été prôné par les Journalistes, & qui malheureusement a trop éparpillé son es-

prit, en le répandant sur de trop minces objets.

Voyez *la France Littéraire*, pour la notice de ses autres Ouvrages.

MONTDORGE (*Antoine* GAUTIER DE), Maître de la Chambre aux deniers du Roi, étoit né à Lyon en 1727; il cultiva les lettres par goût & sans autre prétention que celle que peut y mettre un homme riche, aimable & jeté dans la bonne société. Il écrivoit facilement & agréablement, sa poésie manquoit peut-être de caractère & d'énergie; mais livré au genre lyrique, il crut que pour imiter *Quinault*, il suffisoit d'être doux & tendre comme son modèle; son opéra intitulé: *les Talens lyriques*, dut à la musique de *Rameau* & à Mademoiselle *Camargo* la moitié de ses succès; cette célèbre danseuse montra dans cet acte une nouveauté piquante; elle chanta & dansa avec un égal succès. Elle prouva qu'elle savoit réunir de jolis sons, la justesse de la voix, à ses talens supérieurs pour la danse; il est cependant vrai que le sujet étoit bien choisi, & que les détails répondent souvent au sujet.

M. *de Montdorge* eſt le premier auteur lyrique qui ſe ſoit affranchi dans la compoſition des caractères de ſes perſonnages, de la manière *de Quinault*. L'acte de *Tyrtée* ne roule point ſur des *lieux communs de morale lubrique*. La harangue de ce libérateur des *Spartiates* eſt du ton le plus noble; c'eſt une harangue militaire. On a ſu gré à M. *de Montdorge* de cette innovation, qui a été heureuſement imitée dans la ſuite. M. *Philidor* a été le premier muſicien qui ait demandé aux auteurs lyriques de la force, des caractères & des ſcènes. On a vu de quelle manière il a traité le ſujet d'*Ernelinde*.

M. *de Montdorge* fut critiqué & même chanſonné; on ſe ſouvient encore de ce couplet qui commence ainſi:

Garguille Gauthier,
Laiſſez-là vos talens lyriques.

L'*Opéra de Société* dont il eſt l'auteur, n'eut aucun ſuccès, & il renonça à l'Opéra.

Il a publié les Ouvrages ſuivans:

Réflexions d'un Peintre ſur l'Opéra;
L'art d'imprimer les Tableaux en trois couleurs;

Les Lettres d'une jeune Veuve au Chevalier de Luzincourt, qu'on attribue à une autre plume.

Un conte oriental intitulé : *Nadir*. Ce conte eſt facilement écrit, la fable n'eſt point compliquée : ce ſont deux jeunes amans qui ne peuvent être unis, que quand le Peuple l'aura deſiré unanimément, ce ſuffrage n'eſt pas long-temps attendu.

IL EST AUTEUR

D'un conte intitulé : l'*Iſle de Paphos*, *in*-12.

Il n'a point fait imprimer les ouvrages de ſociété qu'il avoit dans ſon porte-feuille, & qu'il liſoit en comité à ſes amis ou dans les petits ſoupers. Une de ſes plus eſtimables qualités fut la protection décidée qu'il accordoit aux artiſtes, aux muſiciens, aux poëtes. Il ſavoit faire un uſage honorable de ſa fortune. Il n'a tenu qu'à lui de ſe faire un nom célèbre dans la carrière des lettres. Il avoit de l'eſprit, de la facilité, des connoiſſances, il ne lui a manqué que le travail, il mourut le 24 Octobre 1768.

MONTESQUIEU. *Les Lettres Perſanes* nous obligent de donner place, dans notre *notice des Fées* & des *contes Orientaux*, à

un écrivain qui sembloit ne devoir se trouver que parmi les auteurs nés pour les grands apperçus & pour les plus hautes conceptions. Mais *J. J. Rousseau*, *Voltaire*, ont aussi écrit dans ce genre léger. Pourquoi *Montesquieu*, qui se délassoit en composant *le Temple charmant de Gnide*, n'auroit-il pas fait usage du cadre oriental, si propre à la composition des tableaux de tous les tons & de tous les sujets? Son nom & celui des deux littérateurs célèbres que nous venons de citer, infirmeront du moins les assertions des abbés *de Villiers* & *Jacquin*, qui ont trop décrié la féerie & les romans. Cette dernière branche de la littérature fleurira toujours chez toutes les nations, & surtout en France. On peut tout peindre dans un roman; la galanterie, l'amour n'en ont point fait leur domaine exclusif; la politique, la critique, la morale, viennent faire & donner des leçons intéressantes. Toutes les vertus s'y font aimer; on n'a qu'à choisir ses romans, comme un savant choisit ses livres & sa bibliothèque; il y a par-tout bonne & mauvaise compagnie.

Les *Lettres Persanes* sont un roman orien-

tal divisé en lettres, dont une partie est destinée à peindre nos ridicules & nos vices, souvent avec le ton, la manière & le style des Orientaux. *Montesquieu*, qui étoit né pour se frayer dans chaque genre une route neuve & particulière à lui seul, fut créateur dans les *Lettres Persanes*; car c'est le premier ouvrage où le style oriental ait été appliqué à une peinture forte des mœurs, & à des vérités philosophiques aussi neuves que profondes. Nous ne citerons qu'une lettre, c'est la trente-huitième, qui regarde notre prétendue supériorité sur les femmes, & nos lecteurs verront si les idées de l'auteur ne sont pas de celles qu'on n'avoit point encore trouvées dans les romans. — C'est une grande question parmi ces hommes, de savoir s'il est plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté, que de la leur laisser, il me semble qu'il y a bien des raisons pour & contre; si les Européens disent qu'il n'y a pas de générosité à rendre malheureuses les personnes que l'on aime, nos Asiatiques répondent qu'il y a de la bassesse aux hommes de renoncer à l'empire que la nature leur a donné sur les femmes. Si on leur dit que le grand

nombre des femmes eſt embarraſſant, ils répondent que dix femmes, qui obéiſſent, embarraſſent moins qu'une qui n'obéit pas; que s'ils objectent à leur tour, que les Européens ne ſauroient être heureux avec des femmes qui ne leur ſont pas fidèles, on leur répond que cette fidélité, qu'ils vantent tant, n'empêche point le dégout qui ſuit toujours les paſſions ſatisfaites, que nos femmes ſont trop à nous; qu'une poſſeſſion ſi tranquille ne nous laiſſe rien à déſirer, ni à craindre; qu'un peu de coquetterie eſt un ſel qui pique & prévient la corruption. Peut-être qu'un homme plus ſage que moi ſeroit embarraſſé de décider: car ſi les Aſiatiques ſont bien de chercher des moyens propres à calmer leurs inquiétudes, les Européens ſont fort bien auſſi de n'en point avoir.

Après tout, diſent-ils, quand nous ſerions malheureux en qualité de maris, nous trouverions toujours moyen de nous dédommager en qualité d'amans. Pour qu'un homme pût ſe plaindre avec raiſon de l'infidélité de ſa femme, il faudroit qu'il n'y eut que trois perſonnes dans le monde; ils ſeront toujours à but, quand il y en aura quatre.

C'eſt une autre queſtion de ſavoir ſi la loi naturelle ſoumet les femmes aux hommes. Non, me diſoit l'autre jour un philoſophe très-galant, la nature n'a jamais dicté une telle loi. L'empire que nous avons ſur elles eſt une véritable tyrannie; elles ne nous l'ont laiſſé prendre que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, & par conſéquent plus d'humanité & de raiſon. Ces avantages qui devoient, ſans doute, leur donner la ſupériorité, ſi nous avions été raiſonnables, la leur ont fait perdre parce que nous ne le ſommes point.

Or s'il eſt vrai que nous n'avons ſur les femmes qu'un pouvoir tyrannique, il ne l'eſt pas moins qu'elles ont ſur nous un empire naturel : celui de la beauté à qui rien ne réſiſte, la nôtre n'eſt pas de tous les pays, mais celui de la beauté eſt univerſel. Pourquoi aurions-nous donc un privilège ? Eſt-ce parce que nous ſommes les plus forts ? Mais c'eſt une véritable injuſtice ; nous employons toutes ſortes de moyens pour leur abattre le courage ; les forces ſeroient égales, ſi l'éducation l'étoit auſſi ; éprouvons-les dans les talens que

l'éducation n'a point affoiblis ; & nous verrons si nous sommes si forts.

Il faut l'avouer, quoique cela choque nos mœurs, chez les peuples les plus polis les femmes ont toujours eu de l'autorité sur leurs maris ; elle fut établie par une loi chez les Egyptiens en l'honneur d'*Isis*, chez les Babyloniens en l'honneur de *Sémiramis*. On disoit des Romains qu'ils commandoient à toutes les nations, & qu'ils obéissoient à leurs femmes ; je ne parle point des Sauromates qui étoient véritablement dans la servitude de ce sexe ; ils étoient trop barbares pour que leur exemple puisse être cité.

Tu vois, mon cher *Ibben*, que j'ai pris le goût de ce pays-ci, où l'on aime à soutenir les opinions extraordinaires & à réduire tout en paradoxe. Le prophète a décidé la question, & a réglé les droits de l'un & de l'autre sexe. Les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris, leurs maris les doivent honorer ; mais ils ont l'avantage d'un degré sur elles. — C'est ainsi que *Montesquieu* savoit aggrandir ses sujets, & qu'il instruisoit sans cesse, en mettant à toutes ses productions le cachet de l'homme

profond & du génie ; l'auteur avoit vingt-cinq ans, il étoit encore dans sa province quand il écrivoit les *Lettres Persanes*. C'étoit assurément débuter avec vigueur, & du premier pas aller fort loin. Son introduction est ronde, & il paroît que *J. J. Rousseau* s'est modelé sur la manière de *Montesquieu* pour l'annonce, ou comme on dit vulgairement, pour la préface de ses ouvrages. — Je ne fais point, (dit *Montesquieu*), d'épître dédicatoire, & je ne demande point de protection pour ce livre ; on le lira s'il est bon, & s'il est mauvais, je ne me soucie pas qu'on le lise. J'ai détaché ces premières lettres pour essayer le goût du public, j'en ai un grand nombre dans mon porte-feuille que je pourrai lui donner dans la suite. Mais c'est à condition que je ne serai pas connu ; car si l'on vient à savoir mon nom, dès ce moment, je me tais. Je connois une femme qui marche assez bien, mais qui boîte dès qu'on la regarde ; c'est assez qu'on blâme les défauts de l'ouvrage, sans que je présente encore à la critique ceux de ma personne. Si l'on savoit qui je suis : on diroit : son livre jure avec son caractère ; il devroit employer son temps

à quelque chose de mieux. — On ne peut être ni plus ferme ni plus concis.

Les *Lettres Persanes* eurent un débit si prodigieux que les Libraires mirent tout en usage pour en avoir des suites. Monsieur, disoient-ils à un auteur qui leur proposoit un manuscrit, faites-nous des *Lettres Persanes*, & nous vous achetterons vos manuscrits. Nous ne parlerons point de la foule d'imitateurs qu'eurent les *Lettres Persanes*. Le seul marquis d'Argens s'est distingué dans cette imitation. Ses *Lettres Juives* sont fortes de pensées & de faits ; malheureusement pour lui, le style n'est pas celui de *Montesquieu*. Il n'a point les grâces de son prédécesseur, il est nud, dur, impérieux. Il dit tout & dit trop. L'historien, le romancier, le philosophe disparoissent trop souvent pour ne laisser appercevoir qu'un écrivain qui livre des sarcasmes à la malignité publique, & qui a moins intention de réformer nos mœurs, que d'invectiver la religion & les prêtres. Nous avons regretté de voir un ouvrage qui pouvoit être supérieur, souillé de toutes ces taches. M. d'*Argens* avoit tout ce qu'il faut à un écrivain pour se distinguer & pour mériter l'estime

l'eſtime de la poſtérité. Il ne lui a manqué qu'un éditeur honnête qui l'eût dépouillé de ſes défauts & l'auroit produit dans ſon beau jour. On auroit eu peu de travail à faire pour le purifier. La hardieſſe qu'on reproche à *Monteſquieu* dans les *Lettres Perſanes*, a peut-être pouſſé trop loin les imitateurs, & M. d'*Argens* eſt celui qui a franchi les bornes.

M. *de Voltaire* prononce ſur le mérite des *Lettres Perſanes*, « il y en a dit-il, de très-» jolies, d'autres très-hardies, d'autres mé-» diocres, d'autres frivoles; les détails de » ce qui ſe paſſe dans le ſérail d'*Usbeck* à » *Iſpahan*, n'intéreſſent que foiblement les » Auteurs François ». — Quant à la hardieſſe que *Voltaire* reprochoit à *Monteſquieu*, il nous ſemble que ſon éditeur a répondu d'une manière convaincante. — Les Perſans qui devoient jouer un ſi grand rôle dans les lettres ſe trouvoient tout-à-coup tranſplantés en Europe, c'eſt-à-dire, dans un autre univers. Il y avoit un temps où il falloit néceſſairement les repréſenter pleins d'ignorance & de préjugés. On n'étoit attentif qu'à faire voir la génération & le progrès de leurs idées. Leurs premières

penſées doivent être ſingulières ! Il ſembloit qu'on n'avoit rien à faire qu'à leur donner l'eſpèce de ſingularité qui peut compâtir avec de l'eſprit. On n'avoit à peindre que le ſentiment qu'ils avoient eu à chaque choſe qui leur avoit paru extraordinaire. Bien loin qu'on pensât à intéreſſer quelque principe de notre religion, on ne le ſoupçonnoit pas même d'imprudence. Ces traits ſe trouvent toujours liés avec le ſentiment de ſurpriſe & d'étonnement, & point avec l'idée d'examen & encore moins avec celle de critique. En parlant de notre religion, ces Perſans ne devoient pas paroître plus inſtruits que lorſqu'ils parloient de nos coutumes & de nos uſages ; & s'ils trouvent quelquefois nos dogmes ſinguliers, cette ſingularité eſt toujours marquée au coin de la parfaite ignorance des liaiſons qu'il y a entre ces dogmes & nos vérités. — On ne peut s'empêcher de trouver cette défenſe très-ingénieuſe & fondée juſqu'à un certain point, au-delà duquel on deviendroit le ſcrutateur indiſcret des motifs cachés de l'auteur. M. *de Voltaire* ne fut pas toujours équitable dans ſes jugemens. L'intérêt perſonnel y avoit trop de part ; *Monteſquieu*

s'étoit permis de dire un peu haut, que *Voltaire* ne seroit jamais qu'un bel esprit. Cette opinion dût paroître rigoureuse à *Voltaire*, & elle l'étoit en effet : si *Montesquieu* avoit vécu quelques années de plus, il seroit revenu de cette sentence hasardée. Mais *Voltaire* se croyoit offensé, on pouvoit dire de lui :

Manet altâ mente repostum
Judicium Paridis spretæque injuria formæ.

Il jugea à son tour *Montesquieu*, il l'attaqua dans les détails, & se servit précisément du genre d'attaque dont l'auteur vouloit qu'on ne fît point usage à son égard ; il demandoit d'être jugé par l'ensemble de son ouvrage ; & il n'y avoit pas d'autres moyens pour le connoître, le sentir & le juger avec connoissance de cause. *Voltaire* auroit perdu la moitié de ses ressources en le pressant dans la totalité, il mit en avant l'expédient dont les Journalistes se servent le plus souvent. Il tronqua, il dépèça, il détacha des propositions & jugea le grand homme. Tous ceux qui après lui ont réfuté *Montesquieu*, n'ont pas eu d'autre secret. Chacun a soutiré un chapitre, une cita-

tion, un fait, & on s'eſt cru fort, quand le philoſophe faiſoit un léger faux pas, ou diſſimuloit dans ſa marche. Mais *Voltaire* n'a pas tardé à lui rendre une juſtice éclatante, il écrivoit :

Le genre humain avoit perdu ſes droits, Monteſquieu *les a trouvés & les lui a rendus.*

C'eſt aux ſuccès des *Lettres Perſanes*, que *Monteſquieu* dut ſa nomination à une place de l'Académie Françoiſe. Il n'y vint point comme la médiocrité, ſans rencontrer l'envie ſur ſes pas. Il fut arrêté dans ſes prétentions ; des délateurs l'avoient peint aux yeux du Cardinal *de Fleury* comme l'ennemi des dogmes, de la diſcipline & du ſacerdoce. Il n'en falloit pas davantage pour allarmer le cardinal *de Fleury*, les eccléſiaſtiques & même le roi. *Louis XIV* ne s'arrêta pas long-temps à leurs clameurs ; mais les ennemis étoient puiſſans & tinrent bon. Cependant il y avoit dans les *Lettres Perſanes* une quantité de morceaux, capables de racheter l'intention équivoque qu'on avoit pu remarquer dans quelques-uns, & certes on n'a pas mieux annoncé le dévouement pour ſes maîtres. On lit dans la lettre ſoixante-dix-ſeptième du ſecond volume « le miniſ-

» tre (de Suède) étoit accusé d'un grand
» crime : c'étoit d'avoir calomnié la na-
» tion, & de lui avoir fait perdre la con-
» fiance de son roi, forfait qui, selon moi,
» mérite mille morts.

» Car enfin, si c'est une mauvaise action
» de noircir dans l'esprit du prince le der-
» nier de ses sujets, qu'est-ce lorsque l'on
» noircit la nation entière, & qu'on lui
» ôte la bienveillance de celui que la Pro-
» vidence a établi pour faire son bonheur !

» Je voudrois que les hommes parlassent
» aux rois, comme les anges parlent à notre
» saint prophète.

» Je ne sais comment il arrive qu'il n'y a
» presque jamais de prince si méchant,
» que son ministre ne le soit encore davan-
» tage. S'il fait quelqu'action mauvaise,
» elle a presque toujours été suggérée ; de
» manière que l'ambition des princes n'est
» jamais si dangereuse que la bassesse d'ame
» de ses conseillers. Mais comprends-tu
» qu'un homme qui n'est que d'hier dans
» le ministère, qui peut-être n'y sera plus
» demain, puisse devenir dans un moment
» l'ennemi de lui-même, de sa famille,
» de sa patrie, du peuple qui naîtra à ja-

» mais de celui qu'il veut faire opprimer.

» Un prince a des passions, le ministre » les remue : c'est de ce côté-là qu'il dirige » son ministère ; il n'a point d'autre but, » ni n'en veut connoître. Les courtisans le » séduisent par leurs louanges, & lui le » flatte plus dangereusement par ses con- » seils, par les desseins qu'il lui inspire & » par les maximes qu'il lui propose ».

On ne pouvoit mieux justifier les rois qui, par une fatalité attachée à leur grandeur, ne peuvent tout voir & tout connoître par eux-mêmes, qui sont si souvent trompés. On ne tint point compte à *Montesquieu* de ces pensées, & on le persécuta sourdement.

Cette obstination nous rappelle la persécution que M. *Diderot* essuya à l'occasion de l'*Encyclopédie*, & dont il ne put venir à bout, malgré la faveur la plus éclatante. Madame la Marquise *de Pompadour* lui écrivit : Monsieur, je ne puis rien dans l'affaire du *Dictionnaire Encyclopédique ;* on dit qu'il y a dans ce livre des maximes contraires à la Religion & à l'autorité du roi. Si cela est, il faut brûler le livre; si cela n'est pas, il faut brûler les calomnia-

teurs. Mais malheureuſement ce ſont les eccléſiaſtiques qui vous accuſent, & ils ne veulent pas avoir tort ; & ſont trop dangereux, &c. &c. &c.

Monteſquieu laiſſa paſſer l'orage, & quelque temps après, par le crédit du Maréchal d'*Eſtrées* ſon ami, il fut reçu à l'Académie Françoiſe. On lui attribue d'avoir encouragé par le ton de ſa critique ce déluge d'écrits qui ont paru contre le Chriſtianiſme & contre le gouvernement ; on s'eſt trompé. C'eſt au *Régent* qu'il faut imputer la cauſe de la liberté d'écrire & de penſer. Il rendit la preſſe libre, il n'aimoit pas les prêtres qui avoient fatigué la vieilleſſe de *Louis XIV*, & il les vit avec plaiſir tourner en ridicule. Les ſarcaſmes prévinrent heureuſement les ſuites que les troubles de la conſtitution auroient eues, ſi les eſprits avoient été ſoumis & dociles comme ſous le regne précédent. La révocation de l'édit de Nantes étoit une plaie encore fraîche, ſous le *Régent* : eh ! que n'écrivoit-on pas ! Combien d'idées germèrent ſur les principes d'un bon gouvernement ! Telles ſont les cauſes de la licence des écrivains. *Monteſquieu* qui, comme *Voltaire*, naquit à cette

époque, penſa, parla, écrivit, & fut un bonheur pour nous.

Ces cauſes tiennent moins à eux qu'aux circonſtances qui dérivent de l'opinion, qui amène dans nos principes des variantes auſſi peu durables qu'elle. Le tableau de ces diſſemblances ſeroit très-piquant, & jetteroit peut-être un grand jour ſur ces époques de l'hiſtoire, qu'on juge & qu'on condamne le plus ſouvent ſans les connoître.

On pouvoit ajouter que la facilité dont les écrivains jouiſſoient ſous le miniſtère indulgent qui ſuivit la régence, de produire leurs écrits & d'écrire avec liberté, ne ſervoit qu'à multiplier les auteurs philoſophes. D'ailleurs, ſous un gouvernement auſſi doux que le nôtre, il eſt toujours permis de préſenter la vérité, pourvu qu'elle ne tienne ni du ſarcaſme, ni de la malignité. C'eſt à cette bonté qu'il ſeroit plus naturel d'attribuer le ton de quelques écrivains que l'amour du bien emporte au-delà des bornes reçues, & qui n'ont jamais eu les motifs dangereux de braver le prince & les loix. *Monteſquieu* a donné des preuves de ce reſpect & de ce dévouement, en même temps qu'il ſe plaignoit des abus.

Nous n'oserons point donner une notice des autres ouvrages de *Montesquieu ;* ce n'est point ici la place, & nous n'avons pas assez de témérité pour apprécier ce grand écrivain, qui fut accusé d'être athée par le gazetier ecclésiastique, & ensuite d'être déiste. Un Abbé *débonnaire* avoit commencé les hostilités. *Montesquieu* eut en ce point un rapprochement avec *Fénelon*, qui fut pareillement attaqué par un abbé *Faydit* ; nous parlerions plus volontiers des heureux qu'il a faits, & le nombre en est grand ; mais le public en est instruit, l'ame & le génie de *Montesquieu* sont également estimés. Sa bienfaisance nous inspire une réflexion honorable à la littérature. C'est qu'en général, les Ecrivains célèbres sont bons, humains & bienfaisans. C'est une classe d'hommes à part, qui pratique les vertus sans ostentation & sans bruit. On n'a point à leur reprocher de scandale, ni de vices bas. Pour peu qu'on veuille les considérer, on sentira la justesse de notre observation.

Charles de Secondat, baron *de la Brede* & *de Montesquieu*, d'une famille distinguée *de la Guyenne*, naquit au château de la Brede près de Bordeaux le 18 Janvier 1689.

Il mourut le 10 Février 1755, d'une fluxion de poitrine. On ſait combien ſon illuſtre amie la ducheſſe d'*Aiguillon* lui prodigua de ſoins, & de combien de tracaſſeries jéſuitiques elle le préſerva à l'article de la mort. La lettre de la marquiſe *de Pompadour* annonce les perſécutions qu'on préparoit au philoſophe. — Je m'afflige avec vous, (à madame la ducheſſe d'*Aiguillon*) de la mort de M. *de Monteſquieu*, c'étoit un grand homme & un bon citoyen; il étoit bien digne d'être votre ami; je m'imagine que la Sorbonne laiſſera ſes cendres en paix; c'eſt une action lâche & indigne d'attaquer les morts. Le P. *Caſteel* ſe vante de l'avoir fait mourir en bon chrétien, comme s'il ne l'eût pas été auparavant. Pour moi, je penſe que les honnêtes gens & les gens de mérite le ſont, quoiqu'ils ne faſſent pas tant de bruit que les autres, & qu'ils ſoient plus modeſtes, ſans préjugés, ſans fanatiſme. — Le Roi eſtimoit cet illuſtre mort, & parut touché de ſa perte.

Ouvrages de Montesquieu.

Les Lettres Perſanes;

Les Causes de la Grandeur & de la Décadence des Romains, *in*-12 ;
L'esprit des loix, 3 vol. *in*-8°., 1748 ;
Le Temple de Gnide, 1 vol. *in*-12 ;
Arsace, roman, *in*-12 ;
Ses Lettres Familières, *in*-12, 1767 ;

MORELL. *Les Contes des Génies*, deux vol. *in*-8°., 1766.

Ils ont été écrits en anglois, langue maternelle de l'auteur.

Nous voyons par la préface de son traducteur, que sir *Charles Morell* a été ambassadeur de Londres à Constantinople, & qu'il a négocié aux Indes. On a de lui *une Relation de l'Inde*. *Les Contes des Génies* sont très-estimés dans l'Inde, où ils amusent, dit le traducteur, & instruisent la jeunesse des deux sexes. L'auteur s'exprime ainsi. — « Pendant ma longue & pénible résidence dans différentes parties de l'Asie, tant sous la domination du Mogol, que dans les états de l'empire Ottoman, j'eus occasion de connoître un ouvrage persan, intitulé : *les Charmantes Leçons d'Horam*, fils *d'Asmar*, livre fort estimé à Hispahan & à Constantinople.

Les docteurs de la loi de *Mahomet* le lisent souvent à leurs disciples pour les exciter à la pratique de la vertu & à l'amour de la religion ».

Sir *Morell* assure avoir connu au fort Saint-George, *Horam*, l'auteur du livre, que les Mahométans regardoient comme un saint.

M. *Robinet*, né à Rennes en Bretagne, le 23 Juin 1735, a traduit en françois cette traduction angloise. Ce traducteur est cité dans la *France Littéraire*.

Ces *Contes* avoient été publiés en détail dans les écrits périodiques de Londres. L'accueil que le public leur avoit fait, détermina l'auteur à donner la collection entière. Ceux qui aiment la bonne morale, mise en action par des êtres imaginaires, y trouveront de quoi satisfaire leur goût.

MORLIERE (*Jacques-Auguste* DE), Chevalier de l'Ordre du Christ en Portugal, né à Grenoble en 1701, mort en 1782.

Il s'est fait une espèce de célébrité, moins par ses ouvrages que par la dictature qu'il s'étoit arrogée sur toutes les

nouveautés qui paroiſſoient ſur le théâtre françois. Il établiſſoit ſon camp dans le parterre, & s'entouroit de jeunes gens qui lui étoient dévoués, & ſelon les ſignes convenus au premier mouvement, il faiſoit ſiffler impitoyablement une pièce, ou la portoit aux nues. Acteurs, danſeurs, débutans, auteurs, tous dépendoient de ſes manœuvres. On le craignoit & on le courtiſoit, on l'accueilloit, on le recherchoit. Mais ayant voulu, à ſon tour, ſe produire au grand jour, ſon crédit baiſſa & alla toujours en déclinant, juſques-là qu'il fut abandonné & preſque oublié. On l'accuſa de recevoir de l'argent & de vendre ſes ſuffrages & ſes cenſures.

Il avoit ſuccédé dans ce ſingulier tribunal à un comte de *Fontenac* qui vivoit en 1720, mais qui plus meſuré, & ſe reſpectant, s'étoit réellement attiré la conſidération des auteurs. Sans avoir jamais rien écrit, il reſſembloit à *Conrad*, Académicien dont parle *Deſpreaux*, qui avoit le jugement ſi pur & des connoiſſances dont il ne faiſoit part qu'aux écrivains qui le conſultoient. Le Comte *de Fontenac* décidoit du ſort des Pièces, non point en

cabalant, mais parce qu'on ſavoit qu'il les avoit approuvées. Son ſuffrage étoit la règle de celui du public. Le Chevalier *de la Morlière* débuta comme lui, & perdit bien vîte ſon modèle de vue. Il avoit jugé à propos d'entrer en lice contre M. *Freron*, & c'étoit faire preuve de maladreſſe. Il crut dans ſa lettre adreſſée à ce journaliſte, avoir donné le véritable contrepoiſon des feuilles de *l'Année Littéraire*. Cette lettre parut en 1754, *in*-12.

On trouve dans *la France Littéraire* la notice de ſes comédies & de ſes autres ouvrages; nous ne lui avons donné place dans cette nomenclature, que pour le roman d'*Angola*, qui eut plus de ſuccès qu'il n'en méritoit. La première édition eſt de 1746, 2 vol. *in*-12.

Ses *Contes* offrent cependant des ſituations intéreſſantes. Le genre ſombre paroiſſoit lui convenir, & s'il l'avoit cultivé, peut-être qu'il y auroit obtenu une ſorte de diſtinction.

MORTEMAR (*Madame* DE), vit; elle eſt dans la fleur de l'âge, & on s'en apperçoit à la lecture de ſes ouvrages. Ceux

qui ont le bonheur de la connoître, la jugent avec la même complaisance dont les journalistes lui ont donné des preuves.

ELLE EST AUTEUR

Des *Amusemens du Jour*, ou *Recueil de petits Contes dédiés à la Reine*. Cette brochure contient *le Songe*, conte allégorique; *l'Oracle*, conte oriental; *Luerdab*, conte persan; *Oka & Crinkavel*, contes de fées; *les deux Amis*, conte indien; *Justine*, ou *les Egaremens d'un cœur sensible*, anecdote françoise; *Zoé*, anecdote allemande.

Ce sont autant de petits ouvrages qui plaisent par des descriptions agréables, par une morale sagement distribuée, & par la variété & l'agrément des portraits. — Si j'ai pu esquisser quelques aimables portraits, dit l'auteur dans son épître dédicatoire à la reine, l'on pourra reconnoître que j'avois choisi le plus beau modèle, mais qu'il faudroit un autre pinceau pour rendre ses traits chéris de bienfaisance, s'ils n'étoient gravés dans tous les cœurs.

MORVILLE (*Martine* DE). Nous n'avons pu nous procurer une notice satis-

faisante sur Mademoiselle *Martine de Morville* qui, depuis l'année 1768, a fait insérer dans les *Mercures* des traductions de *Contes Allemands* dans le genre oriental & de féerie. Nous avons remarqué beaucoup de talent dans cet auteur, soit qu'elle traduise en effet, ou qu'elle publie ses ouvrages sous le titre modeste d'une traduction. Son style est naturel & sans prétention, & dit avec facilité & agrément ce qu'elle veut dire. Nous invitons nos lecteurs à se procurer la lecture de *Mirloh*, conte oriental qui a été imprimé en 1769; *Ladila*, anecdote turque, publiée dans le courant de la même année; *Mes Foiblesses*, conte, *Azen*, ou *l'heureux Soi-disant* qui ont été insérés dans les *Mercures* de 1770.

Elle a traduit la *Nuit de Gessner.*

L'ouvrage le plus considérable que nous ayons d'elle, a pour titre :

Les Egaremens réparés, roman en 1 vol. *in*-12, 1773. Il est écrit avec sagesse & dans un style attachant.

ON CONNOIT D'ELLE

L'*Histoire de Zenzi;*

Osman ;
Le Repentir Tardif ;
Jupiter justifié.

MOUHY (*Charles* DE FIEUX, Chevalier DE), né à Metz, en 1701, est mort à Paris, en 1784. Sa carrière a été longue, & employée d'une manière qui marquoit continuellement & journellement son existence. On peut dire de lui : il vécut, & il écrivit ; car il travailla sans relâche. Ce n'est pas qu'il fut jaloux de penser, de chercher des sujets, de créer, enfin. Le temps de la méditation lui auroit enlevé trop de momens : d'ailleurs sa conscience l'avertissoit de ne pas rechercher la gloire d'être un auteur original, & personne n'a été aussi docile que lui aux avis de sa conscience. Voici à-peu-près quelle étoit la manière de vivre du chevalier *de Mouhy*. Il fréquentoit les cafés : ce sont des asyles où des désœuvrés qui ont de l'esprit se retranchent contre l'ennui de végéter seuls dans leurs logis. On y parle de beaucoup de choses, on y plaisante, on y juge auteurs, acteurs, avocats, ministres : on déraisonne tant que l'on veut, & on y raisonne aussi.

Le chevalier *de Mouhy* alloit aux opinions, recueilloit les ſuffrages; & rentré le ſoir chez lui, il compoſoit un roman dans lequel les aventures du jour, celles qu'on lui avoit racontées, trouvoient place. Paroiſſoit-il un ouvrage nouveau, que le public s'empreſsât d'accueillir, bonne aubaine pour M. *de Mouhy*. Il compoſoit un roman qui faiſoit auſſitôt le pendant de l'autre, & qui ſe vendoit. Ainſi *le Payſan Parvenu* donna naiſſance à *la Payſanne Parvenue*, *les Mille & une Nuits*, aux *Mille & une Faveurs*. Y avoit-il une querelle littéraire? M. *de Mouhy* compoſoit un livre ſur l'évènement ou ſur la querelle. Ne ſait-on pas quel eſt *le Maſque de Fer?* Il ſe hâte bientôt d'imaginer les aventures de ce priſonnier célèbre. Rien, en un mot, ne lui étoit indiférent. Son heureux caractère s'intéreſſoit à tout, & ſon eſprit peignoit tout juſqu'au danger des Spectacles. Son amour pour les collections lui avoit fait tirer parti de tous les rebus des foyers, dont il entreprit la nombreuſe édition. Il importoit ſans doute au public de ſavoir ce qu'on avoit dit en 1740, au foyer, ſur une piéce tombée & non imprimée, & ſur

un débutant qu'on avoit sifflé. Ces précieuses anecdotes eurent pendant vingt ans, pour le Chevalier *de Mouhy*, un piquant que ses lecteurs n'y ont point trouvé. En vain entreprit-il de mettre quelque méthode à sa collection. Le public ne lui tint compte de rien. Voici cependant l'ordre de son Ouvrage : le premier volume contient un état des *Mystères*, *Moralités*, *Farces*, *Soties*, représentés par les Confrères de la Passion. Cet état étoit tiré de *la Bibliothèque du Théâtre François* par M. le Duc *de la Valière*. Ainsi on étoit dispensé de reconnoissance envers le Chevalier. Cette liste étoit terminée par une courte notice sur les Drames nouveaux, sur les Pièces anonymes & par un Dictionnaire de tous les Ouvrages représentés sur le Théâtre François, depuis 1552 jusqu'en 1780. — Le second volume étoit deux *Dictionnaires :* l'un regardoit les Auteurs depuis l'origine du Théâtre François, jusqu'en 1780; l'autre annonçoit les Acteurs & les Actrices qui ont paru sur le Théâtre depuis son origine jusqu'en 1780. On trouve dans le troisième volume, un *abrégé de l'Histoire du Théâtre François* jusqu'à la représentation de *Thamas-Koulikan*; quel-

ques *réglemens* relatifs aux affaires intérieures ou extérieures de la comédie ; un *Mémoire sur la Comédie Françoise* par feu *le Kain* ; des *Observations sur la Mémoire* par le Chevalier *de Mouhy* ; un *Coup-d'Œil* sur les *observations* de M. *R. de Ch...* sur la néceſſité d'un ſecond Théâtre François ; enfin des *réflexions* ſur la différence des recettes produites par les tragédies & par les comédies, & d'autres ſur les qualités conſécutives qui peuvent faire un comédien. On trouve encore dans ce volume les *cauſes de la décadence du théâtre & les moyens de le faire refleurir*, par M. *de Cailhava*. — On doit juger, dit l'auteur de l'analyſe de cet ouvrage, d'après ce ſimple expoſé, que le travail de l'Académie de Dijon ne peut être recommandable que par l'exactitude des dates, des faits, par le ſtyle, par le goût, la juſteſſe & l'impartialité des obſervations. — Malheureuſement on a repris le chevalier *de Mouhy* ſur tous ces objets, & on a prouvé qu'il n'avoit publié que la plus informe de toutes les compilations ; on lui prouva qu'il avoit pillé de tous les côtés, & qu'il n'y avoit pas une ligne de bon ſens qui ne fût dérobée à un autre. L'auteur

(M. *de Charnois*), qui déceloit ces larcins, lui observa avec vérité, qu'on fait d'inutiles efforts pour s'approprier l'ouvrage d'autrui: *Etiam capillus unus habet umbram suam.*

LISTE

Des productions du Chevalier de Mouhy.

Le Répertoire : cet ouvrage paroissoit tous les quinze jours, & rendoit compte tant bien que mal des *Nouveautés ;*

La *Payssanne Parvenue* est un roman qui a été souvent réimprimé, & dont la fortune est décidée en Province ;

Bigam, ou *la Mouche*, est, à quelques rapprochemens près, avec *Lazarille de Tormes*, un roman original. Le fond en est gai, & il y a beaucoup d'imagination. Le style est passable & convient parfaitement au sujet ;

Mémoires Posthumes du Comte de ****, 2 vol. *in*-12, qui ne firent point oublier *les Mémoires d'un homme de qualité ;*

Démêlé survenu entre le Payssan Parvenu & la Payssanne Parvenue, *in*-12 ;

Lameluz, voyage imaginaire qui a eu très-peu de succès ;

Mémoires de Fieux. Le chevalier *de Mouhy* s'appeloit *Charles de Fieux.* A-t-il voulu donner ſon Hiſtoire ?

Pâris, ou *le Mentor à la mode*, 2 vol. *in*-12 ;
Le Mérite Vengé, *in*-12 ;
Le Papillon, 4 vol. *in*-8° ;
Nouveaux motifs de converſation ;
Mémoires d'Anne-Marie de ***** ;
Mémoires de Mademoiſelle de Moras, *in*-12 ;
Vie de Chimène de Spinelli ;
Mille & une Faveurs, 8 vol, *in*-12 ;
L'Art de la Toilette, *in*-12, 1 vol. ;
Lettre d'un Génois ;
Mémoires d'une Fille de qualité, 4 vol. *in*-12 ;
Le Maſque de Fer ;
Les Délices du Sentiment ;
Lettres du Commandeur à Mademoiſelle de **** ;
L'Amante Anonyme, *in*-12 ;
Le Financier, *in*-12, 5 parties.

Il a travaillé à la rédaction de *la Gazette de France*, depuis le 18 Mai 1749 juſqu'au premier Juin 1751.

La quantité de volumes que M. *de Mouhy* a compoſés, n'eſt pas ce qu'il y a de plus étonnant ; mais c'eſt qu'il ait pu, dans l'année 1735, donner au public *Lamékis*, 2 vol.

in-12 ; *les Mémoires de Fieux*, 4 vol. ; *Paris*, ou *le Mentor à la Mode*, 2 vol. ; *les Mémoires Posthumes du Comte de* ***, 2 vol. ; *la Payſanne Parvenue*, 4 vol. Il a donc imprimé dans une année quatorze volumes. C'eſt, pour le coup, un prodige ! On pourroit répondre qu'il n'eſt pas impoſſible de multiplier les mauvais volumes, ſi les productions du Chevalier *de Mouhy* étoient de ce *mauvais* qui fait tomber le livre des mains. On ne lui conteſte point le mérite rare de l'invention, & de ſavoir filer les ſituations. Il intrigue & dénoue quelquefois heureuſement ſes ſujets. Il écrit mal en général, mais il ne fait point déraiſonner ſes perſonnages. Sa facture, enfin, n'eſt ni ridicule, ni extraordinaire, ni trop ſimple. Comment faiſoit-il ? Nous l'avons dit en commençant cette *Notice*. Il écrivoit toujours, il écrivoit ſans ceſſe. Toute ſa fortune étoit dans ſa plume, il la faiſoit valoir par un exercice continuel. Nul Auteur n'a ſu tirer un auſſi bon parti de ſes livres que lui ; il en avoit les poches de ſon habit toujours remplies ; il les préſentoit à ſes amis, à ſes connoiſſances, à ſes protecteurs, aux cafés. Bénévole ou non, il

falloit acheter pour se débarrasser de ses instances. Les placards de ses Ouvrages étoient affichés dans tous les coins des rues. Il s'y prenoit de tant de manières qu'il vendoit ses éditions. *Voltaire* disoit qu'on n'arrivoit point à la postérité avec un gros bagage. Le Chevalier *de Mouhy* n'est point entièrement dans cette humiliante exclusion. Son roman de *Bigam* pourra lui procurer une réputation de quelque durée. Au reste, ceux qui ont connu l'auteur, assurent qu'il ne se repaissoit guères de cette fumée. Il vouloit vivre ; le soin de sa renommée ne le tourmenta, ni ne l'aiguillonna jamais. Il ne fut point jaloux d'augmenter le nombre des romanciers originaux. Avec plus de talens, disons mieux, avec un peu d'émulation il auroit marqué sa place parmi les écrivains distingués qui écrivoient des romans, & se seroit créé un véritable genre. L'abbé *Prevôt* avoit attendri ses lecteurs ; *le Sage* les avoit attirés par le sel de ses critiques ; *Marivaux*, par l'adresse avec laquelle il dévoiloit les replis de nos cœurs, & par la vérité de ses observations ; *Voltaire*, par sa philosophie & sa gaieté ; *Crébillon* le fils, en suivant

les

les traces de *Petrone*. Le Chevalier *de Mouky*, comme on voit, pouvoit se classer à son tour, & il ne l'a pas fait.

MURAT (*la Comtesse* DE). *Henriette-Julie de Castelnau*, née en 1670, mourut à Paris en 1716; elle étoit fille du marquis *de Castelnau*, gouverneur de Brest, & mestre-de-camp d'un régiment d'infanterie, qui mourut d'une blessure qu'il avoit reçue près d'Utrecht. Du côté de sa mère elle étoit petite fille du comte *de d'Augnon*, maréchal de France. Elle épousa le comte de *Murat*, colonel d'infanterie & brigadier des armées du roi. La maison *de Murat* est très-ancienne, elle étoit établie en Auvergne avant 1300; elle a passé ensuite en Dauphiné. Les marquis *de Lestang* en sont les chefs. Elle est alliée à la maison *de la Tour-d'Auvergne*.

Quand on a lu les ouvrages de madame *de Murat*, on connoît parfaitement son caractère qui étoit ardent, & qui vouloit avec obstination ce qu'il vouloit. Peut-être aima-t-elle un peu trop ce plaisir qu'elle a chanté, & dont elle ne s'est point défendue dans l'espèce de confession qu'elle a

faite de ſa vie. Elle eut le malheur de déplaire à madame *de Maintenon* qui la ſoupçonna d'avoir coopéré à un libelle dans lequel toutes les perſonnes qui, en 1694, compoſoient la cour privée de *Louis XIV*, étoient inſultées : elle fut exilée à Auch. Le duc *d'Orléans*, régent du royaume, ſur la recommandation de madame *de Parabere*, la rappela en 1715. Elle ne jouit pas long-temps auprès de cette amie, dont elle dictoit les lettres énergiques, du plaiſir de revoir Paris ; elle mourut l'année ſuivante.

ELLE EST AUTEUR

Du Joli Roman intitulé : *Kernoſi ;*

Du Voyage de Campagne qu'on a mal à propos attribué à madame *Durand ;*

Du Comte Dunois, qu'on a imprimé par erreur dans la collection de Madame *de Villedieu.*

Des Effets de la Jalouſie ;

De l'Hiſtoire de la Courtiſane Rhodope, compoſée à Loches en 1708, & qui n'a point été finie ;

D'un Dialogue des Morts ;

De deux volumes de *Contes de Fées*, parmi

lesquels nous avons choisi *le Parfait Amour*, *Anguillette*, *Jeune & belle*; *le Palais de la Vengeance*, *le Prince des Feuilles*, *l'Heureuse Peine*; *le Palais de la Vengeance* en est le plus ingénieux.

Elle a composé les *Histoires sublimes & Allégoriques* que l'abbé *Langlet du Fresnoi* a attribuées à madame la comtesse d'*Aulnoy*.

M. *le Sage* ayant publié son *Diable Boiteux*, madame *de Murat* se servit de son idée pour faire *l'Histoire Galante des Habitans de Loches*, où elle se trouvoit alors. La ville de Loches est désignée par le nom de Ségovie en Espagne.

On croit que les *Mémoires de sa vie* lui ont été attribués.

M. le M. *de P....* posséde un manuscrit des *Lettres* de cette dame, écrites à des amies auxquelles elle adressa des *Nouvelles*, des *Contes de Fées*, de petits *Romans*. On y trouve un *Roman* intitulé *le Sopha amoureux* qui n'a jamais été imprimé. Elle a composé plusieurs *Chansons*; elle en a fait une sur l'*hiver* de 1709, que nous transcrivons telle que nous la trouvons dans l'analyse

que M. le M. *de P....* a faite des œuvres de cette dame.

LE tendre amour, soupirant
Hier, disoit à sa mère :
Je ne sais quel accident
A fait geler ma terre ;
Mais il fait bien mauvais temps
Dans l'isle de Cythère.

LES Amoureux sont transis
Auprès de leurs Bergères ;
Dans ses doigts on voit *Tircis*
Souffler, & ne rien faire :
Ah ! que de cœurs engourdis
Dans l'isle de Cythère !

IL nous faudroit des Amans
Discrets, mais téméraires ;
Qui ne fussent point tremblans,
Mais ardens & sincères ;
Tels ne sont pas ceux du temps,
Qui règne dans Cythère.

APRÈS le froid, c'est la faim
Qui nous livre la guerre ;
On appauvrit le terrain
D'amour & de sa mère :
On n'a que du mauvais grain
Au marché de Cythère.

JADIS l'on alloit semant
Le grain en bonne terre ;
On faisoit facilement
Une récolte entière :
Que de déchet à présent
Aux greniers de Cythère !

L'ON apportoit à foison
Farine aux Boulangères :
Dans cette morte saison,
A peine les Meûnières
Retirent-elles du son
Des moulins de Cythère.

En général les pensées de madame *de Murat* ont de l'esprit & de la facilité. Ses *Romans* ont plus de réputation. On y voit (dit M. le M. *de P....*) le merveilleux racheté par la pureté du goût, par la sagesse des idées, par l'honnêteté des tableaux, par une certaine philosophie de mœurs qui caractérise le siècle où ils ont été écrits. Il y a deux cent ans que tout cela n'existoit pas en France ; il régnoit au contraire une crédulité sotte, une barbarie de mœurs, une grossiéreté d'esprit qu'on a de la peine à concevoir aujourd'hui. Aussi le *Roman de Mélusine* & tant d'autres de ce temps, peuvent être regardés, à quelques égards,

comme des chefs-d'œuvre d'ineptie & des monumens du plus mauvais goût. Dans un siècle mieux instruit, plus poli, plus sage, les idées en se perfectionnant, ont ennobli, pour ainsi dire, les plaisirs de l'imagination. Il a fallu que la raison pût approuver ce que le délire même paroissoit enfanter. Les tableaux les plus extravagans se sont fait estimer par une ordonnance & un coloris imités, pour ainsi dire, de la délicatesse des esprits de ceux qui devoient les juger. Les *Contes* de madame *de Murat*, de mademoiselle *de la Force*, de mesdames *d'Aulnoy*, *d'Auneuil*, sont en quelque façon les premiers qui marquent la révolution.

VERS à Madame de MURAT.

LE beau partage que l'esprit !
Et que *Murat* en est pourvue !
On ne l'a pourtant jamais vue
Se vanter de ce qu'elle écrit.

Par M. DE VERTRON.

N

NOBLE (*Eustache* LE) naquit à Troyes en Champagne en 1643 ; sa famille étoit

déjà illustrée par plusieurs emplois considérables dans la magistrature. Son père & son grand-père avoient été lieutenans-généraux au bailliage de Troyes, & conseillers au grand conseil. Il suivit leurs traces ; & ayant montré de l'esprit & des talens, il fut (nous ne pouvons pas bien dire en quelle année) revêtu de la charge de procureur-général au parlement de Metz. Pendant quelques années il exerça cette place avec éclat : il se trouva dans des circonstances propres à prouver qu'il étoit habile politique, adroit courtisan & jurisconsulte très-instruit. Mais enfin il abusa des talens que l'on reconnoissoit en lui ; il fut soupçonné de vexation & de malversation. L'accroissement de sa fortune auroit déposé contre lui, si un goût excessif pour la dépense ne l'eût encore plus dérangé que son habileté suspecte ne pouvoit l'enrichir. Non content des tours qu'il jouoit impunément dans le ressort de son parlement, il voulut exercer son savoir faire dans Paris même. (1) On découvrit qu'il avoit fait à son profit de faux actes : la cour, comme de raison,

(1) Cette Notice est de M. le Marquis *de P...*

l'abandonna à la juſtice régulière & ordinaire. Forcé de ſe défaire de ſa charge, il fut décreté & mis en priſon au châtelet, & au bout de quelque temps condamné, comme fauſſaire, à faire amende honorable, & à un banniſſement de neuf ans. Il en appela au parlement de Paris, & fut transféré à la conciergerie, où il demeura pendant pluſieurs années, trouvant moyen de prolonger la déciſion de ſon affaire, par la profonde connoiſſance qu'il avoit des formes & de la chicane. Il profita du loiſir de ſa priſon pour faire une partie des ouvrages dont nous allons parler; mais ce ne fut pas là ſa ſeule & ſa plus mauvaiſe occupation. Il fit connoiſſance avec une femme que l'on appeloit la *Belle Epicière*, à qui ſon mari avoit déjà intenté des procès fort déſagréables. Réunis dans la même priſon, & aſſortis par la figure & par le caractère, car *le Noble* étoit aimable & libertin, & *l'Epicière* jolie & coquette, ils vécurent enſemble dans la plus grande intimité. Il fut l'amant & l'avocat de cette femme, dont le procès même ſervit à rendre le ſien plus difficile. Des enfans faits dans la priſon, une évaſion dont il fut complice,

multiplièrent les accusations, & embrouillèrent l'affaire. Enfin, en 1698, la sentence du châtelet fut confirmée, & *le Noble* fut banni; mais il obtint son rappel d'une manière cependant fort humiliante, car il fut déclaré incapable de posséder jamais aucun office de judicature. Il vécut encore douze ou treize ans dans cet état déshonorant. Il continuoit d'écrire & de flatter même bassement ceux qui l'avoient abandonné ou puni, protestant cependant toujours de son innocence, à laquelle personne n'ajoutoit foi. Il mourut enfin en 1711, si pauvre, qu'il fut enterré par la charité de sa paroisse (Saint-Severin). On remarqua alors qu'il avoit fait gagner cent mille écus à son libraire, lequel s'étoit trouvé opulent dans le même temps où l'auteur mouroit, pour ainsi dire, de faim; mais il faut compter sa mauvaise conduite pour quelque chose & même pour beaucoup, dans le peu de part à une fortune dont il avoit fait les premiers fraix par la composition de ses ouvrages.

Le premier ouvrage que nous trouvons dans le recueil de ses œuvres en vingt volumes, est une *Nouvelle Historique* intitu-

lée : *Zulima*. Le sujet en est tiré d'une aventure fort singulière, qu'on lit dans l'*Histoire d'Allemagne*. *Zulima* fut imprimé pour la première fois en 1695 ; & l'année suivante parut un autre ouvrage de M. *le Noble*, qui est le second qui nous tombe sous la main. Il eut beaucoup de succès, sans doute, par le mérite du sujet ; car il est intitulé : *Courtenai*, ou *les premières Amours d'Elisabeth*, reine d'Angleterre. Un pareil sujet étoit fait pour intéresser ; mais *le Noble* n'en tira, selon nous, qu'un très-médiocre parti.

Le troisième ouvrage que nous trouvons dans les œuvres de M. *le Noble*, n'est point un roman, mais une espèce de cours de morale, intitulé : l'*Ecole du Monde*. Ce livre a eu, dans son temps, du succès, & a été estimé comme utile pour le fond, & assez piquant, parce que l'on y trouvoit quelques portraits & quelques traits de satyre. On n'y trouveroit aujourd'hui rien que ce que tout le monde sait, ou est supposé savoir.

L'*Ecole du Monde* est divisée en vingt-quatre entretiens, il en publioit un tous les mois. Ainsi il instruisit ou amusa le

public pendant deux années qu'il passa au châtelet & à la conciergerie.

Le quatrième morceau considérable des œuvres de cet écrivain, est l'*Histoire de l'établissement de la République de Hollande :* c'est un de ceux qui lui ont fait le plus d'honneur. Les François trouvèrent que cette histoire étoit bien écrite ; que la marche en étoit claire & régulière; que les principaux faits, même militaires, y étoient exposés, & les vues politiques bien développées. Les Hollandois, au contraire, en furent mécontens; au point de défendre hautement l'entrée de ce livre françois dans leurs états.

L'on trouve ensuite, dans ses œuvres, une *Relation* de l'état de Gènes, assez abrégée, mais fort claire ; l'auteur l'a encore faite dans la vue de flatter *Louis XIV*. Il y fait sentir tous les droits que les rois de France ont depuis long-temps sur cette république. Les Génois n'ont pas eu lieu d'être plus contens de cette *relation*, que les Hollandois de leur *histoire* ; car on y dit assez de mal d'eux, & surtout de leur conduite en Corse. Il paroît, au reste, que M. *le Noble* avoit passé quelque temps à

Gênes, apparemment dans la seule vue de voyager.

C'est dans le sixième tome de ses Œuvres, que se trouve le petit roman d'*Abramulé*.

Continuons l'examen des ouvrages de M. *le Noble*. Celui qui suit *Abramulé* dans le sixième volume de ses Œuvres, est intitulé: *Ildegerte*, *Reine de Norvege*, ou l'*Amour Magnanime*. C'est la première nouvelle historique qu'il ait fait paroître, & la première édition en est de 1695.

Le septième volume des Œuvres de *le Noble*, & quelques-uns des suivans, contiennent des ouvrages politiques & satyriques, mais contre les ennemis de la France. Ce volume commence par cinq dialogues, dont le premier, intitulé: *le Cibisme*, est une pasquinade contre le pape *Innocent XI*, & contre le cardinal *Cibo*, son premier ministre. L'on sait que ce pape eut de grandes querelles avec *Louis XIV*, qu'on l'accusa même de s'entendre avec les ennemis de la nation contre le roi d'Angleterre *Jacques II* qui perdroit son royaume par trop de zèle pour la religion catholique. Ce sont des circonstances singulières, que M. *le*

Noble relève assez plaisamment dans son premier dialogue.

Le second (*le Songe de Pasquin*, ou *le Bal de l'Europe*) roule sur le même sujet, & sur le détrônement du roi *Jacques* par son gendre. On ne sera pas étonné d'y voir la reine *Marie* femme *de Guillaume*, occupant le palais de son père détrôné, comparée à *Tullie*, fille de *Tullus-Hostilius*, faisant passer son char sur le corps de son père pour aller au capitole faire couronner son mari.

Le troisième (*le Couronnement de Guillaume & de Guillemette*) est une assez mauvaise parodie de couronnement du roi *Guillaume* & de la reine *Marie*, & du sermon que fit le docteur *Burnet*, en cette occasion, à Londres.

Le quatrième (*le Festin de Guillemot*) est un assemblage de mauvaises plaisanteries, sur le même couronnement.

Enfin, le cinquième (*la Chambre des Comptes d'Innocent XI*) fut imprimé en 1699, lors de la mort de ce pape. Les interlocuteurs sont *Innocent XI* lui-même & *Saint Pierre*. Le ton en est violent & le dialo-

gue finit par une épitaphe très-satyrique du pontife défunt.

Notre auteur publia ensuite *la Pierre de Touche Politique ;* c'est une suite des dialogues précédens qu'il faisoit paroître tous les mois en forme de journal, pendant tout le cours des années 1690 & 1691. Le premier de ces dialogues, intitulé : *La Bibliothèque du Roi Guillemot*, commence par un calambourg digne d'être remarqué. *Pasquin* dit à *Marforio*, *Allegressa : Per un papa cattivo*, *abbiamo otto boni ;* c'est-à-dire, pour un mauvais pape, nous en avons huit bons. L'équivoque porte sur ce que *Alexandre VIII*, qui succéda à *Innocent XI*, s'appeloit de son nom de famille, *Ottoboni*.

En 1692, il publia encore des *Lettres*, des *Fables* & des *Dialogues*, toujours dans le même goût. Ils rempliſſent les neuvième, dixième & onzième volumes, sous le titre de *Travaux d'Hercule*, & d'*Esprit d'Esope*. Mais, enfin, au douzième tome de ces Œuvres, on voit avec plaisir M. *le Noble* revenir aux romans, par celui intitulé : *Epicaris*, ou l'*Histoire secrète de la Conjuration de Pison contre Néron*. Ce *Roman* est presque tout historique, à l'exception du

caractère d'*Epicaris*, que l'auteur a le mérite d'avoir inventé, & qu'il auroit pu encore mettre dans un plus grand jour.

L'ouvrage suivant de M. *le Noble*, est l'*Histoire secrète de la conjuration des Pazzi* contre les *Médicis*. C'est encore un petit *Roman historique*, dont le sujet est tiré de l'*Histoire de Florence du quinzième siècle*. Cette conjuration éclata en 1478. Les circonstances de son exécution sont ici tout-à-fait conformes à l'histoire, quoiqu'elles soient assez singulières.

Le Mort Marié, aventure tirée de la vingt-deuxième *Promenade* de M. *le Noble*.

Ensuite des *Promenades* de M. *le Noble*, on trouve ses *Fables* & *Contes* au nombre de cent, dont deux seuls nous ont paru mériter quelque attention, non par le mérite des vers, mais par celui de l'idée, encore est-il bien léger. On en va juger, car nous ne rapporterons que la substance de ces deux *Fables*.

Le Payſan & ſon Cochon.

Un payſan avoit tué ſon cochon, il l'avoit vidé, & le gardoit dans l'eſpérance

d'en régaler bientôt ſa famille & ſon voiſinage. En attendant qu'il l'accommodât de différentes manières, il le dépoſa dans un galetas, où ſa femme lui fit craindre que les rats ne s'introduiſiſſent pour le manger. « Nous n'avons que cela à appréhender, » dit le manant ? j'y ſais un bon remède : » prenons vos deux gros chats & enfer- » mons-les dans le garde-manger ; je ré- » ponds que les rats ſeront bien plutôt » mangés qu'ils ne mangeront le cochon. » Qu'en arriva-t-il ? Les rats ne mangèrent point le cochon, mais les deux chats en mangèrent plus que vingt rats n'en auroient mangé.

Il y a bien des remèdes pires que les maux dont on veut nous exempter.

Le Lièvre & les Grenouilles.

UNE troupe nombreuſe de Lièvres étoit aſſemblée dans une petite plaine voiſine d'un bois. Ils y tenoient un conſeil de famille, qui fut troublé par la chûte d'une branche d'arbre, cauſée par un léger accident. Il allarma cependant toute la troupe ; elle prit la fuite. Un d'entre ces Lièvres

poltrons & fugitifs, courut jusqu'au bord d'un étang, où une troupe de grenouilles passoit en revue pour aller combattre une troupe de rats, & faisoit grand bruit pour faire croire qu'elles n'avoient pas peur. Le Lièvre arrive, courant à toutes jambes : la troupe croassante le prend pour un lion échappé dans la plaine, s'effraye & se précipite dans le marais. Le Bouquin arrivé jusqu'au bord de l'eau, craint de se mouiller les pieds, rebrousse chemin, trouve les rats, les culbute & les disperse. Enfin, arrivé sur un monticule, où il ne voit rien qui l'empêche de se reposer & de faire des réflexions :

Ah! se dit-il, quelle prompte déroute!
Quoi l'on me craint, moi lièvre, on me redoute!
Il n'est donc, à ce que je voi,
Poltron qui ne rencontre un plus poltron que soi.

M. *le Noble* nous donne ensuite la traduction de quelques *Odes d'Horace*, & des six *Satyres de Perse* en vers françois, où les pensées de cet auteur latin sont accommodées au temps de la traduction.

Vient ensuite un petit morceau romanesque, intitulé : *Aventures Provinciales*,

ou *le Voyage de Falaise*. Ceux qui ne seront pas rebutés par les portraits très-chargés & très-ridicules de quelques originaux provinciaux, & par un style qui n'est plus à la mode, pourront lire ce morceau avec quelque plaisir ; car il y a un fond d'aventures fort singulier, & même assez intéressant.

Ce qui forme le quinzième volume de ses œuvres, consiste dans une assez longue nouvelle, soi-disant galante, intitulée : l'*Avare Généreux*, qui en contient deux autres petites ; savoir le *Mort Marié* & le *Faux Rapt*. Ces trois histoires seroient bien plutôt comiques que galantes ; car elles offrent quelques caractères, & quelques traits assez plaisans ; mais ce sont des facéties que l'on trouveroit aujourd'hui de très-mauvais goût.

La fausse comtesse d'Isemberg, intitulée : *Nouvelle divertissante*, est l'histoire d'une coquine & d'un filou.

La Soi-Disant École des Sages est renfermée dans deux dialogues en prose, mêlée de fables en vers, dont l'objet est politique. Les puissances qui étoient enne-

mies de la France, avant la paix de Riswich, y sont fort maltraitées.

Le *Poëme de l'Héréſie Détruite* eſt en ſix chants. L'auteur voulut célébrer la révocation de l'édit de Nantes, publiée par *Louis XIV*, en 1686.

Le *Triomphe de madame des Houlières, & ſa réception au Parnaſſe en qualité de dixième muſe*, eſt un petit ouvrage en proſe, mêlé de vers. Il eſt remarquable que l'auteur le dédia à mademoiſelle *de Scudéri* qui vivoit en Cour; & qui ſe piquoit, au moins autant que madame *des Houlières*, d'être une dixième muſe.

Viennent enſuite les *Comédies* que le Noble compoſa pour le Théâtre Italien. Elles lui feroient bien peu d'honneur aujourd'hui. Elles ſont au nombre de deux; l'une, intitulée : *Arlequin Eſope*, eſt une très-mauvaiſe copie des fables d'Eſope, *de Bourſault*, qui furent jouées avec grand ſuccès, en 1691, au Théâtre François, à peu près dans le même temps que cette pièce le fut aux Italiens. Les fables *de Bourſault* ne ſont pas merveilleuſes, celles de *le Noble* ne valent pas mieux, & la pièce eſt bien plus mauvaiſe.

Les *deux Arlequins*, joués la même année au même Théâtre, ne sont pas d'un plus grand prix.

Suit un petit poëme en quatre chants, intitulé : l'*Allée de la Seringue* ou *les Noyers*, mauvaise imitation du lutrin de Boileau, sur une aventure à laquelle on ne s'intéresse plus, & à laquelle on ne s'est peut-être jamais intéressé. Il est suivi d'un autre ouvrage du même genre en trois chants, intitulé : *la Fradine*, ou *les Ongles Rognés*. C'est une satyre contre un Apothicaire nommé Fradin. On ne peut pas s'embarrasser de cela.

Dans le seiziéme & dix-septième volume, on trouve les *Tableaux des Philosophes*, en six livres, suivis d'une *Dissertation historique & chronologique sur l'année de la naissance de J. C.* M. *le Noble* a publié ce long morceau comme un grand ouvrage de science & d'érudition.

On est tout étonné de trouver ensuite deux tomes entièrement remplis par une *traduction*, partie en vers, partie en prose, de pseaumes de *David*, avec des réflexions pieuses & morales, intitulées : *Esprit de David, des prières*, &c.

Le dernier ouvrage de M. le Noble, eſt un dialogue politique, intitulé : *le retour de Paſquin ſur les nouvelles d'Eſpagne, arrivées à la fin de* 1710.

Nous n'avons pu recouvrer les *factums* que *le Noble* avoit compoſés, tant dans ſa propre cauſe, & pour ſe juſtifier du crime de faux dont il étoit accuſé, qu'en faveur de *la Belle Epicière* accuſée d'adultère par ſon mari, & que *le Noble*, qui l'avoit connue en priſon, tâchoit de juſtifier en public, tandis qu'en particulier il travailloit à agraver ſon crime.

Tous deux perdirent leur procès, donc ils étoient coupables ; mais on ſeroit bien aiſe de ſavoir comment ils prétendoient prouver leur innocence. Tout ce que nous ſavons, c'eſt que *la Belle Epicière* produiſoit un écrit de ſon mari, qui lui donnoit plein pouvoir & liberté entière de ſe conduire à ſa fantaiſie, promettant de ne lui en jamais faire aucun reproche. Le billet fut déclaré de nulle valeur. On ne força pas même le mari à reconnoître les enfans que ſa femme avoit faits étant en priſon, quoique certainement ils fuſſent nés, le mariage ſubſiſtant.

Nous n'avons pas pu auſſi nous procurer une *diſſertation* de M. *le Noble* ſur la monnoie de Metz, qui peut être remplie d'excellentes recherches. Il eſt certain que, juſqu'au ſeizième ſiècle, les évêques & la ville de Metz ont également fait battre des monnoies, dont on trouve encore des pièces dans les cabinets des curieux.

On attribue aſſez généralement à M. *le Noble* un livre que l'on peut placer indifféremment parmi ceux de théologie, de juriſprudence & d'hiſtoire eccléſiaſtique, intitulé : *le Bouclier de la France contre les excommunications*, ou *l'eſprit de Gerſon*. C'eſt un ouvrage vraiment curieux & intéreſſant. On y établit avec beaucoup de hardieſſe, mais avec autant de force & de clarté, les maximes & les libertés de l'Egliſe Gallicane contre les entrepriſes des Papes ſur le temporel des rois, & contre celles du haut Clergé, ſur la juriſdiction royale & ſéculière.

D'autres ouvrages moins intéreſſans, & que *Moreri* met ſur le compte de *le Noble*, ſont *les Dancaurades* ou *critique de différentes pièces de Théâtre de Dancourt*.

Le Diable Borgne & le Diable Boſſu : ce

sont deux critiques & imitations du fameux roman *le Diable Boiteux de le Sage*, & de la même pièce, que fit paroître *Dancourt*.

Le Voyage de Chaudray ; petit morceau romanesque, dans le goût du *Voyage de Falaise*. Il y avoit, du temps de M. *le Noble*, à Chaudray, village à quelques lieues de Paris, sur le chemin de Rouen, une espèce de payſan qui s'étoit érigé en médecin.

Les Mémoires de mademoiselle des Fosses, ou *le Chevalier Baltazar*, sont généralement attribués à M. *le Noble*, il y a deux éditions, ou, si l'on veut, deux livres sur ce sujet, le premier porte le titre que l'on vient de lire, & a été imprimé à Paris en 1696. Le second est intitulé : *Histoire de la Dragone*, contenant les actions militaires & les aventures *de Geneviève Prémoi*, sous le nom *de Chevalier Baltazar*, Paris 1703. Comme *le Noble* n'est mort qu'en 1711, il peut être l'auteur de l'un & de l'autre ouvrage.

Enfin, *le Gage Touché*, recueil d'histoires galantes & comiques, est le dernier

ouvrage de M. *le Noble*, ou qui lui ſoit attribué.

Cette Notice ne nous appartient point, & nous nous ſommes fait un devoir de n'y rien changer. *Le Noble* y eſt jugé avec ſévérité.

NODOT (*Antoine*), a traduit en françois moderne le roman de *Méluſine*.

Il eſt traducteur des *fragmens de Petrone*,

Il eſt auteur

Du *Munitionnaire des Armées*;

Et de *la Contre-Critique de Petrone*;

Il étoit officier de cavalerie, & ſe trouva au ſiège de Belgrade. Il paroît qu'il a vécu depuis 1650 juſqu'en 1701. Si jamais un traducteur a fait preuve de fidélité & d'exactitude, c'eſt *Nodot*, dans ſa *traduction de Pétrone*, qui lui mérita le titre de *auctor puriſſimæ impuritatis*.

P

PAJON (*Henri*), avocat en Parlement, mort en 1776; il avoit été prêtre de l'Oratoire. Il eſt auteur de *Contes nouveaux & Nouvelles nouvelles*, 1753, *in*-8°;

Hiſtoire

Hiſtoire du prince Soly, 2 vol. *in*-12, 1740;
Hiſtoire des fils d'Hali-Baſſa, *in*-12, 1761;
Hiſtoire du roi Splendide;
Eſſai de poëme ſur l'Eſprit.

Nous avons inſéré dans notre collection, *Nourjahad*, conte oriental.

Ce dernier ouvrage eſt une traduction du roman anglois qui avoit ſervi de canevas au conte *des Epreuves* qui a été inſéré dans le *mercure* du mois de Janvier 1769: ce conte qui n'a que 250 *pages*, paroît encore trop long; on l'attribue à un autre auteur, & il eſt vrai qu'il a été imprimé preſque toujours ſous l'anonyme; ainſi nos lecteurs ne doivent point prendre nos conjectures pour des certitudes.

L'Hiſtoire du roi Splendide & de la princeſſe Hétéroclite eſt peut-être un des plus gais de tous les contes de fées & l'un des mieux écrits, & où la plaiſanterie ſoit le plus adroitement employée. L'ouvrage eſt rempli de faillies & d'eſprit; les avantures qui s'y ſuccèdent ſont piquantes. Un peu trop de nudité dans certains tableaux nous a empêchés d'égayer nos lecteurs par l'inſertion de ce joli conte, où le lecteur peut

rire, & faire une foule d'applications ſur bien des claſſes d'hommes, & ſurtout ſur la muſique, ſur l'opéra & ſur les femmes.

PAPELIER (M.), cet auteur, dont nous ignorons l'état & l'origine, vit encore, & doit être jeune. Nous ne connoiſſons de lui qu'un conte oriental, qui a pour titre: *Balkin*, & qui n'a été imprimé que dans le *Mercure* de Janvier de l'année 1777. On trouve dans ce conte qui eſt ſimplement narré, une fée grondeuſe qui a preſque toujours tort de gronder, car ſon rôle n'eſt pas abſolument important.

PHILIPS: il a traduit les *Mille & un Jours*, *in*-12, 1738. D'après la traduction de M. *Petit de la Croix*, qui avoit fait connoître cet ouvrage, le livre de M. Philips eſt imprimé & traduit dans la langue de l'auteur qui étoit Anglois. Nous trouvons ſous le même nom une tragédie angloiſe, intitulée: *la Mere Infortunée*, & le *Virgile Traveſti*.

PERRAULT (*Charles*), né à Paris en 1633, étoit frère de *Claude Perrault*, qui d'abord médecin aſſez médiocre, devint

excellent architecte, à qui nous devons la traduction de Vitruve, la belle façade du Louvre, l'Obſervatoire & l'Arc de triomphe, (maintenant détruit) de la Porte du fauxbourg Saint Antoine ; & à qui l'hiſtoire naturelle a quelques obligations.

Charles Perrault, mérita non-ſeulement par ſes travaux, mais par les reſſources de ſon eſprit, l'amitié de *Colbert* & la place de contrôleur-général des bâtimens. Il étoit le protecteur né de quiconque avoit des beſoins & des talens. Trop patriote, peut-être, il voyoit avec peine les ſuccès d'un étranger ; il n'aima point *Bernin*, ou le chevalier *Bernin*, que *Voltaire* a tant loué & qui étoit au-deſſous de la réputation que le poëte a voulu lui faire.

On ſait qu'il eut beaucoup trop d'amour-propre, & qu'il n'oſa point ſe garantir du ridicule dont *Chapelain* s'étoit couvert en publiant ſon *poëme de la Pucelle*. Eh ! comment *Chapelain* ne ſe ſeroit-il pas laiſſé prendre à l'écueil des louanges de ſociété ! ſon poëme, qu'il liſoit partout & depuis pluſieurs années, prôné à la Cour, vanté à Paris, admiré même par des académiciens, étoit une de ces merveilles que la poéſie

n'avoit point reproduit depuis *le Taſſe*. Le poëme parut & tomba ; la chûte fut univerſelle. Cet exemple devroit rendre les auteurs qui colportent leurs manuſcrits dans les cercles, plus défians ſur les éloges qu'on leur prodigue par complaiſance, par amitié, & parce qu'enfin, il faut ſavoir quelque gré à un auteur qui a le deſir d'amuſer. Quel rôle ! eh ! quel ſuccès ! *Charles Perrault* publia ſon *poëme de Louis-le-Grand*. Je ne ſais ſi ce roi, malgré ſon amour exceſſif pour la flatterie, fut content : les bornes étoient outre-paſſées. Le poëme n'eut point de ſuccès & n'en méritoit ni par la charpente épique ni par la poëſie ; mais les ſavans furent étonnés de la préférence qu'il accordoit au ſiècle de *Louis XIV* ſur les ſiècles paſſés. Il voulut ſoutenir ſon opinion, & de-là naquit le parallèle des anciens & des modernes. L'ouvrage fut critiqué, la plaiſanterie s'en mêla, *Racine* fit des couplets, *Boileau* des épigrammes, les réflexions ſur *Longin* parurent, mais *Boileau*, dur, inflexible, mordant dans ſes critiques, donna de ſon caractère une idée humiliante. *Perrault* s'honora par la ſageſſe de ſa défenſe & par ſa modération. Le

Public ne tarda pas à rire aux dépens des deux Partis. Les deux adversaires s'en apperçurent & finirent la querelle. *Perrault* qui avoit témoigné si peu de talent pour la critique, se livra à ses goûts, & composa les éloges historiques; car il ne faut pas croire que le culte des Anciens ait seul allumé cette guerre qui rendit ridicule le satyrique. *François Perrault* moins connu qu'il ne devoit l'être, dans ce siècle surtout où les écrivains philosophes & ceux qui enfantent des idées, jouissent de quelque considération, savoit penser, créer sa pensée & frayer une route particulière; *Boileau* n'avoit la réputation que de savoir apprêter, parer la pensée d'autrui; mérite qu'on a trop exalté dans le règne de *Louis XIV*. Lorsque *Despréaux* & *Perrault* commencèrent à se connoître, le poëte n'avoit donné que des satyres, & il avoit une telle dose d'amour-propre, qu'il ne voyoit dans la littérature, aucun rang qui pût aller de pair avec le talent de rimer. *Perrault* qui à beaucoup d'esprit & de connoissances, joignoit un de ces bons cœurs qui font presqu'oublier l'esprit, ne pouvoit pas concevoir qu'on passât sa vie à tourmenter

des hommes eſtimables, & à enchaſſer dans ſes vers l'abbé *de Pure*, *Cottin* & ſon propre frère. Il parla de la ſatyre avec indignation; *Boileau* ne lui pardonna point ce mouvement d'un ame ſenſible & honnête. Depuis ce moment, *Perrault* n'a pu rien lire à l'académie que *Boileau* ne ſe ſoit permis des excurſions véhémentes, juſques-là, qu'il vouloit engager l'académie à interrompre une lecture *de Perrault*; ce qui obligea *Huet*, Évêque de Soiſſons, de lui impoſer ſilence, en lui diſant que *Perrault* connoiſſoit mieux les anciens que lui, & qu'on n'étoit aſſemblé que pour écouter; la querelle des anciens ne fut que le prétexte d'une haine injuſte que *Boileau* ſatisfit de toutes les manières. *Perrault* mourut en 1703. Sa mort fut ſentie par tous ſes amis, car il en avoit, il avoit aſſez fait de ſacrifices à l'amitié. Ce beſoin d'un cœur honnête, cette bonté de caractère qu'il portoit dans le monde, nuiſoit un peu à ſa réputation littéraire. On aimoit mieux voir en lui l'homme vrai, bon, ſenſible, que l'écrivain aimable & profond; il ſeroit à ſouhaiter que la réputation des qualités de l'ame balançât toujours celle des

talens, les lettres seroient alors universellement révérées.

Parmi les œuvres de *Charles Perrault*, se trouvent des contes en vers, dont nous avons fait usage ; il attribua ses contes de Fées à son fils *Perrault d'Armancourt* qui étoit Lieutenant dans le Régiment Dauphin, & qui mourut en 1700. L'avant-propos qui précéde le choix que nous avons fait des contes de *Perrault*, & qui est inséré dans le premier volume de la *Collection*, donne une idée suffisante de l'amabilité de ces ouvrages & du talent de l'auteur. Nous y renvoyons nos lecteurs. La première édition des contes de *Perrault* est de 1697. On y trouve le conte de l'*Adroite Princesse* ou les *Aventures de Finette*, qui est à ce qu'on assure le premier de ce genre, & dans ce sens, *Perrault* en auroit été l'inventeur ; nous croyons cependant qu'on s'est trompé. Il existoit un roman de féerie, dans le douzième siècle, sous le même nom, l'auteur étoit né en Provence, & celui-ci devoit aux Orientaux & aux Irlandois l'invention du genre dans lequel il s'exerçoit. On sait que les Provençaux avoient écrit des romans dès 1130, qui tenoient à la féerie, & même

la reproduiſoient. Le conte de *Finette* n'avoit point été inſéré dans la première édition de ceux de *Perrault ;* il n'y parut que dans celle qui fut faite à la Haye. Il a compoſé *l'Eſprit Fort*, conte imprimé en 1757 ; ce conte eſt libre pour le fond, mais décent autant qu'il a été poſſible de le rendre. Les ſouhaits ridicules ont donné lieu au petit opéra comique du *Bucheron*. *Deſpréaux* reprocha à l'auteur de s'être exercé ſur une matière auſſi peu ſérieuſe.

Le *Griſelidis* a été tiré d'un conte de *Bocace*.

L'auteur a laiſſé à ſa famille des mémoires ſur ſa vie privée. On y voit combien il étoit cher à *Colbert* & tout ce que ce miniſtre fit pour les arts & pour les lettres.

On trouve dans la Bibliothèque du Roi un manuſcrit de *Charles Perrault*, où ſe lit une anecdote qui caractériſe l'ame de *Louis XIV* & qui mérite d'être conſervée. M. *Colbert*, y eſt-il rapporté, avoit à cœur de raſſembler des matériaux pour compoſer par la ſuite l'hiſtoire de ce prince, & à deſſein d'y parvenir, il faiſoit ſucceſſivement écrire à M. *Perrault* ſur un regiſtre, toutes les actions mémorables dont il étoit

le témoin. On y voit entr'autres, qu'à peine *Louis XIV* eut-il pris les rênes du Gouvernement, après la mort du Cardinal *Mazarin*, qu'il dit un jour à ses principaux courtisans ; M. *de Villeroi*, M. *le Tellier*, M. *de Lyone*, M. le Maréchal *de Grammont*, M. *Colbert* & quelques autres : *vous êtes tous mes amis, & ceux de mon Royaume que j'affectionne le plus, & en qui j'ai le plus de confiance. Je suis jeune & je n'ignore pas que les femmes prennent souvent bien de l'empire sur ceux de mon âge ; je vous ordonne à tous que si vous remarquez jamais qu'une maîtresse me domine, & se mêle le moins du monde des affaires de mon état, vous ayez à m'en avertir ; je ne veux que vingt-quatre heures pour m'en débarrasser & donner à mes peuples toute satisfaction à ce sujet.* Il n'avoit alors que vingt ans.

Le premier ouvrage de *Perrault* est le portrait d'*Iris*, que *Quinault* trouva si bien fait, qu'il l'envoya à une jeune demoiselle dont il étoit amoureux, à qui il laissa croire qu'il l'avoit composé pour elle ; de sorte que le portrait courut tout Paris sous le nom de *Quinault*, qui enfin prit le parti de le désavouer & d'en faire les honneurs à *Perrault*.

Perrault proposa à l'Académie Françoise d'ouvrir les portes les jours de réception ; c'est une innovation dont les académiciens se sont bien trouvés.

PETIT DE LA CROIX. Il est mort en 1695, âgé de 75 ans : il étoit d'une famille originaire d'Angleterre, & a laissé plusieurs enfans, l'aîné desquels lui a succédé dans la place de secrétaire-interprète du roi dans les langues arabe & turque. Il a traduit

L'*Histoire de la Sultane de Perse & des Visirs*, contes turcs, dont *Checzadé* est auteur.

Ce *Checzadé* étoit précepteur d'*Amurat II*, empereur, & composa ce livre autant pour l'amusement du prince, que pour lui rendre les femmes suspectes. Cet ouvrage n'a point été achevé.

M. *Petit* a traduit les *Mille & un Jours*. Le célèbre *Dervis Moclès* en est auteur. Il étoit chef des *Sofis* d'Ispahan, & il avoit douze disciples. Le peuple & les grands avoient pour lui une vénération singulière, à cause qu'il étoit de la race de *Mahomet*, & ils le craignoient, parce qu'ils savoient

qu'il passoit pour un savant cabaliste. Le roi *Schah Soliman* le respectoit au point, que si par hasard il le rencontroit sur son passage, ce prince descendoit aussitôt de son cheval & alloit baiser ses étriers.

Moclès étant fort jeune s'avisa de traduire en *Persan* des *Comédies Indiennes*, qui ont été traduites en toutes les langues orientales, & dont on voit à la bibliothèque du roi une traduction turque, sous le titre de *Alfaraga Badal Schidda*, ce qui signifie la joie après l'affliction. Mais le traducteur persan, pour donner à son ouvrage un air original, mit ces comédies en contes, qu'il appela *Nezaryeti-Vous*, c'est-à-dire, *Mille & un Jour*. Il confia son manuscrit au sieur *Petit de la Croix*, qui étoit en liaison d'amitié avec lui à Ispahan en 1675, & même il lui permit d'en prendre une copie.

Il semble que les *Mille & un Jour* ne soient qu'une imitation des *Mille & une Nuit*; mais comme il n'y a point d'époque aux *Contes Arabes*, on ne sauroit dire s'ils ont été faits avant ou après les *Contes Persans*.

Il paroît que M. *Petit de la Croix* se mé-

fioit de ſon talent pour écrire, puiſqu'il a emprunté la plume de M. *le Sage* pour la traduction des *Contes Perſans*. Cet auteur a ſu profiter des richeſſes que ſon ami lui confioit, & a tranſporté preſque tous les *Contes* à l'opéra-comique, dont il étoit l'auteur en titre. Ceux qui liſent les *Mille & un Jour*, & les neuf tomes du *Théâtre de la Foire*, y trouvent le même fond employé différemment.

Les Auteurs du *Dictionnaire Hiſtorique des hommes célèbres* attribuent à M. *Petit*, fils, les traductions que le père avoit faites. Celui-ci poſſédoit parfaitement les langues arabe, perſane, turque, tartare, éthiopienne, arménienne. *Louis XIV* l'employa dans pluſieurs négociations, deſquelles il ſe tira avec l'eſtime des Turcs, des François & des Impériaux. Il ſe vit le juge d'un traité de commerce entre trois puiſſances. Un moment de foibleſſe de ſa part ôtoit à l'une ou à l'autre des droits & des facilités. On lui offrit une ſomme conſidérable; il ſut refuſer, reſter dans un état de médiocrité & digne de l'eſtime publique. Il interprêta le mot pour le mot, ſans disjonction ni conjonction étrangère, & laiſſa

à *Céſar* ce qui appartenoit à *Céſar*. *Louis XIV*, qui récompenſoit ſi magnifiquement les gens de lettres, parut avoir oublié M. *Petit*, qui ne jouiſſoit que des appointemens bornés de ſa place, & qu'il ne faut point regarder comme une gratification, puiſqu'il travailloit. Cet auteur avoit plus fait, peut-être, pour la gloire & pour l'orgueil de ſon roi, que tous ces fades panégyriſtes qui étourdiſſoient leur monarque au milieu de ſa cour. Il avoit traduit en langue perſane l'*Hiſtoire de Louis XIV* par les médailles, & on ſait combien cette maxime d'écrire l'hiſtoire d'un roi eſt ſéduiſante & flatteuſe. Tout ſe rapporte à lui uniquement, on ne voit que lui, & on le voit entouré de toutes les illuſions de la plus ingénieuſe allégorie. On ne peut pas croire qu'un roi, qu'une nation éclairée & penſante, qui n'eſt pas tout-à-fait avilie, puiſſe pouſſer l'adulation à ce degré de baſſeſſe. On croit volontiers que le monarque, ainſi préſenté, eſt ou *Alexandre* ou *Seſoſtris*. M. *Petit*, en traduiſant cette hiſtoire, donna à *Louis XIV* une nouvelle renommée, dans un pays où celle qu'il avoit ſeroit lentement parvenue, & jamais avec

cette brillante magie que l'explication des médailles venoit d'y ajouter. Nous l'avons dit, M. *Petit* reſta ſans récompenſe, tandis que le *Panégyriſte Calliere* étoit comblé de bienfaits. C'eſt que M. *Petit* n'alloit point à Verſailles, & qu'il habitoit aux environs du collége royal. Il nous a fait connoître la Turquie & la Perſe par les ouvrages ſuivans :

L'Hiſtoire de Maroc ;
L'Hiſtoire des Monarchies mahométanes ;
État général de l'Empire Ottoman ;
L'Hiſtoire de Tamerlan ;
L'Hiſtoire de Louis XIV, qu'il a écrite & traduite du françois en arabe.

POUPELINIERE (*Alexandre-Jean-Joſeph* LE RICHE DE LA), fermier-général, mort le 5 Décembre 1762, âgé de ſoixante-dix ans. Il cultivoit les lettres autant par goût que par air : il ſervit de *Mécène* à de jeunes littérateurs qui ne manquèrent pas de le célébrer. Son opulence & ſon amour pour le faſte attiroient dans ſa maiſon l'élite des beaux eſprits de la cour & de la ville. M. le maréchal *de Richelieu* l'honora d'une amitié conſtante & aſſidue. La beauté de

ſon épouſe ne contribuoit pas peu à rendre ſa ſociété précieuſe. Mde. de la *Poupeliniere* joignoit à la beauté des grâces & des talens; elle cultivoit tous les arts agréables.

Son mari, avec du goût, de la facilité, & la connoiſſance des bons auteurs, crut devoir écrire en vers & en proſe. Ses eſſais ne furent point malheureux. L'anonyme nous a dérobé la plupart de ſes productions.

Il n'a avoué que le roman *de Daïra*, hiſtoire orientale, *in*-12, 1761.

PRESCHAC (DE). Ce gentilhomme, né à Vic-Fezenſac en 1676, s'adonna entièrement à la littérature, ainſi que la quantité de ſes productions ſemble l'annoncer. Il eſt impoſſible qu'il ait pu croiſer ſes travaux par des devoirs d'état. Nous ne trouvons rien dans les journaux & dans les dictionnaires qui puiſſe nous donner des renſeignemens ſur ſon compte. Sa vie a échappé aux faiſeurs de *Notices*; ſa fécondité devoit cependant le préſerver de cet oubli. Il n'en ſeroit pas arrivé de même aujourd'hui, où tout eſt recueilli. Quel eſt maintenant le dictionnaire qui oublie de parler du chevalier *de Mouhy?* Le ſieur *de*

Preſchac jouiſſoit dans ſon temps de la même célébrité. La lecture des *Romans* du premier prouve que l'auteur avoit des connoiſſances étendues ſur beaucoup de matières, ſur l'hiſtoire principalement, & qu'il reſpectoit les coſtumes nationaux. Son ſtyle a de la force ; le *Roman* du conte *de Tekeli* eſt écrit avec aſſez de nobleſſe. Le chevalier *de Mouhy*, au contraire, étoit ignorant ; il imaginoit & il écrivoit ſans obſerver les bienſéances, & ſans s'aſſujettir aux temps, aux lieux, aux perſonnes. Le ſieur *de Vaumoriere* pourroit être comparé avec plus d'équité au ſieur *de Preſchac ;* ils étoient tous les deux égaux en naiſſance, en érudition & en fécondité. *Vaumoriere* l'emportoit ſeulement par les grâces & par l'art de bien narrer.

Le ſieur *de Preſchac* eſt auteur

Des Intrigues découvertes, 1 vol. *in*-12, imprimé en 1686.

Il publia en 1718, les *Contes de Fées* ſuivans :

La Reine de l'île des Fleurs ;

La petite Grenouille verte, qui eſt le meilleur des Contes qui compoſent le volume

dans lequel on le trouve. On a voulu le lui enlever, & on l'a attribué à *Beugnié*, Libraire, par la raiſon qu'il l'avoit peut-être vendu. On voit dans le même volume,

Les Perroquets ;
Le Navire Volant ;
Le Prince Périnet, ou *l'Origine des Pagodes ;*
Le Buiſſon d'Épines fleuries.

Le conte de *Kadour* a fourni une comédie à Romagneſi, qui a été repréſentée ſur le théâtre Italien, ſous le titre *des Fées*. Un enchanteur offre à une princeſſe naturellement ſotte, de lui donner de l'eſprit, pourvu qu'elle l'aime, & qu'elle prononce ces quatre vers :

O toi ! qui peux tout animer,
Amour, ſi, pour n'être plus bête,
Il ne faut que ſavoir aimer,
Je ſuis prête.

Sans Parangon, ou *la Reine des Fées.*

IL A COMPOSÉ LES ROMANS SUIVANS :

La Querelle des Dieux ſur la naiſſance de Monſeigneur le Dauphin ;

La Cour ;
L'Héroïne Mouſquetaire ;
L'Illuſtre Pariſienne ;
Voyage de la Reine d'Eſpagne ;
Le Bâtard de Navarre ;
La Ducheſſe de Milan ;
Yolande de Sicile ;
Le Comte de Tekely ;
Le Beau Polonois ;
Le Seraskier ;
Cara Muſtapha ;
La Princeſſe d'Éphèſe ;
La Valiſe ouverte ;
Le Voyage de Fontainebleau ;
La Noble Vénitienne ;
Le Prince Eſclave ;
Le Triomphe de l'Amitié ;
Gris de Lin ;
Le Secret ;
Le Fameux Voyageur ;
Nouvelles Galantes du temps & à la mode.

PREVOST (*Antoine-François*) D'EXILES), naquit à Hesdin, ville forte du comté d'Artois, le premier d'Avril 1697, de *Levin Prevoſt*, procureur du roi du bailliage, & de *Marie Duclair*. Hesdin avoit un collège

où il fit de bonne heure ſes humanités. Le jeune Prevoſt, après avoir doublé ſa réthorique au collège d'Harcourt à Paris, n'en ſortit que pour paſſer au noviciat des Jéſuites. Il étoit le ſecond de cinq frères, ſa famille ne s'oppoſa point à ſa vocation. Il quitta, par une révolution ſubite, l'habit de noviciat pour prendre celui de volontaire; il avoit ſeize ans; la vivacité impatiente du jeune Prevoſt ne lui permit pas de s'en accommoder long-temps. Il reprit du goût pour le noviciat, & dans la première chaleur de ſon zèle, il compoſa une *Ode* en l'honneur de *Saint-François*. Un beſoin impérieux devant lequel tout autre ſe tait, même celui de la gloire, commençoit à le dominer, il revint au métier de la guerre & ne parut plus dans ſa famille.

Il ſe livra au plaiſir avec tout l'emportement de ſon âge. Il connut en Hollande une jeune fille dont il ſe dégoûta bientôt, courut s'enſevelir dans l'ordre des Bénédictins de Saint Maur : à vingt-deux ans, il ſe voyoit ſous l'uniforme de *Saint Benoît*, après avoir porté deux fois les armes, & deux fois la robe de jéſuite.

Le noviciat dure une année ; il ne se présenta à son esprit aucune des réflexions utiles qui l'eussent sauvé à temps d'une imprudence au-dessus de toutes celles qu'il avoit commises. La fatale formule fut proférée ; elle renferme le triple vœu de chasteté, de pauvreté & d'obéissance. Personne de sa famille ni de ses amis ne sut où il étoit, & il leur en déroba la connoissance aussi long-temps qu'il put. Il fut envoyé à l'abbaye de Saint Ouen de Rouen, où un père *le Brun* Jésuite, dont la société avoit commandé le ressentiment, lui suscita une dispute qui donna lieu de part & d'autre à divers écrits. Dans la chaleur d'un premier mouvement, il avoit fait une réponse très-vive ; il la retira des mains de son libraire.

De Saint Omer, il fut à l'abbaye du Bec, pour y faire un cours de théologie. On l'envoya ensuite professer les humanités au collège de Saint Germer ; il avoit reçu l'ordre de la prêtrise des mains de l'évêque d'Amiens.

Il étoit à Saint-Germer, lorsque la ville d'Evreux ayant besoin d'un prédicateur, s'adressa aux Bénédictins. Ils donnèrent

dom Prevoſt. Ce premier eſſai de ſes talens fut très-heureux, & comme le prélude de la célébrité qu'il devoit obtenir, dans un genre qui n'a guères de rapport avec la chaire.

Son carême prêché, dom Prevoſt paſſa aux Blanc-Manteaux de Paris, & des Blanc-Manteaux à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, où tous les ſavans Bénédictins le recherchèrent; ils lui firent même l'honneur de l'employer à l'énorme collection de *la Gaule Chrétienne*, dont le mérite eſt tout en érudition & en recherches. Un immenſe volume preſqu'entier de ce recueil lui appartient. Son goût ne fut pas conſulté; il ſavoit ſe dédommager de cette contrainte, & il paſſe pour conſtant que les deux premiers volumes des *Mémoires d'un Homme de Qualité* furent écrits à Saint-Germain-des-Prés. Quand la communauté l'auroit ſoupçonné, il ne paroît pas qu'elle s'en fût fort allarmée. C'eſt une choſe connue qu'il lui arrivoit ſouvent de ſe raſſembler & de l'appeler pour charmer l'ennui des longues ſoirées d'hiver. Lui, ſans autre ſecours que ſon talent d'imaginer, ſans être préparé, s'engageoit dans

des récits, dont la singularité, soutenue des charmes d'une expression pure & facile, lui obtenoit toute l'attention qu'auroient exigée des matières plus sérieuses; & l'on raconte que ces bons pères en perdirent une fois tellement le goût du sommeil, que le jour vint les surprendre à écouter dom *Prevost*.

Il auroit été trop heureux, s'il eût retiré du commerce de ces moines tout l'agrément que le sien leur procuroit. Né franc, généreux, sensible, il sentit enfin qu'il n'étoit point à sa place. Dom *Prevost* étoit trop bon observateur, pour qu'il lui eût échappé que l'intérêt personnel étoit là, aussi bien qu'ailleurs, le mobile des actions humaines. Il s'étoit conduit sur cette découverte, & ne vivoit depuis long-temps presque plus que dans la compagnie de ses livres, morts comme lui, suivant son expression. De plus, ses anciens attachemens commençant à revivre au fond de son cœur, contribuèrent à fortifier ses regrets; il s'en ouvrit à quelques amis. La conjoncture étoit délicate; le moyen de revenir contre des vœux dont aucune formalité n'avoit été oubliée! On examina, on se

consulta. Le seul adoucissement qu'on fût trouver, fut d'obtenir pour lui une permission de passer à Cluni, où la règle est moins austère qu'à Saint-Maur. C'étoit une foible ressource. Toutefois il se livra à l'espérance de se voir soulagé d'une partie du poids de ses fers, s'ils ne pouvoient être rompus. Il ne s'agissoit que d'avoir un bref de translation. Rome l'accorda, sur la demande qu'on en fit secrettement. Dom *Prevoſt* ne crut pas que l'évêque d'Amiens, à qui il fut envoyé pour être fulminé, se montrât plus difficile que le pape. Il venoit de recevoir du prélat une lettre où étoient confirmées toutes ses espérances; il ne doutoit pas de sa sincérité; mais son mauvais génie travailloit contre lui.

Un jour le pénitencier d'Amiens étant entré dans le cabinet de l'Evêque, ses yeux s'arrêtèrent sur la table où étoit le bref, & il le lut, sans qu'on en apporte d'autre motif qu'un mouvement de curiosité. Elle fut fatale à celui que le bref touchoit. Quand l'indiscret pénitencier se fut fait expliquer par le Prélat qu'il dominoit, tout ce qui avoit rapport à cette pièce, il en prit occasion de s'échauffer

beaucoup. Rome, à l'entendre, étoit prodigue de ces grâces ; le monde seroit rempli de Moines dégoûtés de leur état, pour peu que l'on consentît à les écouter ; le goût de dom *Prevoſt* pour l'indépendance, & sa frivolité, étoient connus ; s'il avoit de meilleures raisons à alléguer, on l'entendroit ; mais on ne pouvoit rien résoudre auparavant. Le foible Prélat se laissant persuader, la fulmination fut différée, sans que dom *Prevoſt* en fût seulement informé.

Toujours fort tranquille du côté d'Amiens, il faisoit gaiment les préparatifs de son départ. Dès qu'il crut que l'affaire du bref étoit réglée, il sortit de Saint-Germain. Ses amis l'attendoient au jardin du Luxembourg, où ils le dépouillèrent de ses habits monastiques, qui furent renvoyés à l'abbaye. En partant il avoit laissé trois lettres dans sa cellule ; une pour le P. Général, une autre pour le P. Prieur, la troisième adressée à un autre Religieux. Dans ces trois lettres il leur donnoit avis de sa retraite, & il en disoit les raisons.

Il passa le reste de la journée & une partie de la nuit à se réjouir avec ses amis,

amis, de l'heureux dénouement de ſon aventure ; il ne prévoyoit guère que le jour ſuivant dût lui apporter d'autres lumières. S'étant rendu chez l'Evêque d'Amiens, le Prélat lui dit avec un air d'embarras, qu'il s'efforçoit de réparer par beaucoup de politeſſe, qu'il auroit bien voulu ſe prêter à ſes vues ; que la choſe avoit éprouvé de trop grandes difficultés ; qu'on parloit partout de ſon humeur légère ; qu'il feroit ſagement de retourner à ſa maiſon, & qu'en s'obſervant mieux à l'avenir, il parviendroit à faire taire les bruits. *Prevoſt* demeura pétrifié à ce diſcours ; il ſe retira pour délibérer ſur le parti qu'il lui convenoit de prendre. Il s'en tint à la réſolution de ſe retirer en Hollande, d'où il paſſa en Angleterre. Après y avoir ſéjourné quelque temps, il revint ſur ſes pas, & s'établit en Hollande. Il fut obligé d'avoir recours à la bourſe de ſes amis, les reſſources qu'il en obtint n'alloient pas au-delà des beſoins urgens ; il mit alors la dernière main à ſes *mémoires d'un homme de qualité*. Ils parurent en 1729. Le grand ſuccès de ſon premier ouvrage ne le conſola pas des chagrins

qu'il eut à dévorer ; il y avoit à la Haye, pendant le séjour qu'il y fit, une demoiselle protestante, très-bien née, en qui la beauté, l'esprit, toutes les grâces formoient un assemblage charmant, & très-malheureuse. Elle vivoit d'une modique pension, dont une partie lui fut retranchée, lorsque *Prevost* lia connoissance avec elle par un pur hasard. Elle se seroit bien gardée de lui témoigner quelque chose de son embarras ; mais il l'avoit déjà appris, & sa générosité l'avoit fait voler auprès d'elle. Ses offres furent celles d'un homme qui craignoit surtout d'être refusé. Il les accompagna de tant d'honnêteté, de délicatesse, de réserve, qu'il y auroit eu une sorte de dureté à ne point se laisser vaincre ; elle n'étoit pas moins sensible qu'infortunée ; son bienfaiteur étoit aimable, & l'amour se glissa dans le cœur de la jeune protestante avec la reconnoissance. Dans ses idées conformes à ses principes de religion, les vœux de son amant n'étoient point un obstacle à ce qu'elle l'épousât, aussi ne balança-t-elle pas de lui en faire la proposition, qu'il ne lui étoit guère facile d'accepter. Ses vœux, l'ordre

de prêtrise par lequel il étoit lié, l'avertissoient qu'il lui restoit quelques mesures à garder. De plus, dans sa position, épouser une protestante, en pays protestant, c'étoit rendre impossible son retour dans sa patrie, vers laquelle ses yeux se tournoient souvent. Réglant sa réponse sur ces réflexions, il s'ouvrit à elle de sa résolution, avec la franchise dont elle lui avoit donné l'exemple. Il étoit bien aimé, puisque les sentimens de son amante résistèrent à cette épreuve, & qu'elle n'en eut pas plus la force de soutenir la pensée d'être séparée de lui. Ainsi, lorsqu'il alla de la Haye s'établir en Angleterre, elle l'y suivit. Une tendresse désintéressée dût ajouter au charme de leur liaison, si cependant il pouvoit y être ajouté.

L'abbé *Langlet Dufrenoi* contribua de tout son pouvoir à donner de l'éclat à cette aventure. Il imprima dans son livre de la *Bibliothèque des Romans* que Dom *Prevost* s'étoit laissé enlever par une fille ou par une femme. Dans la suite du même ouvrage, il ne tint pas à lui qu'on ne prît une aussi mauvaise opinion de la probité & de la croyance de *Prevost*, que celle

qu'il donnoit de ſes mœurs. Il étoit à Londres, lorſque cet écrit diffamatoire lui parvint. Sa réponſe offre l'exemple d'une modération dont il eſt peut-être impoſſible qu'un homme auſſi indignement attaqué dans ſes mœurs, dans ſa religion, dans ſon honneur, ait jamais été capable.

C'eſt à l'année 1733, ou 1734, qu'il faut rapporter cette querelle. Il avoit mis au jour, l'année précédente, ſon *Hiſtoire de Cleveland*, le premier des *Romans* dans le genre terrible; qui fut ſuivi de celle du *Chevalier des Grïeux* & de *Manon Leſcaut*, d'un ton différent, & de laquelle on a tant de fois répété l'éloge.

Après avoir déployé dans ces trois productions toutes les richeſſes de ſon imagination, il prouva l'étendue de ſes connoiſſances & l'infaillibilité de ſon goût, dans un ouvrage périodique qu'il donna ſous le titre du *Pour & Contre*. La première feuille parut en 1733; il étoit ſur un plan qui n'avoit nulle reſſemblance avec les *Journaux* d'alors; il fut reçu très-favorablement. Mais l'auteur étoit trop ennemi de toute contrainte, pour que cette occupation qui l'aſſujettiſſoit beaucoup pût long-temps lui

convenir, il l'abandonna entièrement au vingtième volume.

Quelques jouissances qu'il fût en droit d'attendre de ses talens dans cet asyle, il sentoit qu'elles n'auroient nulle part le même charme pour lui qu'au milieu de sa patrie, il prit le parti de solliciter ouvertement son retour en France: Le cardinal *de Bissy* & feu M. *le Prince de Conti* l'appuyèrent. Il fut permis à *Prevost* de reparoître sous l'habit ecclésiastique séculier; c'étoit à quoi ses vœux se bornoient; son *Altesse* le nomma son aumonier. Il publia en 1736 un quatrième *Roman*, sous le titre du *Doyen de Killerine*, & continua sur son premier plan le *Pour & Contre* à l'aide de ses correspondans anglois.

Tranquille désormais en France, le cœur libre, il vit plus que jamais se multiplier ses productions. L'*Histoire de Marguerite d'Anjou*, celle *d'une Grecque Moderne*, *les Campagnes Philosophiques* de Moncal, l'*Histoire de la Jeunesse du Commandeur de* ***, celle *de Guillaume le Conquérant*, *la vie & les Lettres de* Ciceron, les *Voyages de Robert Lade*, les *Mémoires d'un Honnête Homme*, virent le jour successivement. Je ne m'arrête

à aucun de ces ouvrages de l'abbé *Prevoſt*; on aſſure que ſa facilité étoit ſi grande, qu'il pouvoit dans le feu du travail ſe mêler à une converſation ſur quelque matière que ce fût, & y faire remarquer encore ſa grâce à s'exprimer.

Il n'avoit pu être corrigé de la bienfaiſance par tous les ingrats qu'il avoit faits : un écrivain de feuilles à la main le paya du plus horrible retour. Cet homme qui avoit bien de la peine à faire ſubſiſter ſa famille du produit de ſon travail, courut lui expoſer ſa misère, avec plus de chaleur qu'il n'en étoit beſoin pour toucher l'abbé *Prevoſt*. Le ſuccès de ſa première viſite les lui fit ſouvent répéter. Il lui arrivoit quelquefois de lui demander des conſeils pour ſes feuilles. Il avoit imaginé qu'un moyen sûr de répandre ſa gazette, & d'en accroître les profits, étoit de s'expliquer ſur tout librement, & ſans aucun égard, ni pour les circonſtances, ni pour les lieux, ni pour les perſonnes. L'abbé *Prevoſt* ne ceſſoit de marquer une entière repugnance à entrer dans ſes vues. Peu de temps après le nouvelliſte fut enfermé, & ſes papiers ſaiſis. Il eut ſoin d'abord de dénoncer celui qui

fourniſſoit ſi généreuſement à ſa ſubſiſtance. Ce dernier avoit eu l'imprudente facilité de corriger de ſa main une de ſes feuilles. Sa liberté fut menacée, & il fallut s'éloigner de Paris, où il n'y avoit plus de sûreté pour lui. M. le prince *de Conti* facilita ſa retraite à Bruxelles. Cette diſgrace ne fut pas de longue durée.

Il attachoit auſſi peu d'importance à ſes intérêts, qu'il ſe portoit facilement à ſe charger de ceux d'autrui. Un fermier général lui offroit de prendre ſur lui tous les fraix d'impreſſion de la grande *Hiſtoire des Voyages*. C'étoit pour le financier une dépenſe de plus de quatre mille louis d'or, & pour l'autre un bénéfice d'autant. Il ne voulut pas le recevoir. S'il y avoit quelque orgueil à refuſer, il étoit mieux placé au moins que celui qui pouſſoit le financier à s'attribuer toute cette ſupériorité. Le même fermier général avoit voulu auſſi inutilement lui faire accepter une penſion viagère. Il ne devoit pas s'attendre, en effet, à trouver ſur ce point beaucoup de complaiſance dans un homme qui avoit coutume de dire qu'un jardin, une vache & deux poules lui ſuffiſoient.

Auſſitôt qu'il ſe vit une ſeconde fois rétabli dans les droits de ſa patrie, il commença, à la prière de l'illuſtre chancelier d'*Agueſſeau*, cette *Hiſtoire générale des Voyages*, entrepriſe immenſe & néceſſaire. L'*Hiſtoire des Voyages* fut portée au quinzième volume *in*-4. Il ſe délaſſoit des recherches laborieuſes qu'elle lui coûtoit, en accommodant au génie de notre langue les beaux *Romans de Richardſon*. Ils firent en France plus pour la gloire du traducteur, qu'ils n'avoient fait en Angleterre pour celle de l'auteur.

L'abbé *Prevoſt*, parvenu à ſa ſoixante-troiſième année, publia en 1760 deux volumes du *Monde Moral;* ces deux volumes devoient faire partie d'un ouvrage conſidérable ; il fut forcé de l'interrompre pour ſe rendre aux deſirs de M. le prince *de Condé*, qui lui demandoit l'hiſtoire de ſa maiſon. Si cette hiſtoire a été écrite, elle eſt reſtée ſecrette. Dans l'année 1762, il reprit *le Monde Moral*, & y ajouta deux volumes. Ils furent publiés après ſa mort, & ils n'empêchent pas que l'ouvrage ne ſoit reſté incomplet.

Trois traductions de l'Anglois, l'*Hiſtoire*

de Miss Bidulphe, *Almoran & Hamet*, & *les lettres de Mentor à un jeune Seigneur*, terminèrent sa vaste carrière littéraire. Les deux premiers portent la date de 1762, l'année qui précède celle de sa mort; le troisième ne parut qu'après lui en 1764.

Il n'avoit pas attendu au dernier moment pour songer à se donner une retraite; une maison simple & isolée à Saint-Firmin, près de Chantilly, lui ayant paru propre à le fixer, il en fit l'acquisition. Il crut que dans l'âge où la vieillesse approchoit, il étoit temps de rompre avec la société, & d'exécuter autant qu'il seroit en lui ses fermens du cloître.

Un écrit qu'on a trouvé au nombre de ses papiers, annonce qu'il alloit s'occuper de trois grands ouvrages. Le premier, de pur raisonnement, devoit avoir pour titre, *la Religion prouvée par ce qu'il y a de plus certain dans les connoissances humaines;* l'autre historique auroit été *une exposition de la conduite de Dieu pour le soutien de la foi, depuis l'origine du christianisme;* & le troisième, de la sublime morale, l'*Esprit de la Religion dans l'ordre de la société.* C'étoit à ces trois grands ouvrages qu'il donnoit

ſa vieilleſſe. La mort empêcha l'effet de ſes pieuſes intentions.

Comme il s'en retournoit ſeul à Saint-Firmin, le 23 Novembre 1763, par la forêt de Chantilly, il fut frappé d'une apoplexie ſubite, & demeura ſur la place. Des payſans qui ſurvinrent par haſard, ayant apperçu ſon corps étendu au pied d'un arbre, le portèrent au Curé du village le plus prochain. Le Curé le fit dépoſer dans ſon égliſe, en attendant la juſtice, qui fut appelée, comme c'eſt l'uſage lorſqu'un cadavre a été trouvé. Elle ſe raſſembla avec précipitation, & fit procéder ſur-le-champ par le chirurgien à l'ouverture. Un cri du malheureux, qui n'étoit pas mort, fit juger la vérité à celui qui dirigeoit l'inſtrument, & glaça d'effroi les aſſiſtans. Le chirurgien s'arrêta; il étoit trop tard, le coup porté étoit mortel. L'abbé *Prevoſt* ne r'ouvrit les yeux que pour voir l'appareil cruel qui l'environnoit, & de quelle manière horrible on lui arrachoit la vie. Il expira ſous le ſcalpel au même inſtant, âgé de ſoixante-ſix ans & huit mois moins quelques jours.

Il eſt affreux qu'on ne puiſſe pas douter de ce genre de mort inouï, trop at-

testé malheureusement par un écrivain connu (M. *de la Place*), qui consulté au bout de quelques jours par M. l'abbé *de Blanchelande*, frère du mort, sur ce qu'on pouvoit faire, ne lui répondit que ces quatre mots : *Gémir & se taire* (1).

VERS sur la mort de l'Abbé PRÉVOT.

Doué de talens enchanteurs,
Prévôt ne tarda point à briller dans le monde :
La France a produit peu d'Auteurs,
Dont la plume élégante ait été si féconde.
Clio lui prêta son pinceau,
L'Amour lui confia son carquois & ses grâces,
Et la critique son flambeau.
Il éclaire, il instruit, il plaît! & sur ses traces;
Nous voyagions dans l'univers.
A cette perte, Anglois, vous donnerez des larmes.
Il a, de vos écrits divers
A notre Nation, exprimé tous les charmes
Mais s'il s'éclipse dans les Cieux,
Il darde ses rayons à travers les nuages;
Et lorsqu'on l'a perdu des yeux,
Son éclat immortel renaît dans ses ouvrages.

PRINGY (*Madame* DE) née en 1694,

(1) Cette notice est à la tête de l'édition des *Œuvres* de l'abbé *Prévôt*. Nous avons cru bien faire, en la plaçant ici.

auteur de l'*Amour historique du caractère des femmes de ce siècle*;
De la Loterie Galante.

Elle avoit commencé ses débuts dans la littérature sous le nom de la comtesse d'*Antraigues*, de son premier mari. Sa muse étoit devenue célèbre sous ce premier nom. Elle abandonna la poésie durant son second mariage, & composa des ouvrages plus sérieux, & d'une plus longue haleine. On peut la placer parmi le petit nombre de femmes de qualité, qui honorèrent les lettres par leur nom, par leur amour pour elles, & par la protection qu'elles accordèrent à ceux qui les cultivent. Madame *de Pringy* fit tout pour les littérateurs estimables qu'elle connoissoit. Il paroît qu'elle est morte en 1720.

RICHEBOURG (*la Garde* DE); elle étoit mariée à un inspecteur des mines, & il paroît que son mari favorisoit le penchant que son épouse avoit pour la littérature; elle est encore une de ces femmes auxquelles on a contesté la propriété des ouvrages qui ont paru sous leur nom. Il nous semble que cette réclamation est une

calomnie, tant qu'il ne se présente personne pour se déclarer l'auteur des mêmes productions. On prétend que ces soupçons prenoient un caractère d'évidence quand on entendoit madame *de Richebourg*. Le ton de la conversation ne répondoit nullement à celui de ses livres. Nous avons un exemple à opposer à cette demi preuve, qui justifiera entièrement madame *de Richebourg*; & qui confirmera évidemment qu'il ne faut point juger de l'esprit de l'auteur, par la foiblesse de ses idées dans la conversation. Tout Paris connoît madame *de Puysieux*, qui vit encore, & qui a joui des honneurs d'une célébrité présentement méritée à deux titres inconteſtables, celle que procurent la beauté & les grâces, & celle qui naît des bons ouvrages. Trente-deux volumes sont sortis de sa plume, & ce sont trente-deux chefs-d'œuvres, à la tête desquels on doit placer le charmant roman d'*Abzarac*, *ou la Nécessité d'être inconstant*; nous ne lui attribuerons point l'excellent livre *des Caractères* qui parut sous son nom, pour ne pas allarmer les incrédules; nous nous en tenons à ceux qui sont inconteſtablement à elle, & que nous

invitons nos lecteurs de lire & de relire. Ils verront que nous portons de cette dame honorable un jugement qui ne s'accorde point avec les journaliſtes, leſquels ont pris à tâche de critiquer les productions d'un auteur ſi digne de la conſidération univerſelle. Ils lui ont conteſté le mérite d'un ſtyle qui n'eſt réellement qu'à elle; celui des convenances, & même des bienſéances, reproche grave pour une femme qui doit avoir des mœurs: que ne lui a-t-on point reproché dans ſon allégorie *du Plaiſir & de la Volupté?* Il eſt cependant ſi doux de peindre ce qu'on ſent & ce qu'on inſpire! Nous nous garderons bien d'attaquer ce jugement rigoureux; nous nous bornons à avoir une opinion différente ſur le compte de madame *de Puyſieux*. Pour revenir au motif qui nous a déterminés à la placer dans la notice de madame *de Richebourg*, nous dirons que ſi on s'en tenoit à la converſation pour juger cet auteur, on ne croiroit jamais que madame *de Puyſieux* a compoſé les ſiens. Elle eſt ſi au deſſous de la femme la plus ordinaire, qu'on eſt toujours étonné quand on l'a entendue, & en vérité on

lui dénie la propriété de ſes ouvrages ; cependant il eſt très-certain qu'elle en eſt le véritable auteur, & que perſonne ne doute qu'elle ait compoſé *Zamor & Almanzine, ou l'Inutilité de l'eſprit & du bon ſens*, 1 vol. *in*-12, 1735 ; nous avons inſiſté ſur cette accuſation, afin qu'on ſe laſſe de conteſter aux femmes une gloire à laquelle elles ont des droits.

Madame *de Richebourg* eſt auteur du roman de *Don Ramire de Roxas* & de *Dona Léonor de Mendoce*, ce roman a donné lieu à une comédie repréſentée ſur le théâtre Italien, intitulée : *Arlequin ſubdélégué de l'Amour*, le ſtyle de ce roman n'eſt point élégant, ni correct, les ſituations ne ſont point neuves.

Le roman de *Perſile & Sigiſmonde* eſt tiré de *Michel de Cervantes*, il ne vaut pas mieux que le précédent, quoiqu'il ait moins d'invraiſemblance.

Les *Aventures de Flore & Blanche-Fleur* ſont traduites de l'Eſpagnol. C'eſt un mélange de pélerinages & d'aventures amoureuſes, à la manière eſpagnole. *Flore & Blanche-Fleur* y reçoivent le baptême, &

le roman finit par la conversion de toute la Cour à la foi chrétienne.

Elle a traduit de l'espagnol, les *Aventures de Clamade & de Clarmonde.*
La Veuve en puissance du Mari.
Elle est auteur d'une comédie, *le Caprice de l'Amour.*

Si on ne trouve rien de neuf, ni un style passable dans toutes ces compositions ; il sera toujours certain que madame de *Richebourg* savoit l'espagnol. Nous ne croyons pas que madame *de Puysieux* qui a tant de ressemblance avec madame *de Richebourg*, possède aucune langue étrangère ; mais si elle ne parle pas mieux françois que madame *de Richebourg*, il est prouvé qu'elle l'écrit mieux, & qu'elle a plus de fécondité.

RICOBONI (*Marie* DE MESIERES DE LABORAS), née à Paris. Elle avoit épousé un Comédien de ce nom, qui jouoit sur le Théâtre des Italiens, où elle a paru. Ces deux époux ont composé la charmante Comédie *des Caquets*, qu'on désireroit revoir plus souvent.

La Collection des œuvres de cette dame vient d'être nouvellement imprimée, & on y trouve tous les romans qui avoient été publiés, & ceux qu'elle a inférés dans la *Bibliothèque des Romans*. On y trouve le joli conte des fées, l'*Aveugle*, dont on a fait l'opéra-comique de *Nadir*, ou *l'Aveugle de Palmyre*.

Nous allons nous servir des expressions de l'auteur pour la faire connoître ; ma taille, dit-elle, est haute, j'ai les yeux noirs, & le teint assez blanc, ma physionomie annonce de la candeur, mes procédés ne l'ont point encore démentie ; en parlant à une personne que j'aime, j'ai l'air vif & gai, très-froid avec les étrangers ; je traite durement ceux que je mépriſe ; je n'ai rien à dire à ceux que je ne connois pas, & je deviens tout-à-fait imbécille quand on m'ennuye.

Une vie simple, même uniforme, me procure une santé parfaite : des chagrins réels, un long & triste assujettissement n'ont jamais pu l'altérer. Mon humeur est inégale ; elle dépend de la situation de mon ame, tous mes sentimens se peignent sur mon front, je n'ai point l'art de me

contraindre, en m'abordant on lit dans mes yeux, si le sérieux ou l'enjouement présidera à ma conversation. J'ai des amis, j'en ai peu; s'il étoit possible d'en cultiver beaucoup, je n'en pourrois chérir qu'un petit nombre. L'esprit m'amuse sans me séduire, mais les qualités du cœur m'attachent, m'intéressent & me plaisent dans tous les temps. Je ne suis pas riche, mais la modération m'a toujours paru capable de suppléer à l'opulence, j'ai même pris l'habitude de ne pas me croire pauvre, en me comparant à ceux qui jouissent d'une grande fortune, parce que je n'ai pas leurs desirs & me passe de mille choses sans m'en priver. — Nous pensons qu'on estimera l'auteur qui sait se peindre avec autant de fidélité. Qu'on lise ses ouvrages, & certainement on trouvera peu de femmes qui sachent si bien choisir les situations, finir les caractères & critiquer avec autant d'art & de vraisemblance. Un style pur & naturel, un goût de réflexions sages & profondes, sans pédantisme, sans affectation, un choix de sentimens honnêtes & vertueux; voilà ce qui distinguera toujours (dit l'Auteur de l'*Analyse des Œuvres* de

l'Auteur) les fictions de Madame *Ricoboni*, de cette foule d'hiſtoriètes, de contes, de romans, dont les uns ſont ennuyeuſement triſtes & ſans un véritable intérêt, les autres indécemment gais, & preſque tous hors de la nature & de la vraiſemblance.

La modeſtie de l'auteur n'eſt pas équivoque : elle écrivoit à M. *de la Place* en 1768 : « l'honneur d'approcher de Madame *de la Fayette*, & de la ſuivre même à quelques diſtances, eſt la louange que je voudrois mériter, & ſeroit un prix bien flatteur de mes foibles eſſais. »

ROBERT (*Marianne*) étoit épouſe de l'Avocat de ce nom, qui jouiſſoit d'une réputation méritée ; elle étoit une des amies *de Fontenelle*, qui venoit ſouvent dîner chez elle. Elle étoit née à Paris en 1705 ; elle eſt morte le 12 Janvier 1771.

ELLE EST AUTEUR

Des *Ondins conte de fée ;*
De *la Payſanne Philoſophe*, 4 *part. in*-12, 1762 ;
De *la Voix de la Nature* ou *Aventures de*

la Marquise de ***, 5 *part. in*-12 ; 1763 ;

Et *du Voyage dans les Planètes*, 7 *parties in*-12, 1765 ;

De *Nicole de Beauvais*, ou *l'Amour vaincu par la Reconnoissance ;*

Des *trois Nations*, *conte Oriental*, *in*-12, 1768.

Ses Ouvrages annoncent une aimable facilité, une imagination sage, & quelquefois gaie.

ROUSSEAU (*Jean-Jaques*), né en 1708, citoyen de Genève sa patrie. Il seroit indiscret de vouloir prononcer sur cet écrivain célèbre, qui a su marquer sa place d'une manière aussi brillante. Il parut plus tard que *Voltaire*, & balança la réputation de son rival. Il eut un génie à lui, bien loin de l'esprit d'imitation. S'il se rencontra avec *Montagne*, c'est que ce moraliste & lui avoient beaucoup lu *Plutarque* & les philosophes anciens. *Rousseau* possédoit bien les matières sur lesquelles il écrivoit, & il étoit savant dans plusieurs genres. Personne ne lui a disputé les connoissances morales ; il ne lui a manqué, pour

obtenir la première place parmi nos moralistes, que d'être quelquefois moins systématique. La vigueur de son éloquence, la force de ses idées, sont également étonnantes. On le voit passer d'un genre à un autre avec une facilité rare, & on aime également l'*Émile*, *le Contrat Social* & l'auteur de la musique du *Devin du Village* & des *Lettres d'Héloïse*.

J. J. Rousseau est mort à Ermenonville, château de M. *de Girardin*, le 2 Juillet 1778. Voici ce que M. *de Mayer* écrivit en 1780, dans son voyage d'Ermenonville. « Ce village obscur ne l'est plus. *Joseph II* » accourut du sein de l'Allemagne pour » visiter les beautés du parc; toutes les » nations y viennent maintenant pour con- » templer un tombeau. Une pierre froide » n'est pas ce qui les attire; c'est cette » vénération religieuse qu'un grand homme » imprime autour de son cercueil. L'étran- » ger passe sans détourner la tête devant » les mausolées orgueilleux de Saint-Denis » & d'Aix-la-Chapelle, il vient dans une » isle étroite, bordée de modestes peu- » pliers, entourée par un lac d'une éten- » due médiocre; il vient baigner de lar-

» mes ces caractères qu'il lit gravés sur la » pierre ».

ICI REPOSE
L'HOMME DE LA NATURE ET DE LA VÉRITÉ.

Revenu à soi, on ne peut se défendre de chercher des yeux le tombeau de *Voltaire*, & de desirer qu'une main amie lui élève un semblable monument. Qu'on aimeroit à les voir l'un auprès de l'autre ! *Rousseau*, *Voltaire*, noms augustes ! Sans doute ces deux grands hommes n'avoient point de rapport ensemble. L'un professa la philosophie douce & polie de *Platon* & du *Licée*, l'autre eut presque toujours la morgue de *Diogène ;* mais l'un & l'autre furent quelquefois inspirés par le démon qui inspira *Socrate*, & cela quand il falloit réclamer tous les droits de la nature trop long-temps proscrits par des institutions barbares ; l'autre pour répandre la tolérance dans les opinions, l'humanité dans nos codes criminels, l'humanité sur le trône. *Voltaire* présenta avec aménité des vérités pratiques. *Rousseau* ne ménagea point assez notre foiblesse. Tandis que *Voltaire* pro-

menoit sur le globe un œil observateur, & préparoit avec adresse un appareil salutaire aux cicatrices qu'entretenoient l'opinion & la tyrannie, *Rousseau* solitaire, renfermé, mettant une barrière entre son siècle & lui, alla chercher dans les anciens philosophes, une terre vague pour faire le procès à l'humanité. *Voltaire* vouloit le bien & n'avoit pas de système; *Rousseau*, en voulant le bien, s'occupa trop d'un système désolant; *Voltaire* étoit digne de parler à des nations policées; *Rousseau* pouvoit parler aux mères le langage de la nature, & *Licurgue* nouveau, dicter à des républicains le pacte social, apprendre à l'homme libre jusqu'à quel point l'individu doit sacrifier l'intérêt privé à l'intérêt national. Ces deux hommes célèbres n'eurent point de rapport entr'eux; mais ils eurent les mêmes motifs: ils ont des titres égaux à nos hommages.

Nous avons inséré dans notre collection un *Conte de Fée*, intitulé *la Reine Fantasque*, qui prouve que *Rousseau* savoit prendre tous les tons & être partout ou sublime, ou ingénieux. Nous invitons nos lecteurs à lire le *Lévite d'Ephraïm*. Depuis bien du

temps on n'a ſu peindre les mœurs anciennes avec ce charme & cette touchante vérité.

Combien on doit regretter qu'il ait eu à parcourir une vie agitée & mêlée de tant de contrariétés. La douleur & les chagrins ont fait tomber la plume de ſes mains; la miſantropie lui a défendu de la reprendre, & nous avions preſque perdu un grand homme, quoiqu'il vécut encore parmi nous. Nous nous diſpenſerons de donner la liſte de ſes ouvrages. Qui ne connoît, qui n'a lu toutes les productions de cet auteur! Lui ſeul a eu le ſecret de faire lire par les femmes les ouvrages les moins ſuſceptibles de leur attention.

M. *le Brun*, connu par des *Odes* dans le genre pindarique, & qui s'élève ſouvent à la hauteur du grand *Rouſſeau*, a compoſé l'épitaphe ſuivante :

Parmi ces peupliers qu'entoure une onde pure,
La cendre de *Jean-Jacques* honore ce tombeau :
C'eſt ici que repoſe au ſein de la nature,
Son peintre, ſon amant, ſon Génie & *Rouſſeau.*

S

SAGE (*Alain-René* LE), naquit à Vannes (1) en Baſſe-Bretagne, vers l'année 1668. Son père étoit riche, il le perdit de bonne heure ainſi que ſa mère, & il paſſa ſous la tutelle d'un oncle que la nature avoit formé le plus négligent des hommes.

Sa fortune & ſon éducation ſouffrirent également des défauts d'un pareil tuteur. Elles allèrent l'une & l'autre en ſens contraire, comme elles devoient aller. La fortune s'éclipſa rapidement, & les études du jeune *le Sage* furent conduites avec tant

(1) Les écrivains de l'*Hiſtoire du Théâtre François* le font naître (Tom. XV, pag 4), *à Ruys, iſle de la Bretagne*, en quoi ils ont été ſuivis par l'auteur de *la Bibliothèque du Théâtre François*; mais outre qu'il n'y a point d'isle en Bretagne du nom de *Ruys*, & que *Saint-Gildas de Ruys*, à deux lieues de Vannes, qu'ils ont eu probablement en vue, eſt terre-ferme; l'autorité du fils de *le Sage* qui, dans une lettre ſur la vie de ſon père, lui donne Vannes pour patrie, me ſemble préférable à celles de deux étrangers, comme MM. *Parfait*, quoiqu'en général ils ſoient très-exacts. *De Beauchamps* qui, dans ſes *Recherches ſur les Théâtres*, dit que *le Sage eſt de Paris*, ſe trompe.

de lenteur, qu'étant venu à Paris, en 1693, âgé de vingt-cinq ans, son principal dessein étoit d'y faire sa philosophie.

Heureusement il avoit eu de bons maîtres, & un excellent fond, les semences qu'on y jeta, pour s'être développées tard, n'en germèrent & n'en produisirent que mieux ensuite. Le père *Bochard*, jésuite, fils du président de ce nom, & qui depuis ayant quitté la société, se fit connoître sous le nom de l'abbé principal du collège de Vannes, pendant que *le Sage* y étudioit, s'étoit attaché à lui; il prit plaisir à cultiver son inclination pour la belle littérature, & à lui former ce goût pur qu'il a fidellement consulté dans tous ses ouvrages.

Peu de temps après son arrivée dans la capitale, *le Sage*, avec beaucoup d'esprit & une figure très-agréable, se trouva répandu dans les meilleures sociétés, dont on fut ravi de lui voir partager les agrémens, qu'il augmentoit par sa présence: ce fut sans doute une de ces occasions que la scène civile offre assez communément à ceux qui s'y distinguent, qui lui procura la connoissance de cette femme de condition, laquelle, selon les historiens du théâtre

françois, lui donna son cœur, & lui fit part de sa fortune; il paroît que cette aventure n'eut ni suite, ni éclat. On ignore également le nom & le sort de celle qui en fut l'héroïne; ce qu'il y a de certain, c'est que soit après, soit peut-être durant cette intrigue, *le Sage* devint éperdument amoureux de la fille d'un menuisier de la rue de la Mortellerie, & qu'ayant eu le bonheur de lui inspirer autant de passion qu'il en ressentoit, il la demanda en mariage & l'obtint de ses parens.

Ni la galanterie, ni l'amour ne l'avoient occupé au point de lui faire perdre de vue ses amis ou les lettres. Il s'étoit lié particulièrement avec *Danchet*, qu'il avoit connu aux jésuites & que le père *Jouvency* venoit de placer à Chartres, professeur de réthorique. Son jeune ami le détermina à donner au public une traduction des lettres d'*Aristenète*, qu'il se chargea de faire imprimer à Chartres, sous le titre *de Rotterdam* en 1695.

C'est une circonstance qui fait honneur au cœur de *le Sage*, que ses amis influèrent beaucoup sur le choix de ses occupations littéraires. L'abbé *de Lyonne* pour qui la

langue eſpagnole avoit un attrait ſingulier, & qui toute ſa vie donna à *le Sage* des preuves d'une eſtime & d'un attachement ſincères, lui apprit ſon idiôme favori ; il lui rendit familier les bons auteurs caſtillans, & lui fit goûter le genre des beautés qui leur eſt propre.

Le Traître Puni, comédie en cinq actes, traduite de don *Franceſco de Rojas*, fut le premier fruit de ſes découvertes dans un pays que nos littérateurs françois du ſiècle paſſé, *les Voitures*, *les deux Corneilles*, *Scarron*, &c. avoient ſoigneuſement parcouru, & dont on a aujourd'hui oublié juſqu'à la route.

Le Point d'Honneur, autre traduction eſpagnole, ſe montra au grand jour de la ſcène, en 1702 ; & n'alla qu'à la ſeconde repréſentation ; après l'avoir retouchée, il la riſqua aux Italiens ſous le titre de *l'Arbitre des différens*, avec un prologue ; mais le public s'obſtina à ne vouloir la voir que deux fois. Il fallut encore en reſter à la ſeconde repréſentation.

En général *le Sage* n'a pas été heureux dans les ſujets de pièces qu'il a pris chez

nos voisins ; mais en revanche tout ce qu'il a emprunté de leurs romans a fait fortune.

Le Diable Boiteux, qu'il publia en 1707, & dont, *el Diablo Cojuelo*, *de Luis Velez de Guevara*, lui fournit le titre & l'idée, eut une vogue prodigieuse. On a même à ce sujet une anecdote extraordinaire ; deux jeunes gens de qualité arrivèrent ensemble chez le libraire qui le débitoit. Il n'en restoit plus qu'un seul exemplaire, ni l'un ni l'autre ne vouloit céder à son camarade. L'expédient qu'ils imaginèrent, pour savoir auquel des deux il demeureroit, fut de sortir devant la boutique, de mettre l'épée à la main, de se battre, & le vainqueur emporta le volume en signe de victoire. Le motif de la dispute étoit mince certainement, néanmoins à la honte de cet esprit de vertige, dont heureusement notre nation se défait de jour en jour, c'est peut-être entre mille, une des plus considérables de ceux qui ont mis deux françois, souvent amis, dans le cas de se couper la gorge ; la célébrité du volume lui valut tous les honneurs du vaudeville ; dix-neuf ans après la première édition du *Diable Boiteux*, *le Sage* en publia une seconde, qu'il aug-

menta d'un volume; il y a ajouté l'*Entretien des Cheminées de Madrid*, qui peut être considéré comme en faisant suite.

L'attention qu'a eue *le Sage* de glisser des anecdotes connues dans la contexture de son ouvrage, contribua probablement beaucoup au grand cours qu'il eut d'abord. Quant au chapitre des petites maisons, on lut : *j'y veux envoyer un garçon de famille, lequel n'a pas plutôt un ducat qu'il le dépense, & qui ne pouvant se passer des pièces, est capable de tout faire pour en avoir. Il y a quinze jours que sa blanchisseuse, à qui il devoit trente pistoles, vint lui demander, en disant qu'elle en avoit besoin pour se marier à un valet-de-chambre qui la recherchoit; tu as donc d'autre argent*, lui dit-il; *car où diable est le valet-de-chambre qui voudra devenir ton mari pour trente pistoles? Hé! mais*, répondit-elle, *j'ai encore, outre cela, deux cent ducats. Deux cent ducats?* répliqua-t-il *avec émotion, malpeste! tu n'as qu'à me les donner à moi, je t'épouse, & nous voilà quitte. Il fut pris au mot, & sa blanchisseuse est devenue sa femme. Et quand*, dis-je, on lut cet alinéa, & qu'on se souvint que c'étoit précisément ainsi, que le dissipateur *du*

Freſny, qui venoit de mourir, avoit payé ſa blanchiſſeuſe, la choſe dut paroître auſſi piquante, qu'elle eſt plaiſante en elle-même.

On lit dans les lettres de Jean-Baptiſte Rouſſeau que Boileau voyant un jour *le Diable Boiteux* entre les mains de ſon valet, le menaça de le chaſſer de chez lui, ſi ce livre couchoit dans ſa maiſon : quelques circonſtances particulières, ou bien l'état de maladie dans lequel *Deſpréaux* languiſſoit depuis 1706, lui auront peut-être donné ce moment d'humeur, qui doit être la véritable cauſe d'un propos ſi viſiblement injuſte, ſuppoſé qu'il l'ait tenu.

L'année 1707 procura encore un triomphe à *le Sage ;* mais il ne fut pas auſſi complet. *Don Céſar Urſin*, comédie en cinq actes & en proſe, tirée de *Calderon*, un des meilleurs poëtes dramatiques eſpagnols, fut jouée & ſiflée à la ville ; au reſte, on accueillit *Criſpin*, *Rival de ſon Maître*, repréſenté après *Don Céſar Urſin*.

Le Sage racontoit que *Don Céſar Urſin* & *Criſpin Rival* ayant été joués à la Cour preſqu'en même temps qu'à la ville, y avoient éprouvé un ſort entièrement oppoſé.

On applaudit beaucoup à *Don Céſar*, & l'on hua impitoyablement *Criſpin*. Ce n'eſt pas l'unique exemple de la biſarrerie où de la contradiction des arrêts des ſpectateurs en fait de pièces de théâtre. Le temps a confirmé celui des citadins & caſſé celui des courtiſans.

Il compoſa tout de ſuite ſon *Turcaret*, qu'il fut plus aiſé de faire recevoir que de faire repréſenter. Il avoit eu la facilité de divulguer ſon deſſein & de ſe livrer dans des maiſons particulières à ces lectures, ſi fort à la mode, qui ſont autant de ſacrifices faits, moins encore à la curioſité des auditeurs, qu'à l'orgueil de l'auteur, & qui entraînent toujours après elles de grands inconvéniens. Les financiers, les gens d'affaires, qui ont toujours du crédit dans les ſpectacles, éveillés par la rumeur que ces lectures produiſirent, firent cabale parmi les actrices, & il ne fallut pas moins qu'un ordre de Monſeigneur pour lever l'obſtacle qui tenoit la pièce en ſuſpens. Le 14 Février 1709, elle parut enfin ſur le théâtre, où les battemens de mains perçant à travers les murmures, déconcertèrent la brigue des intéreſſés.

Le Sage avoit joint à sa pièce, la *Critique de la Comédie de Turcaret par le Diable Boiteux*, c'étoit un colloque entre *Don Cléophas & Asmodée.*

Jamais la finance n'a été baffouée, conspuée, vilipendée comme dans cette pièce; l'âcreté de ses sarcasmes, l'animosité avec laquelle *le Sage* a livré la maltote au mépris public, l'ont fait soupçonner d'un secret motif de vengeance. On conte qu'un fermier-général lui ayant ôté un emploi, *Turcaret* fut l'enfant du dépit, je ne le crois pas. Celui qui disoit : « les faveurs des » grands ne s'obtiennent que par les soins, » les intrigues qu'on appelle *démarches* & » qui sont de véritables *bassesses* », & qui ajoutoit à ses amis; *j'ai rejeté des postes où d'autres se seroient enrichis, mais où je n'aurois rien fait pour ma fortune; j'étois trop honnête homme* (1) : celui, dis-je, qui parle ainsi, quand surtout c'est un littérateur, n'a pu être ni bien empressé d'avoir un emploi, ni bien fâché de ne pas le conserver. Il est certain que notre auteur n'étoit pas courtisan; prié de faire la lecture de

(1) Lettre de M. *le Sage* le fils.

Turcaret à l'hôtel de Bouillon ; jour, heure, pris ; l'instant du jugement du procès qui intéressoit le bonheur de sa vie concourt, par un cas fortuit, avec l'instant promis à la duchesse. *Le Sage* préfère le palais à l'hôtel, où, au lieu d'être à midi, il ne paroît qu'à deux heures ; il raconte son histoire, se confond en excuses, que la duchesse reçoit avec humeur. Elle lui reproche dédaigneusement d'être cause que la compagnie a perdu deux heures à l'attendre. *Madame*, répondit-il, *si je les lui ai fait perdre, rien n'est plus simple que de les lui faire regagner ; je ne vous lirai pas ma pièce.* En effet, quoiqu'on le presse, quoiqu'on s'efforce de le retenir, il s'en va, & depuis, quelques instances qu'on lui ait faites, il ne remit pas les pieds chez elle.

On ne peut s'empêcher, quand on a vu ce que *le Sage* avoit fait pour le théâtre françois, de regretter qu'il ne lui ait pas entièrement consacré ses talens. Le retard de la *Tontine*, petite pièce du moment, en un acte, assez bien intriguée, gaiement dialoguée, reçue en 1708, & jouée seulement en 1732, joint aux railleries qu'il

s'eſt permiſes dans tous ſes écrits, ſur les comédiens, ſembleroient annoncer qu'il eut à s'en plaindre. Il peut fort bien être arrivé que quelques auteurs, quelques déciſions haſardées du ſanhédrin comique l'aient dégouté de la ſcène. Ceux qui courent cette carrière ſont aſſez expoſés à ces ſortes de déſagrémens, ſuite ordinaire d'un combat de deux vanités intraitables; car la modeſtie n'eſt ni le foible des acteurs, ni le fort des auteurs.

Quoiqu'il en ſoit, *le Sage* revint aux romans. *Gil Blas de Santillane* mit le ſceau à ſa réputation; c'eſt un charmant ouvrage, fait pour plaire aux ignorans, aux érudits, aux gens du monde, & aux hommes de tout étage; outre un nombre infini d'éditions en françois, il a été traduit dans preſque toutes les langues. *Le Sage* qui le donna premièrement en trois volumes, en ajouta un quatrième; « ce quatrième volume » de *Gil Blas*, (dit l'auteur de l'eſſai ſur » le goût), moins travaillé que les pre» miers, a reçu du public le même ac» cueil qu'une femme qui a été extrême» ment jolie, & à qui l'âge vient relâcher » les traits ».

Peut-être ces mêmes reſſentimens contre les comédiens, qui avoient ramené *le Sage* aux romans, le jetèrent dans un genre pour lequel il montroit dans le principe une aſſez forte répugnance. Je veux parler de ce qu'il a fait pour la foire : dans ſa critique de *Turcaret* par *le Diable Boiteux ; don Cléophas* dit à *Aſmodée :* « la belle » aſſemblée ! que de dames ! » *Aſmodée* répond : « il y en auroit encore davantage » ſans les ſpectacles de la foire, la plu- » part des femmes y courent avec fureur. » Je ſuis ravi de les voir dans le goût de » leurs laquais & de leurs cochers » ; qui diroit qu'après s'être exprimé de la ſorte, un auteur va s'occuper pendant vingt-cinq à vingt-ſix ans de ſa vie à travailler pour un théâtre, dont les ſpectateurs ne ſeront que des laquais, des cochers ou des belles dames qui auront le même goût !

C'eſt pourtant ce qui eſt arrivé, ſoit que l'attrait de la petite ſatisfaction qu'il trouvoit à houſpiller les *Romains*, (c'eſt le nom de guerre des comédiens françois dans les pièces foraines), lui fit paſſer ſur toutes les autres conſidérations, ſoit encore que le profit, (car quand un auteur eſt devenu

père de famille, il ne lui eſt plus permis de négliger cet article), ſoit, dis-je, que le profit, après l'avoir alléché, le fixât enſuite, il ſe voua pour ainſi dire à la foire; & comme l'homme d'eſprit ne ſe mêle de rien, qu'il n'y faſſe remarquer ſa trace: s'il ne fut pas tout-à-fait l'inventeur, il fut au moins le créateur d'une troiſième eſpèce de drame mixte, ſi connu de nos jours ſous la dénomination d'opéra comique: en voici l'hiſtoire en deux mots:

Il ſe tient à Paris deux foires (1), l'une dans un enclos à-peu-près au cœur de la ville, on l'appelle foire Saint-Germain, & l'autre dans le fauxbourg Saint-Laurent, dont on lui a donné le nom. Pendant long-temps, les marchands ſeuls pour qui elles étoient faites, en profitèrent, mais comme le concours du peuple augmenta avec la ville, & que comme elle devint immenſe, on imagina d'y montrer des animaux rares, enſuite des animaux inſtruits; la réuſſite y fit joindre des ſauteurs, des voltigeurs,

(1) La foire Saint-Germain commence en Février, & dure tout le carême juſqu'à la ſemaine-ſainte; la foire St. Laurent commence en Juin, & finit à la fin de Septembre.

qui mêlèrent aux danſes & aux ſauts quelques mauvaiſes ſcènes en proſe, d'abord auſſi mal rendues qu'elles étoient mal compoſées. Peu-à-peu les acteurs devinrent meilleurs; les ſauteurs furent mieux choiſis, & tout Paris y courut; les comédiens françois au lieu d'uſer, pour retenir du monde, du privilège de ſe ſurpaſſer dans leur jeu, & de donner d'excellentes pièces, trouvèrent plus commode de faire valoir celui que leur accordoient les lettres patentes de leur établiſſement; ils plaidèrent; les entrepreneurs des ſpectacles forains obtinrent diverſes ſentences & arrêts qui changèrent ſingulièrement la forme des pièces; chaque déciſion faiſoit éclorre une variation, au moyen de laquelle on éludoit les diſpoſitions du jugement; & le public curieux de ſavoir comment on s'y prendroit, ſe portoit en foule à la foire; les forains condamnés, & défenſes à eux faites de jouer des dialogues, ils eurent recours ſucceſſivement aux monologues, au début dans les couliſſes, à la pantomime, aux marionnettes, aux écriteaux. Cette dernière manière, qui offre l'opéra comique dans ſon berceau, mérite d'être expliquée. Les acteurs paroiſſant ſur

la scène, descendoient du cintre deux amours qui dérouloient une cartouche, sur laquelle on lisoit un couplet & le nom de l'acteur qui devoit le chanter (1), l'orchestre jouoit l'air, les spectateurs ayant le ton, chantoient le couplet, & l'acteur faisoit des gestes analogues ; au milieu d'un peuple chantant, on pense bien que cette invention fut parfaitement reçue.

Les *Mémoires* pour servir à l'*Histoire des Spectacles de la Foire*, l'attribuent à MM. *Chaillot & Remy*, l'un officier mouleur de bois, l'autre greffier à l'Hôtel-de-Ville, « c'étoient » , disent-ils, « deux philosophes inconnus » ; inconnus ou non, si l'idée est à eux, on leur en doit l'hommage (2).

(1) On ne commença pas par-là ; en premier lieu : chaque acteur se présenta avec un écriteau à la main, où son rôle se lisoit en gros caractères ; d'abord ce fut en prose, ensuite en couplets. Ces cartons, embarrassant sur la scène, on prit le parti de les faire descendre du cintre.

(2) Disons tout, pourtant ; l'auteur de ces mémoires, pour appuyer son sentiment, n'attribue à MM. *Chaillot* & *Remy* qu'*Arlequin, empereur dans la Lune*, joué en 1712 ; & dans le même ouvrage, on trouve un catalogue des pièces „ : *Arlequin, baron allemand*, ou *le Triomphe de la Folie*, en trois actes,

Le Sage la perfectionna, *Arlequin, roi de Serendib*, sujet tiré des contes arabes, eut un succès étonnant (1), qui ne fut démenti ni par *Arlequin Thetis*, ni par *Arlequin-Invisible ;* mais il n'en demeura pas là ; du plaisir qu'on prenoit à chanter des couplets sur des écriteaux, en s'entendant écorcher les oreilles, sans autre dédommagement que d'écorcher à son tour celles de ses voisins, il n'étoit pas difficile de conclure qu'on en auroit bien davantage à les entendre chanter avec goût, avec intelligence, avec justesse, par l'acteur auquel il appartenoit de les dire ; les entrepreneurs de la foire firent donc un marché avec l'Opéra qui leur accorda la permission de chanter, en vertu du droit exclusif qu'il en a ; & dès ce moment, le théâtre & les pièces n'eurent plus d'autre titre que celui *d'Opéra Comiques.*

La Foire de Guibray, prologue, suivi

„ en vaudevilles & par écriteaux, douteuse entre „ MM. *Fuselier*, *le Sage* & *Dominique* „ : ainsi les titres paroissent égaux.

(1) On trouvera cette pièce dans ce *Recueil*, pour ne pas laisser perdre la mémoire du premier pas que l'opéra-comique a fait sur la scène.

d'*Arlequin Mahomet*, & *du Tombeau de Noſtradamus*, par où débuta *le Sage*, remplirent l'attente du public, & même des intéreſſés. *Arlequin Mahomet* eſt tiré des contes arabes (1), c'eſt un magaſin dans lequel notre auteur s'eſt fourni plus d'une fois; il ne faut pas s'en étonner : en 1710, M. *Petit de la Croix* avoit traduit *les Mille & un Jour;* il pria *le Sage* de revoir ſon ſtyle, & celui-ci le corrigea, ou pour mieux dire, refit le livre. Le *Tombeau de Noſtradamus* commence par une réminiſcence de *Roland l'Amoureux;* mais le cadre eſt heureux, & les ſcènes auſſi bien que les couplets en ſont piquans.

La *Ceinture de Vénus*, *Télémaque*, parodie de l'opéra de ce nom, & le *Temple du Deſtin* accrurent encore l'opinion qu'on avoit de ſa ſupériorité dans ce nouveau genre; *Télémaque* ſurtout enjoua la capitale. C'eſt en effet une très-plaiſante pièce, & qui fut auſſi plaiſamment jouée.

Je ne ſuivrai point *le Sage* dans le détail des pièces qu'il a données à ce Théâtre, depuis 1712 ou 1713, juſqu'en 1738 : on

(1) M. *de Cailhava* en a fait ſon *Cabriolet Volant.*

en compte quatre-vingt-huit, dont vingt-neuf seul, vingt-trois avec d'*Orneval*, trente-deux avec d'*Orneval* & *Fuselier*, une avec d'*Orneval* & *Autreau*; une autre avec d'*Orneval* & *Piron*; une autre avec *Lafont*; & enfin une autre avec *Fromaget*. Il suffira de dire qu'il avoit tellement saisi le goût du public, qu'aucune de ses pièces. ni de celles auxquelles il mit la main, n'essuyèrent d'échec; que plusieurs furent incroyablement suivies; qu'on y voyoit toujours briller une sorte de fleur d'esprit, d'enjouement, qui souvent les tira des tréteaux de la foire pour les faire passer sur le Théâtre du Palais Royal, où Madame & Monseigneur le *Régent*, par le plaisir qu'ils y prirent, lui prouvèrent qu'il avoit trouvé le secret rare d'être piquant sans manquer au naturel, facétieux sans donner dans la bassesse, & gai sans cesser d'être décent.

Il a pris partout des motifs de pièces, la *Société des Aventures du Jour*, *la Fable*, *la Féerie*, il mettoit tout à contribution; il paroît avoir singulièrement connu l'art de les composer. Il choisit toujours un sujet simple qui s'expose en deux mots; supprime avec adresse toutes les scènes de liaison;

met autant qu'il le peut les acteurs en situations, & suit la scène comme la pièce, c'est-à-dire, qu'il ne la file point; qu'il projette les couleurs principales, & néglige absolument les nuances. Ses couplets sont d'une tournure facile, d'une chûte heureuse, leur originalité n'a rien de bisarre; il abonde en contrastes, en saillies; je ne puis m'empêcher de remarquer que dans la *Foire des Fées*, M. *Chevillard*, poëte extravagant, annonce le dessein « de mettre en vers les » *Lettres Portugaises* », dessein qu'a de nos jours exécuté M. *Dorat*, d'après le bon M. *Chevillard*; ce qui démontre bien que le ridicule n'est pas le même ni pour tous les temps, ni pour tous les esprits.

Le Sage jouant souvent ceux qui jouent les autres, eut des prises avec les trois spectacles; l'Opéra soutint mal la foire; les Comédies Françoise & Italienne l'attaquèrent avec fureur, & le pauvre Opéra comique fut obligé de céder à ses fiers ennemis. Ses auteurs ne furent pas si dociles: ayant acheté de grandes marionnettes, ils leur firent représenter l'*Ombre du Cocher Poëte*, le *Remouleur d'Amour*, & le *Ravisseur poli*, parodie *du Romulus* de la Motte;

ils cherchèrent dans ces pièces à se venger par d'excellentes épigrammes qui furent écoutées avec avidité. Le comédien *le Grand* répondit aux sorties que faisoient ces acteurs d'une nouvelle structure contre les François, par ce couplet qui courut dans le temps, sur l'air : *la beauté*, *la rareté*, *la curiosité*.

Le Sage & *Fuselier* dédaignent du haut style,
La beauté :
Pour le Polichinelle ont abandonné Gile,
La rareté :
Il ne leur manque plus qu'à crier par la Ville,
La curiosité.

La Comédie Italienne fut celle qui conserva le moins sa rancune ; il y eut même une réconciliation en règle entr'elle & les acteurs de l'opéra comique : ils firent pour elle *le Jeune Vieillard*, *la Force de l'Amour* & *la Foire des Fées*, qui furent reçues avec une froideur, que la seconde surtout, chaudement conduite, bien dénouée, dialoguée avec intérêt, auroit dû changer en empressement.

Après deux ans, l'opéra comique reprit naissance, & *le Sage*, avec ses deux collègues, continuèrent d'y attirer la foule.

Le Temple de Mémoire, *l'Obſtacle Favorable*, *Achmet & Almanzine*, *le Corſaire de Salé*, *la Reine de Baroſtan*, *les Routes du Monde*, *l'Eſpérance*, *Sophie & Sigiſmond*, *& les mariages de Canada*, &c. y parurent avec un ſuccès d'autant plus étonnant, qu'il ne ſe démentit pas.

Si ce que dit une ſorte de préface hiſtorique, placée à la tête d'une édition en 3 vol. petit format, du *Bachelier de Salamanque*, « que M. *de Voltaire* affectoit peu » d'eſtime pour *le Sage*, » eſt auſſi vrai que vraiſemblable, la raiſon ne ſeroit pas difficile à en donner. Dans le *Temple de Mémoire*, *le Sage* introduit un partiſan fanatique de cet écrivain célèbre, qui vient abſolument épouſer, au nom de ſon idole, *la Folie* qui ſe fait prendre pour *la Gloire*; or, comme en fait de plaiſanterie, le philoſophe de *Ferney* étoit tout épiderme, il eſt aſſez ſimple qu'il n'ait jamais rien goûté de ce qui partoit de la plume d'un homme qui avoit eu la hardieſſe de rire un peu de lui & de ſes admirateurs outrés. L'opéra comique n'occupa pas tellement les loiſirs de notre auteur, qu'il n'en trouvât pour d'autres ouvrages. Il traduiſit de l'italien

du Boyardo l'*Orlando inamorato*, sous le titre de *Roland l'Amoureux* (1), & il le fit paroître vers 1717; son projet qui n'eut pas lieu, étoit de traduire aussi l'Arioste; & il crut avec raison devoir commencer par le conte *Scandiano*, car on ne peut avoir une entière satisfaction à lire le *Roland Furieux*, si l'on n'a lu d'abord *l'Amoureux;* la plupart des aventures de celui-là n'étant que continuées de celui-ci; ce poëme, dont le mérite essentiel consiste dans une imagination grande, vaste, inépuisable, a peut-être gagné en passant par les mains de *le Sage*. Les extravagances géographiques y sont corrigées, le gigantesque des caractères y est adouci, les convenan-

(1) On dit *Roland l'Amoureux*, *Roland le Furieux*, on devroit dire *Roland Amoureux*, *Roland Furieux*, selon l'Italien. Je pense que la grande célébrité de ces deux poëmes aura fait employer l'article défini pour les distinguer, & que cet article se fera tellement amalgamé à leur nom, qu'il n'aura plus été possible de l'en séparer ensuite. *Le Sage* paroît croire qu'il n'y a eu qu'une seule traduction de cet ouvrage, celle de *Rosset*; mais il y en a une antérieure de *Jacques Vincent*, dédiée *à très-haute & vertueuse Dame*, *Madame* Diane de Poitiers, *Duchesse* de *Valentinois*, dont il s'est fait trois éditions.

ces y ſont un peu plus obſervées. *Charlemagne* eſt moins petit, *Ferragus* moins brutal, *Penaud* moins malhonnête, *Roland* moins butor, &c., il eſt vrai qu'*Aſtolphe* eſt plus gaſcon, *Fleur de Lys* plus hardie, &c. Au reſte, les cahos, la groſſièreté, le mauvais goût du ſtyle de l'original diſparoiſſent dans cette traduction ſans verve, ſans élan, mais égale, mais ſoignée, mais agréable.

Si *le Sage*, qui travailloit beaucoup tout ce qu'il écrivoit, a pourtant fait un aſſez grand nombre d'ouvrages, c'eſt qu'il étoit heureux dans ſa maiſon, il avoit eu de ſa femme trois garçons & une fille; ſa femme pleine d'attention pour lui, & de tendreſſe pour ſes enfans, partageoit les ſoins de leur éducation, rien ne l'éloignoit de chez lui, il n'y rentroit pas ſans plaiſir; mais quel être vivant peut ſe flatter d'enchaîner le bonheur! Son fils aîné qu'il deſtinoit au barreau, lui cauſa le plus vif chagrin; il embraſſa la profeſſion du théâtre, c'étoit peut-être celle pour laquelle le père avoit le plus d'averſion, quoiqu'elle ne laiſſe pas de tenir à l'autre par un de ſes beaux côtés. Le 8 Mai 1726, le jeune *le*

Sage débuta sur la scène françoise, par le rôle de *Mascarille* dans *l'Etourdi*. On apperçut chez lui le germe d'un grand talent, mais il n'en donnoit que l'espérance, & dans la capitale, on veut que les talens soient formés. Le jeune acteur alla courir la province pendant deux ans sous le nom de *Montménil* : au bout de ce temps, il revint à Paris, débuta une seconde fois, le 18 Mai 1728, se fit admirer, & fut reçu le 7 Juin suivant. Long-temps son père ne put lui pardonner le parti qu'il avoit pris : on ne lui vantoit ni son jeu, ni les applaudissemens qu'il s'attiroit, ni même la bonté de son caractère, ou l'honnêteté de ses mœurs, sans lui faire une peine sensible.

L'exemple influe, & quelquefois l'exemple corrige ; c'est ce qu'on vit dans la famille de *le Sage*. Son second fils, loin de suivre les traces de son frère aîné, se fit ecclésiastique, & se rendit recommandable par la pratique de toutes les vertus de son état ; il obtint un canonicat à Boulogne sur Mer où, dès qu'on le connut, il fut généralement aimé & respecté.

Le troisième au contraire ne fut pas plutôt

plutôt en âge de ſonger à ſe faire une exiſtence, que, ſéduit par la conſidération & les autres avantages dont *Montménil* lui parut jouir, il monta ſur les planches, prit le nom de *Pitenec*, & fut jouer en Province. Il paroît qu'il revint à Paris en 1734. L'hiſtorien du théâtre de la foire nous apprend que cette année on donna à la foire Saint-Germain le *Miroir Véridique*, pièce qui n'eſt autre choſe que la *Statue Merveilleuſe*, réduite en un acte, par *Pitenec*, comédien de campagne; mais comme auteur ni comme acteur, ſon nom ne ſeroit pas ſorti de l'obſcurité, s'il avoit été chargé ſeul de ſon illuſtration.

La fille de *le Sage*, par un attachement qui ne s'eſt pas démenti, conſola ſon père de tous les déſagrémens qu'il avoit pu éprouver de la conduite de ſes fils.

Dès ſa jeuneſſe, *le Sage* avoit reſſenti les avant-coureurs de la ſurdité. Déjà en 1709, cette incommodité étoit fort augmentée : il en fait mention dans le prologue de *Turcaret* (1), elle vint au point

DOM CLÉOFAS.

(1) „ L'Auteur & les Comédiens ſe flattent, ſans doute, qu'elle réuſſira „.

qu'il lui fut impoſſible d'entendre ſans l'aide d'un cornet acouſtique. Il fallut que les lettres le dédommageaſſent des jouiſſances qu'il ne pouvoit plus chercher dans la ſociété.

M. *de Bremont* avoit traduit le *Guzman d'Alfarache*, de l'eſpagnol. Aux fréquentes moralités de l'original, il en avoit encore ajouté de ſon crû, & les faits noyés dans une mer de réflexions, forçoient les mains des plus opiniâtres lecteurs à laiſſer tomber le livre. Notre auteur entreprit la refonte de ce roman; il le publia en 1732 en deux volumes, & dans ſa nouvelle forme, il devint très-amuſant. La même année il fit paroître *les Aventures du Chevalier de Beaucheſne*, dans leſquelles il a conſervé

ASMODÉE.

„ Pardonnez-moi, les comédiens n'en ont pas bonne „ opinion & leurs preſſentimens, quoiqu'ils ne ſoient „ pas infaillibles, ne laiſſent pas d'effrayer l'auteur „ qui s'eſt allé cacher aux troiſièmes loges, où, pour „ furcroît de chagrin, il vient d'arriver auprès de „ lui un caiſſier & un agent-de-change, qui diſent „ avoir ouï parler de la pièce, & qui la déchirent „ impitoyablement: *par bonheur pour lui, il eſt ſi „ ſourd, qu'il n'entend pas la moitié de leurs paroles* „

le coſtume avec tant de ſoin, & ſi bien exprimé les mœurs, qu'on ne ſait s'il s'agit d'une fiction ou d'une hiſtoire. Il y a des inſtans d'un vif intérêt dans ces aventures. Le caractère du *Chevalier* y eſt fortement deſſiné, il attache toujours; auſſi les épiſodes impatientent-ils. On n'aime pas à être diſtrait de la féerie des évènemens dont le héros vous inſpire de l'affection. *Le Sage* prétend avoir écrit d'après les *Mémoires* de M. *de Beaucheſne* que lui a remis ſa veuve. A la rigueur cela ſe pourroit.

Il ſe mit enſuite à compoſer ſon *Bachelier de Salamanque*, qui commence à foiblir. L'abbé *des Fontaines* lui donna de grands éloges, mais c'étoit pour avoir le plaiſir de critiquer, en le louant, *Marivaux* & l'abbé *Prevoſt*. Ce n'eſt pas cependant que ſa marche ne ſoit franche, dégagée de ſentences ſuperflues, de réflexions alambiquées, de tournures à prétentions, mais il eſt commun d'ordonnance, pauvre d'invention. Ce n'étoit pas la peine de tranſporter ſon lecteur au nouveau Mexique, pour ne le rendre témoin que de ce qu'il auroit vu partout ailleurs. On peut douter de ce qu'on lit dans cette préface hiſtorique

dont j'ai parlé, « que *le Sage* regardoit » comme ſon chef-d'œuvre *le Bachelier de* » *Salamanque* ». Le goût ſurvit au génie ; *le Sage* a toujours conſervé le premier dans la décroiſſance du ſecond, & il n'eſt guères probable que les preſtiges de l'amour paternel pour ſes dernières productions, aveuglent un auteur au point que l'éditeur voudroit le perſuader. *Corneille* penſoit infailliblement qu'*Ageſilas* & *Pulcherie* avoient des beautés ; mais lorſqu'il s'agit de décider entre ſes meilleures tragédies, il nomme *Rodogune* ou *Cinna*.

J'ai oublié de parler, à l'époque de 1704, de ſa traduction en deux volumes, des *nouvelles Aventures de don Quichotte d'Avellanida*. J'aurois pu l'oublier exprès, comme je pourrois me diſpenſer de parler de ſon *Eſtevanille* qui me ſemble fait, s'il eſt permis de ſe ſervir d'une expreſſion auſſi triviale, avec les retailles de ſon imagination.

Après ce dernier ouvrage, *le Sage* ne s'occupa plus qu'à vivre. Il reçut en grace ſon fils aîné qui ſe montra le fils le plus tendre & le plus complaiſant. Un premier voyage qu'il avoit fait à Boulogne-ſur-Mer,

l'avoit ramené auprès de lui ; & cet acteur aimable, se concentrant dans sa famille, n'avoit point d'ami plus intime que son père, ni de société plus particulière que celle de sa mère & de sa sœur. *Le Sage* ne le quittoit point. Quand le fils étoit au théâtre l'après-midi, l'unique amusement du père étoit d'aller dans un café rue Saint-Jacques, où il venoit une infinité de gens pour l'écouter. On faisoit cercle autour de lui, on montoit sur les chaises, sur les tables, afin de mieux l'entendre : Avec des idées justes, une élocution claire, brillante, relevée par un organe sonore, flexible, il excitoit la même attention, & quelquefois les mêmes applaudissemens parmi cette assemblée particulière, que *Montménil* dans ses rôles de Valets ou de Payſans qu'il rendoit avec une supériorité dont on se souvient encore.

Ce fils si chéri, le fondement sur lequel portoit la félicité du reste des vieux jours de son père, étant allé faire une partie de chasse, fut attaqué d'un mal violent dont il mourut subitement à la Villette, le 8 Septembre 1743. Sa mort fut un coup de foudre pour son père qui en demeura in-

consolable. Il retourna définitivement avec sa femme & sa fille chez son fils le chanoine, où il vécut jusqu'au dix-sept Novembre 1747 dans un état d'affaissement assez triste. Il avoit près de quatre-vingt ans lors de son décès. On lui fit l'épitaphe suivante que je rapporte faute d'autre :

Sous ce tombeau gît *le Sage* abattu
Par le ciseau de la parque importune.
S'il ne fut pas ami de la fortune,
Il fut toujours ami de la vertu.

Cette Notice se trouve à la tête de l'édition de *le Sage*, donnée par *Cuchet*, Libraire.

A Paris, ce 20 *Janvier* 1783.

VOUS m'avez prié, Monsieur, de vous donner quelques notions sur les derniers jours du célèbre auteur de *Gil Blas*, & de plusieurs ouvrages estimés : voici, Monsieur, les seules que je puisse vous donner.

Après la bataille de Fontenoy, à la fin de 1745, le feu roi m'ayant nommé pour servir sous les ordres de M. le Maréchal *de*

Richelieu, les évènemens & de nouveaux ordres m'arrêtèrent à Boulogne sur Mer, où je restai commandant en Boulonnois, Ponthieu & Picardie.

Ayant su que M. *le Sage*, âgé d'environ quatre-vingt ans, & son épouse à-peu-près du même âge, habitoient à Boulogne, un de mes premiers soins fut de les aller voir, & de m'assurer par moi-même de leur état présent ; je les trouvai logés chez leur fils chanoine de la cathédrale de Boulogne, & jamais la piété filiale ne s'est occupée avec plus d'amour à soigner & embellir les derniers jours d'un père & d'une mère qui n'avoient presque aucune autre ressource que les médiocres revenus de ce fils.

M. l'abbé *le Sage* jouissoit à Boulogne d'une haute considération. Son esprit, ses vertus, son dévouement à servir ses proches, le rendirent cher à monseigneur de Pressy son digne évêque, à ses confrères, à la société. J'ai vu peu de ressemblance aussi frappante que celle de l'abbé *le Sage*, avec le sieur *Montménil*, son frère ; il avoit même une partie de ses talens & de ses dons les plus aimables ; personne ne lisoit des vers avec plus d'agrément ; il possé-

doit l'art ſi rare de ces tons variés, de ces courts repos, qui ſans être une déclamation, impriment aux auditeurs le ſentiment & les beautés qui caractériſent un ouvrage.

Je regrettois & j'avois connu le ſieur *Montménil*, je me pris d'eſtime & d'amitié pour ſon frère, & la feue reine, ſur le compte que j'eus l'honneur de lui rendre de ſa poſition & de ſon peu de fortune, lui fit accorder une penſion ſur un bénéfice.

On m'avoit averti de n'aller voir M. *le Sage* que vers le milieu du jour; & ce vieillard me donna l'occaſion d'obſerver pour la ſeconde fois, l'effet que l'état actuel de l'atmoſphère peut faire ſur nos organes dans les triſtes jours de la caducité.

M. *le Sage* ſe réveillant le matin, dès que le ſoleil paroiſſoit élevé de quelques degrés ſur l'horiſon, s'animoit & prenoit du ſentiment & de la force, à meſure que cet aſtre approchoit du méridien, mais lorſqu'il commençoit à pencher vers ſon déclin, la ſenſibilité du vieillard, la lumière de ſon eſprit & l'activité de ſes ſens diminuoient à proportion; & dès que le ſoleil paroiſſoit plongé de quelques degrés

sous l'horiſon, M. *le Sage* tomboit dans une ſorte de léthargie, dont on n'eſſayoit pas même de le tirer.

J'eus l'attention de ne l'aller voir que dans les temps de la journée où ſon intelligence étoit la plus lucide, & c'étoit à l'heure qui ſuccédoit à ſon dîné, je ne pouvois voir ſans attendriſſement ce vieillard eſtimable qui conſervoit la gaieté, l'urbanité de ſes beaux ans, quelquefois même l'imagination du *Diable Boiteux* & de *Turcaret ;* mais un jour étant arrivé plus tard qu'à l'ordinaire, je vis avec douleur que la converſation commençoit à reſſembler à la dernière homélie de l'archevêque de Grenade, & je me retirai.

M. *le Sage* étoit devenu très-ſourd : je le trouvois toujours aſſis près d'une table où repoſoit un grand cornet ; ce cornet, ſaiſi quelquefois par ſa main avec vivacité, demeuroit immobile ſur ſa table lorſque l'eſpèce de viſite qu'il recevoit ne lui donnoit pas l'eſpérance d'une converſation agréable : comme commandant dans la province, j'eus le plaiſir de le voir s'en ſervir toujours avec moi, & cette leçon me préparoit à ſoutenir bientôt la pétulante

activité du cornet de mon cher & illuſtre confrère & ami M. de *la Condamine*.

M. *le Sage* mourut dans l'hiver de 1746 à 1747, je me fis un honneur & un devoir d'aſſiſter à ſes obsèques avec les principaux officiers ſous mes ordres. Sa veuve lui ſurvécut peu de temps ; l'abbé *le Sage* fut regretté quelques années après par ſon chapitre, & la ſociété éclairée dont il avoit fait l'admiration par ſes vertus.

J'ai, &c.

Le Comte *DE TRESSAN*, Lieutenant-Général des Armées du Roi, de l'Académie Françoiſe & des Sciences.

SAINT-FOIX (*Germain-François* POULLAIN DE) né à Vannes en Bretagne, le 25 Février 1696, mort à Paris le 25 Août 1776. Il étoit iſſu de parens nobles, qui du collège le firent paſſer dans la ſeconde compagnie des Mouſquetaires, dont il ſortit pour prendre une Lieutenance de cavalerie dans le régiment de la Cornette-Blanche.

Le beſoin d'écrire, ou plutôt le germe de talent qu'il avoit apporté en naiſſant, ne lui permit point d'attendre un âge mur

pour composer. Il se hâta d'écrire sa comédie de *Pandore*. On eut égard à la jeunesse d'un Mousquetaire, & la pièce réussit. Ce succès l'engagea à multiplier ses essais, qui furent assez bien accueillis du public.

La guerre ayant été déclarée à l'Empereur par la France, *Saint-Foix* suspendit ses travaux littéraires, & suivit M. le Maréchal *de Broglie*, en qualité d'Aide-de-Camp. Il s'acquitta avec distinction des fonctions pénibles & périlleuses de cette place. Il crut avoir mérité une compagnie de cavalerie, qu'il demanda sans pouvoir l'obtenir. Ce refus le détermina à quitter le service. La réforme dans laquelle son régiment fut compris, lui fournit l'occasion d'une retraite honnête.

Revenu dans sa patrie, il y acheta la charge de maître particulier des eaux & forêts, qu'il conserva depuis 1736 jusqu'en 1740. C'est à cette époque qu'il s'établit à Paris.

Nous allons prendre dans le *Nécrologe* la peinture de son caractère. — » Son ca-» ractère (dit-on) inquiet, impatient, con-» trariant, & ne pouvant souffrir la con-

» tradiction, emporté, & ne cédant jamais, » auroit dû l'isoler, le séquestrer de tout » commerce, dans une ville où la politesse » est la base de toute sociabilité. Cepen- » dant il eut des amis, il fut admis dans » les meilleures compagnies; c'est qu'à des » talens aimables il joignit un cœur juste » & droit, une ame ferme & franche, » ennemie de la flatterie & de l'orgueil: » il eut part aux pensions destinées aux » gens de lettres; mais il n'eut jamais l'in- » juste dureté d'employer le crédit des » grands qui l'estimoient, à se faire accor- » der ces bienfaits, au préjudice de ceux » qui les avoient mérités par de longs tra- » vaux, ou qui en avoient plus besoin » que lui.

» Ce que M. *de Saint-Foix* avoit une » fois avancé il le soutenoit au péril de sa » vie. Cette inflexibilité lui attira plusieurs » affaires ». Dans l'histoire de ses querelles, nous donnons la préférence à celle-ci, parce qu'elle est plaisante. « M. *de Saint-Foix* se prit un jour de querelle au foyer de l'opéra, avec un Provincial qu'il ne connoissoit point, & qui ne voulut point céder. M. *de Saint-Foix* se crut offensé, & lui

donna un rendez-vous. — Monsieur, lui dit le Provincial, quand on a affaire à moi, on vient me trouver, *c'est ma coutume*; je demeure à l'hôtel de..... Je vous attendrai. — M. *de Saint-Foix* ne manqua pas le lendemain d'aller chercher l'inconnu, qui le reçoit très-poliment, & lui offre à déjeuner. — Il est bien question de cela, dit M. *de Saint-Foix*./ Sortons. — Non, répond tranquillement le Provincial, je ne sors jamais sans avoir déjeûné, *c'est ma coutume*. Il déjeûna à son aise, en invitant toujours M. *de Saint-Foix* d'en faire autant. Le déjeûné fini, ils sortent & M. *de Saint-Foix* respire; mais en passant devant un café, l'inconnu l'arrête. — Monsieur, lui dit-il, après mon déjeûné, je joue toujours une partie de dames ou d'échecs, *c'est ma coutume*, chacun a la sienne, vous ne voudriez pas.... — Hé, Monsieur! reprend M. *de Saint-Foix*, vous prenez bien votre temps pour jouer aux échecs. — Cela ne sera pas long, lui dit l'inconnu, après quoi je suis à vous. Ils entrent dans le café: l'inconnu joue avec le plus grand flegme, gagne la partie, se lève, fait signe à M. *de Saint-Foix*, qui juroit entre ses dents, lui fait

mille excuſes, & ajoute : — Si vous voulez, Monſieur, nous irons aux Tuileries, & nous ferons deux tours de promenade ; après avoir joué une partie je ne manque jamais d'aller me promener, *c'eſt encore ma coutume*. Comme les Tuileries ſont voiſines des Champs-Eliſées, M. *de Saint-Foix* qui crut que l'inconnu avoit fixé là le lieu du combat, accepte. On ſe promène ; l'inconnu fait ſes deux tours. M. *de Saint-Foix* lui propoſe de paſſer aux Champs-Eliſées. — Pourquoi faire, lui dit l'inconnu? Belle demande, répond *Saint-Foix*, parbleu ! Pour nous battre, eſt-ce que vous l'avez oublié. — Nous battre ! Y penſez-vous, Monſieur? Que diroit-on de moi? convient-il à un tréſorier de France, à un magiſtrat, de mettre l'épée à la main ? On nous prendroit pour des ſots. M. *de Saint-Foix* reſta comme anéanti, & quitta le tréſorier, qui fut le premier à publier ſon aventure ».

Il ſemble preſqu'impoſſible qu'avec ce caractère M. *de Saint-Foix* ait pu écrire dans des genres légers & agréables. Tout ce qu'il avoit d'aimable dans l'eſprit & dans le cœur, ſe répandoit ſur ſon papier. Ce n'étoit plus le même homme dans le

monde. Sa bruſquerie, ſes boutades, ſes humeurs, lui donnoient un vernis de groſſiéreté bien diſparate avec la délicateſſe de ſes ſentimens & de ſon imagination. Il étoit cependant modeſte, & ſe vantoit auſſi peu, qu'il ſe plaignoit peu des critiques dont on l'honoroit; car on lui fit les honneurs de la ſatire. Il ne s'abaiſſa jamais à répondre aux journaliſtes; mais quand les traits étoient envenimés, il s'adreſſoit au magiſtrat qui le vengeoit. Il ſe plaignoit auſſi, par la même voie miniſtérielle, des plagiats qu'on ſe permettoit de ſes ouvrages, il appeloit cela *pillacer* un auteur, & il ne ſouffroit pas volontiers que l'abbé *de la Porte* le *pillaçât*. On dira en l'honneur de ſa mémoire qu'il n'écrivit rien qui ne fût digne d'être conſervé, & qui ne pût ſervir de leçon. Il ſe fit un genre à lui, & c'eſt ainſi qu'il s'exprime lui-même: — Nous avons d'excellentes comédies de caractère (dans la préface de la *Comédie des Grâces*) nous avons quelques bonnes pièces d'intrigues; pourquoi n'admettroit-on pas au théâtre un troiſième genre de comédie, dont les ſujets moins étendus, plus unis, toujours dans le gracieux, ne préſente-

roient uniquement que la ſimple nature & le ſentiment. N'a-t-on pas toujours dit que la poëſie & la peinture étoient ſœurs ; & dans la peinture n'y a-t-il pas le payſage ; je ſuis perſuadé que ce nouveau genre de comédie plairoit beaucoup par la naïveté de ſes tableaux, s'ils étoient travaillés avec cet art, cette élégance, ce naturel, qu'un habile pinceau pourroit leur donner. Il faut un talent peut-être plus marqué qu'on ne penſe, pour ces ſortes de petits ouvrages, dont les couleurs doivent être ſi bien ménagées, qu'une teinte trop vive ou trop foible peut en rendre tout le coloris déſagréable. Il faut être doué d'une imagination tendre, qui n'admette pour ainſi dire que les objets que le cœur lui préſente, & il doit régner dans le tout, un air ſi aiſé, une expreſſion ſi naturelle, qu'il ſemble au ſpectateur qu'on a écrit ſans peine, ce qu'on a penſé ſans application —.

On ſent à merveille que l'auteur s'eſt fait une poétique à ſa manière, ainſi que l'ont oſé tous ceux qui ſe ſont écartés des genres connus. Il eſt cependant vrai, que le ſyſtême de *Saint-Foix* peut être très-ingénieux, & très-admiſſible. Il a

prouvé par des effets, qu'il n'haſardoit rien, & que ce nouveau genre pouvoit réuſſir.

Nous ſommes fâchés de ne point trouver ſur la liſte des Académiciens François, M. *de Saint-Foix*, qui pouvoit y figurer avec une ſorte de diſtinction. Peut-être ne demanda-t-il point une place qu'un uſage ſingulier veut qu'on demande, comme ſi on devoit ſolliciter une diſtinction quelconque ! Dans les corps militaires, c'eſt l'ancienneté qui élève aux grades ſupérieurs, ou la réputation. Pourquoi n'en eſt-il pas de même à l'Académie ? Parce qu'elle eſſuya un refus, a-t-elle lieu de craindre d'être de nouveau compromiſe ? Nous pourrions l'aſſurer que cette crainte n'eſt pas fondée. Quoiqu'il en ſoit, *Saint-Foix* ne fut point Académicien, & n'en murmura point, il crut même qu'il n'étoit pas digne de cet honneur.

Parvenu à un âge où le repos eſt l'unique bien qui puiſſe encore mettre un prix à la vie, il ſe retira dans un des fauxbourgs de Paris, où il étoit preſque ignoré. Quelques amis venoient le viſiter, & lui rappeler d'anciens ſouvenirs. Il nomma

quelques jours avant ſa mort, l'abbé *de Very*, ſon ami, pour ſon exécuteur teſtamentaire. Les ſépultures dans les égliſes produiſoient dans les têtes une ſorte de fermentation, & on les regardoit comme elles auroient dû toujours l'être, c'eſt-à-dire, très-peſtilentielles. M. *de Saint-Foix* voulut être enterré dans le cimetière.

Nous allons donner une courte analyſe de ſes ouvrages.

Eſſais Hiſtoriques ſur Paris. L'objet de l'auteur a été de faire connoître le génie, le caractère de la Nation, la ſource, l'origine de nos loix, uſages & coutumes. On trouve ſans ceſſe un eſprit ſavant, profond, judicieux, un philoſophe agréable, un honnête homme, un bon citoyen. Son hiſtoire des anciennes guerres avec les Anglois eſt remplie d'érudition, & forme un morceau hiſtorique d'un très-grand mérite. Il nous a rendu la gloire qui nous étoit due, & que nos Hiſtoriens nous avoient laiſſé perdre par pareſſe ou indifférence. Il venge partout la France, & combat avec ſuccès *Rapin*, *Larrey*, & les hiſ-

toriens Anglois. Il n'eſt pas moins attentif à recueillir les traits qui font honneur aux dames.

L'*Oracle*, Comédie en un acte, eſt un chef-d'œuvre dans ſon genre; toujours applaudi; rien de ſi ſimple que le ſujet, de ſi agréable, de ſi ſpirituellement naturel.

Deucalion & Pirrha, attache par un intérêt ſoutenu.

Les Veuves Turques, Comédie, qui a été repréſentée en ſociété, le 12 Mai 1742, dédiée à *Said Effendi*, Ambaſſadeur de la Porte, en France. Cette Comédie fut compoſée à l'occaſion d'une fête que Madame la Ducheſſe *de* * * * donnoit à l'Ambaſſadeur. Elle a été traduite en langue Turque par le fils de *Said Effendi*. C'eſt peut-être l'unique ouvrage dramatique que les Turcs ayent traduit.

Le Silphe eut le plus grand ſuccès.

L'Isle Sauvage, en trois actes, d'un genre très-neuf. C'eſt un développement ingénu

de ces ſentimens innés d'un ſexe envers l'autre.

Nommer *les Grâces*, c'eſt rappeler l'idée du chef-d'œuvre le plus agréable de notre théâtre, dans le genre des peintures ingénieuſes, naïves & délicates: les images y ſont ſéduiſantes.

L'Heureuſe Épreuve produit un dénouement qui ſatisfait également le cœur & l'eſprit, le nœud en eſt d'une invention neuve;

Egerie en un acte;

Le dialogue *des Doubles Déguiſemens* eſt vif & ſoutenu. Il y a une force dans les caractères qui en donne beaucoup à la morale de cette Comédie;

Zéloïde fournit un exemple rare de ſuccès pour les Tragédies en proſe; une ſingularité de plus s'y rencontre, c'eſt que cette Tragédie n'a qu'un acte;

Arlequin au Sérail;

Le Rival Suppoſé;

La Colonie fut ſuſpendue par ordre des Magiſtrats: on crut y trouver des traits licencieux;

Les Parfaits Amans, ou, *les Métamorphoſes*, Comédie en quatre actes, fut faite ſur des machines, comme *Duclos* avoit écrit Acajou ſur des eſtampes ;

Il y a dans la *Cabale*, Comédie en un acte, des ſcènes d'un ton d'imagination, auquel on ne s'attend point, d'autant que les caractères ſont abſolument neufs pour le théâtre & pour les mœurs. Les ridicules vus ſous un aſpect ſi nouveau, ſans en être moins vrais, ſont d'autant plus piquans que rien n'y reſſemble à la formule uſée des pièces à tiroirs, dans le genre deſquelles il faut cependant placer celle-ci ;

Alceſte eſt un divertiſſement compoſé à l'occaſion de la Convaleſcence de Monſeigneur *le Dauphin*. Cette pièce exprimoit naturellement les ſentimens des François. Le Roi *Louis XV* en fut touché ;

Les Hommes eſt une Comédie remplie de philoſophie & d'imagination ;

Le Derviche eſt traité d'une manière piquante ;

Il a encore donné *le Financier*, *Pandore*, *la Veuve à la mode*, *le Contraſte*, *l'Amour & l'Hymen*.

Dans ſes *Lettres Turques* on reconnoît la peinture de nos ridicules faite ſans malignité ni myſantropie ;

Sa *Lettre ſur l'Homme au maſque de fer*, n'a rien éclairci ; le ſecret reſte encore tout entier, & nous croyons qu'il importe peu de le dévoiler ;

L'Hiſtoire de l'Ordre du Saint-Eſprit fit beaucoup d'honneur à l'auteur, & eſt un ouvrage qui reſtera, par ce caractère de vérité & par la conciſion dans le ſtyle, qu'il a ſu y imprimer.

SAINT-HYACINTHE (THÉMISSEUL DE), dont le vrai nom étoit *Hyacinthe Cordonnier*, naquit à Orléans, le 27 Septembre 1684, de *Jean Jacques Cordonnier*, ſieur *de Belain* & d'*Anne-Marie Mathé* ; ſa mère étant veuve, ſe retira à Troyes, avec ſon fils. Elle y donnoit des leçons de guittare, & ſon fils en donnoit d'italien. Celui-ci avoit pour élève une penſionnaire de l'abbaye de Notre-Dame ; & ſes leçons ayant eu les mêmes ſuites que

celles d'*Abeilard* à *Héloïse*, il fut forcé de quitter Troyes, où M. *Bossuet*, évêque de cette ville, l'accueilloit très-bien; il s'occupoit peu à détromper le public qui lui donnoit le grand *Bossuet* pour père; opinion qu'autorisoient ses liaisons avec le prélat, neveu de ce grand homme, & la multitude de noms sous lesquels il masquoit le sien. Après avoir parcouru une partie de l'Europe, il se fixa à *Bréda*, où il épousa une demoiselle de condition, il mourut dans cette ville en 1746; nous ignorons les autres aventures de sa vie; *Voltaire*, son ennemi, dit qu'il avoit été moine, soldat, libraire, marchand de café, & qu'il vivoit du projet *du Biribi*, (lettres secrètes, lettre 50e). Il n'a guère vécu à Londres, dit-il ailleurs, que de mes aumônes & de ses libelles. Voici (suivant M. *de Burigni*), ce qui avoit attiré à *Saint-Hyacinthe* ces injures & ces calomnies. Cet écrivain fit un voyage à Paris vers l'an 1719. Il y fut très-bien accueilli des gens de lettres, & fit connoissance avec *Voltaire*, qui commençoit déjà sa brillante carrière. On représentoit alors *Œdipe*, où toute la ville accouroit, « je me souviens,

» (dit M. *de Burigni*) , que M. *de Saint-*
» *Hyacinthe* ſe trouvant à une de ces nom-
» breuſes repréſentations près de l'auteur ,
» lui dit , en lui montrant la multitude
» des ſpectateurs : voilà un éloge bien
» complet de votre tragédie ; à quoi M.
» *de Voltaire* répondit très-honnêtement :
» votre ſuffrage , Monſieur , me flatte plus
» que celui de toute cette aſſemblée. Ces
» deux écrivains ſe voyoient quelquefois ,
» mais ſans être fort liés. Peu d'années
» après , ils ſe trouvèrent en Angleterre ,
» & ce fut alors que leur haine com-
» mença , pour durer le reſte de leur vie.
» M. *de Saint-Hyacinthe* , (diſent les au-
» teurs du *Journal Encyclopédique*) , a dit
» & répété pluſieurs fois à M. *de Burigni* ,
» que M. *de Voltaire* ſe conduiſit très-irré-
» gulièrement en Angleterre , qu'il s'y fit
» beaucoup d'ennemis par des procédés
» qui ne s'accordoient pas avec les prin-
» cipes d'une morale exacte. Il eſt même
» entré avec moi , (ajoute M. *de Burigni*) ,
» dans des détails que je ne rapporterai
» point , parce qu'ils peuvent avoir été
» exagérés. Quoiqu'il en ſoit , *Saint-Hya-*
» *cinthe* fit dire à M. *de Voltaire* , que
» s'il

» s'il ne changeoit de conduite, il ne » pourroit s'empêcher de témoigner publi- » quement qu'il le désaprouvoit : ce qu'il » croyoit devoir faire pour l'honneur de la » Nation Françoise, afin que les anglois » ne s'imaginassent pas que les françois » étoient ses complices & dignes du blâme » qu'il méritoit. On peut bien s'imaginer » que M. *de Voltaire* fut très-mécontent » d'une pareille correction. Il ne fit ré- » ponse à M. *de Saint-Hyacinthe* que par » des mépris : & celui-ci de son côté » blâma publiquement & sans aucun ména- » gement la conduite de M. *de Voltaire* ». Ce poëte, depuis cette époque, ne cessa de marquer sa haine à *Saint-Hyacinthe*, la bile de celui-ci s'enflamma, & il résolut de se venger par un trait qui offenseroit vivement son adversaire ; il faisoit dans ce temps-là une nouvelle édition de *Mathanasius*, à laquelle il joignit l'apothéose ou la déification du docteur *Masso*. Il y inséra la relation d'une fâcheuse aventure de M. *de Voltaire*, qui avoit été très-indignement traité par un officier françois nommé *Beauregard*. Cette édition de *Mathanasius*, augmentée de l'apothéose, ne fit pas grande

ſenſation à Paris, où elle n'avoit pas été imprimée. Mais l'abbé *des Fontaines* ayant fait imprimer dans ſa Voltairomanie l'extrait qui regardoit M. *de Voltaire*, on recommença à parler beaucoup de la triſte aventure qui étoit preſque oubliée. M. *de Voltaire* ſe plaignit vivement à M. *de Burigni*, qui engagea M. *de Saint-Hyacinthe* à écrire au poëte, pour déſavouer le procédé de l'abbé *des Fontaines ;* mais cette lettre ne le ſatisfit nullement, (voyez la lettre de M. *de Burigni*, ſur les démêlés de M. *de Voltaire* avec M. *de Saint-Hyacinthe*, *in*-8°. 1780 ; & l'extrait qui en a été donné dans le *Journal Encyclopédique*, du premier Juin 1780. Nous avons de lui le chef-d'œuvre d'un inconnu, *Lauſanne*, 1754, en 2 vol. *in*-8°. & *in*-12, c'eſt une critique aſſez fine des commentateurs qui prodiguent l'érudition & l'ennui, mais elle eſt trop longue pour une plaiſanterie ; la déification du docteur *Ariſtarchus Maſſo* qui eſt dans le deuxième volume, mérite encore plus cette cenſure, quoiqu'elle ſoit du même auteur, à l'exception de la tirade contre *Voltaire*, qui eſt aſſez plaiſamment tournée, & de quelques morceaux où il y a de la gaieté,

le reſte eſt aſſez mauſſade. D'ailleurs ſon héros, qui étoit un pedant de Hollande, eſt inconnu à preſque tous ſes lecteurs; & la plupart des traits qu'il dirige contre lui ſont perdus pour eux. 1°. *Mathanaſiana*, à la Haye, 1740, 2 vol. *in*-8°. Ce ſont des mémoires littéraires, hiſtoriques & critiques. M. l'abbé d'*Artigny* prétend que *Saint-Hyacinthe* auroit pu nous donner quelque choſe de meilleur; 2°. pluſieurs romans dans leſquels on diſtingue *Melytene* ou l'illuſtre *Perſan*, très-médiocres, celui du *Prince Titi* eſt le ſeul qu'on liſe avec intérêt, & où il y ait de l'eſprit.

Il eſt auteur d'un roman intitulé: *la Conformité des Deſtinées*, *in*-12, 1740.

Cette notice eſt tirée du *Dictionnaire Hiſtorique*, dont les éditeurs pourront à leur tour prendre les notices des auteurs dont ils n'ont point parlé, dans notre collection.

SAINT-LAMBERT (DE) meſtre de camp de cavalerie, ancien major des gardes du roi *Staniſlas*, duc de Lorraine, membre de l'académie françoiſe, né à Nancy en 1717. Un de ſes premiers ouvrages fut une

ode sur l'eucharistie, imprimée en 1732; il a prononcé à l'académie de Nancy plusieurs discours remplis de goût & écrits avec sagesse. Le recueil de ses poësies légères annonça de bonne heure l'agréable facilité de l'auteur & le fit distinguer parmi ceux qui couroient la même carrière, tels que M. l'abbé *de Bernis*, M. *de Boufflers*, *Bernard*. Son poëme *des Saisons* lui procura une gloire nouvelle, l'étendue du poëme, la variété des détails, l'intérêt de la matière, le talent du poëte & la sensibilité qu'il y décèle, & qui a multiplié ces vers heureux qui sont *les Proverbes du Cœur*, ouvrirent à l'Auteur les portes de l'Académie.

Il s'étoit déjà annoncé pour un moraliste tendre & ami des hommes. Qui n'a été trompé en lisant les *Fables de Sadi !* On croit entendre le vertueux *Sadi*. Ce sage, c'est M. de Saint-Lambert qui a imité le ton & la manière asiatique. C'est un des meilleurs ouvrages de ce genre. La philosophie en est pure, & est présentée d'une manière piquante, personne n'a peut-être mieux imité les formes du style oriental, le choix d'images & de maximes qui lui est

propre, l'union fréquente des idées religieuses & des idées de morale, enfin une certaine gravité majestueuse qui tient à la fois à la simplicité des mœurs & à la pompe de l'imagination : deux caractères dominans des orientaux se retrouvent dans l'ouvrage de M. *de Saint-Lambert* ; nous n'avons pas besoin de dire que l'auteur a su, à la palme des talens, unir les tributs d'une estime journalière. Puisse-t-il en jouir longtemps, & contribuer au bonheur de ses amis qui ne pourroient se passer de sa présence !

SAURIN (*Bernard-Joseph*), né à Paris, avocat de l'Académie Françoise, mort en 1782. Il étoit fils de *Joseph Saurin* de l'académie des sciences de Paris, qui fut accusé par *Jean-Baptiste Rousseau* d'être l'auteur des *Fameux Couplets* qui firent exiler ou plutôt bannir le poëte lyrique. *Bernard Saurin* vivoit dans le grand monde, & savoit s'y faire estimer : ses vertus (dit M. *de Nivernois*) étoient sans faste, son commerce étoit sans épines, une certaine pétulance dans la dispute donnoit à sa société quelque chose de piquant, sans y

rien mêler de fâcheux : c'étoit de la véracité & non pas de l'orgueil ; on dit que dans la jeuneſſe de M. *Saurin*, cette effervescence alloit juſqu'à une eſpèce d'emportement ; mais la raiſon l'avoit réduite à n'être que de la vivacité, & ſous cette forme plus douce, il l'a conſervée juſqu'à ſon dernier jour. M. *Saurin* jouiſſoit toujours d'une belle mémoire, d'une imagination féconde, étudioit, compoſoit avec ſuccès à la fin de ſa vie : comme on voit quelque chêne antique & courbé par les orages, pouſſer des rejetons vigoureux & verdoyans, ſon eſprit & ſon caractère n'ont jamais rien perdu de leur énergie, & ſachant allier à l'énergie la circonſpection & la meſure, ce qui eſt ſi rare & ſi digne d'éloges, il n'a jamais rien outré, rien exagéré, même dans la culture de la ſageſſe & de la philoſophie.

Une lettre de Mde. *Saurin* qui eſt à la tête du *recueil des œuvres* de ſon mari, nous apprend qu'il a exercé pendant quinze ans la profeſſion d'avocat, qu'il avoit plus de quarante ans lorſqu'il lui fut loiſible de ſe livrer à ſon goût pour les lettres, qu'il pouſſoit ſi loin la modeſtie, que dans la con-

fiance la plus intime, & pendant une longue suite d'années, personne ne lui a jamais entendu parler de lui-même, qu'il étoit vrai, juste, bienfaisant, indulgent, quoiqu'auteur; assez gai, malgré l'apparence, & qu'il n'avoit jamais pu vaincre la terreur que lui inspiroit la seule idée de la mort; je me trouve bien ici, disoit-il, pourquoi ne puis-je y rester encore quarante ans?

On peut ajouter qu'il eut des amis, & qu'il les aima; nous fûmes tous attendris jusqu'aux larmes quand nous entendîmes ce vieillard réciter dans une séance de l'académie françoise, ces vers à l'ombre de *Voltaire*, de son ami.

VERS

A L'OMBRE DE VOLTAIRE,

PAR M. SAURIN;

Récités à la Séance de l'Académie Françoise

1779.

O toi ! dont la Muse immortelle,
Nous laissant un long souvenir,
Sera des âges à venir :
Toi, qui nous privas si long-temps
Du plaisir de te voir, du charme de t'entendre,
Hélas ! de ce bonheur à peine jouissans,
Nous te perdons : tu meurs, & de cris impuissans,
Nous fatiguons le Ciel, sans réveiller ta cendre.
Ah ! trop présent à mes regrets,
De ce Grand Homme, encor tout m'offre ici les traits
Dans ce buste : c'est lui tout entier qui respire ;
Je crois entendre encor sa voix.
Oui, tu me parles, je te vois :
C'est avec cette grâce, avec ce fin sourire,
Qu'assis à nos côtés pour la dernière fois,
De l'art de penser & d'écrire,
Tu mettois sous nos yeux & l'exemple & les loix.
Dans un respectueux silence,
Notre ame suspendue à tes moindres discours,
Du Dieu qui t'agitoit ressentoit la présence ;
Mais, hélas ! tu touchois au terme de tes jours,
Quand, surpris, échauffés du feu de ton vieil âge,

Nous nous plaisions à t'admirer.
C'étoit notre dernier hommage :
Nous allions bientôt te pleurer.
Eh ! que ma Muse rajeunie
N'a-t-elle ces vives couleurs,
Et cette puissante harmonie
Dont te douèrent les neuf Sœurs.
Que n'ai-je un moment ton génie !

J'oserois..... Vain souhait ! je n'ai que ma douleur.
Chargé d'ans, & voisin des bornes de la vie,
Tout mon talent est dans mon cœur.
Mais quand toute l'Europe avec respect te nomme,
Mes regrets, qu'en ces vers je cherche à soulager,
N'ont pas l'orgueil de croire honorer un Grand Homme.
Eh ! qu'importe à ta gloire un tribut passager !
Zaïre, *Mahomet*, *Semiramis*, *Alzire*,
Chefs-d'œuvre que le temps ne peut désavouer,
Où tout Paris accourt, pleure, frémit, admire,
Mieux que nous savent te louer.
Que tu sais à ton gré faire couler des larmes
Aux mortels qu'endurcit l'éclat de la grandeur,
Offrir, dans leurs pareils, la leçon du malheur !
A la tendre pitié prêter encore des charmes ;
Et mêlant à sa voix le cri de la douleur,
Réveille l'homme en eux, & leur redonne un cœur.
Si quelque chose nous console,
Et nous peut, de ta perte, adoucir les douleurs :
Plus heureux que le *Tasse*, au moins du Capitole,
Le destin ne t'a point envié les honneurs.
Ce grand jour à jamais vivra dans la mémoire,
Où de tous les travaux que t'a coûté la gloire,
Un moment te paya le prix.
Ce jour où d'*Apollon* on a traité le fils

Comme le fut *Maurice*, enfant de la victoire;
Où mêlant à la joie & nos pleurs & nos cris,
Du laurier triomphant la main de *Melpomène*
Couronna tes cheveux blanchis.
Cet hommage éclatant, cette touchante scène,
Tous ces autres lauriers sur ton front amassés,
Qu'en se jouant, ta Muse a moissonnés sans peine,
Suffisent à ta cendre & t'honorent assez.

On croyoit entendre le vieux *Philemon* regrettant *Beaucis*, ou *Nestor* pleurant sur la tombe de son ami, le souvenir de cette séance ne s'effacera pas de notre mémoire; on y écoutoit M. *Ducis*, louant avec génie le poëte célèbre qu'il remplaçoit, on y entendit l'épître de M. *Marmontel* sur l'espoir de se survivre, dans laquelle le sentiment a inspiré le poëte & accru l'illusion par les peintures les plus attachantes, c'est ainsi qu'il parla de *Voltaire* après que M. *Saurin* eut fini.

. . . . & toi, dont les travaux divers
Ont durant soixante ans étonné l'univers,
L'aurois-tu déposée au terme de la vie,
Cette gloire qui fit le tourment de l'envie,
Et d'un monde par toi si long-temps éclairé,
Ton indigne tombeau t'auroit-il séparé?
Quoi! tandis que tes vers enchantent nos oreilles,
Que nos plus doux plaisirs sont le fruit de tes veilles,
Que, d'une voix enfin tous les cœurs attendris,

Du grand art d'émouvoir te décernent le prix;
Qu'inſtruits par tes leçons, des rois couverts de gloire
T'accompagnent en pompe au Temple de mémoire,
Et, ſur un monument à jamais affermi,
Vont graver de leur main le nom de leur ami:
Tu ne l'entendrois pas ce concert de louange!
Ce cri des nations qui t'honore & te venge!
Vous qui deviez former des accens ſi touchans,
Suſpendez votre lyre, interrompez vos chants,
Enfans du Pinde, au ſein d'une nuit vaſte & ſombre,
Vos ſons perdus, jamais n'iront flatter ſon ombre:
Aux pleurs des malheureux, aux éloges des rois,
Voltaire eſt inſenſible: il n'entend plus nos voix;
Elle fut donc bien vaine, hélas! cette eſpérance
De conſoler ſon ombre & d'acquitter la France,
Lorſque par l'univers notre zèle avoué
Promet la palme à qui l'auroit le mieux loué.

M. *Saurin*, (il l'a dit lui-même) — au-deſſous de nos grands maîtres, il y a des places qu'on peut honorablement occuper. Il ſe plaçoit ſans s'en douter, car *Spartacus*, *Blanche* & *Guiſcard*, *Beverley*, ſont des ouvrages généralement eſtimés, ſur leſquels la critique n'a oſé s'appeſantir, les *Mœurs du Temps*, *l'Anglomanie*, ſont, dit un Journaliſte, deux charmans actes de comédie, qui feront toujours également plaiſir à la repréſentation & à la lecture.

L'auteur eſt dans la comédie des *Mœurs*

du Temps partout élégant, & la fineſſe ne nuit jamais à la clarté.

Blanche & Guiſcard eſt une Tragédie écrite purement & avec une énergie philoſophique : la Tragédie de *Spartacus* eſt remplie de beautés du premier ordre.

Le *Conte de Mirza & Fatmé* eſt abſolument dans le genre indien, & ſe fait lire avec le plus doux intérêt.

Parmi les *Poéſies* fugitives qu'on trouve dans les *Œuvres* de M. *Saurin*, on doit diſtinguer l'*Epître de la Vieilleſſe* & celle ſur *la Vérité*, l'Auteur perſonnifie ainſi *la Vérité*.

Dis qu'il n'appartient pas au néant de notre être
D'oſer de la nature interroger le maître ;
Dis qu'on doit reſpecter ces ſentimens ſi doux,
Que le temps développe & fait croître avec nous,
Les droits ſacrés du ſang, l'amitié, la patrie,
Et dans le fond des cœurs, la pitié qui nous crie :
Aide les malheureux. Né comme eux pour ſouffrir,
Tout mortel eſt leur frère & doit les ſecourir :
Ah! ne combattons point par d'odieux ſyſtêmes,
L'amour d'autrui fondé ſur l'amour de nous-mêmes :
Hobbes, qui des humains fait des loups dévorans,
Qui détruit les vertus & ſoutient les tyrans,
A-t-il peint l'homme ? Non : *Hobbes* le défigure.
A tous ſes argumens oppoſons la nature ;

Lorsque l'enfant sorti du sein qui l'a porté,
Foible, & par la douleur de toutes parts heurté,
Mêle aux cris du besoin les pleurs de l'impuissance,
Peu d'instans détruiroient sa fragile existence,
Si l'amour ne veilloit au soutien de ses jours;
Mais éprouvant d'abord les plus tendres secours,
Bientôt avec plaisir pressant une mamelle,
Il soulage sa mère; & soulagé par elle,
En commençant de vivre, il commence d'aimer
Ce lien mutuel qui vient de se former;
Tout l'accroît chaque jour & tout le fortifie;
Des êtres que le Ciel a donés de la vie,
L'homme en son premier âge est le plus dépendant,
Le plus foible de tous, le plus long-temps enfant:
Tendre objet de nos soins assidus & durables,
Ce sont ses bienfaiteurs qu'il voit dans ses semblables;
C'est pour son premier bien qu'il fut ainsi formé:
Qui n'aime que soi seul, de soi seul est aimé;
Eh! qui voudroit du jour, si quelque main chérie
N'aidoit à supporter le fardeau de la vie?
C'est en le partageant qu'on goûte le bonheur.
Malheur à qui ne sent que sa propre douleur!
Il vit dans un désert: jamais d'un cœur aride
La foule des plaisirs n'a pu remplir le vide.
L'homme a, pour être heureux, besoin de sentimens;
Et les jours sont bien longs pour qui n'a que des sens.

On trouve des *Chansons*, des *Contes* & des *Epigrammes* qui sont marqués au même degré de talent & de mérite.

SAUVIGNY (DE).

Apologues Orientaux, *in*-12, 1764.

C'eſt à l'occaſion de ces apologues que nous plaçons l'auteur dans cette notice; leur ſuccès nous diſpenſe d'en rendre compte, nous nous bornerons à parler de l'auteur qui eſt vivant. *Bille-Edme de Sauvigny*, officier de cavalerie, chevalier de l'ordre royal & militaire de Saint-Louis, cenſeur royal & de la police, eſt né en Bourgogne; il a compoſé pendant qu'il ſervoit dans les gardes du roi *Stanislas*, duc de Pologne, les ouvrages ſuivans.

La *France Vengée*, poëme;
La *Religion Révélée*, poëme;
Réflexions ſur l'Origine, épître;
Voyage de madame Adélaïde & de madame Victoire.

Odes Anacréontiques.

Tous ces ſujets ou pieux, ou à la louange des princeſſes auguſtes, annoncèrent le patriotiſme, la ſaine morale & les talens de l'auteur, qui ne ſe démentit point dans ſon épître des *Lettres Philoſophiques*, ni dans ſon livre intitulé *l'Une & l'Autre*, ou *la Nobleſſe Commerçante & Militaire.* On écrivoit beaucoup alors ſur les moyens d'enga-

ger la nobleſſe à commercer. L'abbé *Coyer* & tant d'autres s'étoient élevés avec force contre le préjugé qui claſſe les négocians à une énorme diſtance de la nobleſſe. Mais il faut que ce préjugé ſoit inné parmi nous, puiſque les meilleurs ouvrages n'ont rien détruit, rien innové.

M. *de Sauvigny* a donné au théâtre François, *Socrate*, tragédie en trois actes, dans laquelle le plus ſage des philoſophes eſt peint avec force & vérité.

Hirza ou *les Illinois*, tragédie en cinq actes, qu'on regrette de ne pas voir plus ſouvent.

Gabrielle d'Eſtrées, tragédie où l'on aime à revoir des perſonnages certainement bien chers à la nation.

Abdir, drame, qui eſt le ſujet ſi touchant du jeune *Argill*, tranſporté ſur la ſcène, & dont le roman ſi intéreſſant de M. *de Mayer* a fourni le canevas.

On a trouvé dans la comédie du *Perſifleur*, de la facilité, une poéſie légère, & des détails très-ingénieux, cette comédie n'a pas été aſſez bien accueillie.

M. *de Sauvigny* a commencé le recueil du *Parnasse des Dames*, il a publié un joli recueil intitulé les *Après Soupers de la Société*. Il traduit maintenant *Grégoire de Tours*, c'étoit à lui à qui cette tâche sembloit particulièrement convenir, lui qui est si familier avec les mœurs des François des deux premières races. *L'Histoire amoureuse de Pierre-le-Long & de Blanche Bazu*, a rendu ce vieux style précieux, & a presque fait aimer les mœurs de ce bon temps, on ne pouvoit imiter plus heureusement & avec tant de graces. Prose, poésie, caractères, intrigues, tout convient au temps, tout est peint avec fidélité & intérêt; qui ne lira avec plaisir les morceaux suivans:

COMPLAINTE

De Pierre-le-Long.

O mes ennuis! ô mes ennuis!
Baillez-moi trève vous en prie
Sans en mourir, du tout ne puis
Vous endurer loin de ma mie:
Baillez-moi trève vous en prie.

Non que me plaigne de souffrir:
C'est douceur de souffrir pour elle;

Mais las! si me faites mourir,
J'ai peur que chagriniez ma belle,
J'ai peur que chagriniez ma belle.

CHANSON JOYEUSE.

HEUR où malheur qu'amant puisse endurer,
Il n'en est onc dessus la terre
Qui puisse à moi se comparer :
Merci, Amour, j'ai mon salaire.

AMANS, aimez, après mes longs soupirs,
N'ai, comme vous, les grâces de ma Dame;
Et si pourtant n'avez tous mes plaisirs,
Faudroit encor avoir mon ame.

LA NOUVELLETÉ,

CHANSON.

IL est certain qu'un jour de l'autre mois,
M'est advenu très-merveilleuse chose,
Toute seulette étois au fond du bois,
Vint mon ami, plus beau que n'est la rose;
Il me baisa d'un baiser sage & doux
Et puis après il me fit chose amère :
Si que je dis, avec un grand courroux,
Tenez-vous coi j'appellerai ma mère.

IL est certain qu'il devint tout transi,
Voyant courir larmes sur mon visage;
A jointes mains, il me cria merci,

Et cela fit que je fus moins sauvage :
Quand il me vit que je parlois si doux,
L'ami s'y prit de tant belle manière,
Que je lui dis, sans avoir de courroux,
Tenez-vous coi, j'appellerai ma mère.

✣

Il est certain que lors il m'arriva
Chose nouvelle, à quoi n'étois pas faite,
Et quasi morte, un baiser m'acheva,
Qui me rendit les yeux clos & muette ;
Puis m'éveillai, mais d'un réveil si doux,
Que remourus, tant il me fit grand-chère ;
Enfin besoin ne fut d'être en courroux :
Il devint coi, sans qu'appelai ma mère.

SENEÇAI (*Antoine* BAUDERON DE SENEÇAI *ou* SENECÉ), né à Mâcon en 1643, étoit arrière petit-fils de *Brice Bauderon*, savant médecin, connu par une pharmacopée. Son père, lieutenant-général au présidial de Mâcon, qui mérita par son zèle patriotique un brevet de conseiller d'état, lui donna une excellente éducation, il suivit le barreau pendant quelque temps, moins par inclination que par déférence pour ses parens. De retour dans sa patrie, il accepta un duel qui l'obligea de se retirer à la cour du duc de *Savoye*, poursuivi partout par son mauvais destin, il eut une autre affaire avec les frères d'une demoiselle

amoureuſe de lui qui vouloit l'épouſer malgré eux. Ce nouvel incident l'obligea de paſſer à Madrid. Sa première affaire ayant été accommodée, il revint en France, & acheta en 1673 la charge de premier valet-de-chambre de la reine *Marie-Thérèſe*, femme de *Louis XIV*; à la mort de cette princeſſe arrivée en 1684, la ducheſſe d'*Angoulême le reçut* chez elle, avec toute ſa famille qui étoit nombreuſe. Cette princeſſe étant morte en 1713, Seneçai retourna dans ſa patrie, où il mourut en 1737 à 94 ans. La littérature, l'hiſtoire, les muſes françoiſes & latines étoient l'objet de ſes plaiſirs, il ne négligea pourtant pas la ſociété, & il y plut autant par ſon caractère que par ſon eſprit: il conſerva, juſqu'à la fin de ſa vie, un eſprit ſain & animé de cette gaieté & de cette joie innocente, qu'il appeloit avec raiſon le baume de la vie, les poéſies que nous avons de cet auteur, le mettent au rang des favoris d'*Apollon*. Sa verſification eſt cependant quelquefois un peu négligée; mais les graces piquantes de ſa poéſie dédommagent bien le lecteur de ce défaut; il a fait des épigrammes, 1724, *in*-12; des nouvelles en vers, des ſatyres, en 1675,

in-12, &c. Son conte du *Kaimac* eſt d'un ſtyle plaiſant & ſingulier ; il ſe trouve dans l'élite des poéſies fugitives, ainſi que la manière de filer *le Parfait Amour*, autre conte eſtimé. On diſtingue auſſi le poëme intitulé : *les Travaux d'Apollon*, ouvrage original, & dont le poëte *Rouſſeau* faiſoit grand cas.... On trouve dans les *Mercures* du temps de bonnes diſſertations du même auteur, ſur différens ſujets (1).

Il a réfuté les mémoires du cardinal de Retz dont il a conteſté l'authenticité, & il prouve qu'il eſt impoſſible que ce cardinal en ſoit l'auteur. Senecé avoit connu tous les perſonnages qui ſont indignement traités dans les mémoires, & il en fait lui-même des portraits plus décens, nous n'oſons point affirmer qu'ils ſoient plus reſſemblans.

V

VIELAND (M.), qui vit encore dans la cour de Saxe-Gotha, eſt trop connu pour

(1) Cet article eſt tiré du *Dictionnaire Hiſtorique*, & nous aimons mieux tranſcrire, que de déguiſer des plagiats, quand nous n'avons rien de nouveau à dire.

que nous croyons devoir dire quelque chose sur sa personne. On sait qu'il s'est exercé dans presque tous les genres de poésie, qu'il a fait des pieces de théâtre, & des romans de différens genres. Son roman d'*Agathon* est le premier ouvrage moderne allemand qui ait été traduit. Il est en effet le meilleur, le plus ingénieux, le plus philosophique & le plus agréable de tous ceux qui ont paru en Allemagne; l'auteur voulant le faire passer pour la traduction d'un roman grec, a suivi la méthode des Héliodore, des Tatius & des Longus, c'est-à-dire, que comme dans les amours de *Théagènes & Chariclée*, de *Leucippe & Clitophon*, & *d'Ismène*, il commence à raconter les aventures de ses héros, lorsqu'ils sont déjà au milieu de leur carrière, ce n'est qu'au bout de plusieurs livres qu'il nous apprend le commencement de sa vie. L'auteur a voulu représenter un honnête homme qui a le courage de pratiquer la vertu.

Dans un *Discours* qui précède le roman d'*Agathon*, M. *Vieland* classe les principaux auteurs de la littérature allemande : *Utz*, *Lessing*, *Gleim*, *Gestemberg* sont distingués

par des poéſies légères. *Cramer*, par les odes, *Hagedorn*, *Gellert*, *Roſt*, par les fables & les contes, *Geſſner*, par l'Idille, *Bodmer* par la poéſie élevée ; *Haller*, *Zacharie*, *Kleiſt* par l'enthouſiaſme épique, *Klopſtok*, par ſon poëme intitulé *la Meſſiade*, *Rabner* par la ſatyre, *Schlegel*, *Crhonegk* par les ouvrages dramatiques, le juif *Mosès* par la morale.

Les *Mémoires* de Mademoiſelle *Sternheim* du même auteur, publiés en allemand en 1771, ont été traduits en françois en 1772, par madame de *L. F.*, les mœurs de la nobleſſe allemande du ſecond ordre y ſont bien peintes ; malheureuſement les réflexions y ſont trop multipliées, l'héroïne réfléchit & moraliſe ſans ceſſe, & ne nous fait pas grâce d'une ſeule penſée. L'auteur y joint les ſiennes propres.

M. *Vieland* a déclaré n'en être que l'éditeur & fait donner les honneurs de la compoſition à madame de *la Roche*, femme d'un conſeiller de l'élection de Trêves : on trouve à la fin du ſecond volume une anecdote allemande, dont madame *de la Roche* eſt auteur, & qui n'a point les défauts que nous reprochons à la première partie.

Les *Aventures Merveilleuſes de Don Silvio de Roſalva* ou *le Nouveau Don Quichotte*, a été traduit en françois en 1770 ; 1 vol. *in*-8°.

M. *Vieland* déclare dans la *Préface*, qu'il n'eſt que l'éditeur de cet ouvrage, & que le véritable auteur eſt *Don Ramis de Z...*, ci-devant ſecrétaire d'ambaſſade d'Eſpagne en Allemagne ; mais il ne faut point ajouter foi à cette ſupercherie ; on reconnoît avec plaiſir dans cet ouvrage le ton philoſophique & badin de M. *Vieland*, les plaiſanteries ſont ici plus légères que dans les autres ouvrages de ce poëte, il y eſt plus libre, plus aiſé.

L'ouvrage eſt une imitation du *Don Quichotte* de *Michel de Cervantes*, dans laquelle l'auteur a eu envie de corriger ſes lecteurs de la manie des *Contes de Fées*, comme l'auteur eſpagnol a voulu faire revenir ſa nation ſur le goût des *Romans de Chevalerie* : il a imité la marche de *Cervantes*, & *Don Silvio* eſt calqué ſur *Don Quichotte*, *Pédrillo* ſur *Sancho*, nous n'oſons pas dire que le mérite de la copie égale celui de l'original, mais du moins y trouve-t-on beaucoup d'agrémens.

Ce roman a été traduit par feue madame d'*Uſſieux*, qui joignoit au mérite de ſavoir pluſieurs langues, celui de bien écrire dans la ſienne, & qui avoit des qualités perſonnelles vraiment recommandables ; elle étoit épouſe d'un homme de lettres qui vit encore, & avantageuſement connu dans la littérature.

Le *Nouvel Amadis* de M. *Vieland* eſt plutôt un poëme qu'un roman : cet ouvrage recommandable par la célébrité de ſon auteur, n'a pas toutes les grâces de l'*Amadis François ;* mais on peut ſe diſtinguer au ſecond rang. L'auteur débute par une apoſtrophe à ſa muſe, mêlée d'imprécations contre les critiques, les faux dévots, & contre les prudes. Il annonce de cette manière l'eſprit dans lequel ſon ouvrage eſt compoſé. On voit que M. *Vieland* a voulu que ſon lecteur pût faire des applications, mais la plupart ſont trop forcées, & il eſt très-difficile quelquefois de deviner ſur quoi les plaiſanteries portent. *Amadis* eſt trop ſingulièrement repréſenté, on ne ſait ſouvent ce qu'il deviendra, l'auteur a cru pouvoir ſe permettre des anachroniſmes, pour rendre ſa fiction piquante ; mais

il

il y a mis trop peu de ménagemens ; dans le chant dix-ſeptième, il fait chéoir *Amadis* qui eſt bleſſé de ſa chûte, on le porte dans une cabane voiſine habitée par une vieille qui avoit des ſecrets merveilleux pour guérir toutes les maladies, & même pour reſſuſciter les morts : un élixir ſouverain le tira d'embarras. Et à propos de cet élixir, le traducteur de M. *Vieland* fait dire à l'auteur, que cet élixir eſt connu maintenant ſous le nom *des Gouttes* du comte *de Caglioſtro*. *Une note ajoute*, le fameux *Abraham Rajo*, qui fait de nos jours tant de miracles dans une ville de France (Strasbourg), ſous le nom du comte *de C**** deſcend en droite ligne de cette bonne vieille, & a hérité de tous ſes ſecrets. On conviendra que c'eſt amener les plaiſanteries d'un peu loin. Si le traducteur a falſifié ſon original à ce point là, il en eſt plus repréhenſible.

Nous ajouterons que le ſujet d'*Amadis* ne convenoit point à M. *Vieland*, la peinture de certaines mœurs n'eſt propre qu'à des obſervateurs placés dans ces villes, où la galanterie a de la fraîcheur, ſon mouvement & des grâces ; il faut la peindre

autrement qu'avec les couleurs de l'*Idille*.

M. VIELAND EST AUTEUR

Du poëme de Cyrus ;
Du poëme de l'Art d'Aimer ;
Du poëme sur la Nature ;
Du poëme intitulé : *l'Épreuve d'Abraham* ;

IL A COMPOSÉ

Des Contes Moraux ;
Des Lettres Morales ;
Les Lettres des Morts aux Vivans ;
La Sympathie des Ames ;
Clémentine ;
Jeanne Gray, Tragédie ;
Araſme & Panthée, Tragédie.

VILLENEUVE (*Gabrielle-Suſanne* BARROT), fille d'un gentilhomme, reſtée veuve de M. *de Gallon*, ſeigneur de Villeneuve, lieutenant-colonel d'infanterie ; elle logea & vécut avec le célèbre *Crébillon* le tragique, juſqu'à ſa mort arrivée en 1755. Elle s'exerça dans le genre romaneſque, & elle eut à cet égard quelque ſuccès.

ON A DE LLE

Le Phénix Conjugal, in-12 ;

Le Juge Parvenu, in-12 ;
Les Contes de cette année, in-12 ;
Les Belles Solitaires, en trois parties, *in*-12 ;
Le Beau-Frère ſuppoſé, quatre parties, *in*-12 ;
Le Temps & la Patience, deux vol., *in*-12 ;
Mademoiſelle de Marſange, in-12 ;

La Jardinière de Vincennes. Ce dernier roman eſt un tableau des caprices de l'amour & de la fortune ; les ſituations ſont attendriſſantes, la nobleſſe des ſentimens, la juſteſſe des réflexions rachètent la foibleſſe & l'incorrection du ſtyle ;
Le Prince Azerolles eſt le plus joli de ſes ouvrages, & eſt, en effet, très-ingénieux. Madame *de Villeneuve* faiſoit inſérer des *Vers* dans les *Mercures* du temps.

SANDISSON (M. DE). Les trois premières éditions du Roman d'*Abdalla* ſont ſemblables, & le roman n'y finit point ; lorſqu'il parut en 1713, il fut attribué à un abbé jeune alors, mais déjà diſtingué par ſon mérite, comme il l'étoit par ſa naiſſance, qui préſidoit à la plus fameuſe *Bibliothèque de l'Univers*, qui parent d'un Chancelier de France, fut chargé de la Librairie, fut de toutes les académies, &

est mort Doyen des Conseillers d'Etat, (M. *Bignon*).

L'auteur suppose qu'un M. *Sandisson* établi à Batavia, lui a adressé un manuscrit arabe dont l'auteur & le héros (*Abdalla fils d'Amek*) avoit été chargé par le Grand Mogol *Cha Jehan* de conclure un traité avec la Compagnie hollandoise. Il assure que cet Ambassadeur est mort à Batavia ayant reçu la nouvelle que l'Empereur du Mogol avoit été détrôné, & qu'il étoit mort faute d'avoir bu avec les précautions nécessaires, l'eau de la Fontaine merveilleuse de l'isle de Borico, qu'*Abdalla* lui avoit apportée. Telle est la fable qui amène ce conte, & lui donne quelque légère vraisemblance ; — cette *Notice* est de M. le Marquis *de P*.....

VOISENON (*Claude-Henri de Fusée*, Abbé DE), l'un des quarante de l'Académie Françoise, Conseiller intime & Ministre du Prince évêque *de Spire*, né au château de Voisenon près Melun, le 8 Juillet 1708 ; nous passerons rapidement sur les motifs de sa vocation ecclésiastique, & de son refus d'accepter l'épisco-

pat ; il préféra l'abbaye royale du Jars, le séjour de Paris, la liberté & les muses. Il se lia avec mademoiselle *Quinault*, Actrice célèbre, retirée du théâtre, qui avoit réuni chez elle une société de gens de lettres & de gens de qualité ; on lisoit des ouvrages deux fois par semaine, on y jouissoit de cette liberté de plume & de gaieté trop rare, & malheureusement trop nécessaire à l'homme de génie ; l'abbé *de Voisenon* y parut tout ce qu'il étoit, vif, brillant & plein de grâces, original & piquant.

C'est sur l'invitation pressante de mademoiselle *Quinaut*, & d'après le plan qu'elle lui en traça, que l'abbé *de Voisenon* écrivit la comédie intitulée : *la Coquette Fixée*, qui eut un très-grand succès au Théâtre Italien, & où on trouva de la facilité, des tirades heureuses, une peinture vraie (dit un journaliste) « des mœurs du » jour, des nuances de caractère bien sai» sies, un dialogue facile & spirituel, on » fait par cœur ce morceau ».

JE ne veux point avoir une maison bruyante,
Où Paris en détail s'amène & se présente,
Où l'on trouve Officiers, Magistrats, Beaux-Esprits,

Toute espèce en un mot, excepté des amis;
Une maison enfin où, loin de se voir maître,
Le mari subjugué n'a pas droit de paroître,
Et sans cesse entend dire, avec un ris moqueur,
Que l'on va chez Madame & jamais chez Monsieur.
Oui, sans doute, à présent, par un abus extrême,
Le soir, si par hasard, quand il vient de rentrer,
Chez sa femme, un moment il ose se montrer,
On demande tout bas quel homme ce peut être?
S'il se trouve quelqu'un qui le fasse connoître,
On se lève, & Madame avec un air transi,
Dit: ne vous levez pas, Monsieur; c'est mon mari:
Il s'en ira bientôt: car jamais il ne soupe.
Alors le sérieux gagne toute la troupe;
Tous, d'un ennui marqué, semblent enveloppés:
Le silence est rompu par quelques mots coupés.
L'Homme qui voit le froid que sa présence inspire,
Et qui juge aisément qu'on veut qu'il se retire,
S'esquive, ouvre la porte en déplorant son sort,
Et l'on voit la gaîté qui rentre quand il sort.

Il donna successivement le *Réveil de Thalie*, comédie en un acte & en vers, les *Mariages Assortis* comédie, *la Jeune Grecque*, qui soutinrent sa première réputation.

Dans le même temps, il s'en faisoit une dans les sociétés de Paris, par de jolis vers & par d'autres ouvrages; c'est là aussi qu'il se rapetissa, & qu'il émoussa le desir de tenter de plus durables succès, il

n'écrivit plus rien dans un genre élevé, & ne composa plus des ouvrages de chevalet.

L'*Histoire de la Félicité*, les poëmes *des Israélites* sur le Mont *Oreb*, & des fureurs de *Saül*, sont des productions médiocres, malgré l'esprit & les vers heureux dont ils sont remplis. Nous ne parlerons point de *Zelmis & Zelmaïde*, ni du *Sultan Mis-à-Pouf*, ni du *Recueil de ces Messieurs*, pour lequel il étoit en société avec le comte *de Caylus*, madame *de Graffigny*, MM. *la Chaussée*, *Duclos*, *Moncrif*, *Crébillon* le fils, *Clairaut*, *le Grand Prieur d'Orléans*, le marquis d'*Armenonville*, & ceux qui étoient des soupers de mademoiselle *Quinaut*, & qui savoient rédiger les plaisanteries qu'on s'y permettoit.

Le duc *de Choiseul* offrit à l'abbé *de Voisenon*, une place de Ministre, chargé des affaires de France dans une cour étrangère, mais celui qui avoit refusé par amour de la liberté, un évêché, devoit refuser un ministère, ce qui ne manqua point : le duc *de Choiseul* récompensa son refus d'une pension de 6000 livres, à condition qu'il travailleroit à des essais histo-

riques à l'uſage des princes de la famille royale. Son travail s'eſt réduit *à des Fragmens Hiſtoriques*. On n'y trouve rien d'utile (ſelon un journaliſte), ils fourmillent de calembours, de paſquinades, de jeux de mots. Ce qu'on eſt convenu d'appeler eſprit de ſociété, ne peut s'allier long-temps avec la gravité néceſſaire à l'hiſtoire.... Le ſeul morceau d'une certaine étendue, a pour objet les négociations entre la France, la Hollande & l'Angleterre, pour la paix d'Utrecht, pendant les années 1713, 1714.

On trouve encore dans les œuvres de l'abbé *de Voiſenon*, des anecdotes littéraires ſur un grand nombre de gens de lettres, & ſur quelques autres perſonnes connues : la plupart de ces anecdotes décèlent la légèreté, la prévention, l'injuſtice même la plus choquante. Les colibets, les turlupinades & le néologiſme y reviennent à chaque page, le journaliſte juſtifie ſon jugement en citant des articles qui en effet ſont ſinguliers. Nous ne rapporterons que celui qui regarde le préſident *Hainaut ; la reine honoroit le préſident Hainaut de ſes bontés : la perte de cette*

Princeſſe fut en lui la première époque de l'hiver de ſon ame ! Quel jargon ! à coup ſûr, celui qui écrivoit ainſi n'avoit ni le véritable, ni le bon eſprit, ni ſenſibilité. Ces vers ne ſont pas exempts des mêmes taches, ou plutôt des mêmes ſingularités.

*A MADEMOISELLE DE G***,*

C'EST créer, charmante Jeuneſſe,
Que d'imaginer des plaiſirs :
L'amour les voit naître ſans ceſſe
Dans le vide de vos loiſirs,
Et les modèle avec adreſſe
Sur le deſſin de vos deſirs.

Des plaiſirs modelés ſur le deſſin des deſirs ! a-t-on jamais rien écrit de pareil !

AUTRE.

TOUS les jours feront fêtes doubles,
Et les deſirs feront le plan des *Oremus* :
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
C'eſt dans tes yeux qu'on lira ſon roſaire,
Les amours répondront en chœur,
La relique ſera ton cœur,
Le mien ſera le reliquaire.

Encore des desirs qui font un plan d'*Oremus*, un cœur qui est relique, un cœur qui est reliquaire. Dans quel temps écrivoit-il donc ? demandera-t-on un jour ? Si *Chaulieu* revenoit, que diroit-il ? On prétend que *Voltaire* à son retour à Paris, fut bien surpris du jargon qu'il trouva dans la société, du calembour dont on abusoit en sa présence, il le regardoit comme l'éteignoir de l'esprit, il avoit engagé Madame *du Défant* à se liguer avec lui, & à ne pas souffrir qu'un *tyran si bête* usurpât l'empire du grand monde ; presque seuls ils étoient restés d'un siècle plein de politesse. Il écrivit :

On dit qu'aujourd'hui la Jeunesse
A fait à la délicatesse
Succéder la grossiéreté ;
La débauche à la volupté,
Et la vaine & lâche paresse
A cette sage oisiveté
Que l'étude occupoit sans cesse.

Et *Voltaire* disoit vrai. Pour revenir à l'abbé *de Voisenon*, c'est moins à lui qu'il faut s'en prendre qu'aux libraires, qui vont feuilletant tous les porte-feuilles, & en tirent des morceaux que l'auteur n'avoit

confiés qu'à l'amitié indulgente, pour en former des volumes. Cinq volumes *in*-8°. pour le *Recueil des Œuvres* de l'abbé *de Voisenon*, c'est une de ces entreprises de librairie aussi ridicule qu'il soit possible. C'étoit le seul moyen d'étouffer l'esprit de l'auteur sous un tas de puérilités & d'inepties.

Son goût étoit délicat & sûr, & jamais on n'eut à l'accuser d'avoir porté un mauvais jugement sur les manuscrits qu'on lui confioit. Il fut comme tous les gens-de-lettres, en butte à la satyre & la mépriſa.

Sa liaison avec madame *Favart* nuisit au mari de cette aimable actrice; le public avoit l'injustice d'attribuer à l'abbé les charmans ouvrages de M. *Favart*, il s'en défendit continuellement avec chaleur & avec sincérité.

Nous n'avons parlé que de la gaieté de son esprit, de ses liaisons, il est temps d'ajouter que le revenu de trente mille livres de rente étoit partagé aux malheureux. Il pensionnoit les uns, aumônoit les autres, & sous la forme plus délicate d'un prêt, il secouroit ceux qui auroient pu rougir d'un don. Il mourut à Voisenon le 22 Novembre 1775, âgé de soixante-huit ans. Nous trans-

crirons l'*Epître* remplie de gaieté, qu'il adressa à *Tronchin*, son médecin, peu de jours avant sa mort.

GRAND Médecin, de mes sottises,
Vous causez ma sécurité.
Comptant sur votre habileté,
Sans cesse je m'expose aux crises.
Je suis sûr de l'impunité.
Oui, mes fautes sont votre ouvrage,
Je n'en accrois la quantité
Que pour vous devoir davantage.
Je vis en les multipliant,
Vous me guérissez, en riant.
D'une morale repoussante,
Attribut de qui ne fait rien,
Vous fuyez la marche pesante.
L'amitié douce & consolante
Dont le coloris fait du bien,
Et me persuade & m'enchante:
Vous êtes un Magicien.
Le sentiment est l'interprète
Des avis que vous me donnez.
Votre cœur est votre baguette,
Et moi-même vous m'étonnez.
Je me trouve méconnoissable:
Je fais vœu de docilité,
Et je vais être raisonnable:
Divin docteur, en vérité,
C'est me jouer un tour pendable;
Docteur célèbre, à si bon droit,
Vous voulez, sans aucune grâce,
Qu'on boive & qu'on mange tout froid:

Croit-on que cela m'embarraſſe?
Par un régime ſi nouveau
Vous ſavez me marquer ma place.
Mettre un des quarante à la glace,
C'eſt mettre le poiſſon dans l'eau.

Il pouſſa cette gaieté juſqu'aux derniers momens, s'étant fait apporter avant de mourir ſon cercueil de plomb, il s'adreſſa à ſon laquais. Voilà ma dernière redingote, lui dit-il, j'eſpère que tu ne me voleras pas celle-là.

Il fut reçu à l'Académie Françoiſe, le 22 Janvier 1763, à la place de *Crébillon* le tragique, ſon *Diſcours* de réception eſt rempli de poéſie & d'imagination. L'invention des deux *Temples de la fauſſe Gloire* & de *la Gloire véritable* eſt ingénieuſe.

Il avoit une qualité précieuſe pour l'amitié, c'eſt qu'il étoit vrai, & qu'on pouvoit le conſulter avec ſécurité; il corrigeoit volontiers les ouvrages de ſes amis. *Voltaire* ne dédaignoit point de le conſulter.

VOLTAIRE (*François-Marie* AROUET DE), né à Paris le 20 Novembre 1694; mort à Paris le 30 Mai 1778. M. *de Vauvenargues* a fait ſon portrait auſſi fidèlement qu'on puiſſe le deſirer, & qui ne reſſemble

ni à ces fades éloges, ni à ces satyres indécentes dont *Voltaire* a été accablé.

Je me sens forcé (dit-il) de respecter un génie hardi & fécond, chéri, pénétrant, facile, infatigable, aussi ingénieux & aussi aimable dans les ouvrages de pur agrément, que vrai & pathétique dans les autres : d'une vaste imagination qui a embrassé & pénétré rapidement toute l'économie des choses humaines, à qui ni les sciences abstraites, ni les arts, ni la politique, ni les mœurs des peuples, ni les opinions, ni leurs histoires, ni leurs langues même n'ont pu échapper ; illustre en sortant de l'enfance par la grandeur & la force de sa poésie féconde en pensées, & bientôt après par les charmes & par le caractère original & plein de raison de sa prose, philosophe & peintre sublime, qui a semé avec éclat dans ses écrits tout ce qu'il y a de grand dans l'esprit des hommes, qui a représenté les passions avec des traits de feu & de lumière, & enrichi le théâtre de nouvelles graces ; savant à imiter le caractère & à saisir l'esprit des bons ouvrages de chaque nation, par l'extrême étendue de son génie, mais ne mettant rien d'ordinaire, qu'il ne

l'embelliſſe ; éclatant juſques dans les fautes qu'on a cru remarquer dans ſes écrits, & tel que malgré leurs défauts, & malgré les efforts de la critique, il a occupé ſans relâche de ſes veilles, ſes amis & ſes ennemis, & a porté chez les étrangers, dès ſa jeuneſſe, la réputation de nos lettres, dont il a reculé les bornes.

Il nous ſiéroit mal de prononcer ſur le génie de cet écrivain célèbre, & qui eſt digne de toute la célébrité dont il jouit. Nous n'avons certainement point acquis le droit de le juger. Ce que nous ſavons bien, c'eſt qu'il peut ſervir de modèle dans plus d'un genre.

Babouc, *Zadig*, *la princeſſe de Babylone*, ſont dans le genre oriental, & c'eſt la raiſon qui nous a obligé d'inſérer cette notice. Ces romans ſont ſupérieurs à preſque tous ceux du même genre. C'eſt le merveilleux d'un philoſophe ; ils ont plutôt les formes orientales, que le ton & la couleur des Orientaux.

Il nous ſeroit plus facile de prononcer ſur le cœur de *Voltaire*, qui fut, quoiqu'on en diſe, humain, ſenſible & bienfaiſant,

perſonne n'eut autant à ſe plaindre que lui des littérateurs, & de l'injuſtice des ſectaires. En débutant il fut la victime d'un ſcélérat, nommé *Beauregard*, qui lui attribua des vers qu'il n'avoit point faits. Il fut enfermé à la Baſtille. On ſait qu'il y compoſa de mémoire pluſieurs chants de *la Henriade*. *Roy* étant à la Baſtille en 1725, y compoſa également un *poëme* de ſept mille vers, dont le ſujet eſt *la Conquête du Mexique*. On ne croiroit pas ce lieu ſi propice à la poéſie. Au ſortir de ſa captivité, il fut menacé d'être aſſaſſiné par le même, & les libelliſtes dans le même temps vouloient l'aſſaſſiner d'une autre manière; il a tout ſurmonté, & il a fait du bien.

J'ai fait un peu de bien, c'eſt mon meilleur ouvrage, diſoit-il, & il le diſoit avec ſenſibilité. Qu'on reliſe ſa lettre à M. *le Brun* à l'occaſion de la nièce du grand *Corneille*. *Dans nos loiſirs nous lui apprendrons à broder les ſujets du Cid & de Cinna*. Nous allons tranſcrire une lettre tirée du voyage de M. *de Mayer*, en Suiſſe, dans laquelle il peint dans *Voltaire*, le ſeigneur bienfaiſant. C'eſt la lettre vingt-ſixième du ſecond volume. L'auteur après avoir peint la dé-

solation dans laquelle la révocation de l'édit de Nantes avoit jeté *Ferney* & *Sergy*, dit : — Tel étoit l'état de *Ferney* à l'époque où *Voltaire* en fit l'acquisition. Il voulut en ranimer les restes, & il s'y prit de la meilleure manière. A Marseille le sieur *Roux de Corse*, avoit fondé une ville (Brue) sur un terrein aride. *Voltaire* suivit cet exemple ; il appela des Colons ; aux laboureurs, il donnoit des fermes à bail, des avances pécuniaires & des instrumens de labour ; aux artisans, une maison, moyennant un cens, & un prêt d'argent. Il obtint du fisc des adoucissemens considérables, un abonnement avec les fermes, l'établissement de la poste, & la distribution du tabac. Soixante ménages montèrent à six cent ; des horlogers s'y établirent, on y voit encore la manufacture de Romilli. Tous les mois *Voltaire* bâtissoit une maison, & accueilloit un Colon. Tandis que des journalistes soupçonnoient son cœur, il leur donnoit par ses bienfaits un terrible démenti ; c'étoient de ces bienfaits obscurs dont la vanité n'a pas même la faculté de se targuer, & dont une ame supérieure est seule capable. Cette main occupée à

ſuivre une correſpondance multipliée avec des Souverains, des Miniſtres, des Savans, dreſſoit des placets pour des payſans, ſa renommée lui attiroit des viſites nombreuſes; on n'étoit point un homme de qualité, bel eſprit & connoiſſeur, ſi on n'avoit fait au moins une fois le voyage de Ferney, pour y voir un vieillard, très-peu jaloux des caillettes titrées, qui, clos dans ſa chambre à coucher, paſſoit dans ſa bibliothèque, & par une trape, dans ſa ſalle des bains: on avoit fait ſouvent un voyage inutile; on s'étoit promené ſous ſon allée de marroniers, & on avoit regardé le globe ou méridien de ſa terraſſe: cependant on venoit habiter à ſon voiſinage; on affermoit, on achetoit des héritages, & on verſoit de l'argent dans le pays. Quand il partit, il laiſſa douze cent Habitans dans la conſternation; vous n'y en trouveriez pas ſix cent. Un ſeul homme, un bon ſeigneur, eſt difficile à remplacer. Il vint chercher à Paris des lauriers, & il trouva la mort.

. . . . . .

. . . . . .

M. *de Mayer* continue ainſi : — on a laiſſé dans la ſalle à manger un tableau

satyrique, & qu'on ne peut guère pardonner ; c'est *Voltaire conduit au Temple de Mémoire*, devancé par la renommée, & applaudi par la France, la Russie & la Prusse ; à ses pieds & pêle-mêle, jetés l'un sur l'autre, sont *Nonotte*, *Patouillet*, *la Baumelle* & des satyriques vivans qu'il ne me convient point de nommer. C'est apparemment à table que *Voltaire* s'égayoit à leurs dépens, avec le sarcasme amer dont il étoit capable. Je ne puis vous dissimuler qu'il poussa trop loin sa haîne contre ceux qui le critiquoient ; c'est un tort qu'il est difficile de pallier ; il avoit assez de renommée pour supporter les morsures de l'envie, ou plutôt les déchirures d'un parti qui l'attaquoit tout haut, en l'admirant tout bas. On voit dans le même tableau des images plus consolantes, & dont il eut raison de garder un touchant souvenir ; les *Calas*, les *Sirven*, Madame *Dupuy*, qui habite encore au voisinage, & qui tourne sans cesse des yeux de douleur sur ce château où la bienfaisance & le génie l'avoient attirée, & maintenant muet & désert.

. . . . . .

. . . . . .

Sur la façade de l'égliſe, on lit : *Deo erexit Voltarius.* Il bâtiſſoit ce temple pendant que des journaux l'accuſoient d'impiété, & il alloit aſſiſter à la meſſe de minuit avec la famille qu'il s'étoit faite par ſes bienfaits. Il écrivoit au Roi de Pologne : — *Il faut que chacun dans ſa chaumière faſſe autant de bien que Votre Majeſté en ſes Etats : Elle bâtit de belles égliſes Royales, j'édifie des égliſes de village. Diogène remuoit ſon tonneau, quand les Athéniens conſtruiſoient des flottes. Si vous ſoulagez mille malheureux, il faut que nous autres petits nous en ſoulagions dix; le devoir des Princes & des Particuliers eſt de faire chacun dans ſon état tout le bien qu'il peut faire.*

Voulez-vous ſavoir s'il eſt regretté, venez : le ſilence de ſes maiſons déſertes vous l'apprendra : elles étoient habitées quand il vivoit. Heureux celui dont l'éloge, a-t-on dit, part de l'antichambre ! à plus forte raiſon quand il part d'une bouche libre, qui vient gémir ſur une tombe. —

Veut-on voir *Voltaire* honorer la Philoſophie, en ſe peignant lui-même, il ſuffit de lire une lettre qu'il écrivoit au même roi. — Il n'y a point en France de meil-

leurs citoyens que les Philoſophes ; ils aiment l'état & le Monarque ; ils ſont ſoumis aux loix ; ils condamnent & ils couvrent de honte ces factions pédanteſques & furieuſes également ennemies de l'autorité Royale & du repos des ſujets ; il n'eſt aucun d'eux qui ne contribue avec joie, de la moitié de ſon revenu, au ſoutien du Royaume. Continuez, Sire, à les ſeconder de votre autorité & de votre éloquence ; continuez à faire voir que les hommes ne peuvent être heureux que quand les Rois ſont Philoſophes, & quand ils ont beaucoup de ſujets Philoſophes. Encouragez de votre voix puiſſante des citoyens qui n'enſeignent dans leurs écrits & dans leurs diſcours, que l'amour de Dieu, du Monarque & de l'Etat. — Il n'a ceſſé de régler toute ſa vie, ſa conduite, ſur ces principes reſpectables.

VERS

FAITS A SELLIÈRES,

SUR SON TOMBEAU.

Par M. le Marquis de VILETTE.

LE voilà, ce Grand Homme accablé par la gloire!
Les Muſes ſont en pleurs, tous les Arts ſont en deuil;
Dans le Nord, on élève un temple à ſa mémoire,
Au fond de ces déſerts, il n'a pas un cercueil.

O tombe que j'embraſſe! ô vénérable terre!
Terre qui, ſous mes pas, as ſemblé treſſaillir,
Ouvre-toi, qu'en mon ſein je puiſſe recueillir
Les reſtes précieux qu'enferme cette pierre.

DANS les lieux dont trente ans il fut le bienfaiteur,
Que ne puis-je emporter ſon génie & ſa cendre!
Privé de ces devoirs que je ne puis lui rendre,
Je vais les conſoler en y portant ſon cœur.

Le roi de Pruſſe voulut conſoler les manes *de Voltaire*, en lui rendant les plus grands honneurs. On lit dans la gazette de Berlin du 30 Mai 1780 — aujourd'hui à neuf heures & demie du matin, on a célébré dans l'égliſe catholique de cette ville,

avec toute la pompe convenable, aux fraix de Sa Majeſté, un ſervice ſolemnel, pour le repos de l'ame de feu Meſſire *François-Marie Arouet de Voltaire*, Membre de l'Académie Royale des Sciences & des Belles-Lettres de Pruſſe, l'un des quarante de l'Académie Françoiſe, Seigneur de Ferney & de Tournay au pays de Gex, décédé à pareil jour en 1778; un très-grand nombre de perſonnes diſtinguées de divers états ont aſſiſté à cette cérémonie religieuſe; au ſortir de laquelle on a diſtribué des aumônes conſidérables aux pauvres.

Ce ſervice a été demandé par les Académiciens catholiques de Berlin, & ils l'ont obtenu de leur Curé avec d'autant plus de facilité, de juſtice & de raiſon, qu'ils ont produit des preuves authentiques que feu M. *de Voltaire* a fait avant ſa mort une profeſſion de foi très-orthodoxe; qu'il s'eſt confeſſé, qu'il a édifié les ames chrétiennes par des aumônes & autres bonnes œuvres, qu'il a eu à l'Abbaye de Sellieres, au diocèſe de Troyes, tous les honneurs de la ſépulture eccléſiaſtique; de ſorte que c'eſt méchamment qu'on a fait courir le bruit que le clergé françois lui avoit voulu refu-

ſer la ſépulture ; choſe que ce clergé ſi reſpectable n'auroit pu faire ſans violer les loix de la juſtice, ſans détruire les principes de la bonne police, & ſans donner à des haînes particulières une influence incompatible avec la charité chrétienne, & avec toute vertu ſincère & véritable.

L'égliſe étoit tendue & magnifiquement illuminée, & on avoit élevé au milieu un ſuperbe catafalque. Le roi avoit prononcé le panégyrique de Voltaire dans ſon Académie.

LISTE DE SES OUVRAGES.

La Henriade ;
Eſſai ſur la Poéſie Epique ;
Le Temple du goût ;
Diſſertation ſur les changemens arrivés dans notre Globe ;
Micromégas ;
Élémens de la Philoſophie de Newton ;
Remarques ſur les Penſées de Paſcal ;
Mélanges de Littérature, d'Hiſtoire, de Philoſophie ;
Zadig, ou *la Deſtinée ;*
Le monde comme il va ;
Diatribe du Docteur Akakia ;

Hiſtoire

Hiſtoire de Charles XII;
Le Poëme de Fontenoi;
Remercîment ſincère à un homme charitable;
Conſeils à M. Racine;
Tombeau de la Sorbonne;
Eſſai ſur le Siècle de Louis XIV;
Eſſai ſur les Guerres Civiles;
Les Menſonges imprimés;
Mennon;
La Voie du Sage;
Le Préſervatif;
Réponſe à toutes les objections faites contre la Philoſophie de Newton;
Hiſtoire des Croiſades;
Annales de l'Empire;
Abrégé de l'Hiſtoire Univerſelle;
Hiſtoire de la Guerre, 1741;
La Religion naturelle, Poëme;
La deſtruction de Lisbonne;
Supplément à l'Hiſtoire de Louis XIV;
Apologie de Bolingbroke;
Lettres Philoſophiques;
Eſſai d'Hiſtoire générale;
Candide;
Précis de l'Eccléſiaſte & du Cantique des Cantiques;
Hiſtoire de l'Empire de Ruſſie;

Contes de Guillaume Vadé ;
Recueil de Poéſies Fugitives ;
Réponſes à ſes Critiques ;
Lettres ſur divers ſujets de Littérature ;
Mémoires pour les Calas ;
L'Ingénu ;
L'Apôtre ;
La princeſſe de Babylone ;
La guerre de Genève.
L'homme aux quarante Ecus ;
Le Cathécumène ;
Le dîner de M. Boulainvilliers ;
Son Théâtre.

U

UNCY (*Mademoiſelle*), a inſéré dans ſon *Recueil* des Contes qui appartenoient aux auteurs qui ſe trouvoient avec elle chez mademoiſelle *Quinaut*, & qui formoient la ſociété de ces Meſſieurs.

On en a recueilli 44, tous *Moraux*, en 1763, un ſeul volume *in*-12.

L'auteur eſt encore vivant, ſes *Contes* reſpirent une raiſon ſage, une morale pure ; & il paroît qu'elle a ſacrifié l'invention à ces deux qualités précieuſes.

D

DUSSIEUX (*Madame*), nous avons déjà parlé de cette dame dans le courant des *Notices*, on ſait qu'elle a traduit le roman de *Don Silvio de Roſalva*, par *Vieland.*

Elle a donné au public deux volumes de *Nouvelles Intéreſſantes.* Son ſtyle eſt toujours animé par le ton du ſentiment, ou le cri des paſſions ; la nouvelle qui a pour titre les *Princes d'Arménie*, nous a infiniment intéreſſés.

POST-SCRIPTUM.

NOUS ne nous flattons point de n'avoir omis perſonne dans cette *Notice*, malgré l'envie que nous avons eue d'être exacts, & les ſoins que nous nous ſommes donnés. Une nomenclature de ce genre étoit plus difficile qu'on ne penſe ; on n'a qu'à ouvrir la *Bibliothèque des Romans* de l'abbé *Linguet*, on verra combien eſt réduit le nombre des ouvrages & des auteurs ; qu'on liſe nos *Notices*, on ſera convaincu de nos

efforts par la quantité de *Contes* & d'Auteurs que nous avons indiqués. Les *Dictionnaires hiſtoriques des Écrivains Célèbres* en ont omis pluſieurs ; il nous a fallu chercher, & nous n'avons point regretté le travail & le temps. Ces *Notices* claſſeront du moins un genre qui aura ſes auteurs & ſon *Dictionnaire* ; en ſéparant ainſi toutes les parties de la littérature, on parviendra à établir un ordre après lequel ſoupirent ceux qui ſe plaignent de la multiplicité des livres.

Fin de la Notice des Auteurs.

N O T I C E

Des Recueils dans lesquels on trouve des Contes des Fées.

LA Bibliothèque des Fées & des Génies, 2 vol. *in*-12.

Recueil de Contes Galans, in-12, 1699.

Contes moins Contes que les autres, in-12, 1698.

Les Illustres Fées, 2 vol. in-12, 1701.

Nouveaux Contes de Fées, in-12, 1718.

Fées à la Mode, in-12, 1698.

Nouveau Recueil de Contes de Fées, in-12, 1731.

Nouveaux Contes de Fées, in-12., 3 vol. 1776.

Bibliothèque de Campagne, ou *Amusemens du cœur & de l'esprit*, 17 vol.

Anecdotes Indostanes, ou *Zegzey*, 1 vol. *in*-12, 1751.

Les Mercures depuis 1710.

On trouve dans tous ces Recueils *un choix de* Contes de Fées, *souvent très-mal choisis. Les Rédacteurs semblent y avoir pris à tâche de reproduire le même Conte sous toutes les formes ; & dans toutes les* Collections, *tantôt ils font garder l'anonyme aux Auteurs bien connus de ces jolis Ouvrages, tantôt ils attribuent aux plus célèbres des morceaux qu'ils n'ont point écrits. Notre* Notice *mettra désormais les Lecteurs en garde contre les surprises de cette espèce.*

NOTICE ABRÉGÉE

DES Contes des Fées & Orientaux, ouvrages analogues, qui complettent la Collection des Fées & des Romans Orientaux, dont nous n'avons point parlé.

Anecdotes Orientales, *Arabes & Muſulmanes*, 2 vol. *in*-8°., 1779, chez *Vincent*, Libraire.

Aventures du Mont-Griffon, ou *la Baguette Enchantée*, in-12, 1718.

Adages Orientaux, 1 vol. *in*-12, 1684.

Contes Orientaux, tirés des Manuſcrits de la Bibliothèque du Roi, 2 vol. *in*-12, 1749.

Alma-Moulin, Conte Oriental, en 1779.

Gengiskan, Hiſtoire Orientale, par M. *de St. M*****.

On trouvera dans les Mercures les Contes ſuivans :

Aglaure, ou *la Fée de la Forêt.*
Almanzor & Zehra, Conte Arabe, par M. *Bret*, en 1772.
Almerine & Zelima, ou *les Dangers de la Beauté*, Conte Oriental, en 1773.
Amana, ou *les Vœux Indiſcrets*, 1773.
Almet, ou *l'Emploi des Richeſſes*, 1773.
Les Ames, Conte Arabe, par M. *B****.
La Bienfaiſance, Conte, par M. *B****.
Balky, Conte Oriental, 1768.
Mirza, ou *la Néceſſité d'être utile*, 1774.
Les Miroirs Enchantés, 1761.
L'Origine des Montagnes, par le Montagnard des Pyrenées, 1759.
Les Epoux qui ne s'aiment point, 1762.
Les Souhaits Punis, 1760.
Zaman, Hiſtoire Orientale, par M. *B****.

La plupart des *Contes* inſérés dans les *Mercures*, ont été recueillis par leurs Auteurs. Nous n'avons point nommé ceux qui ont gardé l'anonyme.

ANECDOTES

ORIENTALES.

Par MAYOL, 1752, *in*-12, 1 vol.

CE petit volume contient trois *Romans* ou *Contes*. *Ofiris vengé* qui a quatre-vingt-quatre pages ; *le Temple de l'Amour* qui a quarante-quatre pages ; *le Triomphe de l'Amour* qui a cent quarante-huit pages.

Le fond du conte d'*Ofiris* eſt le maſſacre de ce prince égyptien, vengé par ſon fils. Le merveilleux n'y domine point ; mais on n'y voit pas non plus où l'auteur en a voulu venir ; rien n'intéreſſe, c'eſt une imitation de *Ninus*, mal reproduite ; le ſtyle en eſt lâche & froid.

Le Temple de l'Amour eſt une imitation de celui de *Gnide ;* c'eſt une princeſſe qui eſt inſenſible & qu'on conduit à ce *Temple*, dont elle parcourt les différentes enceintes. Son amant parvient à la toucher. Voici le nom des différens veſtibules de ce *Temple*.

Le premier eſt dédié *à la Beauté ;* car

point d'amour ſans beauté. Les laïdes, apparemment, n'en ſauroient inſpirer. L'auteur y place le grouppe des graces, car ſans les grâces la beauté ne réuſſit qu'à demi, elles ſont nues *& offrent aux yeux tous les tréſors de la nature.* On y voit la déeſſe de la jeuneſſe, car pour être aimée, il faut grâces, beauté, jeuneſſe. Les modèles des amans ſont repréſentés par *Endymion* & *Pâris*, car il faut qu'un amant ſoit beau, jeune & robuſte.

Le ſecond veſtibule eſt conſacré *au Deſir. Pigmalion*, à genoux devant ſa ſtatue, perſonnifie, d'une manière très-heureuſe, le *Deſir*; mais l'auteur auroit pu ſe diſpenſer d'y placer *Narciſſe* qui n'aimoit que ſoi; *Salmacis* qui avoit des deſirs libertins pour *Hermès* & la fille de *Cinire.*

Le troiſième veſtibule eſt rempli par *les Soins*; *Hercule* y file auprès d'*Omphale*; *Iphis* eſt aux pieds d'*Anaxarte*; *Jaſon* à ceux de *Médée.*

Le quatrième veſtibule offre l'*Eſpoir. Ixion* s'élance ſur le nuage qui couvre *Junon*; *Hyppomène* comptant ſur ſon or pour arrêter *Atalante.*

Le cinquième veſtibule retrace les obſtacles qui s'oppoſent au bonheur des amans. C'eſt *Galatée* ſurpriſe par *Polyphème ; Pelée* prêt à être foudroyé aux genoux de *Thétis ;* l'infortuné *Léandre*.

Le ſixième veſtibule reſpiroit la *Volupté ;* les images n'en ſont point ſi pures. L'auteur ſe contente de dire que les murs offroient aux yeux mille amans fortunés.

Le ſanctuaire du *Temple* étoit l'aſile de l'amour. Ce dieu brilloit du feu des pierreries, apparemment que l'auteur exige que les amans ſoient riches.

Les *Songes* étoient dans une caverne, non loin de l'île de Cithère ; l'amant de la princeſſe *Zophire* veut ſe les rendre propices ; l'amour parla pour lui, & les *Songes* obſédèrent la princeſſe. Il n'étoit pas poſſible qu'une femme pourſuivie le jour par ſon amant, & la nuit par des *Songes* qui le lui rappeloient, gardât plus long-temps ſon indifférence. D'ailleurs l'amour avoit donné une chaîne à l'amant qui s'en ſervit pour attendre ſa maîtreſſe.

Le lecteur peut juger ſi ce *Roman* reſſemble au *Temple de Gnide*.

Le Triomphe de l'Amour rentre dans le

plan d'*Osiris* ; c'eſt un prince qui, après bien des obſtacles eſt heureux avec celle qu'il aime, & ſe voit élevé ſur le trône d'Egypte. Il n'y a point d'intérêt, aucun détail ne rachète la ſtérilité du fond.

APRÈS SOUPERS DE LA CAMPAGNE:

1 volume *in*-12, 1759.

C'EST un *Recueil* de pluſieurs contes aſſez agréablement narrés, mais dont la plupart ſont très-peu intéreſſans ; *le Conte de Zoroé & Philaminte*, ou *la fidélité conjugale*, *eſt dans le genre de la Féerie. Zoroé* eſt un époux qui, après trois années de mariage doit mourir ; mais qui doit renaître ſi ſon épouſe *Philaminte* lui reſte fidèle durant ſon veuvage, malgré les inſtances de pluſieurs amans : ſon ame durant ces épreuves devoit être autour d'elle, épier toutes ſes actions & ſuivre ſon épouſe. Quelle tâche pour l'ame d'un époux ! Eh ! combien en eſt-il qui huit jours après leur mort perdroient entièrement l'eſpérance de revivre.

Mais *Philaminte*, en longs habits de deuil, les cheveux épars, embrassoit nuit & jour le tombeau de *Zoroé*; quelle joie pour son époux! Six mois s'étoient écoulés, & *Philaminte* parloit toujours de le rejoindre, — arrivèrent les amans. *Alcanter* étoit le plus redoutable; il s'y prenoit de la meilleure manière pour tarir ses larmes; mais *Philaminte* le repoussoit par ces exclamations si rares dans la bouche d'une veuve: *qu'entend-je! quel discours! Respectez-vous si peu ma douleur?* — Ce ton étoit si vrai, qu'*Alcanter* jugea à propos de se percer de son épée, & de tomber expirant aux pieds de la veuve: — quoi! s'écria la veuve, s'il n'a pu survivre au mépris que j'ai eu pour sa personne, pourquoi vivrois-je, moi, qui ai perdu mon époux? elle prit aussi-tôt l'épée de *Zoroé*; à l'instant qu'elle alloit s'en frapper, un bruit affreux se fit entendre; le tombeau s'ouvrit, & *Zoroé* courut embrasser *Philaminte*. — Ah! si les jours d'un époux ne tenoient qu'à cette épreuve, peu de femmes prendroient une épée, & les tombeaux ne s'ouvriroient jamais. —

BROCHURE NOUVELLE,

PAR M. MANDA.

CETTE brochure n'eſt à proprement parler que la critique des Romans de Féerie, ſous la forme d'un Roman. Les perſonnages y ſont ridicules, les aventures ſont extravagantes; mais tout y eſt froid, & à force de vouloir mettre du piquant, on eſt plat; on ne ſait où l'on va, & le Roman finit mal.

CONTES TRÈS-MOGOLS,

1 *Volume* in-12.

ILS renferment quatre Contes : *l'Appétit vient en mangeant*, *les neuf infortunes de Tourſe* : *Nouradin Grand Barbier de Calan Calatzé* : *à quelque choſe malheur eſt bon* : *Zirphe*, ou *l'Imagination*.

On a prétendu faire la ſatyre des gens du bon ton; on n'y dit rien de neuf : il y a cependant de la gaieté, de l'imagination,

un emploi heureux de féerie ; le mérite eſt plutôt dans l'expreſſion que dans le fond, qui eſt une débauche d'eſprit.

CONTES
DE FÉES NOUVELLES,

PAR M. D. V., 2 parties *in*-12. *Baſtien*, 1776.

ON y trouve pluſieurs Contes, parmi leſquels nous avons remarqué la *Chatte merveilleuſe*, & *l'Ours & le Chaſſeur* ; nous ne parlerons que du dernier dans le Conte de l'*Ours* : c'eſt un jeune homme nommé *Terſandre*, qui s'endort fatigué de la chaſſe, après avoir inutilement pourſuivi un *Ours*. L'*Ours* eſt un enchanteur nommé *Kakobraouſs*, qui étoit réduit à cette métamorphoſe par la loi que lui avoit impoſée un autre enchanteur ; il tranſporte *Terſandre* pendant ſon ſommeil dans *l'isle des Chimères*, dont il étoit ſouverain, pour lui apprendre à vaincre ſes préjugés ; enfin, après des épreuves multipliées *Terſandre*,

toujours vainqueur, développe toutes les qualités nécessaires, suivant l'oracle, au désenchantement de *Kakobraouſs*, qui lui donne la main de sa fille.

CONTES PERSANS,

1 *volume* in-12.

PARINATULADELHI,

Traduit en anglois, & ensuite en françois.

Paris, 1769 : VINCENT, Libraire.

CES Contes sont remplis de philosophie, mais les détails sont un peu noirs : nous n'en transcrirons qu'un chapitre pour en donner une idée.

CHAPITRE VII.

Hiſtoire de Buchtear.

Un des Médecins de l'esprit ayant cherché dans les archives de l'Histoire, un remède propre à guérir l'imagination des surprises de l'amour, parla le premier en ces termes : un jeune homme avoit hérité

de ſon père des tréſors immenſes. La roſée du bonheur ranimoit chaque jour les fleurs de ſes plaiſirs. Un jour qu'il traverſoit la ville, ſes oreilles furent frappées par des cris de douleur. Il regarde autour de lui, & voit un vieil uſurier au cœur de bronze, qui avec des ſatellites impitoyables, vouloit arracher une fille des bras de ſon père, dont la voix caſſée invoquoit la pitié du ciel & de la terre au ſecours de ſa malheureuſe vieilleſſe.

Touché de ce tableau de la misère, il acquitta la dette du vieillard, rendit la liberté à la fille; mais dans un cœur ſenſible la commiſération pour l'infortune eſt ſouvent un germe de l'amour. *Buchtear*, dans les viſites où le conduiſoit la pitié, fut vivement touché de la beauté de la fille; elle étoit à ſes yeux enchantés telle que le météore qui brille dans un ciel ténébreux. Il pourſuivit cette belle illuſion, juſqu'à ce qu'enfin il tomba dans un abîme de repentir & de malheur. Il s'engagea par la chaîne indiſſoluble du mariage. Loin d'être ingrate, ſon épouſe lui rendoit ſes careſſes avec une ardeur qui les faiſoit redoubler; engagée par ſes bienfaits, & plus éprife

encore par les grâces répandues sur sa personne, elle étoit la dispensatrice de ses plaisirs, & saisissoit le desir naissant dans ses regards amoureux.

Buchtear avoit une violente passion pour la chasse : le hasard lui fit connoître le frère du Gouverneur de la ville. Bientôt le butin de la chasse fut partagé entr'eux ; ils buvoient ensemble le vin de la même coupe, sous le toît de l'hospitalité. Un jour les regards du jeune homme tombant sur l'épouse de *Buchtear*, il rencontra les yeux de cette beauté fixés sur lui. C'en fut assez ; il oublia les droits sacrés de l'amitié ; de retour à sa maison, il appela une de ses hideuses filles de la prostitution, accoutumée comme le cruel oiseau des ténèbres à ravager le nid sacré de la chaste colombe.

Cette corruptrice jeta ses perfides gluaux sur les branches fleuries de l'heureux mirthe. Après avoir long-temps fermé l'oreille & les yeux à la séduction ; enfin, l'épouse imprudente, se familiarisant avec l'appât du danger, tomba sans retour dans ses filets.

Quelques jours s'étant écoulés dans des plaisirs achetés si cher ; un murmure sourd

se répandit parmi les voisins, sur le deshonneur de cette maison; ce bruit s'accrût, tonna dans l'oreille des coupables & retentit dans le fond de leur cœur effrayé. Un complot infernal fut bientôt trouvé, ils n'attendirent que l'occasion de l'exécuter.

A l'heure des plus épaisses ténèbres de la nuit, la femme s'échappe du lit de son époux, court à la porte embrasser son amant, & tous deux mettent le feu aux quatre coins de la maison; ensuite ils montent sur des chevaux déjà chargés d'or & d'effets précieux & prennent la fuite. Dès qu'ils s'apperçurent que la fureur des flammes défioit tous les efforts humains, ils s'arrêtèrent à une ville éloignée : où, sans trouble, ils jouirent de leurs plaisirs adultères.

Cependant le malheureux époux, éveillé par la lueur de l'incendie & par le bruit des domestiques épouvantés, sauta de son lit, & n'y trouvant point sa femme chérie, courut la chercher à travers les flammes ondoyantes.

La maison étoit entièrement consumée & sa femme ne se trouvoit point : alors ne doutant plus qu'elle n'eût péri dans le feu,

cet époux généreux se désoloit : il fit chercher enfin dans les débris de sa maison des restes précieux de sa bien-aimée, afin de lui rendre les derniers devoirs.

Quel fut son étonnement de ne découvrir nulle trace de l'épouse qu'il avoit perdue ! aussitôt il soupçonne quelque perfidie, & court chez son ami : il étoit absent depuis l'heure de minuit ; toujours dupe des caresses de son épouse, il crut que dans le trouble & la confusion de l'incendie elle avoit été la proie d'un ravisseur.

Il s'habilla d'un sac poudreux, couvrit son visage de cendre, & cacha une courte épée sous son vêtement. Ainsi déguisé en faquir, un paquet de plumes de Paon à la main, il alla de porte en porte & de ville en ville pour tâcher de découvrir l'asyle de son épouse.

Après bien des recherches inutiles, mis sur la trace des fugitifs, il vint frapper à la porte de leur maison : une vieille femme s'étant présentée, il lui demanda des nouvelles de celle qu'il cherchoit, la réponse fut qu'elle étoit au logis. *Buchtear* rempli de joie tira cette femme à l'écart, & croyant acheter sa fidélité par une bourse d'argent

qu'il mit dans ſes mains, il la pria d'avertir ſa maîtreſſe que ſon mari déguiſé étoit à la porte, & que ſi elle vouloit ſaiſir l'occaſion de s'échapper, il étoit prêt à la défendre contre la brutalité de mille ſcélérats.

La perfide confidente ne rendit pas ainſi ſon meſſage; l'épouſe de *Buchtear* ne douta point que ce ne fût ſon époux lui-même, elle ſe diſpoſa à prendre la fuite avec ſon amant par une porte de derrière : *Buchtear* impatienté d'attendre, ſe précipite dans la maiſon; le haſard le conduit à la fauſſe porte, il arrête ſa femme, ſon lâche amant prit la fuite.

La chute du jour approchoit quand *Buchtear* fut aux portes de la ville; mais pour éviter les traits du ridicule, il s'arrêta dans un bois écarté, juſqu'à ce que le voile de la nuit pût cacher l'infâme objet de ſon deshonneur, & fit prendre les devans à ſes domeſtiques pour préparer ſa maiſon.

Le ſommeil le ſurprit ſur l'herbe où il étoit aſſis, l'amant qui avoit ſuivi de loin ſes pas, arriva dans ce moment fatal; il voit l'époux dormant avec la vipère de ſon ſein à ſes côtés. Il tire un poignard; mais ſa maîtreſſe arrête ſa main & lui dit, tout

bas : — cette mort ſeroit trop douce ; commençons à lui lier les pieds & les mains ; enſuite nous déterminerons le genre de ſon trépas, quand les yeux de la vengeance ſeront raſſaſiés de ſes tourmens.

Cette affreuſe propoſition fut acceptée ; ils garottèrent *Buchtear* qui fut ainſi tiré de ſon profond ſommeil, & le hiſsèrent en l'air par les pieds ; alors ſa coupable épouſe s'aſſit ſur l'herbe avec ſon amant, perçant l'ame de ſon mari des traits de la raillerie amère : elle déploya devant ſon amant tous ſes charmes dans les attitudes les plus laſcives ; le miſérable époux fut témoin de ſon propre deshonneur.

Comme elle croyoit que ſa proie ne pouvoit lui échapper, elle s'endormit des ſuites d'une double ivreſſe ; l'infortuné *Buchtear* voulut profiter de leur repos, mais ſa frayeur redoubla, lorſqu'élevant les yeux vers le ciel, il vit ſur la branche où il étoit ſuſpendu, un énorme ſerpent qui s'avançant droit à lui, deſcendoit le long de la corde, il s'entortilla en pluſieurs replis autour du corps de *Buchtear*, puis redreſſant ſon cou noueux, & brandiſſant ſa langue fourchue, il pouſſa de longs ſifflemens au viſage du

malheureux, plus pâle encore de la frayeur que de ſes tourmens.

Mais le ſerpent dénoua les nombreux replis dont il l'avoit embraſſé, deſcendit à terre, & développant ſon énorme longueur, s'approcha des coupables endormis. Il ſe gliſſa d'abord ſur le viſage de l'amant : celui-ci voulut y porter la main, & le ſerpent qui ſe ſentit touché le mordit à la lèvre, bientôt l'ame du ſcélérat expirant s'enfuit dans le monde inconnu des ténèbres.

Cependant le ſerpent attiré par les fumées du vin, trempa ſa langue dans la coupe, & l'ayant bue à moitié, il y laiſſa quelques gouttes noires de ſon venin mortel, & s'alla cacher dans le creux d'un arbre.

Alors *Buchtear* ne put s'empêcher d'admirer les voies étranges & inexplicables de la providence, ſans oſer prévoir à quel degré du cercle des maux & des biens s'arrêteroit pour lui la roue de la deſtinée.

Sa femme enfin ſe réveille, & altérée des ſuites de la débauche, elle porta avidement le reſte du vin à ſes lèvres, elle but la mort ; mais lorſqu'elle voulut appeler ſon amant, elle s'apperçut qu'il dormoit de ſon dernier ſommeil. La vengeance de-

vient alors la seule passion de son cœur : elle prend le poignard de son amant, & courant en forcenée, elle le levoit déjà sur le sein de son mari.

Le malheureux, livré sans défense aux griffes de ce démon, recueillit le reste de ses forces & s'écria : — ô femme trop chérie ! est-ce là le prix que vous réserviez à ma constance, à l'amour le plus ardent ? Ecoutez un mot, un seul : — parle donc, parle, que peux-tu dire ? — Hélas ! un moment, ma bien-aimée, que je puisse respirer ! oui je le vois, le destin entraîne toute les actions des hommes. Une chasteté si pure, un amour si vrai, tant de brillantes perfections ne pouvoient être effacées des fastes de l'honneur, que par la main cruelle de la fatalité. Que peut-on dire, sinon que l'ange interprète, avoit écrit la funeste sentence du malheur dans le journal de notre vie ? Qu'opposer au destin ? rien. Ce qu'on ne peut réparer, il faut l'oublier.

Si ce cœur n'eût pas brûlé d'amour, s'il eût moins écouté la pitié, le fil de vos jours seroit déjà tranché ; mais, hélas ! parce que mon ame est douce & tendrement passionnée, ne dois-je trouver la paix que dans

dans le tombeau ! la mort élèvera-t-elle un mur de séparation entre nous ?

Je jure aujourd'hui par le Saint Prophète de l'immortelle vérité, que ma main, si vous rompez mes chaînes, ne profanera point les graces de ces beaux cheveux, & n'osera flétrir de la moindre insulte aucun de ces charmes adorés.

Tandis que dans la torture de l'effroi, le misérable époux tentoit de reculer la mort qui le menaçoit, le poison commença d'embrâser les entrailles impitoyables de son épouse ; des convulsions défigurèrent son visage, elle se roula sur la terre, & la bouche écumante, elle expira bientôt dans l'agonie de la rage.

Pendant que *Buchtear* rendoit graces au ciel de sa justice ; un de ses domestiques, inquiet de son retour, revint sur ses pas, & le délivra.

Daigne m'écouter, ô sublime Prince ! se passionner pour les charmes passagers de la beauté, & s'égarer dans les labyrinthes d'une folle passion, c'est oublier la noblesse de ton origine ; c'est tromper l'attente de la renommée.

Lorsque le destin écrivit le chapitre des

vertus de la femme, une tache tomba de sa plume sur le mot *reconnoissance*. —

Ce chapitre compose seul une histoire, d'où la morale sort d'elle-même, & d'une manière frappante. Le traducteur Anglois a fait observer à ses lecteurs, qu'en général les femmes sont maltraitées par l'auteur Persan, & ce conte en est une preuve.

Quant aux fautes de style, il suffit de répéter ce que le traducteur François a dit lui-même, en lui reprochant d'avoir eu tort de respecter trop scrupuleusement les défauts de l'original; il fait également connoître le plan de l'ouvrage & le but moral *de Delhi*. — On sentira le vice & l'enflure du langage oriental dans ces contes, dont on voudroit peut-être qu'ils fussent bannis: il y avoit un double écueil à éviter dans cette traduction; c'étoit ou de défigurer le tour original des Persans, ou de révolter le goût national des François. Si l'on passe au fond de l'ouvrage, il faut convenir que ces contes ne sont pas également intéressans par eux-mêmes, ni tous absolument nouveaux: il y a de quoi s'étonner sans doute de trouver dans les leçons des six commères, à la fin de la première partie,

un conte de *l'amandier*, presqu'entièrement semblable au conte du *Poirier*, qui est dans *la Gageure des trois commères* de la *Fontaine*; mais notre poëte l'avoit emprunté de *Bocace*, & cet Italien avoit peut-être tiré de l'Orient quelques-uns des siens. On sait que vers la naissance des lettres, il s'est trouvé de grands rapports entre la littérature Italienne & celle des Orientaux. Les Croisades avoient sans doute fait passer en Europe beaucoup d'idées & peut-être d'ouvrages de l'Orient. Les Arabes en ont pu répandre par l'Espagne. Après la prise de Constantinople, la littérature Grecque vint en Italie avec celle de l'Asie moderne : les Italens prirent ces deux goûts à la fois; ils adoptèrent l'un dans les écoles & dans les livres d'érudition grammaticale; l'autre, dans leur poésie. Le *Tasse* & l'*Arioste* n'ont-ils pas emprunté de l'Orient le sujet local, les tours figurés, quelques personnages & les idées même romanesques de leurs poëmes. Les contes Espagnols de Cervantes se ressentent un peu du style & des mœurs des Maures. Les anciens romans François & tous ceux de la chevalerie ont beaucoup retenu des féeries des Orientaux : tout nous

porte donc à conjecturer que le conte Italien du *Poirier* vient originairement du conte Indien de *l'Amandier* ; cette seule découverte en littérature, si c'en est une, devient une excuse pour le ton de liberté qui règne dans ces petits contes des *six Commères ;* mais la licence de ces épisodes est en quelque façon justifiée par le but moral de l'histoire principale : il s'agit de guérir un prince des peines & des folies de l'amour, l'auteur Indien a cru que rien n'étoit plus propre que l'histoire de quelques méchantes femmes, telles que l'imagination même n'en trouve point en Europe.

FOKA,

OU

LES MÉTAMORPHOSES,

CONTE CHINOIS, DÉROBÉ à M. DE V*** ;

1 volume *in*-12. 1777.

LA *Préface* de l'Auteur annonce dans quel esprit ce roman a été écrit. *Ching Han*,

dit-il, après avoir fait les plus gros volumes sur les plus graves matières, finit par se persuader qu'il n'y avoit rien de sûr : on prétend même qu'il osa croire que la plupart des sciences n'étoient que conjectures : ce fut dans cet état de délire ou de raison, je ne sais lequel, qu'il composa ces métamorphoses ; toute la cabale littéraire se déchaîna contre lui, parce qu'il n'avoit point fait un système d'éducation romanesque : on le trouva trop futile, parce qu'il n'avoit pas affiché la philosophie : on lui reprocha surtout de n'avoir pas critiqué & pédantisé dans une *préface historique & doctorale ;* mais il amusa les élégans, il plût à une petite maîtresse & se moqua des critiques.

Le roman est légèrement écrit, la satyre est remplie de grâces & de finesse : nous allons en transcrire quelques chapitres.

LA FRIVOLITÉ.

C'ÉTOIT une fée nommée *Frivolité*, à qui ce pays s'étoit voué depuis plus de deux siècles, & qui venoit suivant un ancien usage, recevoir les hommages de ces peuples & répandre ses faveurs sur eux.

Les femmes à ſon arrivée ſe pâmèrent de plaiſir : elle leur apportoit les modes *des Grecques*, *des Monte-au-ciel*, *des Poufs*. Les hommes s'extaſièrent de joie en voyant les paraſols à la chinoiſe, les lorgnettes à prétention & les gants couleur de roſe : les uns & les autres lui ſurent un gré infini des cabriolets volans, des traîneaux bruyans.

Les peintres vinrent prendre de ſes leçons, & elle leur montra à imager leurs tableaux, à jeter une lumière éblouiſſante ſur les chairs, à préférer le luxe des draperies, l'afféterie des attitudes, à l'exactitude du deſſin, à l'expreſſion des figures, le paſtel poudreux à la ſolide peinture, le croquis de la miniature au fini de la grande manière.

Les poëtes lui dûrent l'art d'écrire à la condition, c'eſt-à-dire, de faire des vers muſqués, pleins de penſées recherchées & d'expreſſions précieuſes.

Elle répandit une pluie de romans, qui ne captivoient ni par la force des caractères, ni par l'intérêt des intrigues, & qui, au lieu d'avoir une critique morale, n'avoient que des portraits ſatyriques, elle

enſeigna ſurtout à certains conteurs, à donner l'air & le ton de petit maître, de leurs compatriotes, & de leur temps, à tous les temps & à tous les ſiècles; d'autres tinrent d'elle l'art de traiter des ſujets ſuperficiels d'une manière froidement philoſophique.

Elle rendit les médecins petits maîtres, & les jolies femmes philoſophiques. Je laiſſe à penſer combien la philoſophie produiſit de droles de tragédies, & quel fut l'effet de ſa magie ſur l'opéra bouffon.

Les Hommes Singes.

Foka, ſachant que les ſophas avoient alors le privilège de faire dire de jolies impertinences à l'eſpèce femelle, plaça ſa guenuche ſur le plus beau de ceux du *Caravenſera* où il logeoit, s'aſſit devant elle, baiſa ſa menotte, & la pria de lui apprendre quelle étoit la cauſe de l'inimitié que les Microſcomes portoient à ſes ſemblables.

Elle eſt bien ſimple, lui dit-elle, ils ſont du même genre que nous; mais la différence d'eſpèce excite la rivalité & la haine. Ces peuples n'étant que des imitateurs comme nous, ſont jaloux de voir que nous

ſurpaſſions nos modèles tandis qu'ils ne peuvent atteindre les leurs.

Ils veulent faire de la muſique & des vers à l'exemple de certains peuples du midi ; ils veulent philoſopher comme certains autres peuples du nord, & n'y réuſſiſſent point ; ce qu'ils ont le mieux attrapé eſt de ſe contrefaire les uns & les autres. Le partiſan a des châteaux & des petites maiſons, des maîtreſſes & des valets comme le grand Seigneur ; en un mot ils ſont tous ſinges, & de degré en degré le commis eſt le ſinge du miniſtre, le valet eſt le ſinge du commis, & le valet a encore ſon ſinge qui le ſert ; la fille entretenue contrefait la femme de qualité ; la griſette contrefait la fille entretenue, & la griſette a auſſi une ſubalterne. Ils ont été indignés de voir qu'un ſinge contrefaſſe mieux l'important qu'un maltotier, & que les eſpiégleries des ſapajoux fuſſent plus agréables aux jolies femmes, que les ſingeries de leurs petits-maîtres.

Ce roman ſoutient toujours le même ton, & on lit toujours avec plaiſir.

LE GÉNIE,
OMBRE:

Conte de quarante-huit pages, in-12, 1746.

LA date de l'impreſſion eſt fauſſe ; ce roman n'eſt qu'une allégorie très-foible des commentaires de *Newton*, par madame *du Châtelet* & *Voltaire* : on ſait qui l'auteur a voulu peindre par le *Génie ombre ;* l'*Enchantereſſe* eſt madame *du Châtelet :* nous allons tranſcrire ce qu'il dit du temple de mémoire ; l'*Enchantereſſe* au lieu de répondre au génie, lança contre lui des dards, qui le pénétrèrent ſans qu'il s'en apperçut : elle ſe ſépara en deux, jeta une moitié d'elle-même à travers les airs, qui attirant l'autre, la fit parvenir juſqu'à elle ; en ſe pouſſant & s'attirant ainſi ſucceſſivement, elle parvint en très-peu de temps au temple de mémoire, où ſon amant ſe trouva tranſporté ſans croire avoir été touché.

Le temple de mémoire eſt ſoutenu ſur des ſtatues diſpoſées en colonades ; ſes

murs ſont compoſés d'autant de têtes qu'il y en a dans l'univers, & ſon toit eſt couvert de médailles.

L'intérieur eſt orné de tableaux, de livres, de tables d'or & d'argent, d'airain, de plomb, de cire, ſur leſquelles ſont des ciſeaux, des burins, des pinceaux, des plumes & tous les outils qui repréſentent nous ou nos actions.

Ce temple en perſpective à tous les humains, change de forme & s'embellit plus ou moins, ſelon les yeux qui le regardent. Les uns le voyent tel qu'un vaſte arſenal rempli de trophées d'armes ſur leſquelles ſont gravés les noms des héros qui les ont portées, & brûlent du deſir d'y placer les leurs. D'autres, ſe le repréſentent comme une immenſe bibliothèque, & veulent y ranger leurs ouvrages : beaucoup le prennent pour l'Olimpe, & croient en y montant ſe placer au rang des dieux. Enfin, il eſt vu des inſenſés mortels ſous autant d'aſpects que l'ambition a de faces différentes.

Je ne parlerai point de ce que j'ai vu dans ce temple, qui n'a point de liaiſon avec mon ſujet ; le maître des cérémonies

du temple du goût, m'a appris à ſes dépens, à ne point fixer les places dans celui de mémoire : je dirai ſeulement que les comédies larmoyantes n'y ſont pas ; les titres ſeuls en ſont écrits ſur les tables de cire ; le *Génie Ombre* y fit voir ſon nom gravé ſur les tables d'argent, entre celui du *Taſſe* & du *Camoens ;* l'*Enchantereſſe* dit au *Génie*, il faut demander à *Apollon* même ſa lyre, pour me chanter dans une *épître* de moi & de lui, que vous adreſſerez à une *Silphide* mon amie, pour ne rien laiſſer ſoupçonner de notre *liaiſon.* Ce *Génie* obtint la lyre d'*Apollon ;* l'*Enchantereſſe* ſuſpendit ſa vertu dans le mont, le *Génie* chanta :

Ce reſſort ſi puiſſant, l'ame de la Nature,
Étoit enſeveli dans une nuit obſcure,
Le compas de *Newton* meſurant l'univers,
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Cette citation ſuffit pour donner une idée du roman, des motifs de l'Auteur, & pour rappeler à nos lecteurs une *épître* qu'ils n'ont certainement point oubliée.

LES HOMMES
COMME IL Y EN A PEU;
LES GÉNIES
COMME IL N'Y EN A POINT;

3 vol. *in*-8°. 1776.

CES trois volumes ſont un *Recueil de Contes* de différens genres. L'auteur a varié les formes & le ton. Tous les contes ne ſont pas également agréables, mais ils ſont en général au-deſſus de la médiocrité, l'invention n'eſt pas ce qui les caractériſe, leur mérite eſt plutôt dans les détails. Car la morale eſt ſouvent ſi ſubtile, qu'on ne l'apperçoit point. Le ſtyle eſt léger, quelquefois piquant. Chaque conte n'excède pas la meſure ordinaire ; la plupart ſont très-courts, & n'offrent qu'une ſituation, & qu'un proverbe mis en action. Ils avoient été inſérés dans les *Mercures*, & quelques-uns ont été lus avec plaiſir.

MAHULEM,

HISTOIRE ORIENTALE;

1 vol. *in*-12. 1776.

La teinte embrunie qui règne dans plusieurs morceaux de ce roman philosophique, ne sont pas du goût de bien des personnes (dit l'éditeur), & des femmes surtout; la morale doit être revêtue de couleurs plus amies de la délicatesse de certains organes. Cette considération m'auroit dissuadé de le publier si je n'avois envisagé *Mahulem* sous un autre point de vue. La soif du bonheur, voilà le vœu de la nature; mais il est si facile de se méprendre sur les moyens d'y parvenir, qu'un livre qui indique la source de ces méprises m'a paru de la plus grande importance; le tableau des insatiables desirs de *Mahulem* doit offrir aux yeux de toute personne qui voudra réfléchir, le meilleur plan de modération qu'on puisse exposer.

L'énergie des situations, la morale su-

blime du puiſſant génie qui les permet & les repare ! Le chaos des paſſions dont le développement eſt ſi bien ménagé, quelques peintures voluptueuſes, ſemées çà & là comme de belles roſes pour recréer l'œil du voyageur, voilà ſuffiſamment de quoi faire paſſer les beautés lugubres du manuſcrit oriental. Partout les vertus y ſont image, la vertu y revêt les traits du ſentiment, & le vice s'y perſonnifie dans toute ſa difformité.

Nous ajouterons, que le roman eſt en effet tel que l'éditeur l'annonce. La morale ſort & perce au travers d'une croute monſtrueuſe. Les évènemens ſont biſarres, les rencontres ſont ſingulières, & cependant on s'attache, parce que la morale eſt toujours fondue parmi tous ces traits d'extravagances. L'auteur eſt aſſurément très-philoſophe, & on ne rejettera point ſon livre dans la claſſe des productions purement oiſeuſes. Tout y eſt fortement penſé & encore plus fortement exprimé.

LES MILLE ET UNE HEURE, *CONTES PÉRUVIENS;*

4 vol. in-12, 1733.

MISÉIS, *OU* LE VISAGE QUI PRÉDIT;

1 *vol. in*-12, 1745.

CE Roman est dédié à Mde. la Présidente *de Mesmes.*

MIKOU ET MEZI, *CONTE MORAL;*

1 vol. in-8°. 1765.

CE Conte a été placé mal à propos dans la classe des romans orientaux. Il est purement moral & critique, il peint les moines

& un bon gouvernement qui les réforme. C'eſt l'ouvrage d'un homme de beaucoup d'eſprit, & il eſt rempli d'alluſions fines qui portent ſur les baſes eſſentielles du bonheur de la ſociété. Qui ne ſent tout le piquant de la promotion d'un lazariſte à la place d'ingénieur en chef des fortifications, lequel, pour avoir dirigé des maiſons de force, devoit ſe connoître en fortification! On pardonne à l'auteur le ton du calembour, en faveur de la beauté de ſa morale.

NÉRAHIR ET MELHOÉ,

CONTE:

2 volumes *in*-12, 1750.

NOCRION,

CONTE ALLOBROGE;

Petit *in*-12.

NOUS ne parlerons point de celui-ci; il eſt trop libre & paroît avoir donné à *Diderot* l'idée des *Bijoux Indiſcrets*, mais l'auteur

de *Nocrion* a paru vouloir ménager la pudeur, en se servant de l'ancien style qui, par sa naïveté, adoucit tous les traits, & en émousse les pointes.

HISTOIRE DE KHEDY, HERMITE DU MONT ARARAT;

CONTE ORIENTAL,

TRADUIT DE L'ANGLOIS, *in*-12, 1777.

CE conte est intéressant, le ton en est doux, le style est concis; tous les événemens reviennent à ce point de morale qu'on ne doit guères perdre de vue. — Profite des leçons que mon histoire te donne; que ton ame, dit l'hermite, les recueille avec la même avidité que les fleurs boivent la rosée du ciel. Souffrir & mourir, voilà le sort de l'homme. Souffrons donc, mais avec courage, & dans un esprit de soumission. Nos murmures seroient une révolte contre Dieu même; souviens-toi que ce moment si court, si léger, que nous avons à souffrir, peut produire en nous un poids éternel de

gloire, & que toutes les joies, toutes les afflictions humaines, comparées à cette éternité de joie qui doit succéder à cette vie mortelle, sont comme une goutte d'eau comparée au Gange, qui roule avec majesté ses flots dorés à travers les plaines de l'Indostan, ou comme un foible ruisseau qui rafraîchit une prairie, comparé à l'Océan, qui fixe les limites des empires, & qui environne le monde habitable.

ROMAN ORIENTAL,

1 *vol.* in-12, *Paris*, 1753.

Ce roman est à coup sûr l'ouvrage d'une plume très-exercée. Nous avons été tentés de l'attribuer à M. *Crébillon* le fils, c'est son style, les tournures de ses pensées sont piquantes, une concision serre ses tableaux; & le ton est en général épigrammatique. La métamorphose du prince en perroquet est jolie, & on regrette qu'elle soit d'une trop courte durée. Cet ouvrage est le meilleur des romans qu'on ait publié dans le genre oriental. L'auteur

n'en ſort point, ſes fictions l'y ramènent ſans ceſſe, l'uſage de la féerie eſt modéré, point d'extravagance & rien de trivial dans les différentes aventures qui croiſent l'action principale. Nous allons donner une idée de la manière de l'auteur, en tranſcrivant ce qu'il dit de la calomnie. — A la fin, le prince ſe trouva dans le milieu d'un carrefour immenſe, habité par un peuple fainéant, mais vorace, qui toujours la bouche béante, regardoit en l'air. Ce peuple qui ne ſe nourriſſoit que d'une ſorte de volaille, eſpèce rare & fort ſujette à corruption, ſe voyant forcé à des jeûnes fréquens, étoit pâle & défait.

Sous des arbres touffus dont tout le carrefour étoit planté, on voyoit ſe promener à la file, de belles vierges, dont les vêtemens étoient d'une blancheur éblouiſſante. L'air venoit-il à réſonner du bruit d'un ſot vaudeville, les robes des Vierges modeſtes ſe couvroient auſſitôt de taches, ô pour cela, *je l'ai ouï dire*, le chanſonnier a raiſon, & rien n'eſt plus vrai, s'écrioient en éclatant d'une joie maligne, une troupe de furies douairières,

dont les habits ſales & tombant par lam-beaux, traînoient dans la fange.

N'oſant porter les regards ſur les belles Vierges ſans ſe ſentir dévorer d'envie & de douleur, elles répétoient le couplet, & faiſoient des commentaires entremêlés de critiques, ſur la beauté de celles-ci. Sans doute *je l'ai ouï dire*, s'écrioient à l'uniſſon des vieilles furies, un tas d'imbécilles qui leur ſervoient d'écho, & le couplet chanté à grand chœur rempliſſoit la promenade. Les taches faites aux robes des Vierges s'aggrandiſſoient pour lors à vue d'œil, & les victimes infortunées du *ouï dire*, confuſes de l'état de leur parure, en étoient réduites à ſoupirer. A peine cependant avoient-elles fait une vingtaine de pas, que leurs robes reprenoient leur premier éclat. C'eſt alors que les Vierges ſurannées s'écrioient avec plus de fureur, *je l'ai ouï dire, & cela eſt*, mais on ne les croyoit plus, & en revanche, on les fuyoit. Si *Lindor* eût cédé aux mouvemens de ſon indignation, il eût fait main baſſe ſur ces vils ſuppôts de la calomnie. —

On doit lire ce roman, qui eſt rempli d'eſprit, & qui préſente mille alluſions

piquantes. L'auteur ne fait grâce ni aux ſots, ni aux courtiſans, ni aux nouvelliſtes.

RHINSAULT ET SAPHIRA,

AVEC

LES QUATRE-FLEURS,

CONTE, *in*-12, 1736.

Un Prince, deſtiné par la méchante *Fée* à être malheureux durant toute ſa vie, fut tranſporté dans un palais, ſur la fenêtre duquel la *Fée* fit naître quatre *Fleurs*, douées du don de la parole & de la facilité des voyages. La *Roſe* parloit françois, la *Jonquille*, eſpagnol, l'*Œillet*, latin, le *Jaſmin*, italien. Le prince les envoie dans les quatre parties du monde, chercher la plus belle princeſſe, & leur ordonne de lui en rapporter des nouvelles. Ce cadre ainſi poſé, il étoit facile d'y placer tous les portraits, & d'y peindre les allégories les plus ingénieuſes. L'auteur pouvoit nous préſenter, ou la galerie ga-

lante de tous les pays, ou la critique des mœurs des quatre parties du monde ; mais il ne voit rien, il ne peint rien. Les *Fleurs* vont & viennent & ne disent que des choses très-communes. Le prince reste toujours malheureux, & s'en console en voyant des hannetons, des papillons aussi malheureux que lui.

Nous ne parlons point de *Rhinsault* & *Saphira*, qui est une histoire tragique, & qui, par cette raison, n'est pas du ressort de cette notice.

LES SAMIENS,

CONTE,

TRADUIT DE L'ANGLOIS;

LE PHŒNIX,

APOLOGUE ARABE;

CALISTE ET PHILETOR,

TRADUIT DE L'ITALIEN : *Paris*, 1781.

LE sujet des *Samiens* est l'amitié d'*Evandre* & *Euriale* ; l'intérêt en est médiocre.

Nous avons inséré en entier le conte du *Phénix* dans notre *Collection*.

Caliſte & *Philetor* eſt une allégorie d'amour, ou plutôt les épreuves de deux amans. La fiction eſt agréable, mais elle n'eſt point aſſez développée, & rien n'intéreſſe parce qu'il n'y a ni forte paſſion, ni danger, ni déſir violent. Ce ſont des amans curieux. L'amour qui les inſtruit n'en ſait pas bien long.

SENSIBLE ET CONSTANT,

OU

LE VÉRITABLE AMOUR;

1 *vol.* in-12, 1767.

L'INTRIGUE de ce *Roman* eſt ſimple. Un prince & une princeſſe obligés par des malheurs de déguiſer leur état, ſont bergers. *Senſible* garde ſon troupeau, *Conſtant* garde le ſien. Ils s'aiment, s'en font l'aveu, ſe voyent tous les jours. Un *Parvenu* en devient jaloux, il veut enlever *Senſible*. *Conſ-*

tant la délivre, *terraſſe* ſon rival qui meurt. Il eſt emporté lui-même, bleſſé : ſurvient un *Confident* du roi ſon père qui lui apprend la mort du roi, & l'invite à venir régner, il retourne dans ſes états, & il place *Senſible* ſur ſon trône. Mais avec auſſi peu d'action, l'auteur remplit deux cent vingt-quatre pages, & intéreſſe ſes lecteurs juſqu'à la fin. Le ton eſt doux, les deſcriptions ſont brillantes, le portrait de *Senſible* eſt frais, & d'un coloris agréable. La première entrevue des deux amans eſt pleine de naturel. L'auteur ſe laiſſe cependant emporter à la déclamation, & il eſt trop oriental dans ſes comparaiſons. On eſt fatigué de voir *Cephale*, *Titon*, *l'Amour ;* toutes ces divinités mythologiques ſont reléguées dans les magaſins de l'opéra. Elles ne ſont bien que là ; la féerie elle-même deviendroit faſtidieuſe, ſi les auteurs n'avoient le talent de mettre dans la bouche des fées la morale qui convient au jeune âge, à l'adoleſcence.

HISTOIRE

HISTOIRE
DU
ROI SPLENDIDE
ET
DE LA PRINCESSE HÉTÉROCLITE:

1 *vol.* in-12, 1747.

CE *Conte* est très-ingénieux, & rempli de détails de la plus aimable originalité. On ne peut s'empêcher de rire aux éclats; certainement ce n'est point par la grossiéreté des charges, quoique les peintures soient outrées. Les calembours sont rachetés par l'à-propos, & on pardonne tout au cuisinier du prince. Le caractère de la princesse *Hétéroclite* est piquant dans sa bisarrerie, ainsi que l'*autre* qui n'est qu'une critique des musiciens, de notre musique & de l'opéra. On ne pouvoit tourner la plaisanterie

avec plus de fineſſe. La liberté qui règne dans ce conte nous a empêché d'en faire uſage. Il eſt attribué à M. *Pajon*, & c'eſt le meilleur de ſes romans.

ZAMBEDDIN,
HISTOIRE ORIENTALE,

In-12, 1 *vol.*, 1768.

LA *Notice* que nous en donnerons ſera courte : nous y avons trouvé beaucoup de gaieté & beaucoup d'imagination.

ZULMIS ET ZELMAIDE,
ET
TURLUBLEU,

In-12, 1747.

CES deux *Romans*, quoique ſous l'anonyme, ſont de l'abbé *de Voiſenon*. Le premier eſt établi ſur un fond licencieux, mais qui n'a

rien d'indécent. Les gaſes viennent toujours à propos, & dérobent à l'eſprit des nudités qui deviendroient trop fortes. Il eſt narré avec facilité, & il pétille de traits d'eſprit. *Zulmis*, métamorphoſé en *Chien*, devient joli & piquant; le dénouement eſt comique; le prince *Epaïs* y joue un rôle très-gai, & le cri de ce prince qui voit ſon rival dans le *Chien*, & s'enfuit en criant : *Ah ! Chien. Zelmaïde* qui épouſe *Zulmis*, & qui s'écrie, mais d'un ton différent, *ah ! Chien*, ne pouvoit manquer de faire rire le lecteur un peu aux dépens, il eſt vrai, de la décence.

Turlubleu eſt un médiocre ouvrage qui n'exprime rien, n'aboutit à rien & ne rachette rien par aucun détail. Tout eſt commun, ou pour mieux dire, tout eſt d'une médiocrité, d'un vide qui fait tomber le livre des mains. C'eſt un philoſophe qui ſe dégoûte de ſa femme, & dans la ſuite de toutes ſes maîtreſſes, dont il fait une revue qui n'eſt pas neuve.

M. l'abbé *de Voiſenon* écrivoit avec trop de hâte; ſes ouvrages étoient preſque toujours des actes de complaiſance, & il falloit avoir broché un livre à la minute indi-

quée. L'abbé aimoit mieux arriver à point nommé, n'importe dans quelle négligence de parure, que de venir plus tard avec plus d'élégance & de recherche. Nous l'avons dit, les complaisances de société rappétisseront les gens-de-lettres qui feront cas de la société. Nos boudoirs sont trop bas pour de grands tableaux, on n'y met plus que des estampes ou des portraits. Combien de succès de sociétés ont été démentis par le public ! L'abbé *de Voisenon* en est une preuve. Il fut dans son temps l'oracle des cotteries ; il jouissoit de la plus haute réputation. A-t-il le même rang dans la littérature ? Nous n'osons point trancher la question. Si cet exemple pouvoit être utile !

Fin de la Notice.

Liſte des Ouvrages qui compoſent le Cabinet des Fées (1) en trente-ſept volumes, tant in-8°. *qu'*in-12.

CONTES des Fées, par Charles Perrault, de l'Académie Françoiſe, contenant :

Le Chaperon rouge. Les Fées. la Barbe bleue. La Belle au bois dormant. Le Chat botté. Cendrillon. Riquet à la houpe. Le petit Poucet. L'adroite Princeſſe. Griſelidis. Peau-d'Ane. Les ſouhaits ridicules.

Nouveaux Contes des Fées, par Mde. la Comteſſe de Murat, contenant :

Le parfait Amour. Anguillette. Jeune & Belle. Le Palais de la Vengeance. Le Prince des Feuilles. L'Heureuſe Peine.

Les Contes des Fées & les Fées à la mode, par Mde. la Comteſſe d'Aulnoy, contenant :

Gracieuſe & Perſinet. La Belle aux cheveux d'or. L'Oiſeau bleu. Le Prince Lutin. La Princeſſe Printanière. La Princeſſe Roſette. Le Rameau d'or.

(1) La liſte que nous avons imprimée à la téte du premier volume de cette Collection, ne contenant pas les ſix derniers volumes donnés par la ſuite, nous y ſuppléons par celle-ci, qui renferme tout ce qui eſt contenu dans les trente-ſept volumes.

L'Oranger & l'Abeille. La bonne petite Souris. Don Gabriel Ponce de Léon. Le Mouton. Finette Cendron. Fortuné. Babiole. Don Fernand de Tolède. Le Nain Jaune. Suite de Don Fernand de Tolède. Serpentin vert. La Princeſſe Carpillon. La Grenouille bienfaiſante. La Biche au bois. Le nouveau Gentilhomme Bourgeois. La Chatte blanche. Belle-Belle, ou le Chevalier fortuné. Suite du Gentilhomme Bourgeois. Le Pigeon & la Colombe. Suite du Gentilhomme Bourgeois. La Princeſſe Belle-Étoile & le Prince chéri. Suite du Gentilhomme Bourgeois. Le Prince Marcaſſin. Suite du Gentilhomme Bourgeois. Le Dauphin. Concluſion du Gentilhomme Bourgeois.

Illuſtres Fées, contenant :

Blanche Belle. Le Roi Magicien. Le Prince Roger. Fortunio. Le Prince Guerini. La Reine de l'Iſle des fleurs. Le Favori des Fées. Le Bienfaiſant, ou Quiribirini. La Princeſſe couronnée par les Fées. La Supercherie malheureuſe. L'Iſle inacceſſible.

La Tyrannie des Fées détruite, par Mde. la Comteſſe d'Auneuil.

Contes moins Contes que les autres, par le ſieur Preſchac, contenant :

Sans Parangon. La Reine des Fées.

Fées, contes des contes, par Mlle. de Laforce, contenant :

Plus belle que Fée. Perſinette. L'Enchanteur. Tout-

billon. Vert & Bleu. Le Pays des Délices. La Puiſſance d'Amour. La Bonne Femme.

Les Chevaliers errans & le Génie familier, par Mde. la Comteſſe d'Aulnoy.

Mille & une Nuit.

La Tour ténébreuſe & les Jours lumineux, par Mlle. Lhéritier, contenant :

Ricdin-Ricdon. La Robe de Sincérité.

Les Aventures d'Abdalla.

Mille & un Jour.

Hiſtoire de la Sultane de Perſe & des Viſirs, Contes Turcs.

Les Voyages de Zulma dans les pays des Fées.

Contes & Fables Indiennes de Bidpaï & de Lokman; traduits d'Ali-Tchelebi-ben-Saleh, Auteur Turc; par M. Galland.

Fables & Contes des Fées, compoſés pour l'éducation de feu Mgr. le Duc de Bourgogne, par Meſſire François de Salignac de la Motte Fénélon.

Boca, ou la Vertu récompenſée, par madame Huſſon.

Contes Chinois, ou les Aventures du Mandarin Fum-Hoam.

Florine, ou la belle Italienne.

Le Bélier, Fleur-d'Epine. Les quatre Facardins; Contes, par M. le comte Hamilton.

Les Mille & un Quart-d'Heure, Contes Tartares.

Les Sultanes de Guzarate, ou les Songes des hommes éveillés; Contes Mogols, par M. Gueulette.

Le Prince des Aigues-marines, & le Prince invisible, par madame Lévêque.

Féeries nouvelles, par M. le comte de Caylus, contenant :

Le Prince Courte-Botte & la Princesse Zibeline. Rozanie. Le prince Muguet & la Princesse Zaza. Tourlou & Rirette. La Princesse Pimprenelle & le Prince Romarin. Les Dons. Nonchalante & Papillon. Le Palais des Idées. La Princesse Lumineuse. Bleuette & Coquelicot. Mignonette. L'Enchantement impossible. La Princesse Minutie & le Roi Floridor. La Belle Hermine & le Prince Colibri.

Contes Orientaux, par M. le Comte de Caylus.

Cadichon & Jeannette, par le même.

La Reine Fantaſque, par J. J. Rouſſeau.

La Belle & la Bête, par Madame de Villeneuve.

Contes des Fées, par M. de Moncrif, de l'Académie Françoiſe, contenant :

Les Dons des Fées, ou le pouvoir de l'Education. L'isle de la Liberté. Les Aïeux, ou le mérite perſonnel. Alidor & Therſandre. Les Voyageuſes. Les Ames Rivales, hiſtoire fabuleuſe.

Les Veillées de Theſſalie, par Mademoiſelle de Luſſan.

Hiſtoire du Prince Titi, par S. Hyacinthe.

Contes des Génies, ou les charmantes Leçons d'Horam, fils d'Aſmar.

Funeſtine, Conte par Beauchamp.

Nouveau Recueil de Contes de Fées, contenant :

La petite Grenouille verte. Les Perroquets. Le Navire volant. Le Prince Perrinet ou l'Origine des Pagodes. Incarnat blanc & noir. Le Buiſſon d'épines fleuries. Alphinge ou le Singe vert. Kadner. Le Médecin de ſatin. Le Prince Arc-en-Ciel.

Le Loup galeux & la Jeune Vieille.

Les Soirées Bretonnes, par Gueulette.

Contes de Madame de Lintot, contenant:

Timandre & Bleuette. Le Prince Sincer. Tendrebrun & Conſtance.

Les Aventures de Zéloïde & d'Amanſarifdine, Conte indien, par M. de Moncrif.

Contes choiſis de Mademoiſelle de Lubert, ſavoir :

Lionnette & Coquerico. Le Prince glacé & la Princeſſe étincelante. La Princeſſe Camion.

Nourjahad, Conte oriental.

Contes choiſis de M. Pajon, ſavoir:

Eritzine & Parelin. L'Enchanteur ou la Bague de Puiſſance. L'Hiſtoire des trois Fils d'Ali Baſſa de la mer, & des Filles de Siroco, Gouverneur d'Alexandrie.

Bibliothèque des Fées & des Génies, contenant :

La princeſſe Minon Minette & le Prince Souci. Aphranor & Bellanire. Merveilleuſe & Charmante. Grifdelin & Charmante. Cornichon & Toupette. Le Prince Ananas & la Princeſſe Mouſtelle.

Minet bleu & Louvette, par Madame Fagnan.

Acajou & Zirphile, Conte, par feu M. Duclos, ſecrétaire de l'académie françoiſe.

Aglaé & Nabotine, Conte, par feu M. Coypel, Peintre du Roi.

Contes des Fées, par Mde. le Prince de Beaumont, contenant.

Le Prince Chéri. Fatal & Fortuné. Le Prince Charmant. La Veuve & ſes deux Filles. Le Prince Déſir. Aurore & Aimée. Le Pêcheur & le Voyageur. Joliette. Le Prince ſpirituel. Bellotte & Laidronette.

Le Prince Déſiré, par M. Selis, Profeſſeur d'Éloquence au Collège de Louis-le-grand, Cenſeur Royal, &c.

Contes choiſis, tirés de différens Recueils, ſavoir :

Les trois Épreuves. Les Souhaits. Roxane. Mirzah. Ardoſtan. Bozaldab. Nahamir ou la Providence juſtifiée. L'Aveugle & ſon Chien. Jupiter juſtifié. Les Ames. Féradir. Ameyde.

Les Aventures merveilleuſes de Don Sylvio de Roſalva.

Un volume de diſcours, contenant l'Origine des Contes des Fées, & les Notices ſur les Auteurs des Ouvrages ci-deſſus.

FIN.